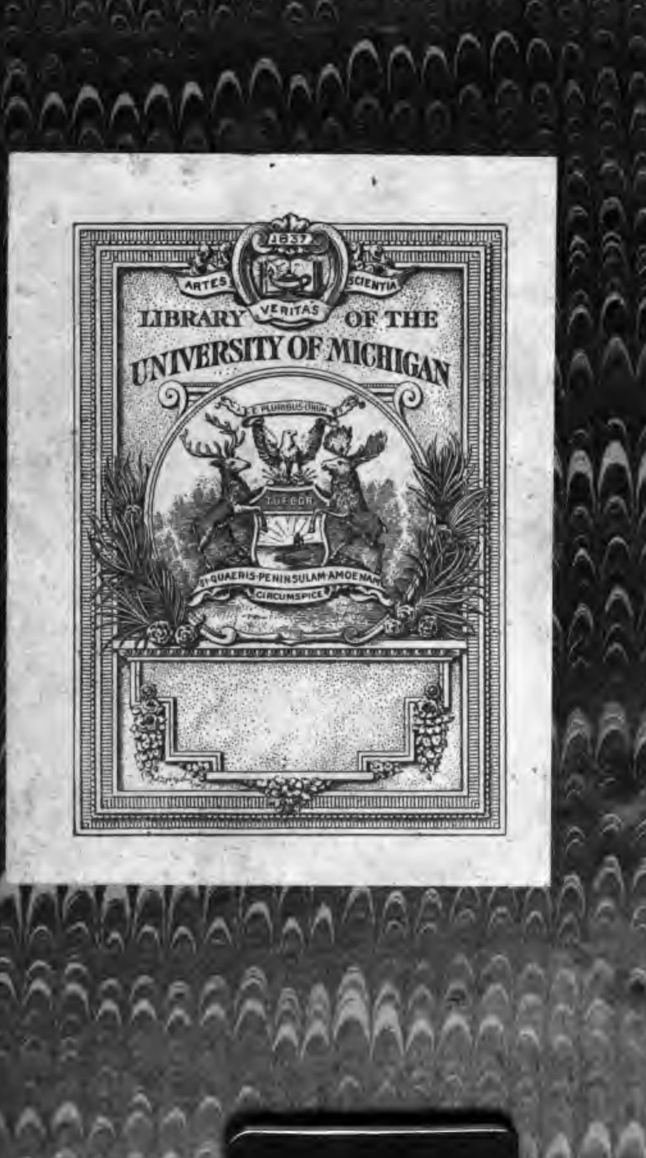
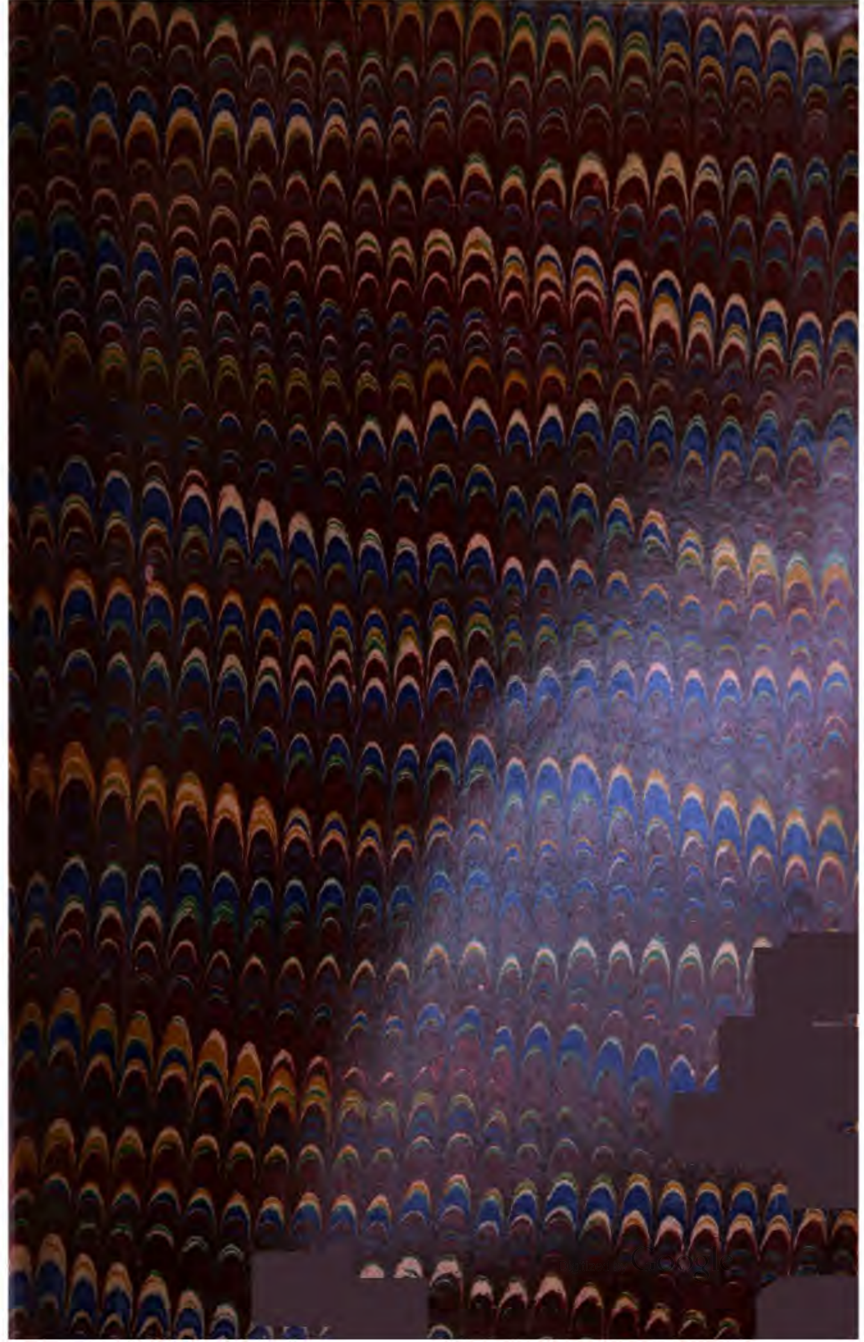



1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE




J. TERQUEM & CO.

THÉATRE COMPLET

DE

OCTAVE FEUILLET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

II

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

D'OCTAVE FEUILLET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Format grand in-18

LES AMOURS DE PHILIPPE	1	vol.
BELLAH	1	—
LE DIVORCE DE JULIETTE	1	—
HISTOIRE DE SIBYLLE	1	—
HISTOIRE D'UNE PARISIENNE	1	—
HONNEUR D'ARTISTE	1	—
LE JOURNAL D'UNE FEMME	1	—
JULIA DE TRÉCŒUR	1	—
UN MARIAGE DANS LE MONDE	1	—
MONSIEUR DE CAMORS	1	—
LA PETITE COMTESSE, LE PARC, ONESTA	1	—
LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE	1	—
SCÈNES ET COMÉDIES	1	—
SCÈNES ET PROVERBES	1	—
LA VEUVE	1	—
LA MORTE	1	—

PARIS. — IMP. P. MOUILLOT, 13, QUAI VOLTAIRE. — 53958.

OCTAVE FEUILLET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

THÉATRE COMPLET

II

LE CHEVEU BLANC
LA TENTATION — RÉDEMPTION
MONTJOYE



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1892

LE CHEVEU BLANC

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du GYMNASE, le 16 mars 1860.

PERSONNAGES

PERSONNAGES	ACTEURS,
FERNAND DE LUSSAC.	M. DUPUIS.
CLOTILDE.	Mmes ROSE CHÉRI.
LOUISON.	GEORGINA.

La scène se passe à Paris

LE CHEVEU BLANC

La chambre de Clotilde : intérieur somptueux et élégant ; une cheminée avec du feu, au fond, au milieu. — A gauche, dans un pan coupé, une fenêtre ; une toilette devant la fenêtre. — A droite, une table ; une porte au fond, à droite ; une porte latérale du même côté. — Une lampe allumée.

SCÈNE PREMIÈRE

LOUISON, entrant par la petite porte du fond. Elle porte quelques objets de toilette. Regardant à la pendule.

Deux heures déjà!... Dieu! comme j'ai dormi!... Ils ne peuvent tarder à rentrer maintenant... Mon feu va bien?... Oui... Je n'ai rien oublié de ce que madame m'a recommandé?... Non, rien!... Dieu! qu'elle était donc gentille, ce soir, madame, avec sa jolie toilette!... Mais à quoi bon tant de frais pour un oiseau comme Monsieur!... Comme je dis, autant vaudrait être veuve!... Après ça, puisque ça leur convient...

Clotilde entre par la porte latérale à droite, en toilette de bal, avec un burnous.

CLOTILDE.

Ma pauvre Louison, nous te faisons veiller bien tard!

LOUISON.

Dame! il n'est pas bonne heure, madame!

Fernand paraît à la porte de droite, tenant un bougeoir allumé. Il est en toilette de bal, avec un paletot dont le col est relevé

CLOTILDE, à Louison.

Va, ma bonne fille, je t'appellerai.

Louison sort.

SCÈNE II

CLOTILDE, FERNAND.

CLOTILDE.

Bonsoir, vous!

FERNAND.

Bonsoir. (De la porte.) Oh! quel bon petit brasier vous avez!

CLOTILDE.

Dieu merci... car je tourne au glaçon.

FERNAND.

Je vous en offre autant.

CLOTILDE.

Mais vous avez du feu chez vous, je suppose?

FERNAND.

Non, car, suivant ma sotte manie, j'ai emporté la clef de ma chambre... Au surplus, ce n'est que l'affaire d'un instant; je ne vais pas tarder à me...

CLOTILDE, l'interrompant.

Sans m'instruire de vos projets, si vous voulez vous dégourdir à mon humble foyer, ne vous gênez pas.

FERNAND, toujours sur le seuil.

Merci, merci bien... Oh! diable!

CLOTILDE.

Comment... diable?

FERNAND.

Je ne veux pas vous compromettre.

CLOTILDE.

Ah! très bien... En ce cas, fermez-moi ma porte. Quelque charme que m'offre d'ailleurs votre conversation, je vous avoue qu'elle m'enrhume.

FERNAND.

Au reste, puisque vous le permettez.

Il entre.

CLOTILDE.

Et la porte?

FERNAND.

Ah! pardon.

Il ferme la porte, dépose son bougeoir et son chapeau, et se place le dos au feu.

CLOTILDE, défaisant ses bijoux et lui poussant un fauteuil.

Voulez-vous vous asseoir?

FERNAND.

Non... non... Je vous suis obligé... je ne veux pas faire d'installation... je veux simplement rétablir la circulation... Tiens! cela rime.

CLOTILDE. Elle s'appuie, les bras croisés, sur le dos d'un fauteuil, en face de son mari.

Pourquoi emportez-vous toujours la clef de votre chambre, — comme Barbe-Bleue? Quel est donc ce mystère?

FERNAND.

Peuh! c'est une vieille habitude... dont l'origine est assez plaisante... Vous rappelez-vous Michaud?

CLOTILDE.

Michaud?

FERNAND.

Qui me servait avant notre mariage... Michaud... parbleu! eh! oui, vous avez dû le voir cent fois chez votre mère quand je vous faisais la cour.

CLOTILDE.

Il faut que je perde entièrement la mémoire... car les choses les plus intéressantes m'échappent... Enfin, va pour Michaud... qu'est-ce qu'il a fait?

FERNAND, un peu gêné par la contenance ironique de sa femme.

J'avais en lui une confiance extraordinaire... Quand je sortais de chez moi, je laissais, — comme tout le monde, — les clefs aux portes et même aux meubles... Un soir, justement, j'avais dit à Michaud de m'allumer du feu dans ma chambre pour deux heures après minuit; je ne sais quel hasard fit que je rentrai dès dix heures... Or, il faut que vous sachiez que j'avais à cette époque-là une pipe d'Allemagne dont je faisais le plus grand cas...

CLOTILDE.

Vous fumiez la pipe?

FERNAND.

Du tout... seulement je fumais celle-là de temps en temps, d'abord en souvenir de l'ami qui me l'avait donnée... c'était Staubach, vous savez, de Dresde?... et ensuite pour faire honneur à d'excellent tabac turc que Daussy m'avait rapporté de Smyrne... Vous connaissez Daussy?... Bref, pour vous finir mon histoire, j'arrive à l'improviste dès dix heures du soir... Une certaine odeur orientale qui se répandait dans les escaliers me donne l'éveil; j'entre sans bruit, je m'avance à pas de loup jusqu'à la porte de ma chambre, qui était entr'ouverte, qu'est-ce que j'aperçois?...

CLOTILDE.

Staubach?

FERNAND.

Bah!

CLOTILDE.

Daussy, alors?

FERNAND, avec un peu d'impatience.

J'aperçois cet animal de Michaud qui s'amusait à lire ma correspondance, en fumant ma pipe!

CLOTILDE, tranquillement.

Horrible! — Et cela ne vous fit pas prendre la vie en dégoût?

FERNAND.

Non, mais cela m'y fit prendre ma pipe — et Michaud. — Et maintenant je vous laisse, en vous remerciant de vos bontés.

Il reprend son bougeoir.

CLOTILDE.

Vous êtes réchauffé?

FERNAND.

Pas le moins du monde; mais, à part l'attention bienveillante que vous prêtez à mes récits, votre attitude me dit si clairement de m'en aller, que je m'en vais.

CLOTILDE.

Quoi! est-ce parce que je suis debout? Me voilà assise. (Elle se jette dans un fauteuil.) Restez encore un instant, ne fût-ce que pour l'édification de ma femme de chambre. — Comment avez-vous trouvé ce bal?... A propos, Fernand, dites-moi donc quel âge vous avez au juste?

FERNAND.

Quarante-quatre. Pourquoi?

CLOTILDE.

Parce que madame de Liais me le demandait ce soir

avec passion, et que j'ai eu le désagrément de ne pouvoir la satisfaire.

FERNAND.

Et en quoi cela intéresse-t-il madame de Liais?

CLOTILDE.

Ah! voici... Je me plaignais de ma migraine que la chaleur du bal exaspérait : « Et pourquoi ne vous en allez-vous pas? m'a objecté cette chère Henriette. — Mon Dieu! ai-je répondu en vous montrant du doigt, parce que... — Comment! a repris la belle Henriette, M. de Lussac aime encore le bal! » Là-dessus elle s'est informée de votre âge avec étonnement. — Et voilà mon histoire, qui vaut bien, je pense, celle de Michaud.

FERNAND.

Assurément; mais pour ce qui est de madame de Liais, quand on est née le jour de la bataille de Waterloo, on ne devrait point parler d'âge, et, quand on a une bouche comme la sienne, on ne devrait même pas parler du tout. Pour ce qui est de mon âge, je vais avoir quarante-cinq ans... aux prunes; je suis vieux comme Mathusalem, je ne l'ignore pas, et c'est ce qui fait que réellement je tombe de surprise... (Il rabat le collet de son paletot.) lorsqu'il m'arrive, comme ce soir encore, de recevoir une déclaration à bout portant, — et, ma foi! une déclaration des plus sortables.

CLOTILDE, avec nonchalance.

Cela arrive aux hommes, ces choses-là?

FERNAND.

Cela m'arrive.

CLOTILDE.

Vous êtes si beau!

FERNAND.

Ce n'est pas que je sois beau.

CLOTILDE.

Si fait, allez, c'est cela.

FERNAND.

Non. Je suis laid, au contraire; je suis difforme; mais que voulez-vous? il y a des personnes dans le monde qui ont des goûts mystérieux... Je ne suis pas chargé d'expliquer le fait, je le constate. — Décidément je vous laisse.

Il reprend son bougeoir et se dirige vers la porte.

CLOTILDE.

Allons... il paraît que c'était la soirée aux déclarations, ce soir.

FERNAND, s'arrêtant.

Ah!

CLOTILDE.

Je ne dis pas cela pour vous retenir, je constate.

FERNAND.

Croyez-vous m'apprendre une grande nouvelle? Est-ce que je ne sais pas que, ce soir, à onze heures et demie, on vous a remis un billet?

CLOTILDE, se levant vivement.

Monsieur, cela n'est pas.

FERNAND.

Permettez, il ne s'agit que de s'entendre : on ne vous a pas remis un billet précisément; mais M. de Termes vous a demandé une valse; vous lui avez jeté votre carnet en lui disant de s'y inscrire lui-même; il s'est inscrit... il y a mis un peu de temps... puis il vous a rendu votre carnet... (Souriant.) Non?... Montrez-moi ce carnet...

CLOTILDE.

Je ne veux pas.

FERNAND, riant.

Ne le montrez donc pas; mais vous conviendrez que c'est tout comme.



CLOTILDE, jetant le carnet sur la table.

Le voici.

FERNAND, froidement.

Voyons, point de bravade, Clotilde. Reprenez cela. En ce moment, mieux que jamais, vous pouvez voir que je ne manque ni de parole, ni de résolution. Je crois même témoigner ici que je suis maître de moi à un degré peu ordinaire; mais encore y a-t-il des limites jusqu'où il ne faut point pousser un homme.

CLOTILDE. Elle le regarde fixement; puis elle reprend, après un instant, en se rasseyant.

Et quand ce monsieur aurait abusé de mon étourderie pour écrire sur mon carnet quelque fade compliment, en serais-je responsable?

FERNAND.

Ah! ce n'est qu'un compliment. Je me réjouis d'en être quitte à ce prix-là. Vous allez dire que je suis un grossier... un matérialiste, mais j'avais l'idée qu'il s'agissait d'un rendez-vous.

CLOTILDE.

Pour cette nuit peut-être?

FERNAND.

Il est possible.

CLOTILDE.

Et ici, apparemment?

FERNAND.

Ici comme ailleurs. (Ricanant.) N'avez-vous pas un jardin sous votre balcon, et une petite porte secrète à votre jardin? C'est une disposition à l'espagnole qui n'aura pas échappé à M. de Termes, jeune homme aussi clairvoyant qu'intrépide, et, en tout cas, il n'est pas sans exemple, dans les fastes militaires, qu'un carré de papier, à peine large comme une feuille de ce carnet, ait livré à l'ennemi

le plan géométral d'une place assiégée... Oh! je dois vous avertir, madame, que ces haussements d'épaules et ces lèvements d'yeux, par lesquels vous semblez appeler le plafond à témoin de votre innocence et de ma barbarie, sont des symptômes à double face dont les vieux juges se préoccupent médiocrement...

CLOTILDE, avec vivacité.

Et je vous avertis, moi, que ces ricanements, ce ton dédaigneux, cette forfanterie de fatuité et d'indifférence dont vous récompensez mon hospitalité, sont d'étranges moyens de ramener un cœur un peu fier, et que de telles provocations sont plus faites pour achever de perdre une femme que pour la sauver!

FERNAND.

Eh! je ne prétends sauver personne, ma chère enfant... ne vous fâchez pas. Ne brisez pas votre éventail qui n'en peut mais... Je me retire sous ma tente; mais, soyons justes : en fait de provocations, vous avez eu l'honneur du premier feu. Sans parler de mon aventure de Michaud, que vous vous êtes divertie à me faire conter d'une façon absurde, vous ne m'avez pas, dès l'abord, décoché une syllabe qui ne fût armée en guerre... et cela lorsque j'étais entré chez vous comme le vieux Nestor, roi des Pyliens, une branche d'olivier à la main et la bouche pleine de paroles de paix... que dis-je? d'amitié... Oui, de bonne foi, je venais expressément pour vous donner un conseil, — le conseil d'un ami et d'un sage, — un conseil qui vaut son pesant d'or.

CLOTILDE.

Donnez-le, à condition que je ne le suivrai pas.

FERNAND.

Je gage que vous le suivrez avec enthousiasme; mais avant de vous le donner, je tiendrais... oui, je tiendrais

infiniment à être renseigné sur un point... (Il hésite.) Voyons, vous ne manquez pas de bravoure à votre manière... en avez-vous assez pour répondre nettement et sans biaiser à une question qui n'est pas des moins délicates, — surtout lorsqu'elle est posée par un mari... eh?

CLOTILDE.

Voyons la question d'abord.

FERNAND.

Nous avons vécu depuis huit ou dix ans trop étrangers l'un à l'autre pour qu'elle ait lieu de vous surprendre. La voici textuellement : N'avez-vous eu jusqu'à ce jour, madame, dans l'ordre moral, aucun reproche... essentiel à vous faire?

CLOTILDE.

Vraiment? pas davantage? Voilà tout ce qu'il vous conviendrait de savoir?

FERNAND.

C'est beaucoup, sans doute; mais enfin je vous atteste sur l'honneur qu'il n'y aura pas ici de mari pour vous entendre. Je suis un camarade... pas autre chose. Je vais plus loin : je confesse que ma conduite personnelle ne m'a laissé aucun droit de blâme ou de colère vis-à-vis de vous... ainsi, j'espère que je joue largement. Au reste, comme vous voudrez; mais pas de réponse, — pas de conseil.

CLOTILDE.

C'est indispensable?

FERNAND.

Tout à fait.

CLOTILDE.

Comment me demandez-vous cela?

FERNAND.

Je vous demande si, dans l'ordre moral, vous n'avez eu

à vous faire, jusqu'à ce moment, aucun reproche essentiel?

CLOTILDE.

Essentiel, dites-vous?

Elle pose sa tête dans sa main.

FERNAND.

Ah! si vous avez besoin d'y réfléchir!

CLOTILDE. Elle le fait un peu attendre, et reprend avec dignité.

Non, monsieur, aucun.

FERNAND, respirant malgré lui.

Hem! (Après une pause.) Eh bien, madame, je vous engage fortement à continuer. — Voilà mon conseil.

CLOTILDE.

C'est une pure escroquerie!

FERNAND.

C'est un conseil sérieux, Clotilde, malgré les apparences, et, qui plus est, désintéressé... Vous avez peine à me croire... et cependant le ciel sait que je n'ai pas ici l'ombre d'une arrière-pensée égoïste... Je ne vois que vous... je me figure que je suis, moi, un ermite, un derviche que vous venez consulter dans sa grotte, et je vous dis : Prenez garde, mon enfant, vous êtes à la veille de commettre une faute énorme, — je n'entends pas au point de vue de la morale... vous ririez de moi si je touchais cette corde... elle me grillerait les doigts, — mais uniquement au point de vue du bon sens et de la politique.

CLOTILDE, riant.

Je vous vois venir... vous allez insinuer finement que je suis une vieille femme.

FERNAND.

Moi, grand Dieu! Mais tout au contraire, je déclare que vous êtes à cette heure dans l'épanouissement complet de votre grâce, de votre esprit et de votre beauté! Jamais,

quant à moi, je ne vous ai vue plus accomplie; tous vos mérites ont atteint leur perfection. En un mot, vous battez votre plein.

CLOTILDE.

Mais?

FERNAND.

Mais vous avez trente-quatre ans et demi...

CLOTILDE s'assied à droite; son mari reste debout, appuyé sur la table qui les sépare.

La!

FERNAND.

Vous avez trente-quatre ans et demi. Or toute femme qui se lance, à cet âge-là ou environ, dans une passion, dans une campagne amoureuse, se condamne sûrement à un genre de supplice particulier, et tellement cruel, qu'elle y laissera infailliblement son bonheur, et peut-être sa vie.

CLOTILDE.

Bah! c'est un conte de Croquemitaine que vous me faites.

FERNAND.

Non, non, madame; c'est authentique... Eh! mon Dieu! quoi de plus simple à concevoir? L'existence mondaine, vous le savez, madame, entoure une jolie femme de caresses si enivrantes et de si douces ovations, que la meilleure et la plus sage ne renonce pas, je pense, à son aimable royauté sans quelques larmes furtives... La jeunesse et la beauté sont des couronnes qu'on ne perd point avec insouciance, même quand on les perd avec honneur, — même quand elles vous glissent du front noblement, au pur souffle des années... Mais, madame, quand c'est une main bien-aimée qui vous les arrache avec brutalité, lorsque c'est une voix chère qui vous lit votre arrêt de déchéance... l'épreuve est plus navrante!... Voir sa pre-

mière ride dans sa glace, cela est dur toujours... mais la voir, la deviner dans le regard glacé et dans le sourire pétrifié d'un amant... cela est mortel!... Et, tenez, vous n'avez pas oublié notre petite voisine, madame Lagarde, cette rieuse aux dents roses, cette rieuse éternelle... elle mourut subitement il y a six mois, et il fut convenu que c'était d'un anévrisme... une femme si gaie, disiez-vous!... Eh bien, je vous confie entre nous qu'elle s'était planté un couteau dans le cœur... un affreux couteau de cuisine... que son médecin m'a montré, par parenthèse... et cela pourquoi? parce qu'elle avait vu un léger pli de son front se refléter clairement dans l'œil de M. de Termes... par un phénomène d'optique très connu.

CLOTILDE, avec une moue d'horreur.

C'est vrai ?

FERNAND, froidement, s'asseyant.

C'est vrai. Je pourrais vous en citer d'autres... car il n'est pas rare que le dernier sourire d'une coquette soit une convulsion d'agonie... La plupart cependant, je le sais, prennent la chose moins à cœur... elles se contentent de déserter le monde et de se plonger avec leur désespoir dans l'ombre des églises. Mais enfin, c'est toujours là pour une femme un malheur poignant et irréparable... C'est pourquoi je vous avertis. Si vous m'aviez tout à l'heure répondu d'une manière douteuse, si vous étiez une de ces personnes dont on ne compte plus les galants pèlerinages, je n'irais pas à l'encontre de cette justice tardive, mais assurée, qui attend au port les femmes heureuses et légères ; je ne vous verrais même pas sans une secrète joie courir à ce suprême écueil; mais vous avez daigné, madame, me conserver jusqu'à ce jour des égards aussi méritoires qu'ils étaient immérités... je vous offre donc ce bon avis par reconnaissance, et vous laisse d'ailleurs une entière liberté.

CLOTILDE. Elle se lève, après lui avoir imposé silence d'un geste mystérieux.

Je crois que votre sermon a eu la puissance d'endormir jusqu'à ma vieille Louison à travers la muraille, car je ne l'entends plus. Prêtez-moi votre bougeoir deux minutes, et je reviens.

Elle sort par la porte du fond.

SCÈNE III

FERNAND, seul, pensif.

Hon... Qu'est-ce que cela veut dire?... Pourquoi prend-elle mon bougeoir pour passer chez Louison? Il n'y a qu'une double porte à traverser. Cela n'est pas naturel. Est-ce un effet de son trouble... une simple distraction? Non... elle est partie résolument, comme quelqu'un qui se détermine à exécuter un dessein... ténébreux... Bah! que pourrait-elle faire? (Il écoute.) Il m'a semblé entendre des pas dans l'escalier... Il y a une porte dérobée à l'appartement de Louison. (Il s'approche vivement de la porte de droite et prête l'oreille.) Rien... J'avais bien cru cependant... (Il redescend la scène.) Que diable pourrait-elle méditer?... Une fuite... un *escampativos!* Voyant mes soupçons éveillés, jugerait-elle opportun de trancher dans le vif?... Hon! elle a une tête à cela... Peut-être ai-je eu tort de lui conter l'histoire de ce de Termes avec notre petite voisine... les femmes ne haïssent pas un homme pour qui l'on s'est tué... Oui, j'ai fait là une école... (Prêtant l'oreille.) Qu'est-ce que c'est? un roulement de voiture, il me semble?... Peuh! il passe toute la nuit des fiacres dans la rue... On se monte la tête dans la solitude... Non! c'est qu'évidemment, au train dont cela marche avec ce jeune homme, le dénoûment est proche... A moins qu'elle n'ait voulu me donner de la

jalousie?... Mais dans quelle intention?... C'est que j'ai vraiment dans l'idée qu'il se tramait quelque combinaison pour cette nuit... c'est un flair que j'ai pour ces sortes de choses-là... (S'approchant de la cheminée.) Elle n'a pas laissé son carnet... Non! elle n'a eu garde! (Il s'aperçoit dans la glace et se met à rire.) Oh! l'excellente physionomie de mari!... je suis effaré... je suis consterné... je suis ridicule!... Ah! ah! voyons...

Rentre en toi-même, Auguste, et cesse de te plaindre.
Quoi! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné!

Ah çà! (Il regarde à sa montre.) Je vais attendre un quart d'heure, et puis je m'informerai... Je pense que cela est suffisamment spartiate... (Il se promène avec une tranquillité affectée, en chantonnant le duettino de DON GIOVANNI : « La cidarem, la mano tra la la... » Au bout d'une minute, il regarde de nouveau à sa montre.) J'ai encore quatorze minutes... passons-les du moins à notre aise... (Il s'assied et se renverse dans son fauteuil.) Charmante petite chambre! Quoi de plus ravissant au monde que la chambre d'une jeune femme distinguée, honnête et un peu coquette? Partout l'empreinte d'un goût délicat et d'une main blanche... une atmosphère doucement imprégnée des parfums favoris... quelque chose à la fois de voluptueux et de sacré... je ne sais quel demi-jour de pudeur voilant l'éclat d'un luxe profane... un clair de lune dans une chapelle italienne... Gracieux paradis qu'on rêve à vingt-cinq ans... et qu'on perd à trente... souvent! Enfin! (Frappant sur le bras du fauteuil et se levant.) Oh! pour cette fois, j'ai entendu marcher dans le jardin, c'est positif. (Il s'approche de la fenêtre; au même instant, Clotilde reparait en robe de chambre : il se retourne avec une nuance d'embarras et dit à part :) Qu'elle est pâle!

SCÈNE IV

CLOTILDE, FERNAND.

CLOTILDE.

Je disais bien... elle était endormie, cette vieille... Je n'ai pas voulu la réveiller... Pardon si je vous ai fait attendre... Voici votre bougeoir... mille grâces.

FERNAND.

Bonne nuit ! Je me sauve.

CLOTILDE.

Vous ne ferez pas mal, car il est trois heures bientôt.

FERNAND, souriant.

C'est l'heure des crimes. Je me sauve.

Il sort par la droite.

SCÈNE V

CLOTILDE, seule, agitée, parlant bref. — Avec une expression de crainte.

L'heure des crimes, en effet... Qu'allait-il faire à cette fenêtre?... Ah! le jardin!... Il y tient... (Souriant d'un air équivoque.) Le danger ne vient pas de là pourtant... Hélas ! que je suis émue !... J'ai trop hasardé, je le crains... Enfin il est trop tard pour se repentir... Il me faut du sang-froid et du calme maintenant... pour achever. J'en tremble... Eh bien ! le pis qui puisse m'arriver, c'est d'être encore trompée... ma vie ne sera ni plus ni moins perdue qu'elle

ne l'est... ainsi! Qu'est-ce que j'entends? (Elle écoute.) C'est la voix de M. de Lussac?... Mon Dieu!... il parle haut... il appelle... (Elle entr'ouvre sa porte avec anxiété; on entend la voix de M. de Lussac qui gronde : — Je vous dis que c'est vous... Taisez-vous!) Qu'est-ce qu'il dit? Oh! le cœur me saute!... il redescend... Voyons... du calme! (Parlant par la porte entr'ouverte.) Monsieur... Monsieur! qu'est-ce qu'il y a, s'il vous plaît?

Fernand reparaît tenant son bougeoir d'une main et une clef de l'autre.

SCÈNE VI

CLOTILDE, FERNAND.

CLOTILDE.

Au nom du ciel, qu'est-ce que vous avez?

FERNAND.

Croiriez-vous qu'il m'est impossible d'ouvrir ma porte?

CLOTILDE.

Comment! ce n'est que cela! (Elle éclate de rire.) Oh! Dieu, que j'ai eu peur!

Elle s'appuie contre un fauteuil, contenant son cœur de sa main et riant.

FERNAND, à part.

Quel effroi! Décidément il se machine cette nuit quelque chose d'extraordinaire dans cette tête-là... et dans ma maison.

CLOTILDE.

Sérieusement, vous ne pouvez pas ouvrir votre porte?

FERNAND.

Fort sérieusement.

CLOTILDE, le regardant d'un air de soupçon

En êtes-vous bien sûr?

FERNAND.

Je vous l'affirme... Je n'y conçois rien... C'est pourtant bien ma clef.

Il souffle dans sa clef.

CLOTILDE.

Si le fait est vrai, envoyez chercher un serrurier.

FERNAND, soufflant dans sa clef.

Un serrurier... à trois heures de la nuit... Croyez-vous que ces gens-là ne se couchent pas?... Non... je m'en vais dans le salon... J'ai dit à Jean de m'allumer du feu... Je suis très contrarié... (Arrivé près de la porte, il se retourne et reprend.) Si nous étions... des époux comme d'autres... le malheur qui m'arrive ne serait pas grand.

CLOTILDE, gravement.

Qu'est-ce que c'est?... Voulez-vous répéter?...

FERNAND.

Vous avez bien entendu.

CLOTILDE.

Des époux comme d'autres?... Mais il n'en manque pas de notre espèce dans le monde, ce me semble; c'est même l'ordinaire.

FERNAND.

Tant pis, madame, tant pis pour le monde, car cela fait de sots ménages et de vilains modèles.

CLOTILDE.

J'en aime la remarque dans votre bouche. Au reste, je ne dis pas non, moi; mais à qui la faute?

FERNAND.

A qui? Pensez-vous que j'aie oublié ce qui s'est passé dans cette chambre, oui, ici même, il y a dix ans?

CLOTILDE.

Et qu'est-ce qui s'est passé?... Mais auparavant, per-

mettez-moi de m'assurer que ma vue ne me trompe pas... Approchez-vous, je vous prie.... plus près...

FERNAND, s'approchant, incertain.

Quoi?

CLOTILDE. Elle monte sur un tabouret et se penche vers son mari.

J'avais bien vu... vous avez un cheveu blanc, sur la tempe gauche.

FERNAND.

Mon Dieu, c'est possible?

CLOTILDE.

Mon Dieu! c'est sûr... Allez maintenant... Qu'est-ce qui s'est passé dans cette chambre il y a dix ans?

FERNAND. Il joue avec une chaise sur laquelle il s'appuie.

Vous le savez bien. Nous étions mariés depuis deux ans à peine... nous revenions du bal, comme cette nuit... Je ne m'attendais à rien... J'étais assis là tranquillement... comme une bête au bon Dieu... Est-ce exact?

CLOTILDE.

Parfaitement... Tantôt vous me contiez les mots d'une actrice qui avait été notoirement votre maîtresse, et tantôt vous leviez vos deux bras en bâillant avec bruit... Est-ce exact?

FERNAND.

Ces détails m'ont échappé.

CLOTILDE, descendant du tabouret.

Pas à moi. Poursuivez.

FERNAND.

Eh bien! tout à coup je ne sais quelle mouche vous pique... vous m'enjoignez de sortir: ce procédé m'étonne... vous insistez... Sans être, comme vous me fîtes l'honneur de me le dire, un tyran ni un sultan, je n'aime point la bizarrerie... Bref, nous nous brouillons, et le divorce est

prononcé... C'est là, madame, je ne l'ignore pas, une scène d'intérieur assez commune dans un certain monde... Je sais par plus d'une confidence que je ne suis pas le seul mari sur la terre dont on ait de la sorte provoqué... les irrégularités... que vous n'êtes pas la seule femme qui ait sacrifié son bonheur à un futile caprice...

CLOTILDE, grave.

Son bonheur? Vous riez... Épouser un mondain de votre acabit, un mortel superbe et gâté comme vous, atteler à son char nuptial un lion de votre robe... c'est de la gloire, tant qu'il vous plaira; mais du bonheur... le croyez-vous sincèrement? Pensez-vous qu'on trompe longtemps une femme qui aime? et nous commençons toutes par là... Pensez-vous que nous tardions beaucoup à nous apercevoir que vous avez fait en nous épousant d'étranges réserves, que vous n'avez point abdiqué votre jeunesse conquérante, que vous nourrissez au sein de l'hymen des regrets équivoques et des prétentions suspectes? Certes, ce n'est pas en un jour qu'une jeune femme peut concevoir l'étendue et la rigueur d'une telle déception. (Avec amertume.) Mais peu à peu, quand vous n'avez plus même vis-à-vis d'elle le courage de la politesse et du savoir-vivre... lorsque vous vous abandonnez franchement sous ses yeux au sans-façon... au débraillé de votre indifférence...

FERNAND.

Je crois, madame, n'avoir jamais pour mon compte donné lieu...

CLOTILDE, avec feu.

Ah! laissez-moi parler, je vous prie... voilà dix ans que cela me brûle... Il n'y a pas une femme du monde qui ne comprît ce que je vous dis là... pas une qui n'ait la mémoire ulcérée de quelque souvenir pareil à celui que vous osiez évoquer tout à l'heure... On revient du bal: on a vu son mari, durant tout le cours de la soirée, déployer

à grands frais tous les agréments de sa personne, toutes les amabilités de son esprit... on se retrouve enfin seule avec lui, dans ce tête-à-tête si ardemment souhaité... Cruelle métamorphose! vous n'avez plus sous les yeux qu'un comédien fatigué qui dépose dans la coulisse ses grâces de parade... un vainqueur morose qui digère ses lauriers... s'il ouvre la bouche, c'est pour vous confier avec une suffisance expansive ses bonnes fortunes d'autrefois, ou vous faire pressentir insolemment celles du lendemain... son silence respire l'ennui... sa parole la trahison! Alors, Fernand, dans une de ces heures amères, — bien amères, je vous assure, — tout ce qui avait pu survivre jusque-là de nos illusions et de nos songes de quinze ans s'évanouit... on comprend le peu que l'on reçoit pour tout ce que l'on donne... on sent quelle place misérable et mortifiante on tient dans votre vie... et si peu qu'on ait au fond de l'âme de délicatesse et de fierté, on se refuse à cette banalité de tendresse, à ces mensonges d'amour officiel que vous appelez vos droits, et qui sont des injures! Alors... puisqu'il faut souffrir... on veut du moins souffrir avec dignité... puisqu'on est voué aux larmes, on veut les répandre dans la solitude!

FERNAND, *sérieux.*

Madame... Clotilde, si la résolution que vous prîtes alors devait être irrévocable, vous auriez mieux fait de me laisser ignorer toujours quel cœur j'avais perdu.

CLOTILDE.

Non... non; je m'étais bien promis, au contraire, de vous l'apprendre un jour... et ce jour devait être celui où je verrais apparaître sur votre front le premier signe de vieillesse...

FERNAND.

Et pourquoi ce jour plutôt qu'un autre? Est-ce par un raffinement de vengeance?

CLOTILDE.

Peut-être... (Avec émotion.) Peut-être aussi avais-je fondé sur ce premier cheveu blanc... sur cette base si frêle.. quelque secrète et dernière espérance... Quand je fus forcée de reconnaître que votre pensée ne m'appartenait pas, qu'elle demeurait attachée tout entière au monde, à ses succès, à ses triomphes, il fallut bien m'y résigner sans doute... Je vous rendis votre liberté, mais je ne repris point la mienne. J'espérais, — on est folle quand on est jeune, — j'espérais que plus tard vous m'en sauriez gré ; qu'en vous donnant dix années d'indépendance, en faisant, comme on dit, la part du feu, je pourrais encore recueillir un jour dans les cendres quelques débris de bonheur... Oui, j'espérais que la première neige des années vous avertirait de retourner vers mon foyer de veuve... que nos hivers étroitement unis pourraient encore me payer les douces saisons perdues..,

FERNAND, ému et hésitant.

Clotilde !...

CLOTILDE, d'une voix tremblante.

Ce pauvre cheveu blanc !... je l'attendais comme un ami ; il me semblait qu'il marquerait dans ma vie une date heureuse, — la première, Fernand... Hélas ! que je l'aimerais, s'il me tenait tout ce qu'il m'a promis !

FERNAND, posant un genou sur le tabouret qui est aux pieds de sa femme.

Eh bien ! Clotilde...

CLOTILDE. Elle le regarde, se penche comme pour lui baiser le front, et, se relevant tout à coup, elle éclate de rire.

Ah ! ah ! ah ! vous avez trouvé votre maître, monsieur de Lussac !

FERNAND, incertain.

Madame...

CLOTILDE.

Si j'avais pu garder mon sérieux deux minutes de plus, avouez que vous alliez pleurer...

FERNAND, se levant.

Clotilde, en vérité...

CLOTILDE.

Vous alliez pleurer, avouez-le... Ah! ah! monsieur!... à votre âge!

FERNAND.

Madame, j'ai pu avoir des torts envers vous; mais, si graves qu'ils aient été, désormais nous sommes quittes.

Il se dirige vers la porte.

CLOTILDE, riant.

Où allez-vous?

FERNAND, d'un ton bref.

Je vais me jeter sur un canapé dans le salon, puisque cette porte maudite...

CLOTILDE.

Comment! cette plaisanterie de porte dure encore?... Mais cela est puéril.

FERNAND.

Il n'y a pas de plaisanterie... Je vous dis que la serrure est brouillée... il y a du sable dedans.

CLOTILDE.

Du sable?.. Bah! du sable!... Et qui voulez-vous qui ait mis du sable dans cette serrure?... A moins que ce ne soit vous...

FERNAND. Il tient la porte pour sortir.

Eh! non, madame, ce n'est pas moi!... De quoi m'allez-vous soupçonner?

CLOTILDE, riant toujours.

Vous allez voir que ce sera moi!

FERNAND.

Je ne dis pas que ce soit vous.



CLOTILDE, allant à lui délibérément.

Eh bien ! vous avez tort, car c'est moi. (Elle lui tend la main. Fernand la regarde avec hésitation, et elle continue en baissant les yeux.) C'est moi-même pourtant... Sur la foi d'un simple cheveu... j'ai hasardé, je le crains bien, une faute énorme, — non pas en morale, comme vous le disiez, mais en politique.

FERNAND, avec hésitation.

Je vous jurerais que non... si je craignais encore quelque mauvais réveil, quelque terrible éclat de rire !...

CLOTILDE.

Malheureux ! vous voyez bien que je ne ris pas... puisque je pleure !...

Il l'embrasse.

FIN DE LE CHEVEU BLANC

LA TENTATION

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET SIX TABLEAUX

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du VAUDEVILLE, le 19 mars 1860.

PERSONNAGES

		ACTEURS
GONTRAN, comte de Vardes.	MM	LAFONT.
ACHILLE DE KÉROUARE.		FÉLIX.
GEORGES GORDON TRÉVÉLYAN.		MUNIÉ.
LE MARQUIS DE SEILLANES.		SAINT-GERMAIN.
DUMESNIL.		JOLIET.
COWPERSON.		NERTANN.
DUREL, concierge.		BASTIEN.
RAVELET, piqueur.		BACHELET.
CAMILLE, comtesse de Vardes.	Mmes	DELPHINE MARQUET.
HÉLÈNE, sa fille.		BRESSANT.
MADAME DUMESNIL.		PIERSON.
LA COMTESSE, douairière de Vardes.		GUILLEMIN.
MADAME DE SAULIEU, mère de Camille.		CAYOT.
UN PIQUEUR.	M	ROGER.

INVITÉS.

LA TENTATION

ACTE PREMIER

CHEZ LE COMTE DE VARDES A LA CAMPAGNE.

Un parc, massifs d'arbres et de fleurs fermant à droite et à gauche le premier plan de la scène, et laissant un large passage au milieu. — Vue de la mer dans le lointain. — A gauche, sous un bosquet, une grande table de pierre. — Banc à droite contre le massif. — Sièges rustiques. — Une belle matinée des premiers jours de l'automne.

SCÈNE PREMIÈRE

ACHILLE. Il est assis sur le banc à droite, lisant un journal. Camille traverse la scène au second plan, et s'éloigne à gauche à travers les arbres: Achille l'aperçoit, se lève et la suivant de l'œil avec intérêt.

Oui! c'est elle... c'est elle... Où peut-elle aller comme cela solitairement dès le matin? Ah! à l'église sans doute... Oui, pauvre femme, elle combat, elle se défend tant qu'elle peut, mais quand on n'est pas soutenu... Ah! ma parole, il y a des choses dans le monde qui me contrarient étonnamment.

Seillanes entre à droite.

SCÈNE II

ACHILLE, SEILLANES, bottes et culotte de chasse.

SEILLANES *, avec un entrain démonstratif.

Ah! cher monsieur!

ACHILLE.

Monsieur de Seillanes!

SEILLANES.

Eh bien! cher monsieur, voilà un petit temps assez gentil pour notre chasse? Eh! ça va être un plaisir d'être comme ça aujourd'hui! Hope là! (Il indique du geste un cavalier galopant.) Hope! Mais vous n'aimez pas le cheval vous, je crois, eh!

ACHILLE.

Je vous demande pardon, mais sans frénésie.

SEILLANES.

Et à quelle heure cette chasse? Après déjeuner, eh?

ACHILLE.

Mais vraisemblablement.

SEILLANES.

Et en attendant, vous étiez là, vous, faisant le guet dans le buisson, hein?

ACHILLE.

Quel guet?

SEILLANES, lui frappant sur l'épaule en riant.

Oui, oui, oui... Eh bien! ça va-t-il?

* Seillanes entre par le premier plan à droite. — Achille, Seillanes.

ACHILLE.

Je n'ai pas l'avantage de vous comprendre.

SEILLANES.

Je ne vous crois pas, vous savez! Ah çà! voyons, cher monsieur Achille, entre hommes, que diable! on s'entend, on ne risque pas de se contrecarrer l'un l'autre... Eh bien! voyons, entre nous, là, quelle est au juste votre situation dans le château?

ACHILLE.

Mais, ma situation dans le château est la vôtre. J'ai été comme vous invité à passer quelques jours chez notre ami le comte de Vardes, de qui j'ai l'honneur d'être le parent.

SEILLANES.

Ce n'est pas ça que je vous demande, mais puisque vous en parlez, est-ce que c'est sérieux, cette parenté?

ACHILLE.

Oh! mon Dieu, non... un cousinage qui se perd dans la nuit des temps, mais que d'étroites relations entre nos deux familles ont rafraîchi.

SEILLANES.

Ah!

ACHILLE.

Oui... Vous savez que le père de Gontran était militaire? le mien aussi. Quand je perdis mon père, le général de Vardes voulut bien me servir de tuteur; j'étais au collège dans ce temps-là, et chose qui ne laissera pas de vous surprendre, c'était Gontran qui me faisait sortir tous les quinze jours.

SEILLANES.

Ah! tiens, tiens, tiens, vraiment!

ACHILLE.

Il paraît presque aussi jeune que moi Gontran, n'est-ce pas?

SEILLANES.

Ah! c'est qu'il a encore toutes ses dents, le gaillard, toutes ses dents et pas une tare!

ACHILLE.

Eh bien! il n'y en a pas moins entre nous une bonne douzaine d'années de distance; et tenez! la preuve, c'est qu'à cette époque-là, il était amoureux d'une actrice de je ne sais quel théâtre, à qui il avait coutume de porter un bouquet de violettes tous les matins... et les jours de sortie il m'emmenait, moi, jusqu'à la porte, bien entendu; je l'attendais fièrement sur le trottoir en fumant un cigare qui me faisait mal, et quand j'étais rentré au collège, je contais ça pendant quinze jours à mes camarades... qui me trouvaient superbe!

SEILLANES.

Ah! ah! ah! de sorte que dès ce temps-là de Vardes menait la vie assez chaude, eh?

ACHILLE.

Oh! il n'était pas marié.

SEILLANES.

Oh! le mariage n'a jamais été pour lui une martingale bien sévère! Eh! eh! dites-moi!

ACHILLE, froidement, allant s'asseoir à gauche près de la table.

Bref, depuis ce temps nous sommes restés fort liés, de Vardes et moi.

SEILLANES, le suivant.

Ce qui est d'autant plus flatteur pour vous que sa femme est ravissante.

ACHILLE, avec gravité.

Vous pouvez ajouter, monsieur de Seillanes, qu'elle est parfaitement honnête.

SEILLANES.

Vous avez raison, elle est parfaitement honnête, toutes les femmes sont parfaitement honnêtes, ça, c'est certain. (Il s'assied à droite de la table.) Eh bien! tenez, vous êtes heureux... j'ai toujours rêvé, moi, d'avoir pour maîtresse une femme honnête!

ACHILLE.

Monsieur le marquis de Seillanes, je vous atteste encore une fois formellement...

SEILLANES.

Très bien! c'est convenu, je me trompe... vous avez raison! Oui, j'aurais aimé ça, mais je n'ai pas le temps. Une femme honnête, c'est toute une affaire; il faut parler littérature d'ailleurs, et mes moyens ne me permettent pas... (Il rit.) Et ma foi! pourtant j'avoue que pour madame de Vardes j'aurais fait des folies... j'aurais relu mes auteurs! Mais j'avais et j'ai même encore des raisons pour observer vis-à-vis d'elle une extrême réserve.

ACHILLE.

Vous avez réfléchi apparemment qu'étant l'ami du mari...

SEILLANES.

Ah dame! ma foi, non! Ce n'est pas ça... Si on s'arrêtait devant ces choses-là,... il faudrait renoncer à tout... vous comprenez! D'ailleurs, de Vardes ne se gêne guère pour son compte... Ah! à propos, vous savez que nous allons avoir une jolie chasseresse aujourd'hui, outre mademoiselle Hélène?

ACHILLE.

Qui donc?

SEILLANES.

Mais la petite madame Dumesnil, miss Cowperson, la fille de *Father** Cowperson, cette blonde qui rougit toujours.

* Prononcez : fézeur.

ACHILLE.

Ah! je sais, oui...

SEILLANES.

Et vous savez que c'est de Vardes qui a fait le mariage?

Il rit.

ACHILLE.

Comment cela?

SEILLANES.

Ça s'est effectué à La Marche... à la dernière course du printemps... pendant le handicap ; tenez! vous connaissez le petit Dumesnil... de Vardes est un dieu pour lui !... Le tailleur de de Vardes, le sellier de de Vardes, les chevaux de de Vardes, il n'y a que ça au monde! Tenez, Dumesnil, lui dit de Vardes pendant le handicap, à votre place j'épouserais miss Cowperson, et il a épousé miss Cowperson. (Il rit.) Voilà Dumesnil!

Il se lève.

ACHILLE, se levant.

Est-ce qu'il est riche, ce monsieur Dumesnil?

SEILLANES.

Bah! Comme le père Cowperson... ils se sont trompés... gentiment... tous deux.

ACHILLE.

Mais cette petite femme mène cependant un assez grand train.

SEILLANES.

Il y a des mystères, vous savez... Eh! eh!

Il rit.

ACHILLE.

Vraiment, mon cher marquis, vous êtes heureux, vous! Vous riez de tout. Vous avez une gaieté charmante que j'admire et que j'envie.

SEILLANES.

Eh! mon cher bon, si je n'étais pas gai, moi, qui diable est-ce qui le serait, je vous le demande? Je n'ai pas un souci! Je suis né sous une étoile incroyable! Mon seul malheur au monde c'est de ne pouvoir rien désirer. Car je ne sais pas, ma parole d'honneur, ce qui me manque... D'abord, vous savez, je n'ai pas de parents...

ACHILLE.

Eh bien! mais il vous manque des parents!

SEILLANES.

Ah! oui, mais je veux dire enfin que je n'ai personne autour de moi qui me gêne, qui m'entrave; — joignez à cela vingt-cinq ans, soixante mille francs de rente, un nom assez propre... eh bien! ma foi, avec tout ça, si j'engendrais la mélancolie, vous m'avouerez...

LA COMTESSE, au dehors.

C'est assez, vous dis-je!

SEILLANES, courant vers le fond.

Ouf! c'est la douairière de Vardes! — je me sauve! Les femmes, quand elles ont passé trente ans, moi, — *abernuncio!* je n'en suis plus! Je vais voir mes chevaux. (Revenant.) Vous savez que je ne vous crois pas!

Il rit et sort par la droite.

ACHILLE.

Il me plaît bien, ce petit jeune homme-là!

SCÈNE III

ACHILLE, LA COMTESSE DE VARDES, DUREL.

DUREL.

Je supplie madame la comtesse à mains jointes... C'est déshonorer ma pauvre fille... c'est me tuer, madame.

LA COMTESSE, raide et revêche.

J'ai dit! allez!

DUREL.

Madame!

LA COMTESSE.

Allez!

Durel se retire en faisant un geste de désespoir.

SCÈNE IV

ACHILLE, LA COMTESSE.

ACHILLE.

Madame!

LA COMTESSE.

Ah! c'est vous, monsieur Achille! Vous n'avez pas vu ma belle-fille de ce côté?

ACHILLE.

J'ai cru l'apercevoir, madame. Il m'a semblé qu'elle se dirigeait vers l'église.

LA COMTESSE.

Ah! toujours bizarre. Il faut qu'elle aille à l'église aux heures où personne n'y va... C'est plus poétique.

ACHILLE.

Hem! — Puis-je vous demander, madame, la cause de la colère où je viens de vous voir contre ce pauvre Durel?

LA COMTESSE.

C'est fort simple. Hier soir, Honorine, ma femme de chambre, m'a remis une lettre qu'elle avait trouvée dans l'escalier, et qui était adressée à John, le jockey de mon fils, par la fille de ce pauvre Durel. Voilà l'usage que ces demoiselles-là font de l'éducation qu'on leur donne! Je l'ai chassée.

ACHILLE.

Chassée! Elle est si jeune, madame!

LA COMTESSE, sévèrement.

Je l'ai chassée! Qui est-ce donc qui nous arrive par là? Je gage que c'est madame de Saulieu.

ACHILLE, qui a regardé au fond à droite.

En effet, madame.

LA COMTESSE.

Je l'avais reconnue au bruit de ses jupes. Il est réellement fâcheux qu'elle n'ait pas un ami qui lui dise à quel point cet étalage d'élégance qu'elle affecte est chose messéante à son âge.

Entre madame de Saulieu à droite, second plan.

SCÈNE V

ACHILLE, LA COMTESSE, MADAME DE SAULIEU.

MADAME DE SAULIEU.

Bonjour, mon cher Achille!

ACHILLE.

Madame!

MADAME DE SAULIEU.

Madame!

LA COMTESSE.

Je vous souhaite le bonjour, madame.

MADAME DE SAULIEU.

Camille n'est pas revenue de son pèlerinage?

LA COMTESSE.

Pas encore! Voulez-vous vous asseoir ici en l'attendant? (Elle lui montre le banc à droite sur lequel madame de Saulieu s'assoit en étalant ses jupes, de façon que la comtesse ne peut trouver place à côté d'elle; Achille, voyant l'impatience de la comtesse, s'empresse de lui offrir une chaise. — S'asseyant.) Comment avez-vous passé la nuit, madame?

MADAME DE SAULIEU.

Très bien, madame, si ce n'est que le bruit du vent dans les arbres m'a réveillée deux ou trois fois en sursaut.

LA COMTESSE, amère.

Ah! malheureusement, madame, je ne commande pas aux éléments, sans quoi je me serais fait un devoir de vous épargner ce désagrément.

ACHILLE, à part.

Bon, voilà le tournoi qui commence!

MADAME DE SAULIEU.

Je vous suis obligée, madame. Mais on ne commande pas plus à ses goûts et à ses habitudes qu'aux éléments. Moi, vous le savez, je suis une Parisienne endurcie... j'ai une horreur naturelle de la campagne. Toujours des arbres, de la verdure... pas une maison, pas un magasin... rien! Et puis, si l'on est malade, pas de médecins... Enfin, vous m'avouerez que la pensée de mourir à la campagne est abominable.

LA COMTESSE.

Heureusement, madame, l'état de votre santé ne fait pas augurer de catastrophes prochaines.

MADAME DE SAULIEU.

Mon Dieu! madame, tout le monde n'a pas le privilège d'être diaphane.

ACHILLE, intervenant.

Hem! (A madame de Saulieu.) Mais la mer, madame, nous avons la mer à deux pas d'ici... En général, les Parisiennes les plus fanatiques aiment assez la mer *.

MADAME DE SAULIEU.

Mais, c'est qu'elle m'agace, moi, la mer! Quand je suis sur la plage, je m'assois le dos tourné à la mer : vous m'avouerez que ce mouvement sempiternel... cette mer qui s'en va, qui revient... on ne sait pas pourquoi... c'est irritant.

LA COMTESSE.

On ne sait pas pourquoi est fort!... Vous n'ignorez pas, cependant, madame, je suppose, que la mer est soumise à l'influence des lunaisons?

MADAME DE SAULIEU.

Je ne sais pas, madame, si elle est soumise à l'influence des lunaisons, et je m'en soucie peu;... mais je sais qu'elle

* La comtesse, madame de Saulieu, assises. Achille debout, derrière le banc.

m'agace, voilà ce qu'il y a de certain... Au reste, malgré tous ses inconvénients, je comprends la campagne pendant deux ou trois mois de l'été... Mais si M. de Vardes prend l'habitude de prolonger la saison jusqu'au fond de l'hiver, si surtout il a sérieusement l'intention, comme on le murmure, de s'établir ici à demeure l'an prochain... je ne dis rien, je n'ai rien à dire... mais je plains ma fille... Qu'en pensez-vous, Achille?

ACHILLE.

Vous avez raison, madame, cent fois raison.

LA COMTESSE, se levant, et gagnant le milieu de la scène.

Oh! sans doute. Je sais que certaines personnes ne croient pas vivre si elles ne fatiguent pas vingt chevaux et deux ou trois cochers chaque hiver, à courir de fête en fête jusqu'à l'aurore.

MADAME DE SAULIEU, se levant.

Ma fille depuis deux ans n'a pas posé le pied dans un bal, madame, permettez-moi de vous le rappeler.

LA COMTESSE.

Oh! je le sais... maintenant... c'est autre chose : ce sont les théâtres, la poésie... on rêve un salon artistique!... Tout cela est parfait! Mais si mon fils, ayant quelque égard pour mon âge et pour mes goûts, comprenant mieux d'ailleurs les devoirs d'un gentilhomme, se détermine à mener, dans la demeure de ses pères, une vie occupée, honorable, patriarcale, malgré ceux que cela fâche, je suis désespérée de ne pouvoir lui donner tort... Qu'en pense monsieur Achille?

ACHILLE.

Vous avez parfaitement raison, madame *.

MADAME DE SAULIEU.

Eh! vous disiez le contraire tout à l'heure!

* La comtesse, Achille, madame de Saulieu.

LA COMTESSE.

Justement!

ACHILLE.

Mon Dieu! sans doute; jamais je ne contrarie les femmes, moi... je suis toujours de leur avis.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas toujours le moyen de s'en faire bien venir, jeune homme.

ACHILLE, souriant.

Mais je m'en aperçois, madame la comtesse, je m'en aperçois.

SCÈNE VI

LES MÊMES; HÉLÈNE, entrant par la droite, second plan.

HÉLÈNE, affairée.

Ah! mon cousin, je vous cherchais... Bonjour, grand'-mère.

Elle va embrasser madame de Saulieu.

MADAME DE SAULIEU.

Bonjour, ma mignonne.

HÉLÈNE, elle va embrasser la comtesse.

Bonjour, mon autre grand'mère.

LA COMTESSE.

Bonjour, petite fille.

HÉLÈNE.

Mon cousin, êtes-vous toujours le plus obligeant des hommes?

ACHILLE.

Toujours, mademoiselle... je suis même trop obligeant...

demandez plutôt à ces dames... elles me le reprochaient encore tout à l'heure.

HÉLÈNE *.

Eh bien! vous pouvez me rendre ce matin un service, mais un de ces services, voyez-vous, qu'on ne paie qu'avec son sang!

ACHILLE.

Ordonnez!

HÉLÈNE.

Vous allez monter à cheval, faire un temps de galop jusqu'à la ville...

ACHILLE, l'interrompant.

Aller chez votre marchande de modes!

HÉLÈNE.

Comment avez-vous deviné cela?

ACHILLE.

Vous me parlez d'un service qu'on ne peut payer qu'avec son sang.

HÉLÈNE.

C'est juste! Et vous me rapporterez bien précieusement dans un petit carton...

ACHILLE.

Des plumes pour votre chapeau!

HÉLÈNE.

Mais il est sorcier!

ACHILLE.

N'avez-vous pas dit l'autre soir que votre panache tournait décidément au saule pleureur? Vous voyez l'enchaînement de mes idées!

* Madame de Saulieu va s'asseoir à droite.

HÉLÈNE.

Dieu! quelle mémoire vous avez! Eh bien! vous allez partir vite, vite... n'est-ce pas? afin d'être revenu quand nous aurons fini de déjeuner.

ACHILLE.

Pardon, mademoiselle, je vais hasarder une observation... qui vous paraîtra fort inconvenante... mais elle m'échappe du cœur... quand déjeunerai-je, moi?

HÉLÈNE.

Oh! fi, mon cousin, quel détail!

ACHILLE.

Mais quand on doit courir toute la journée à cheval!

LA COMTESSE.

Mon Dieu, mon enfant, puisque cette commission cause tant d'embarras à M. Achille (Mouvement d'Achille.), ne pourrais-tu envoyer un domestique?

HÉLÈNE.

Oh! non, grand'mère, c'est impossible. Un domestique ne saurait pas choisir; mon cousin a beaucoup de goût; je me fie à lui, et je tiens particulièrement à n'avoir pas l'ombre d'une tache dans ma toilette aujourd'hui; vous savez que nous attendons madame Dumesnil, une merveille, un éblouissement, et il faut lutter si on peut. (Passant.) Aussi, je me suis arrangé un costume de chasse, grand'mère... un rêve du ciel. (A madame de Saulieu.) Voulez-vous venir le voir?

MADAME DE SAULIEU, se levant.

Très volontiers, ma chérie... tu sais combien j'aime ces fanfreluches.

HÉLÈNE, passant, à la comtesse.

Et vous aussi, grand'mère, vous venez?

LA COMTESSE, traversant.

Soit, quoique je n'approuve pas au même degré que madame ta passion pour les chiffons; au surplus, toi, du moins, tu es à un âge où ces folies sont excusables...

MADAME DE SAULIEU.

Mon Dieu, madame, je ne vois pas qu'à aucun âge il y ait nécessité de se mettre de façon à effrayer les oiseaux... Passez donc, madame.

LA COMTESSE.

Je suis chez moi, madame.

Madame de Saulieu passe. — Elles sortent entre les deux massifs qui ferment la scène sur le premier plan, puis s'éloignent à droite.

HÉLÈNE, les suivant, puis revenant.

Ah! mon Dieu, j'oubliais... bleues, les plumes, mon cousin, bleues, n'est-ce pas? et comme on les porte maintenant... en forme d'aile à demi déployée; qu'on voie que je vais m'envoler; enfin... (Elle fait deux pas, puis se retournant.), que si je ne m'envole pas, c'est que je ne veux pas!

ACHILLE.

Comptez sur moi!

HÉLÈNE, montrant sa tête à l'angle du massif.

Mon cousin! vous savez que je vous adore!

ACHILLE.

Vous ne me le diriez pas!

Hélène sort à droite.

SCÈNE VII

ACHILLE, seul, puis CAMILLE.

ACHILLE.

Elle ne sait pas le mal qu'elle me fait, cette enfant-là! Cet âge est sans pitié! Mais aussi, qu'y a-t-il de commun entre moi et cette petite tête affolée? et comment puis-je avoir l'aberration, l'absurde faiblesse... (Apercevant Camille qui arrive lentement par le fond, à gauche.) Sa mère!

Il va à l'extrême droite.

CAMILLE, elle porte son livre de messe sous le bras. — Avec distraction sans voir Achille.

C'est étrange comme tout vous manque juste à l'heure où l'on aurait tant besoin d'appui.

ACHILLE, à part.

Que dit-elle donc? Ma foi, mes intentions sont pures... j'écoute.

Il se cache à demi derrière un massif, à droite.

CAMILLE, en traversant, elle fait une pose près de la table de pierre, sur laquelle elle s'appuie.

Autrefois, je ne pouvais me trouver seule un instant dans une église sans fondre en larmes... et cela fait tant de bien! Maintenant, plus rien! la tête froide, le cœur sec comme cette pierre... Allons voir ce que me veut ce pauvre Durel... les pleurs de cette enfant m'ont touchée. Dans mon naufrage, sauvons au moins la charité.

Elle sort à gauche, premier plan.

SCÈNE VIII

ACHILLE, seul, puis GONTRAN et UN PIQUEUR.

ACHILLE.

C'est bien cela, c'est bien ce que je pensais. Eh bien! elle m'inspire une pitié immense, à moi, cette femme-là! Et ma foi, quoi qu'il puisse en arriver, si délicate que soit la matière, je m'en expliquerai avec Gontran dès que je pourrai l'arracher deux minutes seulement à son tourbillon... C'est un devoir d'ami, et je le remplirai... et s'il se fâche...

GONTRAN, arrivant par le second plan, à droite. — Encore hors de vue.

Allons, tais-toi! Je te dis que tu m'assassines ma meute avec tes saignées.

LE PIQUEUR.

Cependant, monsieur le comte, lorsqu'un chien boite des épaules, il est de principe...

GONTRAN, entrant en scène. — Costume de chasse très élégant.

Je te dis... Bonjour Achille!... Je te dis que tu ne sais pas ton métier. Un vieux chien, bon! mais les jeunes chiens, et surtout les anglais, tu devrais le savoir, sont sujets à se prendre des épaules quand ils commencent à chasser. On ne les saigne pas pour cela, on les fait travailler, et les épaules se débrouillent... voilà!... (A Achille.) Ça va bien, ce matin, mon ami?

ACHILLE.

Très bien, mon ami. Dis-moi, si tu pouvais me donner un instant, j'aurais à t'entretenir d'une chose fort sérieuse et fort délicate.

GONTRAN.

Ah! Je suis à toi, mon ami. (Au piqueur.) Envoie-moi Ravelet.

LE PIQUEUR.

Oui, monsieur le comte.

Il se retire.

GONTRAN, à Achille.

Parle, mon ami, je t'écoute. (Se retournant vers le piqueur.) Voilà deux chiens que tu m'égorges, toi, avec tes beaux principes!

SCÈNE IX

ACHILLE, GONTRAN.

GONTRAN, revenant à Achille, dont l'impatience est marquée.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a, mon ami? Quelle est cette chose sérieuse et délicate dont tu veux m'entretenir?

ACHILLE.

Mais si tu es en l'air comme cela, j'aime mieux ajourner.

GONTRAN, s'asseyant de travers sur une chaise et battant ses bottes de son fouet.

Me voilà posé, parle!

ACHILLE, s'asseyant.

Mais d'abord es-tu assez profondément convaincu de mon amitié, du vif intérêt que je te porte, pour me permettre d'aborder avec toi les questions les plus particulières, les plus intimes?

GONTRAN.

Oui, mon ami, très sincèrement oui. (Il lui serre la main.) Un cœur d'or comme toi a le droit d'avoir une bouche d'or. Parle donc hardiment.

ACHILLE.

Mon ami, tu sais que je n'oublie pas le respect que me commandent ton âge, et ton expérience supérieure?

GONTRAN.

Je sais que tu ne l'oublies pas et que tu ne me le laisses pas oublier. — Ensuite?

ACHILLE.

Mais malgré toute la déférence que je te dois, j'oserai te demander si tu nourris toujours le projet insensé d'abandonner Paris l'an prochain et de te retirer ici, à la campagne?

GONTRAN.

Toujours, mon ami, et de plus en plus.

ACHILLE.

Et pour quelle raison?

GONTRAN.

Mon cher Achille, il y a six mois, en faisant ma barbe, j'ai vu tout à coup briller sur ma tempe gauche une mèche argentée... on ne la voit pas (Achille regarde), mais elle y est. Cette découverte a été pour moi un signe, un avertissement. Je me suis dit qu'après avoir joué pendant vingt ans sur la scène parisienne un rôle... qu'il ne m'appartient pas de qualifier, je me devais à moi-même de me retirer à temps. Je me suis dit qu'un astre qui entend sa dignité ne décline pas... il disparaît! C'est ce que je veux faire.

ACHILLE.

Mais tu périras d'ennui ici.

GONTRAN.

Pas du tout. J'ai de grandes idées, mon ami. Je me transformerai; j'aurai une ferme modèle! j'élèverai des animaux splendides; je les ferai primer dans les concours. Je rendrai la justice à mes vassaux sous un chêne; je

couronnerai des rosières. Bref, j'aurai ma seconde manière, comme tous les grands artistes!

ACHILLE.

Mais, ta femme!

GONTRAN.

Quoi! ma femme!

ACHILLE.

Comment penses-tu qu'elle s'accommode de ces grandes idées-là?

GONTRAN.

Mais, fort bien, je présume. En femme soumise et dévouée comme elle est, et de plus en bonne mère de famille... n'a-t-elle pas sa fille, dont elle pourrait, par parenthèse, s'occuper un peu plus qu'elle ne fait?

ACHILLE.

Ah! tu penses? Et sais-tu pourquoi elle s'occupe si peu de sa fille? Ceci m'amène justement...

Entre Ravelet par la droite, premier plan.

SCÈNE X

LES MÊMES, RAVELET.

RAVELET.

Monsieur le comte m'a fait appeler?

GONTRAN.

Mais sans doute, je te cherche depuis une heure. Eh bien, tu as fait le bois? Qu'as-tu au rapport?

RAVELET.

Un cerf dix-cors jeunement, monsieur le comte.

GONTRAN.

Seul?

RAVELET.

Accompagné d'un daguet.

GONTRAN.

Où l'as-tu détourné?

RAVELET.

Dans la seconde enceinte qui tient au carrefour Beauval.

GONTRAN.

Qui as-tu mené ce matin?... Lumino?

RAVELET.

Oui, monsieur le comte.

GONTRAN.

Comment travaille-t-il?

RAVELET.

Il bricole encore un peu, monsieur le comte. Pourtant, il s'est bien rabattu, et il n'a pas une seule fois surallé mon cerf.

GONTRAN.

C'est bon... et les relais? Au reste, va m'attendre aux écuries; j'y serai dans cinq minutes.

RAVELET.

Bien, monsieur le comte.

Il sort

SCÈNE XI

GONTRAN, ACHILLE.

GONTRAN.

Tu disais, mon ami?

ACHILLE, dont l'impatience pendant la scène précédente a été très visible.

Eh bien! je te disais, mon ami... j'allais te dire... Eh! que diable veux-tu que je te dise? (Se levant.) Je ne sais plus, moi! Comment veux-tu que je suive le fil de mes idées, quand tu viens me l'embrouiller avec ton cerf, ton daguet et tes écuries?

GONTRAN.

Là, là, mon ami, ne te fâche pas! Si tu as perdu ton fil, je te vais le rendre! Tu vas voir que je suis homme, comme César, à mener de front les préoccupations les plus variées. Tu me parlais de ma femme, tu me laissais entendre avec délicatesse que mon projet de retraite pourrait l'affliger, qu'elle aime Paris, qu'elle serait malheureuse à la campagne... n'est-ce pas cela? Eh bien, j'allais te répondre, moi, que je suis de ton avis, que ma femme sera en effet malheureuse à la campagne... mais qu'elle l'est aussi à Paris, et qu'elle le serait partout : attendu que son malheur ne vient ni de moi ni de personne, ni des lieux, ni des circonstances, mais d'elle-même, d'elle seule, de sa sainte et immuable volonté!

ACHILLE.

Permets, mon ami...

GONTRAN.

J'aime Camille, tu le sais, et je lui rends justice. Après quinze ou seize ans de mariage, je me félicite encore

chaque jour de mon choix... Ainsi, tu vois!... C'est une femme vraiment distinguée entre toutes, bonne, excellente, parfaite; mais c'est une femme, et il faut bien, à ce titre, qu'elle brûle son grain d'encens sur l'autel du caprice et de la déraison... Eh bien, sa manie à elle, sa faiblesse, sa prétention, c'est d'être une femme malheureuse, et je te le répète, rien au monde, rien, ni personne ne l'en empêchera. Elle a été, elle est et elle sera malheureuse, c'est une affaire entendue, c'est une vocation! Tous les dons du ciel et de la terre, elle en est comblée : elle est riche, elle est belle, elle a une fille charmante... elle a un mari... ce n'est pas à moi de le vanter!... Mais tu me connais; suis-je un méchant homme? Évidemment, non. Suis-je même un homme d'humeur difficile, désagréable?... Ai-je jamais contrarié un seul de ses goûts? Pas un! Elle a fait toute sa vie ce qu'elle a voulu! Quant aux attentions, aux petits soins, aux cadeaux, je l'en ai accablée. Eh bien, si avec tout cela elle est malheureuse, que veux-tu, bon Dieu, que j'y fasse? Et qu'elle soit malheureuse à la ville ou à la campagne, je n'y vois pas grande différence! Je te défie de répondre un seul mot à ces arguments-là? Allons, à tout à l'heure, mon bon Achille!

Il veut sortir par le fond.

ACHILLE, le retenant.

Attends! attends!... Que diable! tu fais toi-même les demandes et les réponses! Tu as toujours raison de cette façon-là! C'est clair! Eh! mon Dieu! je sais bien que tu es incapable de rendre ta femme positivement malheureuse, que tu te conduis vis-à-vis d'elle en galant homme, comme on dit...

GONTRAN.

Mais?

ACHILLE.

Mais enfin, si tu n'as jamais contrarié un seul de ses goûts, tu ne lui en as jamais sacrifié un seul des tiens...

Tu as porté, entre nous, le joug de l'hymen avec une certaine indépendance...

GONTRAN.

Bah! comme tout le monde.

ACHILLE.

Comme tout le monde, précisément... Eh bien, je me figure, moi, mon ami... j'ai peut-être tort... ton expérience supérieure en décidera... je me figure que les femmes ont dans le cœur, lorsqu'elles se marient, un certain modèle d'existence, un certain idéal de bonheur...

GONTRAN.

Bah! les femmes romanesques!

ACHILLE.

Eh non! les meilleures au contraire, et que notre libre façon d'entendre la vie et le mariage ne réalise pas toujours complètement à leur gré ce modèle idéal. Alors ces pauvres cœurs se troublent... ils espèrent longtemps cependant, très longtemps, quand ils sont braves et solides... Mais enfin le découragement les envahit, un découragement qui se répand sur tout : et si alors on va jusqu'à leur refuser ces innocentes distractions mondaines dont ils bercent leurs déceptions et leurs ennuis, eh bien! on risque de les pousser à bout, de provoquer formellement le danger.

GONTRAN, grave.

Quel danger, mon ami?

ACHILLE, avec embarras.

Mais... mon ami... quel danger? Je ne sais pas, moi... Mais, voyons, n'as-tu pas remarqué que la santé de ta femme s'altère depuis quelque temps?

GONTRAN.

Bah! comment, tu crois?

ACHILLE.

Oui, je t'assure ; elle est triste, souffrante, changée.

GONTRAN.

Tiens!... mais... mais non! tu te trompes. Jamais, au contraire, je ne l'ai vue plus gaie, d'un esprit plus libre... Hier soir encore... Ah! la voilà!

Il va au-devant de Camille, qui entre à gauche, premier plan.

SCÈNE XII

LES MÊMES, CAMILLE, portant une corbeille de travail.

GONTRAN, avec intérêt.

Est-ce que vous êtes souffrante, ma chère amie?

CAMILLE, avec une sérénité souriante.

Moi? pas le moins du monde.

GONTRAN.

Vraiment? vous vous portez bien?

CAMILLE.

Parfaitement, mon ami.

GONTRAN, à Achille.

Eh bien, qu'est-ce que tu me débitais donc, toi?

CAMILLE.

Qu'est-ce que vous débitiez donc à mon mari?

ACHILLE.

Mon Dieu! rien! je disais... vaguement... qu'il me semblait... qu'il m'avait semblé... Au reste, on peut se tromper!

GONTRAN, à sa femme, avec une galanterie banale.

Au surplus, ma chère amie, je ne sais pas pourquoi je

vous questionnais sur votre santé. Je n'avais qu'à vous regarder.

Il lui serre la main.

CAMILLE.

Vous êtes un homme délicieux.

Elle s'asseoit devant la table.

GONTRAN, à Achille, en agitant ses doigts devant son front.

Je te dis, des papillons! pas autre chose!

Il sort par la droite, second plan

SCÈNE XIII

CAMILLE, ACHILLE, Camille, assise près de la table travaille : Achille, debout à quelque distance, parait un peu décontenancé. — Moment de silence.

CAMILLE, tendant la main à Achille.

Pauvre garçon!... je vous remercie!... Oh! je n'écoutais pas; mais j'ai compris : vous êtes bon, mais vous entrepreniez une tâche bien impossible. Au surplus, je vous assure que je suis toute résignée maintenant... j'ai renoncé! D'ailleurs il est charmant, mon mari. Tout le monde le dit : j'ai fini par le croire. Il y a même beaucoup de femmes qui me l'envient... Hem, n'en parlons plus.

ACHILLE, prenant une chaise.

Qui avez-vous ce matin à déjeuner?

CAMILLE.

Mais en vérité, je l'ignore... Vous savez que je reste assez étrangère à ce qui se passe chez moi. Ma belle-mère ne s'en plaint pas... Cependant, voyons, nous avons, je crois, madame Dumesnil, son père, son mari... et deux ou trois centaures quelconques.

ACHILLE, *s'asseyant.*

Vous ne savez pas pourquoi je vous demande cela?

CAMILLE.

Non.

ACHILLE.

Parce que j'ai toujours une terreur affreuse de voir arriver chez vous un monsieur que je ne connais pas encore, ni vous non plus, mais qui doit exister quelque part, et qui doit tomber fatalement ici un de ces jours, comme la foudre tombe sur les lieux hauts; un monsieur au front pâle, au regard pensif, à la parole inspirée...

CAMILLE.

Eh bien, qu'est-ce qu'il ferait?

ACHILLE.

Il me ferait peur.

CAMILLE, *riant.*

Ah çà! cousin Achille, vous me croyez donc tout à fait sur le versant des abîmes?

ACHILLE.

Non, non, grand Dieu! non, certainement, mais si jamais enfin... ce serait pour nous tel malheur que mon cœur, qui vous est voué et dévoué, n'y peut penser sans frémir!

CAMILLE.

Et pourquoi ce malheur serait-il plus grand pour moi que pour d'autres?

ACHILLE.

Parce que vous valez mieux que d'autres.

CAMILLE.

Eh bien! soyez tranquille! Je vous dis que j'ai renoncé: d'ailleurs, n'ai-je pas toujours à mes côtés le dragon des Hespérides?

ACHILLE.

Ah! est-ce qu'elle est toujours aussi attentive, votre aimable belle-mère?

CAMILLE.

Toujours, et toujours aussi adroite. Hélas! mon Dieu! pauvre femme!... une chose qui m'étonne, c'est qu'elle ne se soit pas encore avisée de vous soupçonner, vous, cousin?

ACHILLE, se levant.

Me soupçonner! mais, chère cousine, personne au monde, ni mari, ni belle-mère, ne s'avisera jamais de me soupçonner, moi! C'est mon malheur! c'est mon affliction! c'est mon terrible physique qui en est la cause! Regardez-moi! Il suffit de me regarder! Avec un extérieur comme le mien, jamais une femme ne me prendra au sérieux, jamais! C'est une abominable injustice! car, au fond, cousine, je suis vraiment un être poétique et romanesque, je rêve jour et nuit de balcons, de sérénades, d'échelles de soie. J'ai dans le cœur des trésors de dévouement, de tendresse, de folle passion... J'ai enfin l'âme d'un Roméo... mais avec cela j'ai la figure d'un notaire! Aussi je n'ai qu'à me montrer pour être aussitôt investi de la confiance des mères de familles... les jeunes filles me chargent de leurs petites commissions... elles me donnent leur manchon, leur éventail ou leur bouquet à garder... Il y en a même qui, en plein bal, s'arrêtent devant moi pour me refaire le nœud de ma cravate! Enfin! je suis maudit! quoi! que voulez-vous? je suis maudit!

CAMILLE, riant.

Bref, vous êtes une âme incomprise, comme moi.

ACHILLE, gaiement.

Exactement. (Avec une intention marquée.) Et savez-vous comment je me console?

Il s'approche de Camille.



CAMILLE.

Voyons!

ACHILLE, appuyé sur la chaise.

Eh bien! vous allez rire, mais dans mon désespoir, je me dis que je me marierai un jour ou l'autre, tant bien que mal; que j'aurai peut-être une fille, charmante comme la vôtre... je me persuade cela... et qu'alors en guidant avec amour les premiers pas de la chère créature dans les doux sentiers de la jeunesse, je trouverai en elle, dans l'épanouissement de sa jeune âme, le roman qui m'aura été refusé pour mon compte, et qu'ainsi je pourrai encore bénir le ciel de m'avoir donné la vie.

CAMILLE, le regardant.

Oui, je comprends... Vous avez raison!... Ah! cousin, que ne puis-je vous assurer tout le bonheur que vous souhaitez aux autres... Car j'ai un peu deviné vos secrets, moi aussi...

ACHILLE, très troublé.

Madame! comment! vous avez deviné!

CAMILLE.

Mais c'est bien difficile, bien difficile!

ACHILLE.

Oh! c'est impossible, impossible! Cousine, n'en parlons pas!

CAMILLE.

Mon ami, quelle fortune avez-vous au juste?

ACHILLE.

Oh! dix à douze mille francs de rente.

CAMILLE, avec un étonnement naïf.

On vit avec cela?

ACHILLE.

On engraisse même, malheureusement.

CAMILLE, apercevant Hélène, qui arrive par la droite, second plan.
Chut! silence! c'est elle! ma fille!

SCÈNE XIV

LES MÊMES, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Bonjour, mère!... Comment! mon cousin, déjà revenu?

ACHILLE.

C'est-à-dire, mademoiselle, que je ne suis pas encore parti.

HÉLÈNE.

Pas encore parti!... mais c'est une horreur!

ACHILLE.

J'allais partir... je pars, et soyez tranquille, avec Trois-Étoiles, je vais et reviens en vingt minutes.

HÉLÈNE.

Bleu mourant, n'est-ce pas?

ACHILLE.

Une aile de colombe, c'est entendu.

Il sort au fond à gauche, second plan.

SCÈNE XV

CAMILLE, HÉLÈNE.

CAMILLE.

Quel brave garçon, n'est-ce pas, fillette?

HÉLÈNE.

Oh! idéal! chère mère, idéal! Seulement, il est impardonnable de ne pas être parti plus tôt : car, encore faudra-t-il le temps d'arranger ces plumes sur ce chapeau... et le départ est pour midi très précis.

CAMILLE.

Voyons! je t'aiderai, va! Je les arrangerai, tes plumes!

HÉLÈNE.

Vrai? vous-même? de vos mains? vous descendrez à ces frivolités?

CAMILLE, *avec tendresse.*

Ne te moque pas de ta mère. Approche, donne-moi ta main. Sais-tu que tu deviens très jolie?

Elle lui prend les mains.

HÉLÈNE.

Non!

CAMILLE.

Et que je suis fière de toi, et que je t'aime bien... Je te regardais venir tout à l'heure sous ce beau soleil, à travers ces fleurs, de ton pied léger, et je me disais : C'est ma fille, cette jolie enfant-là; c'est ma fille, et cela me réjouissait le cœur.

HÉLÈNE.

Ma mère!

CAMILLE, se levant.

Et toi, qu'est-ce que tu te dis, voyons? Ce ciel radieux qui éclaire ta beauté, cette campagne en fête qui te sourit, cette riante matinée qui chante à tes oreilles...

HÉLÈNE.

Oh! n'est-ce pas, ma mère, quel adorable temps pour notre chasse! et quel plaisir de galoper dans les bois par cette belle journée!

CAMILLE.

Ah! voilà tout ce que cela t'inspire? Tu n'as pas d'autres secrets à me confier?

HÉLÈNE.

Ah! s'il s'agit de secrets... peut-être!

CAMILLE.

Vraiment? Conte-moi donc cela!

HÉLÈNE.

C'est que c'est très grave, ma mère.

CAMILLE.

Mais raison de plus.

HÉLÈNE.

C'est que... bien sûr... vous ne pensez pas encore à me marier?

CAMILLE.

Pourquoi pas, si tu aimes quelqu'un?

HÉLÈNE.

Ma mère, j'aimerais bien à être marquise!

CAMILLE.

Marquise?

HÉLÈNE.

Une jeune marquise... c'est si élégant, je trouve; c'est si bien porté!

CAMILLE, inquiète.

Tu ne penses pas au marquis de Seillanes?

HÉLÈNE.

Il ne vous plaît donc pas?

CAMILLE.

Ma pauvre enfant... je t'avoue qu'au premier abord...

HÉLÈNE.

Mais cependant il a un beau nom, ma mère, une grande fortune... puis il est bien de sa personne... très distingué... à cheval surtout... oh! à cheval, ma mère, il est vraiment remarquable... quand il passe au bois, tout le monde se retourne!

CAMILLE *.

C'est possible! mais avec tous ces mérites-là un homme peut fort bien n'être qu'un fat et un sot... Crois-moi, mon enfant, réfléchis encore; au moment de faire un choix d'où ta destinée tout entière dépend, ne te préoccupe pas trop de ces avantages secondaires, de ces accessoires brillants qui séduisent ta jeunesse, et dont huit jours de ménage te révéleraient tout le néant. Tâche d'asseoir ton bonheur sur des bases plus solides, car la vie est longue, ma fille, et le bonheur plus difficile qu'on ne le croit à ton âge. Tout au moins, de grâce, ne songe pas à la fortune : n'es-tu pas assez riche pour deux? Faire la fortune d'un galant homme, mais c'est un privilège royal, divin, cela!... Tu l'as reçu : au nom du ciel, ne l'abdique pas!

HÉLÈNE.

Oh! permettez, chère mère... vous êtes un peu romanesque, vous... on sait cela... une chaumière et un cœur! (Camille va s'asseoir pendant ce qui suit sur le banc à droite.) Mais moi, je vous avoue à ma honte que je suis très positive... Quand on se marie, on a double dépense à faire... et si on ne

* Hélène, Camille.

trouve pas une fortune égale à la sienne, on est moins riche de moitié... Moi, je n'aimerais pas à déchoir... Ainsi, nous avons toujours eu une loge aux Italiens et une à l'Opéra... eh bien...

CAMILLE.

Qui est-ce qui te dit que je suis romanesque?

HÉLÈNE, allant à sa mère avec une grâce affectueuse.

Mais... personne... tout le monde... On dit que vous êtes charmante et romanesque.

GONTRAN, on l'entend au dehors.

A midi sonnant, les chevaux dans la cour!

HÉLÈNE.

Nous en reparlerons, n'est-ce pas?

Elle se penche pour embrasser sa mère.

CAMILLE, la repoussant doucement.

Va embrasser ton père!

Hélène regarde sa mère avec un peu de surprise et d'embarras.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, GONTRAN

GONTRAN.

Comment, Hélène, tu n'es pas encore habillée?... tu ne seras jamais prête!

HÉLÈNE.

Est-ce que les Dumesnil sont arrivés?

GONTRAN.

Pas encore! mais ils ne peuvent tarder. (Il regarde à sa montre.) Voilà onze heures moins le quart... allons, va vite!

HÉLÈNE.

Oh! je suis coiffée... il ne me faut que cinq minutes!

Elle sort par la droite, second plan.

SCÈNE XVII

CAMILLE, sur le banc, GONTRAN.

GONTRAN.

Eh bien, chère amie, vous ne chassez pas avec nous, décidément?

CAMILLE.

Le cheval me fatigue.

GONTRAN.

Mais pourquoi ne pas suivre dans la calèche avec votre mère et la mienne?

CAMILLE.

Non.

GONTRAN.

Vous préférez rêver seule dans les bocages?

CAMILLE.

Je préfère rêver seule dans les bocages.

GONTRAN, prenant une chaise et s'asseyant.

Ah çà! quand vous rêvez... qu'est-ce que vous rêvez? car enfin, je serais bien aise de le savoir, moi, une bonne fois!

CAMILLE, avec une affectation ironique.

Que voulez-vous que je rêve, mon ami, sinon que le mariage est une ivresse perpétuelle, ce qu'il y a de plus doux sous le ciel, la passion dans le devoir, la tendresse

dans l'amitié, le dévouement égal et continu de deux âmes l'une à l'autre... enfin, que vous êtes le modèle des maris, et que je suis la plus heureuse des femmes!

GONTRAN.

Ma foi! si vous ne l'êtes pas, ma chère amie, je le regrette infiniment... Mais ce n'est pas ma faute à moi, si je ne puis m'élever jusqu'à vos sommets, si j'ai été pétri d'une argile inférieure, d'une fange subalterne... si je suis un être matériel, inculte et déplorable! Quant à mes torts envers vous, je ne puis absolument n'en reconnaître qu'un seul : celui de ne point passer ma vie à vos pieds avec une guitare! Celui-là... je l'avoue... j'avoue qu'après plus de quinze ans de mariage, j'ai cru pouvoir, par intervalles, déposer la guitare.

Il se lève.

CAMILLE, sèchement.

Vous n'avez pas eu cette peine, mon ami.

GONTRAN.

Allons, voyons, ma chère amie, est-ce une scène?

CAMILLE, passant à gauche.

Ah! grand Dieu! on rit et vous vous fâchez!

GONTRAN.

Non. C'est que vraiment vous êtes injuste... je vous aime, moi, parfaitement.

CAMILLE.

Mais j'en suis persuadée! mon ami! Si un jour en revenant de la chasse ou de votre cercle vous ne me retrouviez pas à ma place, je suis sûr que vous seriez extrêmement contrarié.

GONTRAN.

Bon! contrarié, maintenant!

LA COMTESSE, dans la coulisse

Mon fils, madame...

MADAME DE SAULIEU.

Votre fils, madame... donnera raison à ma fille, j'espère!

GONTRAN, prenant la main de Camille.

Ah çà! voyons, Camille, c'est fini, n'est-ce pas?

CAMILLE, froidement.

Oh! bien fini, mon ami!

SCÈNE XVIII

GONTRAN, CAMILLE, LA COMTESSE, MADAME DE SAULIEU *.

LA COMTESSE.

Est-il vrai, ma chère Camille, que vous ayez, contrairement à mon avis, l'intention de garder dans votre maison la fille de Durel, malgré ce qui s'est passé?

CAMILLE.

Oui, madame, cette enfant ne me paraît coupable que d'une étourderie. La chasser, ce serait la perdre. Je crois que l'indulgence est ici d'une charité bien entendue.

LA COMTESSE.

Ah! je suis heureuse de vous voir prise de ce beau zèle de charité, vous qui daignez si rarement honorer de votre présence mes assemblées charitables du vendredi.

CAMILLE.

Mon Dieu, madame, c'est que j'aime mieux faire la cha-

* La comtesse et madame de Saulieu arrivent par la droite, second plan. Camille, la comtesse, Gontran, madame de Saulieu.

rité que d'en parler... Bref, je compte attacher cette enfant à mon service personnel... si Gontran le permet.

La comtesse s'assoit près de la table : Camille passe près de Gontran.

GONTRAN.

Tout ce que vous voudrez, ma chère amie. Seulement, je vous ferai observer que cette promotion ne sera pas d'un très bon exemple... et vous connaissez la moralité du pays... elle n'est pas déjà si florissante! (A madame de Saulieu.) Vous ne sauriez vous imaginer, madame, à quel point nos paysans sont dépourvus de toute espèce de principes : c'est à ce point que, le dimanche, les trois quarts du temps notre église est vide.

CAMILLE.

Mais, y allez-vous, vous, mon ami?

GONTRAN.

Moi, ma chère amie... mais il me semble...

CAMILLE.

Oh! je sais que vous ornez notre église de tableaux et de tapisseries superbes... mais vous n'y mettez jamais les pieds... De plus, vous arrivez ici, chaque année, traînant à votre suite une bande de palefreniers, de jockeys et de mauvais drôles qui passent leur temps à débaucher les filles des environs... Et vous vous plaignez après cela de la moralité de vos paysans !

GONTRAN.

C'est cela! parfait! vous êtes socialiste! elle est socialiste, votre fille, chère madame! (A part.) Toutes les femmes de trente ans sont socialistes, du reste.

DUREL, en dehors.

Par ici, madame, par ici!

SCÈNE XIX

LES PRÉCÉDENTS, M. ET MADAME DUMESNIL (costumes de chasse élégants), DUREL.

GONTRAN.

Ah! c'est Dumesnil! mais arrivez donc... arrivez donc!...

DUMESNIL, passant à droite.

Mon cher Gontran!

GONTRAN, présentant madame Dumesnil.

Madame!... ma mère... ma chère Camille... c'est madame Dumesnil, de qui vous désirez depuis longtemps faire la connaissance.

MADAME DUMESNIL, avec une grâce câline.

(A la comtesse.) Ah! madame, c'est moi qui depuis très longtemps désirais bien vivement vous témoigner mes sentiments de vénération... Je voulais, aussi, madame, vous demander une grande faveur, celle d'être admise à vos assemblées du vendredi, dont tout Paris s'entretient avec respect... Je sens tout le prix d'une telle distinction pour une jeune femme... Mon Dieu! madame, je m'exprime mal. Je suis tout intimidée... je vous demande pardon... je sens que je suis rouge jusqu'au front...

LA COMTESSE.

Elle est charmante... Embrassez-moi, ma mignonne.

Elle l'embrasse et la fait passer près de Camille.

MADAME DUMESNIL, passant.

Ah! madame (A Camille), madame, je ne suis pas moins heureuse ni moins confuse de me présenter devant vous dont la réputation d'esprit, de supériorité... Excusez-moi, madame, mais vous me faites une peur terrible... mon

Dieu! je sens que je rougis encore... je vous demande pardon... je ne suis pas maîtresse... je rougis si facilement!...

CAMILLE, lui prenant la main.

Chère madame, remettez-vous.

GONTRAN, présentant Dumesnil.

Ma mère, Camille, monsieur Dumesnil! Où est donc votre beau-père?

DUMESNIL.

Il nous suivait... le voici.

Cowperson arrive par le fond à droite. — Costume de chasse anglais. Frac rouge, culotte blanche; grandes bottes; gros favoris blancs repoussés en coup de vent; chapeau noir ordinaire.

GONTRAN.

Monsieur Cowperson!

COWPERSON (accent anglais), à la comtesse.

Je suis content, madame... content et fortuné... véritablement... ce parc... (Il hésite et continue en anglais.)* ce... *park and mansion are indeed beautiful. How much they remind me the shady avenues and lofty turrets of Walsing-Hall!*

LA COMTESSE.

Oui, monsieur, oui. Je ne sais pas ce qu'il dit, moi!

UN LAQUAIS.

Madame la comtesse est servie!

GONTRAN.

Dumesnil, ma belle-mère!... Ma mère... si vous voulez nous précéder. Monsieur Cowperson, si vous voulez prendre le bras de ma femme.

La comtesse sort la première, puis Dumesnil et madame de Saulieu, puis Gontran donnant le bras à madame Dumesnil, puis Camille et Cowperson.

Prononcer à peu près : *Pàrk annd mannshone ère inndid biautifoul. Haou meutch zey rimaïnde mi ze shédé avénious annd lofté tarrets of walsinng-haul.*

DUREL, présentant son mantelet à Camille.

Madame...

CAMILLE, à Durel.

C'est convenu, vous restez.

DUREL, qui est resté à gauche derrière tout le monde.

Ah! madame, que le bon Dieu vous récompense!

SCÈNE XX

DUREL seul, puis TRÉVÉLYAN.

DUREL, rangeant les chaises du fond.

Chère et digne femme! Elle ne fait pas tant d'étalage que bien d'autres... Mais le bon Dieu voit clair!... Ah! volontiers je baiserais la poussière sous ses pas! (Apercevant Trévélyan, qui paraît au fond.) Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est que celui-là? que demandez-vous, monsieur?

TRÉVÉLYAN.

Mon Dieu! personne, mon ami. En me promenant sur le chemin, j'ai aperçu ce parc qui est très beau, et comme la grille était ouverte, je suis entré... Est-ce que cette propriété est habitée en ce moment?

DUREL.

Oui, monsieur.

TRÉVÉLYAN.

Quel est le nom du propriétaire?

DUREL.

Monsieur le comte de Vardes.

TRÉVÉLYAN.

De Vardes! Je connais ce nom, mais il y a si longtemps... Est-ce qu'on ne peut pas visiter le parc?

DUREL.

Mais, monsieur... si monsieur le désire, pendant qu'on déjeune.

TRÉVÉLYAN.

Merci, mon ami, je me repose là deux minutes.

DUREL.

Bien, monsieur.

SCÈNE XXI

TRÉVÉLYAN seul, puis DUREL.

TRÉVÉLYAN.

C'est vraiment délicieux, ce parc! et comme ce petit asile, ce sanctuaire est bien disposé! Je gagerais que le goût d'une femme a présidé à cet arrangement-là. (Il remarque la corbeille de Camille.) Justement... voici un témoignage. (Il s'assied près de la table.) Il y a des femmes dans le château... je suis sûr qu'elles sont jolies... il est impossible de concevoir une femme désagréable dans un cadre pareil... A quoi pense-t-elle, celle qui ce matin est venue travailler là dès l'aurore? Évidemment, elle est jeune, gracieuse, avec une robe blanche. Je crois la voir marcher en rêvant sous ces arcades de verdure, et il me semble... (Se levant.) oui, il me semble que je l'aime!... Si je le lui disais?... Bah! quel enfantillage!... J'aurai toujours dix-neuf ans, moi! Au reste, qu'est-ce que cela me fait? Eh! mon Dieu, les romans sont si rares dans la vie!... quand on en tient une page, pourquoi la laisser échapper? Et puis il y a de ces heures favorables où il suffit d'un mot, d'un souffle pour qu'un cœur de femme vous tombe dans la main!... Voyons, si je lui écrivais sur cette table de pierre? Non... ce serait

trop visible!... Ah! dans cette corbeille!... oui... (Il tire son portefeuille.) Mais comment lui dire cela? En vers, bien entendu! C'est qu'il y a longtemps que je n'ai fait de vers, moi! Voyons! (Il rêve.) Hon! (Il écrit :)

Vous que mon cœur devine et ne veut pas connaître,
Qui sans doute êtes belle, et qui souffrez peut-être,
Daignez penser à moi, le soir, quand sur ces fleurs
Vos yeux laissent tomber un sourire ou des pleurs.

Hum! c'est un peu faible, mais enfin! voyons, maintenant... cachons cela comme si c'était un trésor... (Il met les vers dans la corbeille.) Et puis... (Entre Durel.) Hem! est-ce qu'on est sorti de table, mon ami?

DUREL, étonné du trouble de Trévélyan.

Non, monsieur, mais cela ne va pas tarder!

TRÉVÉLYAN.

Eh bien!... je vais faire le tour de l'étang, et je pars. (A part.) Ma parole, je suis honteux comme si j'avais commis un crime!

Il sort à gauche, premier plan.

SCÈNE XXII

DUREL seul, puis ACHILLE.

DUREL.

Il est drôle, ce monsieur... je suis presque fâché de l'avoir laissé entrer, moi... Il avait une mine si singulière... là tout à l'heure.

Entre Achille par la gauche, troisième plan.

ACHILLE, portant un petit carton.

Ah! Durel! Tu vas remettre ce petit carton à la femme de chambre de mademoiselle Hélène.

DUREL.

Bien, monsieur.

ACHILLE.

Ah! dis-moi, il n'est venu personne du dehors pour déjeuner, à part la famille Dumesnil, hé?

DUREL.

Non, personne, monsieur.

ACHILLE.

C'est bien, va, mon ami! (Durel sort.) Cela devient une manie... je songe toujours à ce terrible inconnu, à ce beau ténébreux!

Il se trouve subitement en face de Trévélyan qui reparaît à gauche entre les arbres du massif.

SCÈNE XXIII

ACHILLE, TRÉVÉLYAN.

TRÉVÉLYAN.

Kérouare!

ACHILLE.

Trévélyan!

TRÉVÉLYAN, s'avançant rapidement et lui serrant la main.

Et par quel hasard?

ACHILLE.

Mais c'est à toi que je demanderai cela; je te croyais à Lima, en mission!



TRÉVÉLYAN.

J'en arrive, mon ami, par les chemins détournés... Ah çà! que fais-tu ici, toi? Est-ce que tu es de la maison?

ACHILLE.

Un peu, mon ami... je suis un cousin... Mais toi, comment te trouves-tu là dans ce parc? Est-ce que tu connais de Vardes... ou sa femme?

TRÉVÉLYAN.

De Vardes! Mon Dieu, non! Je crois l'avoir aperçu autrefois... mais je ne savais même pas qu'il fût marié... Non... je suis installé dans le petit port à côté... depuis quelques jours... et en me promenant ce matin... j'ai eu la fantaisie de visiter ce parc... Eh bien! qu'est-ce que tu as donc à me regarder comme cela?

ACHILLE.

Rien... Tu as toujours ton physique, toi!

TRÉVÉLYAN.

Naturellement.

ACHILLE, lui prenant le bras.

Et tu es toujours le même d'ailleurs, hein? Toujours le cœur ardent, généreux, affamé de grandes passions, de grands dévouements... Les voyages, les aventures ne l'ont pas calmé?

TRÉVÉLYAN.

Au contraire, mon ami, j'ai fait le tour du monde sans rencontrer une femme vraiment digne de ces beaux sentiments que nous rêvions tous deux dans nos épanchements de jeunesse. Car nous nous entendions très bien tous deux, tu te rappelles?

ACHILLE.

Très bien... La Bretagne et l'Irlande! Nous sommes deux Celtes! nous sommes frères...

TRÉVÉLYAN.

Ah çà! mais, dis-moi... je m'ennuie énormément, moi, dans ce trou... Est-ce qu'il y aurait de l'indiscrétion à te demander de me présenter à ton cousin et à ta cousine?

ACHILLE, contrarié de plus en plus.

Hem!... pas le moins du monde.

TRÉVÉLYAN.

Quelle femme est-ce, madame de Vardes?

ACHILLE.

Mais, mon ami... c'est une femme... entre deux âges... comme cela.

TRÉVÉLYAN.

Eh bien! si tu n'y vois pas d'inconvénient... Mais tu as l'air géné, embarrassé!

ACHILLE.

Pas du tout, mon ami... seulement, tu comprends, je te croyais à Lima, moi... de sorte que tu me fais un peu l'effet d'une vision... je ne te le cache pas!

LA COMTESSE, dans la coulisse.

Vous allez servir le café ici.

Mouvement d'Achille.

ACHILLE, faisant le geste d'un homme qui trouve une idée, remonte vers le fond, puis revenant.

Tiens, justement voilà madame de Vardes!

TRÉVÉLYAN, apercevant la comtesse, à part.

Ciel et terre!

SCÈNE XXIV

ACHILLE, TRÉVÉLYAN, LA COMTESSE.

Un domestique apporte un plateau sur la table.

ACHILLE.

Madame, voici monsieur George Trévélyan, un de mes amis... secrétaire de légation... que le hasard d'une promenade a conduit dans votre parc, et qui désire vous être présenté.

Achille s'éloigne vers le fond, épiant avec anxiété l'arrivée de Camille.

LA COMTESSE.

Monsieur! Vous êtes parent du général Gordon Trévélyan que j'ai souvent rencontré autrefois?

TRÉVÉLYAN.

Je suis son fils, madame.

LA COMTESSE.

Ah! monsieur, je suis ravie... je remercie le hasard... j'espère que vous voudrez bien nous donner cette journée.

TRÉVÉLYAN.

Je vous suis bien reconnaissant, madame, mais malheureusement, une affaire des plus importantes me rappelle aujourd'hui même à Paris... Je serai trop heureux, madame, de profiter cet hiver de vos bienveillantes dispositions.

LA COMTESSE.

Monsieur, je vous recevrai toujours avec plaisir.

Elle descend et passe

TRÉVÉLYAN, saluant, passe.

Madame! Mon ami!

ACHILLE.

Comment! Tu pars, vraiment, mon ami?

TRÉVÉLYAN.

Oui, mon ami!... Entre deux âges... tu es magnifique, toi!... Adieu!

Trévélyan sort.

SCÈNE XXV

ACHILLE, LA COMTESSE, puis HÉLÈNE, CAMILLE, MADAME DUMESNIL, GONTRAN, DUMESNIL, SEILLANES, COWPERSON, arrivant de côté et d'autre.

LA COMTESSE.

Il est très bien, ce jeune homme.

A droite.

ACHILLE, à gauche.

N'est-ce pas, madame? Très bien, très bien.

LA COMTESSE.

Mais comme il est parti brusquement...

ACHILLE.

Oui... c'est vrai... Je ne sais pas ce qui lui a pris, il est timide, il aura eu peur.

HÉLÈNE, à Achille.

Merci, cousin, c'est très bien choisi.

LA COMTESSE, à Camille.

Ma fille, si vous voulez servir le café pendant que je m'apprêterai.

Elle passe devant et sort.

CAMILLE.

Oui, madame.

Seillanes et Dumesnil entrent en se donnant le bras, animés comme des gens qui sortent de table.

DUMESNIL.

Ah çà! décidément, est-ce pour la fille ou pour la mère que vous êtes ici?

SEILLANES.

Mon ami, je ne sais pas encore... J'hésite, je balance... mais je penche fort pour la mère... Je crois que je vais relire mes auteurs...

Achille prend les tasses des mains d'Hélène et les distribue, puis revient près de Camille. — Camille offre du café aux hommes. — Camille, Achille et les dames autour de la table.

GONTRAN, sur le devant. Il est entré en donnant le bras à madame Dumesnil.

Eh bien! Dumesnil, vous ne vous défaites donc pas de votre poney cape de mort? Vous savez que je le prends toujours à douze cents...

DUMESNIL.

On vous en donnera pour douze cents des chevaux de quatre mille de chez Tony!

GONTRAN.

Laissez donc! il a des blêmes, votre cheval!

DUMESNIL.

Des blêmes! des blêmes! S'il avait des blêmes, il boiterait!

SEILLANES.

Mais, c'est qu'il boite aussi, mon bon, pas sur le mou, mais sur le dur... Je l'ai vu trotter, moi, votre cheval!

DUMESNIL.

Eh bien! si vous l'avez vu trotter, vous savez comme il s'en va.

GONTRAN.

Peuh! C'est un bon allemand!

DUMESNIL, exaspéré.

Un allemand! un allemand! du Norfolk, vous voulez dire!

COWPERSON.

Du Norfolk... *yes!*

SEILLANES, riant.

Parcé qu'il a une tête de normand, mon Dieu!

COWPERSON.

Un cheval pour chasser... *Should be solid, and not your damned ficelles!* *

DUMESNIL.

C'est ça! il leur faut des ficelles! Vous avez dit le mot!

GONTRAN.

J'aime mieux une ficelle qu'un éléphant!

SEILLANES.

Pardieu!

DUMESNIL.

Un éléphant!

GONTRAN.

Dumesnil, vous êtes un bon garçon, mais vous ne saurez jamais ce que c'est qu'un cheval!

SEILLANES.

C'est ça, il ne sait pas ce que c'est qu'un cheval!

DUMESNIL, frénétique.

Je ne sais pas ce que c'est qu'un cheval! Moi je dis que quand un cheval...

ACHILLE, s'avançant de gauche à droite.

Allons! assez de cheval, que diable, messieurs, il y a des dames!

SEILLANES.

Vous, Kérouare, vous n'aimez pas le cheval.

* Prononcez : Should bi solid, annd notte your démnd ficellss!

ACHILLE.

Pardieu, si, j'aime le cheval, mais je n'en mange pas!

On entend les trompes de chasse.

GONTRAN.

Ah çà! partons, messieurs... Bonjour, Camille!

MADAME DUMESNIL.

A revoir, madame.

Tous les hommes saluent Camille et sortent par le fond.

HÉLÈNE.

Adieu, mère... (A Achille.) Ah! mon Dieu! et votre déjeuner, cousin?

ACHILLE.

Tiens! je l'ai oublié.

HÉLÈNE.

Oh! le malheureux! Eh bien! venez vite avec moi... je veux vous servir moi-même... en un temps de galop nous les rattraperons.

ACHILLE.

Mademoiselle, c'est impossible... je suis fâché de vous le dire... Mais il n'est pas convenable qu'une jeune personne reste ainsi seule avec un jeune homme.

HÉLÈNE.

Mais est-ce que vous êtes un jeune homme, vous?

ACHILLE.

Eh bien! qu'est-ce que je suis donc?

HÉLÈNE.

Vous êtes mon cousin Achille!

ACHILLE.

Malédiction! Eh bien! allons, allons, ma cousine. (A Camille.) Vous voyez! physique de notaire!

Il sort avec elle.

SCÈNE XXVI

CAMILLE reste un moment pensive et écoutant debout à droite, la main appuyée sur une chaise; DUREL, au fond. — On entend la fanfare des trompes qui sonnent le départ et qui s'éloignent.

CAMILLE.

Voilà tout ce que j'en aime de leur chasse! (Elle passe près de la table, prend sa broderie dans la corbeille et s'assoit.) Mon Dieu! que ces hommes qui sortent de table sont donc intolérables!... Qu'est-ce que c'est que ce papier? Des vers!... des vers! (Elle lit.) « Vous que mon cœur devine... Qui sans doute êtes belle. Et qui souffrez peut-être... Vos yeux laissent tomber un sourire ou des pleurs! » Mais c'est assez bizarre, par exemple! Qui donc a pu?... Ce n'est aucun de mes centaures, bien certainement! Ce n'est pas Achille!... Eh bien! qui donc? (Elle appelle.) Durel! (qui se dirige vers la maison, à droite.)

DUREL, descendant.

Madame!

CAMILLE.

Est-ce qu'il est venu quelqu'un ici, que tu saches, pendant que nous déjeunions?

DUREL.

Ici, madame? non... C'est-à-dire, il est venu un monsieur pour visiter le parc.

CAMILLE.

Un monsieur?

DUREL.

Oui, madame.

CAMILLE.

C'est bien, mon ami. (Durel remonte; à part.) Quelque fou!

(Elle relit les vers.) Et qui souffrez peut-être! Il a deviné cela pourtant!... Durel? (Elle se lève, et remonte un peu la scène.) Un monsieur comment?

DUREL, redescendant.

Un monsieur très bien.

CAMILLE.

Un étranger alors?

DUREL.

Oui, madame, je ne l'ai jamais vu dans le pays.

CAMILLE.

C'est bien. (Durel s'éloigne, elle regarde encore les vers, appuyée sur l'angle du massif à gauche, et dit en souriant.) Eh bien! tant mieux, j'aimerai l'inconnu!

Pendant toute cette scène on entend le son des trompes dans l'extrême lointain.

ACTE DEUXIÈME

DANS L'HOTEL DE VARDES A PARIS.

Un boudoir élégant. — Lampes allumées. — Du feu. — La cheminée est à gauche. — Porte au fond. — Porte latérale sur le premier plan à droite. — Une fenêtre dans un pan coupé à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

CAMILLE, seule, puis MADAME DE SAULIEU, UNE FEMME DE CHAMBRE.

CAMILLE, seule, assise sur un canapé, à droite.

C'est pourtant une chose bien extraordinaire, que je n'aie jamais pu découvrir...

La porte du fond s'ouvre, madame de Saulieu paraît en toilette de bal.

MADAME DE SAULIEU, à une femme de chambre.

Mademoiselle Hélène est-elle prête?

CAMILLE, se levant.

Ah! c'est ma mère.

LA FEMME DE CHAMBRE.

On achève de coiffer mademoiselle.

MADAME DE SAULIEU.

Eh bien! justement... Portez-lui ce carton de ma part, et dites-lui qu'elle se dépêche... que je l'attends.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Bien, madame.

Elle sort par une porte latérale de gauche.

CAMILLE, remontant.

Ma bonne mère.

MADAME DE SAULIEU.

Bonjour, ma fille.

CAMILLE.

Vous avez encore fait une folie pour Hélène...

MADAME DE SAULIEU.

Oh! rien... une petite coiffure... une misère... Ah çà! il faut que je te remercie d'avoir bien voulu me confier ta fille pour ce soir... Madame d'Hermilly m'avait tant suppliée de l'amener...

CAMILLE.

C'est moi qui vous remercie, ma mère... La pauvre enfant mourait d'envie d'aller à ce bal; et comme je ne pouvais me décider à l'accompagner, j'ai été trop heureuse... (Elle offre un siège à sa mère, et se rassoit.) Asseyez-vous.

MADAME DE SAULIEU, debout, s'arrangeant devant la glace qui est au-dessus de la cheminée à gauche, au premier plan.

Et ta précieuse belle-mère, qu'est-ce qu'elle dit?

CAMILLE, sur le canapé à droite.

Elle murmure!

MADAME DE SAULIEU.

Une fée! — Et ton superbe mari?

CAMILLE.

Oh! lui... toujours enchanté de toutes choses et de lui-même.

MADAME DE SAULIEU.

Et où est-il, ce monsieur?

CAMILLE.

A son cercle, naturellement.

MADAME DE SAULIEU, toujours devant la glace.

Jolie institution que leur cercle! A la campagne, c'est la chasse; à la ville, c'est le cercle... Qu'est-ce qu'ils veulent que nous fassions, nous autres, pendant ce temps-là?... Un soir, ma fille, pendant que ton père était à son cercle, car ça date de loin, cette invention-là... je me rappelle avoir reçu quatre déclarations consécutives au coin de mon feu... quatre amis de ton père, bien entendu... C'était le 20 décembre 1829... (Allant vers Camille.) j'ai retenu la date... parce qu'enfin, quatre déclarations le même soir, c'est un fait... Mais tu ne m'écoutes pas... à quoi penses-tu?... Montre-moi tes yeux... tu as encore pleuré!

CAMILLE, riant.

Mais, non, ma mère, je vous assure...

MADAME DE SAULIEU.

Ah! ma pauvre fille, tu n'es pas heureuse, je le sais bien!

CAMILLE.

Mais je vous jure, ma mère, que vous vous trompez!

MADAME DE SAULIEU.

Une mère ne se trompe pas, ma fille... enfin!... tu n'oublies pas, j'espère, que je suis là... que si jamais on te poussait à bout, tu as chez moi un refuge assuré.

CAMILLE.

Ma mère, ne me dites pas tout cela... je vous en supplie... Tenez! vous me faites du mal!

MADAME DE SAULIEU.

Bien! c'est moi qui te fais du mal, maintenant! Au reste, tu n'es pas raisonnable, non plus... tu t'absorbes là dans tes pensées sombres... au lieu de te distraire bravement! Eh! mon Dieu, il n'y a pas de femme qui n'ait besoin de

s'étourdir en ce monde!... Voilà trente-cinq ans que je m'étourdis, moi!

CAMILLE.

Vous savez que j'ai essayé... mais on se lasse...

UN LAQUAIS, annonçant.

Monsieur Achille de Kérouare.

SCÈNE II

CAMILLE, MADAME DE SAULIEU va au-devant d'Achille; ACHILLE; tenue de soirée.

ACHILLE, à madame de Saulieu.

Chère madame. (A Camille, lui baisant la main.) Chère cousine!

CAMILLE.

Ah! le revenant! bonjour, mon ami! Je suis bien contente de vous revoir. (Achille, derrière le canapé.) Savez-vous que je commençais à craindre que vous n'eussiez péri sous quelque avalanche?

MADAME DE SAULIEU.

Au fait, mon cher Achille, quelle idée avez-vous eue d'aller visiter la Suisse pendant l'hiver?

ACHILLE.

N'est-ce pas, madame? c'est assez original!

MADAME DE SAULIEU.

Eh bien! est-ce joli?

ACHILLE.

Mais ça n'est pas désagréable, madame... (Avec un geste descriptif.) c'est... c'est tout blanc!

CAMILLE, riant.

Belle description!

SCÈNE III

LES MÊMES, HÉLÈNE. Toilette de bal; elle entre à gauche.

HÉLÈNE, embrassant madame de Saulieu.

Ah! que vous êtes bonne, grand'mère!

A l'entrée d'Hélène, Achille est derrière le canapé.

MADAME DE SAULIEU.

Voyons... que je te regarde... Ça lui va bien, n'est-ce pas, Camille?

CAMILLE, touchant la coiffure d'Hélène, qui se penche vers elle.

Très léger, très gracieux.

HÉLÈNE, apercevant Achille.

Tiens, mon cousin!... Bonjour, mon cousin!

ACHILLE.

Mademoiselle!...

HÉLÈNE.

Vous voilà revenu... Eh bien! j'en suis ravie! C'est vrai, quand il n'est pas là, il me semble qu'il me manque quelque chose. Eh bien! est-ce beau la Suède?

ACHILLE.

Comment! la Suède?... mais j'étais en Suisse!

HÉLÈNE.

Ah! je croyais que vous étiez en Suède! (Madame de Saulieu la presse de partir.) Allons, bonsoir, mère.

Elle embrasse Camille.

CAMILLE.

Bonsoir, fillette... amuse-toi bien.

HÉLÈNE, remontant.

Bonsoir, mon cousin... (Fausse sortie.) Ah! revenez demain, n'est-ce pas?... J'ai une commission à vous donner.

ACHILLE. Il la reconduit jusqu'à la porte.

Très bien, mademoiselle.

Hélène sort avec madame de Sauliou.

SCÈNE IV

ACHILLE, CAMILLE.

CAMILLE, allant à la cheminée.

Ah çà! vous venez passer la soirée avec moi, vous, j'espère?

ACHILLE.

Mais, je ne puis pas, ma cousine; il faut que j'aille chez ma tante de Kérouare... c'est son jour... Elle sait que je suis revenu, et jamais elle ne me pardonnerait...

CAMILLE.

Eh bien! tâchez de vous sauver dans une heure, et revenez me dire bonsoir...

Elle s'assoit près de la cheminée.

ACHILLE.

Très volontiers... Comment va Gontran?

CAMILLE.

Comme un dieu, toujours un peu occupé de madame Dumesnil, à ce qu'il me semble!

ACHILLE.

Et vous?

CAMILLE.

A merveille... et vous? Ce voyage bizarre, dont j'ai seule

peut-être deviné le motif, a-t-il produit les effets que vous en attendiez?

ACHILLE.

Mon Dieu! cousine, je le croyais... Imaginez-vous que je suis resté un mois claquemuré dans un chalet, avec un horizon de dix pieds de neige devant la porte... car, au fond, il faut être Suisse de naissance pour... Eh bien! je m'imaginais qu'au sein de ces frimas mon cœur s'était entièrement pétrifié... j'en étais encore convaincu il y a cinq minutes... puis, maintenant, je ne sais plus... j'ai envie de m'en retourner!

CAMILLE.

Non... restez... j'ai besoin de vous, d'ailleurs... Je donne dans trois semaines un bal dont je prétends faire une merveille... C'est mon adieu au monde... je veux que vous y soyez.

ACHILLE.

Votre adieu? Ce projet de retraite à la campagne tient donc toujours?

CAMILLE.

Toujours, mon ami.

ACHILLE.

Tant pis... Rien de nouveau d'ailleurs?

CAMILLE.

Rien... c'est-à-dire nous avons fait depuis votre départ une nouvelle connaissance...

ACHILLE, inquiet.

Ah!

CAMILLE.

Un de vos amis, je crois... monsieur George Trévélyan.

ACHILLE.

Bien! Comment l'avez-vous connu?

CAMILLE.

Mon Dieu! depuis quelque temps je remarquais souvent au bois, au spectacle, un peu partout, un monsieur qui me regardait obstinément avec de grands yeux, et je me disais : Mon mari me le présentera un de ces jours!...

ACHILLE.

Et il vous l'a présenté?

CAMILLE.

Bien entendu.

ACHILLE.

C'est très bien de sa part!

CAMILLE.

Hé?

ACHILLE, avec plus de force.

C'est très bien de sa part!

CAMILLE, se levant et s'approchant d'Achille.

Est-ce qu'il est si dangereux?

ACHILLE.

Pour vous, infiniment.

CAMILLE.

Parce que?

ACHILLE.

Parce que... enfin, n'importe!... parce que c'est un homme... avec un cœur d'enfant!

CAMILLE, riant, elle passe.

Lindor est un enfant, mais cet enfant sait plaire! Il est Irlandais, je crois?

ACHILLE.

Oui... d'origine... mais naturalisé en France depuis le maréchal de Berwick... Oui, il est de cette brave Irlande... qui nous prête un héros de temps en temps.

CAMILLE, s'asseyant sur le canapé à droite.

On ne prête qu'aux riches... Sauriez-vous, par hasard, s'il est venu en Normandie, — au bord de la mer, — pendant que nous y étions?

ACHILLE, s'appuyant sur le canapé.

Non... Est-ce qu'il vous a dit qu'il y fût venu?

CAMILLE.

Mon Dieu! non. Je vous demandais cela, je ne sais pourquoi... (A part.) Il est dit que je ne connaîtrai jamais l'auteur...

ACHILLE.

Vous a-t-il offert son cœur?

CAMILLE.

Pas encore.

ACHILLE.

Il vous l'offrira, allez!

CAMILLE.

Je vous le dirai.

ACHILLE.

Vous me ferez plaisir.

UN LAQUAIS, annonçant.

Madame Dumesnil.

SCÈNE V

LES MÊMES, MADAME DUMESNIL, toilette de bal, un gros bouquet à la main.

MADAME DUMESNIL.

Vous permettez, chère madame? Je viens vous dire un petit bonjour en passant.

CAMILLE.

Ah! quelle bonne pensée, chère madame!

Elle va au-devant d'elle.

ACHILLE, *saluant pour se retirer.*

Ma cousine!

CAMILLE.

Eh bien! à revoir! n'est-ce pas?

ACHILLE.

Si je puis, certainement!

Il sort.

SCÈNE VI

CAMILLE, MADAME DUMESNIL.

CAMILLE, *poussant un siège à madame Dumesnil.*

Mettez-vous là...

MADAME DUMESNIL.

Non, je ne m'assois pas... j'ai voulu seulement vous serrer la main; car je n'y pouvais plus tenir... Savez-vous qu'il y a huit grands jours que je ne vous ai vue?

CAMILLE.

Mais c'est votre faute... Au reste, vous êtes si lancée maintenant, si en l'air...

MADAME DUMESNIL.

Ah! pas du tout, je vous assure... Je mène une vie très calme, au contraire... Je suis une femme d'intérieur, moi... mais mon mari aime le monde : il faut bien que je le suive...

CAMILLE.

Enfin vous vous résignez... Allez-vous directement chez

madame d'Hermilly? Vous y trouverez ma mère et ma fille.

MADAME DUMESNIL.

J'irai plus tard... Je vais d'abord passer une heure aux Italiens.

CAMILLE.

Aux Italiens? qu'est-ce qu'on y donne?

MADAME DUMESNIL.

Sémiramide.

CAMILLE.

Mais quelle ravissante toilette vous avez!... Et quel joli bouquet!... Mais vous avez dépouillé une serre!

MADAME DUMESNIL, après un mouvement de physionomie marqué.

Vous le trouvez joli, vraiment? Eh bien! je veux vous le laisser.

CAMILLE.

Oh! chère enfant, mais non... je vous en prie!

MADAME DUMESNIL.

Si, si, je veux vous le laisser. (Posant le bouquet sur la cheminée.) Je le mets là... Vous penserez à moi!

CAMILLE, l'embrassant.

Oh! vous êtes trop gentille, vraiment! Allons, voilà que vous rougissez encore!

MADAME DUMESNIL.

Oui, je rougis encore, je rougis toujours... quelle mauvaise habitude!

CAMILLE, riant.

Mais c'est la couleur de la vertu, mon enfant!

MADAME DUMESNIL.

Et puis, je m'en vais... car mon mari est à côté du cocher... et il tombe de la neige, vous savez?

CAMILLE.

Ah! il est à côté du cocher, votre mari?

MADAME DUMESNIL.

Oh certainement!... avec mes jupes, il ne pourrait tenir dans la voiture...

CAMILLE.

Au reste, il aime tant le monde!

MADAME DUMESNIL.

Oui... il aime tant le monde... Adieu, madame...

CAMILLE, la reconduisant.

Adieu... Merci encore!

Madame Dumesnil sort.

SCÈNE VII

CAMILLE seule, puis SEILLANES.

CAMILLE, seule.

Pourquoi m'a-t-elle donné son bouquet? (Elle descend lentement vers la cheminée, regarde le bouquet avec curiosité.) Ah! bah! quelle rêverie!

UN LAQUAIS, annonçant.

Monsieur le marquis de Seillanes!

CAMILLE, s'assied à gauche.

Ah! quel ennui! (Entre Seillanes.) Ah! que vous êtes aimable, monsieur, de ne pas oublier une solitaire!

SEILLANES, jouant avec son éventail.

Madame! (Elle lui montre un siège. — A part.) Elle est seule! Ma foi! je vais attaquer.

Il va prendre un siège et s'assied près de Camille.

CAMILLE.

Savez-vous que vous devenez très aimable?... Vous qui faites peu de visites... en voilà... combien? Une... deux... trois... en quinze jours... C'est un miracle... Allez-vous à ce bal, ce soir?

SEILLANES, d'un air triste et penché.

Non, madame.

CAMILLE.

Au cercle, alors?

SEILLANES.

Non, madame. Je reste beaucoup chez moi maintenant; j'y passe presque toutes mes soirées.

CAMILLE.

Ah!... Et qu'est-ce que vous y faites?

SEILLANES.

Mais, madame, je lis... Je me suis remis à la lecture.

CAMILLE.

Ah! vraiment?... Qu'est-ce qui vous est donc arrivé?

SEILLANES.

Mon Dieu, madame... mes goûts ont changé depuis quelque temps... J'ai perdu ma gaieté, ma folle insouciance de la vingtième année... Je n'aime plus que la solitude, ou la société des personnes avec lesquelles on peut échanger quelques idées sérieuses, quelques sentiments vrais... Mon Dieu! mais c'est toute une révolution, me direz-vous. Vous êtes comme Hippolyte... de Racine... Votre arc, vos javelots, votre char, tout vous abandonne!... Eh bien! oui, madame, c'est une métamorphose totale... moi qui n'avais jamais connu la mélancolie...

CAMILLE, souriant.

Mais vous avez encore un cheval, cependant! Il est même très joli... je l'ai remarqué tantôt en passant... Comment l'appelez-vous?

SEILLANES, du même ton sentimental.

Justaucorps, madame... C'est un fils de Nuncio et de miss Waggs... Au surplus, je monte encore par routine... comme cela... car au fond...

CAMILLE.

Quoi?

SEILLANES.

Ah! croyez-le, madame, ce n'est pas un caprice passager, ce n'est pas un sentiment vulgaire qui a pu transformer si complètement mes goûts, mes habitudes... Maintenant... pour emprunter encore le langage d'un poète... Corneille... je vois, je sais, je crois. Je suis entièrement désabusé... Je ne m'égare plus à la poursuite de vains plaisirs... Je sais où est le vrai bien, le seul bonheur désirable... Mais, me sera-t-il jamais donné de l'atteindre, madame?

CAMILLE, froidement.

Mais que voulez-vous que j'en sache?

SEILLANES.

Ah! vous seule, madame, vous le savez!... Vous seule pouvez me le dire... et c'est à genoux que je veux attendre...

Il se met à genoux. Camille se lève. La porte de droite s'ouvre, et la vieille comtesse paraît. Seillanes se relève vivement.

SCÈNE VIII

CAMILLE, SEILLANES, LA COMTESSE.

CAMILLE, après une pause.

Madame, vous arrivez à propos : voici M. le marquis de Seillanes qui voulait bien me faire part de ses sentiments...

pour ma fille. Il me priait, il me suppliait de favoriser ses vœux. J'allais lui répondre que sa démarche nous honore, mais qu'Hélène est bien jeune encore, et que nous demandons le temps de la réflexion.

LA COMTESSE.

Je ne puis qu'approuver cette réponse.

SEILLANES.

En ce cas, mesdames... je m'efforcerai... je tâcherai... Madame! Madame la comtesse!

Il salue et se retire.

SCÈNE IX

CAMILLE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, soupçonneuse.

Il est passablement extraordinaire, ma charmante, que ce monsieur se mette à vos genoux pour vous demander la main de votre fille !

CAMILLE.

N'est-ce pas?... C'est singulier.

LA COMTESSE.

Et puis, cette brusque sortie, sans un mot d'explication...

CAMILLE.

Il était troublé, ce garçon...

LA COMTESSE.

Oui, il était fort troublé, je crois. — Au reste, en supposant ses prétentions réelles, ce n'est pas moi qui les seconderai jamais!... un fat impertinent! (Allant s'asseoir à droite sur le canapé.) J'ai d'ailleurs d'autres vues pour Hélène.

Malheureusement la personne à laquelle je songe n'a pas l'avantage de vous plaire.

CAMILLE, debout.

Mais qui donc?

LA COMTESSE.

Je parle de M. George Gordon Trévélyan, un homme sérieux... lui... vraiment distingué... Mais, moins heureux que M. de Seillanes, il trouve ici peu d'accueil.

CAMILLE.

Mon Dieu! madame, M. Trévélyan est encore pour nous un étranger.

LA COMTESSE.

Ne fût-ce que par égard pour moi, qui ai beaucoup connu et estimé monsieur son père, vous pourriez lui témoigner moins de froideur.

CAMILLE.

Mais c'est que je n'ai pas vu du tout, jusqu'ici, moi, qu'il semblât penser à Hélène!

LA COMTESSE.

Non? Et si je vous disais, moi, qu'il est épris d'Hélène depuis plusieurs mois!

CAMILLE.

Comment! Vraiment?

LA COMTESSE.

Cela remonte jusqu'au temps où nous étions encore à la campagne... Il était installé... là, dans le pays, mystérieusement...

CAMILLE, très attentive.

Ah!

LA COMTESSE.

Oui... et même un matin... (Se levant.) Tenez... c'était précisément, je m'en souviens, le jour où l'on nous présenta

les Dumesnil... Je le surpris rôdant dans le parc, et il parut si confus, si bizarre, que j'eus aussitôt un soupçon de la vérité...

CAMILLE, à part.

C'est lui! (Haut.) Ah!

LA COMTESSE.

Ah! vous ne saviez pas cela, ma charmante?

CAMILLE.

Non, madame... et je vous remercie de me l'apprendre... Mais encore... ne vous hâtez-vous point beaucoup d'interpréter de simples faits de curiosité ou de politesse dans le sens de vos désirs?

LA COMTESSE.

J'ai des yeux, ma fille, et des yeux bien ouverts, Dieu merci!

UN DOMESTIQUE, entrant.

M. George Trévélyan demande si madame peut le recevoir?

CAMILLE, avec embarras.

Mais... quelle heure est-il?... (A la comtesse.) Je ne sais... si je dois...

LA COMTESSE.

Tout ce que je puis dire, c'est que vous m'obligerez!

CAMILLE, après un léger mouvement d'épaules.

Faites monter.

LA COMTESSE.

Je vous laisse... Eh! mon Dieu! si vous doutez de mes sentiments, je suis convaincue qu'il ne demande qu'un peu d'encouragement pour s'expliquer... Je vous laisse.

Elle sort à droite.

CAMILLE.

Bien, madame.

SCÈNE X

CAMILLE, puis TRÉVÉLYAN.

CAMILLE, seule; avec amertume.

Vraiment... il y a des moments où il semble que tout conspire à vous tenter, à vous précipiter!... Enfin, je ne m'abandonne pas, moi, Dieu merci.

Elle s'assoit sur le canapé à droite. — Entre Trévélyan.

TRÉVÉLYAN.

Madame, veuillez me pardonner mon indiscrétion. Je n'ai pas l'honneur d'être assez de vos amis pour me présenter chez vous aussi familièrement... Mais madame votre mère, que j'ai rencontrée tout à l'heure chez madame d'Hermilly, a daigné autoriser ma hardiesse en termes si bienveillants...

CAMILLE.

Mais j'ai beaucoup d'obligation à ma mère, monsieur... Si vous voulez vous asseoir?... (Trévélyan va prendre une chaise.) Il y a véritablement, monsieur, des hasards singuliers... Aujourd'hui même, une personne qui croit vous bien connaître et qui vous porte beaucoup d'intérêt, supposant entre vous et moi une intimité... que le degré de notre connaissance ne justifie guère...

TRÉVÉLYAN, souriant.

Permettez-moi de dire malheureusement.

CAMILLE.

Enfin, cette personne m'honorait d'une confidence délicate... qu'il ne tient qu'à moi de considérer comme un message... dont je vous demande la permission de m'acquitter.

TRÉVÉLYAN.

J'écoute, madame.

Il s'assied.

CAMILLE.

Eh bien! on prétend que vous pensez un peu... beaucoup...

TRÉVÉLYAN.

A quoi, madame?

CAMILLE.

A vous marier.

TRÉVÉLYAN.

A me marier, moi?

CAMILLE, sans le regarder.

Voilà!... Qu'est-ce que vous répondez à cela?

TRÉVÉLYAN.

A me marier! Mon Dieu! Madame, y tenez-vous extrêmement?

CAMILLE.

Oh! moi, pour mon compte personnel...

TRÉVÉLYAN.

C'est que, moi, je n'y tiens pas du tout.

CAMILLE.

Ah!... Eh bien! ma commission est faite... N'en parlons plus... Est-ce brillant, ce bal?

TRÉVÉLYAN.

Très brillant, madame.

CAMILLE.

Comptez-vous y retourner?

TRÉVÉLYAN, se levant doucement et souriant.

Mais, si vous me renvoyez?

CAMILLE.

Non, vraiment... je vous assure... restez donc.

TRÉVÉLYAN.

Décidément, vous m'en voulez donc beaucoup, madame... Ma réponse vous a paru légère... Une femme comme vous doit penser que le mariage est une chose grave, et qu'il y a, chez un homme de mon âge, une sorte de mauvaise grâce vulgaire à ne pas vouloir s'en préoccuper.

CAMILLE, froidement.

Mon Dieu! il est certain qu'à moins de raisons sérieuses...

TRÉVÉLYAN.

Mais c'est que j'en ai une...

CAMILLE.

Si elle est bonne, c'est assez.

TRÉVÉLYAN, hésitant.

J'ai presque envie de vous en faire juge!...

CAMILLE, après une courte pause et d'un ton sérieux.

Voyez!

TRÉVÉLYAN, souriant d'abord, puis, avec une émotion grave et contenue.

Eh bien! madame, s'il y avait quelque part, dans le monde, peut-être en France, peut-être au Mexique ou aux Indes..... j'ai tant voyagé!... s'il y avait une femme que, par un hasard étrange, j'eusse aimée avant de la connaître, que j'eusse adorée dès que je l'ai seulement aperçue, une femme dont la pensée se fût si bien emparée de ma vie et de mon âme, qu'elle semble née avec moi, comme elle ne mourra qu'avec moi, — une femme de qui je n'espère rien, à qui je ne demande rien, — car sa vertu, sa vertu souriante et vaillante est peut-être le premier de ses charmes à mes yeux; — une femme que j'aie fait serment d'aimer toujours, mais de fuir demain, sacrifiant tout, avenir et patrie, pour aller vivre au bout

du monde avec ce pur souvenir... eh bien! si cette femme existait, si une passion si complète, si absolue avait pris possession d'un cœur qui ne change pas... qui n'a jamais trompé... j'ose vous le demander, madame, offrir ma main à une autre, serait-ce une action d'honnête homme?

CAMILLE, qui l'a écouté dans une attitude immobile et digne.

Non.

TRÉVÉLYAN, se levant.

C'est donc vous qui avez prononcé, madame, et il ne me reste qu'un mot à vous dire : adieu!

CAMILLE, se levant.

Monsieur! (Trévélyan s'arrête.) Monsieur... il y avait là... il y a peu d'instants... à genoux sur ce tapis... un jeune homme qui me disait, à peu de chose près, ce que vous venez de me dire. Je n'ai pas daigné le comprendre, encore moins lui répondre; à vous, monsieur... Vous allez peut-être me juger bien naïve... je vous répondrai. On assure que vous êtes un homme de beaucoup d'honneur... que vous dites ce que vous pensez, que vous faites ce que vous dites... Eh bien! vous me parliez d'un serment, d'une résolution bien inconsidérés... Vous avez dans le monde, monsieur, de sérieux devoirs à remplir, une noble carrière à poursuivre... Ne négligez pas, ne trahissez pas tout cela pour un rêve, pour une chimère, pour rien... Que je n'aie pas à me reprocher d'avoir eu, même involontairement, sur votre destinée, une influence fatale... Oubliez votre serment.

TRÉVÉLYAN.

Madame, j'y tiens!

CAMILLE.

Oubliez-le, et j'oublierai moi-même tout ce qui, dans votre langage, dépassait la mesure des sentiments qu'une honnête femme peut accepter... Vous y penserez... J'ai

assez d'estime pour vous et de confiance en moi pour vous recevoir en ami, si vous vous présentez en ami...

TRÉVÉLYAN.

Madame!...

CAMILLE.

Adieu... ou au revoir, comme il vous plaira.

Trévélyan salue, et, près de sortir, se trouve en face d'Achille qui entre.

SCÈNE XI

LES MÊMES, ACHILLE.

ACHILLE, jetant aussitôt un regard sur Camille.

Tiens! Trévélyan!

TRÉVÉLYAN.

Tu as fait un bon voyage, mon ami?

ACHILLE.

Charmant, mon ami.

TRÉVÉLYAN.

Au revoir!

ACHILLE.

Au revoir!

SCÈNE XII

ACHILLE, CAMILLE.

ACHILLE, après un silence.

Eh bien! il s'est épanché?

CAMILLE, debout, embarrassée et émue.

Oui.

ACHILLE.

J'ai vu ça, et vous l'avez congédié?

CAMILLE.

Non.

ACHILLE.

Ah! en ce cas, je vais vous dire ce qui s'est passé : vous lui avez tendu la main, et vous lui avez dit : Je vous estime trop pour me fâcher... soyons amis!

CAMILLE, souriant.

A peu près... Au reste, je crois qu'il part.

Elle passe.

ACHILLE.

Il ne partira pas, et dans quelques semaines ou quelques mois, ce sera vous qui partirez pour Lima.

CAMILLE.

Quelle est cette folie, cousin?

ACHILLE.

Car vous n'êtes pas femme, vous, comme je vous connais, à faire les choses à demi... Vous avez l'âme trop haute pour vous accommoder d'une duplicité vulgaire... Ce n'est pas vous qui vous échapperez jamais furtivement du foyer domestique, en doublant les plis de votre voile sur votre visage, pour revenir ensuite tranquillement offrir votre front à votre mari ou à votre enfant... Non, le premier pas que vous ferez hors du devoir vous mènera au bout du monde et au fond de l'abîme... Vous irez à Lima!

CAMILLE.

Mais enfin, mon ami, savez-vous que vous m'offensez?

ACHILLE.

Moi, bon Dieu! ah! cousine!

CAMILLE, vivement.

Mon mari!

Allant s'asseoir. — Entre Gontran.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, GONTRAN.

GONTRAN.

Tiens! c'est Achille... Bonjour, Achille!

ACHILLE, lui serrant la main.

Mon cher Gontran!

GONTRAN.

Et depuis quand?

ACHILLE.

Depuis ce matin, mon ami.

GONTRAN.

Tiens! tiens! Mais j'ai eu une heureuse inspiration, moi, de quitter mon cercle de bonne heure ce soir.

CAMILLE, assise à gauche.

Au fait... qu'est-ce qui vous a pris? Habituellement, vous ne rentrez qu'à deux ou trois heures du matin... dit-on?

GONTRAN, passant.

Ah! quelquefois... Mais ce soir, je m'ennuyais... je perdais mon argent, d'ailleurs, cela m'agaçait... et puis le pressentiment... comment! Te voilà revenu, mon brave Achille!... Voyons donc! que je te regarde... Tu as grandi!

Il s'assoit sur le canapé à droite.

ACHILLE.

Ah çà! mon ami, tu sais que si je tolère ces familiarités

protectrices dont tu m'honores, c'est uniquement en considération...

GONTRAN.

De mon âge et de mon expérience supérieure, c'est convenu... Ah çà! dis-moi, qu'es-tu allé faire en Suisse, décidément? Je parie que tu t'es marié?... Voyons, avoue-le... Tu as commis quelque idylle irréparable? Tu as épousé la Bergère des Alpes?

ACHILLE.

Mon ami, je ne me marierai jamais, entends-tu, jamais, tant que j'aurai le libre exercice de ma raison!

GONTRAN.

Dieu! qu'il est immoral, cet Achille! Et dire qu'il revient de Suisse, ce malheureux-là, d'un pays qui était renommé pour son innocence et pour sa candeur avant que ce diable d'Achille l'eût visité!... Ça fait mal... ça tire des larmes, ma parole!

ACHILLE.

Voyons, mon ami, as-tu jamais réfléchi?...

GONTRAN, l'interrompant.

Jamais... à rien, mon ami, je n'ai jamais eu le temps!

CAMILLE.

C'est fort heureux!

GONTRAN.

Oui, c'est fort heureux... Eh bien! à quoi veux-tu que je réfléchisse, mon ami?

ACHILLE.

Mais à cette éternelle comédie à trois personnages qui se joue dans le monde... D'une part, une femme au cœur tendre, passionné, délicat, plein de trésors contenus, et qui ne demandent qu'à se répandre.

GONTRAN.

La jeune Isabelle... enfin! Poursuis!

ACHILLE.

Puis, un homme fatigué, ennuyé, qui n'entend rien, qui ne comprend rien, toujours absent, négligé, distrait, maussade... C'est le mari!

GONTRAN.

Cassandre!... oui... oui! va!

ACHILLE.

Et en tiers, un autre homme qui entend tout, comprend tout, et profite de tout; toujours présent, lui, toujours paré, toujours charmant, toujours adorable, et qu'on adore!... Eh bien! je me dis qu'il doit y avoir là quelque fatalité irrésistible à laquelle j'obéirais comme un autre... Et j'ai trop d'amour-propre pour jouer Cassandre, comme j'ai malheureusement trop d'honnêteté pour jouer Léandre... Voilà!

GONTRAN, se lève et passe.

Il parle bien!... Tu parles bien... tu as mis le doigt sur une des plaies de l'ordre social... La Suisse ne t'a pas corrompu, et tu n'as pas corrompu la Suisse... Je te rends mon estime... Nous lui rendons notre estime, n'est-ce pas, Camille? (Il s'est appuyé sur le fauteuil de sa femme; remarquant le bouquet.) Tiens! des fleurs! Oh! le beau bouquet!

CAMILLE, avec un intérêt marqué.

N'est-ce pas?

GONTRAN, allant à la cheminée.

Qui est-ce qui vous a fait cette politesse?

CAMILLE.

Quelqu'un.

GONTRAN.

Ah!... Il faut le mettre dans l'eau... Ah çà! quelle heure est-il donc?

Il passe.

ACHILLE.

Dix heures et demie, je crois.

GONTRAN.

Ah bien! ma foi... Je vous laisse en bonne compagnie, ma chère amie... Je vais passer le reste de ma soirée au spectacle.

CAMILLE.

Au spectacle?

GONTRAN.

Oui... Il y a longtemps que je n'ai entendu *Sémiramide*...

CAMILLE, se levant.

Sémiramide?... aux Italiens?...

GONTRAN.

Oui... j'arriverai... encore pour le dernier acte... Bonjour, Achille... Tu viendras demain déjeuner avec nous, n'est-ce pas? Tu nous conteras ton voyage fantastique. (A Camille.) Bonsoir, vous. (Il va jusqu'à la porte, puis revient.) Ah çà! j'y pense... je vous laisse là tous deux... je suis peut-être bien confiant, moi... Ce diable d'Achille qui me disait là qu'il ne voulait pas jouer Léandre... C'était peut-être pour me fermer les yeux, pour m'aveugler.

ACHILLE.

Ah! mon ami.

GONTRAN.

Oui, oui! mais je ne suis pas si simple que tu crois!... Je te surveille, Achille... je te surveille, va!

ACHILLE.

Mon ami... vraiment tu abuses de ton expérience.

GONTRAN, à Achille et au fond.

Supérieure!... Bonsoir, mon ami.

Il sort.



SCÈNE XIV

CAMILLE, ACHILLE.

CAMILLE, très troublée.

Mon ami, donnez-moi un verre d'eau, je vous prie.

ACHILLE.

Vous êtes souffrante?

CAMILLE.

Ce n'est rien.

ACHILLE, allant au fond.

Voulez-vous que j'appelle?

CAMILLE.

Non... non... Ce n'est rien.

ACHILLE.

Mais vous souffrez vraiment... Vous êtes toute pâle!

CAMILLE.

Je crois que l'odeur de ces fleurs me fait mal... Ouvrez un peu la fenêtre... (Achille ouvre la fenêtre : Camille saisit violemment le bouquet, et remonte la scène rapidement; puis elle s'arrête comme près de défaillir, et dit à Achille qui la regarde avec anxiété :) Jetez ce bouquet dans la cour.

ACHILLE, prenant le bouquet.

Ce bouquet?

CAMILLE, d'une voix étouffée.

Celui de cette femme!

ACHILLE, fait un geste de chagrin, va jeter le bouquet par la fenêtre, puis revenant et prenant la main de Camille.

Eh bien?

CAMILLE.

Cela va un peu mieux.

ACHILLE, allant prendre son chapeau avec résolution.

Bonsoir.

CAMILLE.

Où allez-vous ?

ACHILLE.

Aux Italiens !

CAMILLE, lui saisissant la main, et d'un ton impérieux.

Vous ne mentirez pas ?

ACHILLE.

Je vous le jure !

Camille fait un geste comme pour lui dire : Eh bien ! allez ! je compte sur vous !

ACTE TROISIÈME

DANS L'HOTEL DE VARDES

Une serre s'ouvrant sur des jardins et faisant suite aux salons de réception de l'hôtel. Les murs sont couverts d'un treillage doré, entrelacé de lierre et de pampres. Ce treillage forme un demi-plafond qui vient s'appuyer dans le fond du théâtre sur un double rang de colonnettes revêtues de feuillage, et entre lesquelles règne une galerie. Le second rang de colonnettes repose sur une balustrade à hauteur d'appui qui ferme la scène; un escalier, ouvert au milieu de la balustrade, permet de descendre dans les jardins dont on aperçoit les arbres faiblement illuminés. — A gauche, sur le premier plan, une large porte, sur laquelle retombe une portière, donne accès dans les salons où l'on danse : une autre porte latérale à droite. — La galerie du fond, entre les colonnes, communique également avec les salons par la gauche. — A droite, elle s'ouvre sur les appartements de l'hôtel. — Canapés, fauteuils. — A droite, une table de jeu. — Beaucoup de lumières. — Bruit, éclat, mouvement d'une fête. — Musique par intervalles.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, TRÉVÉLYAN et COWPERSON jouent à l'écarté sur une table placée à droite; DUMESNIL ET DEUX INVITÉS les regardent. LA COMTESSE, MADAME DE SAULIEU au fond, HÉLÈNE. (Madame de Saulieu arrange la coiffure de sa petite-fille.)

TRÉVÉLYAN, se levant.

Monsieur, j'ai perdu.

Il s'éloigne par le fond.

COWPERSON, accent anglais très grave.

Monsieur, excusez-moi...

MADAME DE SAULIEU, descendant la scène.

Là! ma mignonne! voilà le désastre réparé!... Maintenant, tu peux t'envoler... T'amuses-tu?

HÉLÈNE.

Oh! follement, grand'mère!

MADAME DE SAULIEU.

Tu es charmante, va! Voyons, madame, vous-même, vous ne trouvez rien à redire, j'espère, à cette toilette-là?

LA COMTESSE.

Mon Dieu! madame, ma compétence, près de la vôtre en pareille matière...

HÉLÈNE.

Voyons, mes grand'mères... venez toutes deux me voir danser l'écossaise. On m'appelle justement... vous permettez?

Elle s'échappe à gauche.

LA COMTESSE, faisant passer madame de Saulieu.

Madame, je suis chez moi!

Elles sortent à gauche.

SCÈNE II

SEILLANES, DUMESNIL, COWPERSON,
DEUX INVITÉS, DUMESNIL; l'orchestre joue.

DUMESNIL.

Vous allez encore vous faire étriller, Seillanes!

COWPERSON.

Eh! taisez-vous! vous!

SEILLANES.

Je crois que cette fois-ci j'ai la veine. (Au premier invité.)

N'est-ce pas, Jules? (Il chantonne sur le motif que joue l'orchestre.) C'est gentil ça, c'est gentil. Nous le tenons... nous le tenons!... (Prenant les cartes que lui donne Cowperson.) *Thank you*... des cartes, s'il vous plaît?

COWPERSON.

Joez!

SEILLANES, jouant.

Là... un petit pique!

COWPERSON.

Atout, et atout!

SEILLANES.

Diable! comme vous y allez... (Au premier invité.) Mon pauvre Jules, ça va mal!...

COWPERSON.

Quoi?

SEILLANES.

Rien. J'ai perdu. (Il se lève.) Mon pauvre Jules, je vous demande pardon.

JULES.

Oh! cela ne fait rien!

COWPERSON.

Vous ne voulez plus?

SEILLANES.

Thank you...

COWPERSON, ramassant l'argent, puis saluant d'un air grave.

Excusez-moi! Moseu!

Il sort à gauche, raide et empesé; les deux invités s'éloignent par le fond.

SCÈNE III

SEILLANES, DUMESNIL.

SEILLANES.

Il est heureux, votre beau-père, très heureux!

DUMESNIL.

Il est plus heureux que son gendre.

SEILLANES.

Vraiment! ah diable! diable! c'est fâcheux, ça!

DUMESNIL.

Et dites-moi, pour parler de choses plus gaies, où en êtes-vous dans la maison? Est-ce toujours la mère, hé?

SEILLANES.

Comment, la mère!... ah! oui... Oh! pas du tout; quelle plaisanterie! je n'y ai jamais songé... je suis trop ami de de Vardes d'abord... et puis, je ne sais pas, moi, elle ne me va pas, cette femme-là... Elle est guindée, collet monté... très honnête d'ailleurs... Tenez, ça ferait une excellente belle-mère.

DUMESNIL.

Ah! très bien.

Camille paraît au fond, donnant le bras à madame Dumesnil.

CAMILLE.

Et voilà la serre.

SEILLANES.

Chut! chut! quelle délicieuse fête! quel goût exquis!

Il remonte la scène et disparaît dans la galerie à gauche.

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, CAMILLE, entrant par la gauche, au fond, elle donne le bras à MADAME DUMESNIL.

DUMESNIL, donnant la main à sa femme en passant.

Ravissant! ravissant!...

Il va se placer dans la porte à gauche, regardant dans les salons.

MADAME DUMESNIL.

Oh! que c'est joli! c'est féerique!

CAMILLE.

Vous voyez!... habituellement, l'hiver, nous fermons cette galerie, mais aujourd'hui le temps était si doux... une vraie nuit de printemps... nous avons tout ouvert, et on peut se promener dans les jardins... Cependant, vous qui venez de danser, chère petite, vous avez peut-être froid?

MADAME DUMESNIL.

Oh! pas du tout, je vous assure... Mon Dieu! que c'est donc charmant, et que vous êtes bonne de me montrer tout cela vous-même!

CAMILLE.

Et maintenant, je vais vous rendre à vos danseurs.

Elle lui prend le bras et remonte. — Achille paraît au haut de l'escalier, tenant son paletot sur le bras.

SCÈNE V

CAMILLE, MADAME DUMESNIL, ACHILLE, puis SEILLANES.

CAMILLE, à Achille.

Comment, c'est vous! si tard? Et par où arrivez-vous donc?

ACHILLE.

Mon Dieu, madame, j'ai vu en passant la petite porte du jardin ouverte, et je me suis permis... (A un domestique qui passe, lui donnant son paletot.) Tenez, Auguste... mettez-moi cela dans l'antichambre, je vous prie.

DUMESNIL, de la porte, à madame Dumesnil.

Eh bien! ma chère, on vous attend.

MADAME DUMESNIL.

Me voilà! (Elle prend le bras de son mari. — A Camille.) Merci encore!

Elle sort à gauche.

SCÈNE VI

CAMILLE, ACHILLE.

CAMILLE.

Eh bien! vous voyez, mon ami, je continue à réparer mes torts de mon mieux envers cette petite femme... Je lui fais amende honorable de mes injurieux soupçons...

ACHILLE, avec tristesse.

Vous êtes un cœur angélique!



CAMILLE, vivement avec inquiétude.

Vous ne m'avez pas trompée, n'est-ce pas?

ACHILLE, vivement.

Sur l'honneur!

CAMILLE.

C'est que j'ai beau faire, quand je lui donne le bras, l'odeur de ce fatal bouquet me monte à la tête... j'ai des frissons!

ACHILLE.

Je vous ai dit la vérité pure... Je courus aux Italiens en vous quittant... Madame Dumesnil n'était plus dans sa loge, et Gontran était tranquillement assis dans sa stalle, écoutant *Sémiramide* de ses deux oreilles... Au reste... il y a un mois de cela... et vous avez bien vu que rien n est venu confirmer votre jugement téméraire.

CAMILLE.

Mon Dieu... sans doute... mais la vie de Gontran m'échappe... Au reste, je veux vous croire... j'en ai grand besoin... en cet instant plus que jamais!

ACHILLE.

En cet instant? Au fait, que se passe-t-il donc ce soir?... (Musique.) Je vous trouve fiévreuse, agitée...

CAMILLE.

C'est que j'ai pris une grande résolution.

ACHILLE.

Bonne?

CAMILLE.

Excellente.

ACHILLE.

Bravo?

Trévélyan paraît au fond; sur un regard rapide que Camille échange avec lui, Achille se retourne et l'aperçoit.

SCÈNE VII

LES MÊMES, TRÉVÉLYAN*, descendant la scène.

TRÉVÉLYAN.

Ah! te voilà, mon ami... Je te cherchais... je demandais si l'on ne t'avait pas aperçu.

ACHILLE.

J'arrive, mon ami...

CAMILLE.

C'est vrai... il arrive... Est-ce assez ridicule? à cette heure-ci!...

ACHILLE**, passant.

Comment! mais votre fête est encore dans toute sa splendeur, il me semble! Elle bat son plein!

Il s'approche de la porte et jette un coup d'œil dans les salons.

CAMILLE, vivement à Trévélyan.

J'ai à vous parler... ici... dans cinq minutes... Tâchez d'être seul.

ACHILLE, à part.

Elle lui parle bas. Elle me trompe!... (Haut.) Eh bien! c'est ce que je disais, personne n'est parti encore...

CAMILLE.

Mais tant mieux... Ah çà! messieurs, je vous demande pardon... mais il faut que je me montre un peu... il faut que je fasse mon devoir... C'est mon dernier bal... je veux qu'il laisse un souvenir sans tache.

Elle sort à gauche.

* Camille, Achille, Trévélyan.
** Achille, Camille, Trévélyan.

SCÈNE VIII

ACHILLE, TRÉVÉLYAN.

TRÉVÉLYAN, à Achille, qui le regarde d'un air de défiance.

Eh bien! mon ami... nous ne suivons pas madame de Vardes... Tu ne viens pas faire un tour dans les salons?

ACHILLE, passant à droite.

Non, mon ami. (Il s'assoit et dit à part :) Il veut me perdre dans les salons!

TRÉVÉLYAN.

Tu restes dans la serre?

ACHILLE.

Je reste dans la serre, oui, mon ami — comme une fleur!

TRÉVÉLYAN.

Tu n'es pas curieux?

ACHILLE.

Non... je ne suis pas curieux... que veux-tu? chacun a son caractère.

TRÉVÉLYAN.

C'est très brillant cependant, je t'assure... beaucoup d'éclat. — Il y a là des constellations de jolies femmes!

ACHILLE.

Oui, — mais il y a des hommes, n'est-ce pas?

TRÉVÉLYAN.

Ça, — fatalement.

ACHILLE.

Eh bien! je n'y vais pas... Je ne peux pas voir un homme danser, moi... ça me fait horreur... Je les vois bien assez

d'où je suis... Ils tourbillonnent là avec leurs affreux habits noirs, comme des mouches dans un rayon de soleil!

TRÉVÉLYAN.

Eh bien! puisque nous ne sommes bons à rien, si nous faisions une petite promenade dans les jardins?

ACHILLE, à part.

Il veut me perdre dans les jardins, maintenant! (Haut.) Mais, mon ami, je viens de les voir, moi, les jardins... Je suis entré par la petite porte du parc.

TRÉVÉLYAN.

Ah! on peut sortir par là?

ACHILLE.

Je suppose, — puisqu'on entre... Ah çà! Mais tu me cherchais, disais-tu? tu avais donc à me parler?

TRÉVÉLYAN.

Non... Je te cherchais, parce que dans un bal, tu sais, on est toujours comme en pays étranger, un peu exilé. Un visage ami est deux fois le bienvenu...

ACHILLE, lui tendant la main.

Cher ami!... (A part.) Il m'étranglerait, s'il pouvait!

Hélène arrive précipitamment à gauche.

SCÈNE IX

LES MÊMES, HÉLÈNE, puis SEILLANES.

HÉLÈNE, à Trévélyan, qu'elle aperçoit seul d'abord.

Ah! monsieur... pardon!... Vous n'avez pas vu par hasard... (Apercevant Achille. — Passant.) Ah! le voilà! Mon cousin, je vous cherche partout!

ACHILLE, qui s'est levé.

Mademoiselle!

HÉLÈNE.

Il faut que vous me rendiez un service... Imaginez qu'il m'arrive une catastrophe sans nom!... Mon danseur me laisse sur ma chaise!

TRÉVÉLYAN.

Grand Dieu! mademoiselle, quel est le malheureux?...

HÉLÈNE.

Pour ne pas le nommer, c'est M. de Seillanes... à qui je ferai mon sincère compliment, dès que j'aurai l'avantage de le rencontrer.

TRÉVÉLYAN.

Mon Dieu! mademoiselle, jamais je n'ai tant regretté mon inexpérience...

HÉLÈNE.

Vous êtes trop bon, monsieur... mais voici mon cousin qui va se faire un plaisir... N'est-ce pas, mon cousin? Donnez-moi votre bras.

ACHILLE.

Mon Dieu! ma cousine, vous savez que je suis un danseur... sans conviction!

HÉLÈNE.

Oh! conviction ou non, je ne resterai pas sur ma chaise, bien certainement... Allons, vite!... on commence!...

ACHILLE.

Allons, mademoiselle!

Il lui prend le bras; arrivés près de la porte, ils se trouvent en face de Seillanes.

HÉLÈNE.

Ah! c'est vous, monsieur!

SEILLANES.

C'est moi, mademoiselle, qui vous cherche... en gémissant... depuis une heure!

HÉLÈNE.

Oh! depuis une heure, est très joli!... Enfin, puisque vous voilà! (Elle quitte le bras d'Achille.) Eh bien! mon cousin, je vous remercie... Je n'ai plus besoin de vous... merci bien!... Mon Dieu! qui est-ce donc qui vous met votre cravate? (Touchant la cravate d'Achille avec son éventail.) Repoussez donc ça là!

Elle prend le bras de Seillanes et sort à gauche.

SCÈNE X

ACHILLE, TRÉVÉLYAN,
puis MADAME DE SAULIEU.

ACHILLE, se retournant consterné vers Trévelyan qui sourit.

Je suis maudit! — Voilà de ces choses qui ne t'arrivent pas, à toi, Trévélyan! Tu as un physique qui te met à l'abri de ces petites atrocités-là!... Ah! mon ami, quand on est né sous un astre comme le mien...

TRÉVÉLYAN, riant.

Tu es fou, avec ton astre!

ACHILLE.

Enfin, tu as vu ce qui vient de se passer?... Je ne l'ai pas inventé, n'est-ce pas?

Arrive madame de Saulieu affairée.

MADAME DE SAULIEU.

Ah! mon bon Achille!

ACHILLE.

Madame!

MADAME DE SAULIEU.

Vous seriez bien aimable de me rendre un service!

ACHILLE.

A vos ordres, mon excellente amie.

MADAME DE SAULIEU.

Eh bien! si vous vouliez danser ce quadrille avec moi, nous ferons vis-à-vis à ma petite-fille; ce serait charmant!

ACHILLE.

Pardon... mais je ne vois pas ce que cela aurait de charmant, moi!

MADAME DE SAULIEU.

Ah! vous n'allez pas me refuser, j'espère?

ACHILLE.

Mon Dieu! chère madame... c'est que je suis un danseur... sans conviction.

MADAME DE SAULIEU.

Vous me refusez?

ACHILLE.

Non... (Il appelle un domestique qui porte un plateau.) Auguste!... un verre de punch... très fort! (Il boit.) Je suis à vous, ma respectable amie.

MADAME DE SAULIEU, lui prenant le bras.

Si vous croyez que je vous saurai gré de cette politesse-là, mon cher ami!

ACHILLE.

C'est ça... ne m'en sachez pas gré! (Se retournant vers Trévélyan, au moment de sortir à gauche.) Je suis maudit!

MADAME DE SAULIEU.

Hein!... qu'est-ce que vous dites?

ACHILLE.

Je suis ravi... je suis ravi!...

SCÈNE XI

CAMILLE, TRÉVÉLYAN.

TRÉVÉLYAN, seul.

Enfin!... elle veut me parler! Que va-t-elle me dire? Ah! j'ai peur! J'ai pressenti, à son regard, quelque résolution funeste!... Hélas! cette passion souveraine, terrible... que j'ai tant souhaitée... la voilà! Elle est venue, rapide, puissante comme la foudre... et elle va m'enlever à jamais, je le crains... non pas le bonheur... je ne l'avais pas!... mais la paix de ma vie! (Camille entre rapidement par le fond à gauche.) Ah!

CAMILLE.

Monsieur Trévélyan!

TRÉVÉLYAN.

Madame!

CAMILLE.

Ai-je eu tort, dites-moi, de vous accorder dès le premier jour où je vous ai connu une estime dont je ne suis pas prodigue?... Ai-je eu tort de croire sérieuses, sacrées dans votre bouche ces paroles si souvent banales de désintéressement, d'abnégation, de sacrifice?...

TRÉVÉLYAN.

Ah! madame... de grâce, cet arrêt que je lis dans vos yeux, qui est suspendu à vos lèvres, ne le laissez pas tomber encore! Comment l'ai-je mérité? Que s'est-il donc passé? Quel trouble ai-je mis dans votre vie? Quel remords dans votre cœur? — Aucun! — Dieu le sait. — Que vous ai-je jamais demandé, que vous n'accordiez à chacun sans y songer, votre présence, quelques rares instants arrachés

à vos loisirs, quelques-unes de vos soirées perdues... Enfin, cette amitié respectueuse que vous-même m'aviez permise !

CAMILLE.

J'ai eu tort... Ces amitiés qu'une femme rêve à côté de son devoir dans une heure de défaillance sont un vain mot qui peut tromper le monde, mais qui ne trompe pas la conscience. — Enfin, monsieur, je vous en prie, je vous en supplie, rendez-moi ce calme, cette paix, ce bonheur, que j'ai trop méconnus autrefois... mais dont je sens tout le prix depuis qu'ils m'échappent !

TRÉVÉLYAN.

Eh bien ! que faut-il faire? Parlez !

CAMILLE.

Quitter cette maison à l'instant, Paris demain.

TRÉVÉLYAN.

J'obéis... Mais quoi? Rien, rien de plus?

CAMILLE, lui tendant la main.

Merci. (Trévélyan baise la main que Camille lui abandonne, et elle ajoute vivement :) Adieu !

TRÉVÉLYAN.

Adieu ! (Il s'éloigne; près de sortir, il se retourne, regarde encore Camille, et dit à part :) Je n'aurai jamais cette force !

Puis il sort lentement par la galerie à droite.

SCÈNE XII

CAMILLE, puis ACHILLE.

CAMILLE, seule.

Ah ! Dieu soit loué, qui m'a donné ce courage ! (Apercevant Achille qui entre à gauche avec précaution, elle court à lui en lui saisissant la main.) Mon ami !

ACHILLE.

Qu'y a-t-il? comme vous êtes pâle!

CAMILLE.

Il est parti!

ACHILLE, avec âme.

Ah! c'est bien, c'est très bien! Tenez!... ma parole... ça me fait un plaisir... Ce n'est pas que j'aie jamais pensé... mais enfin, ça me fait plaisir... et tenez, je parie que vous-même, au fond, vous êtes heureuse?

CAMILLE, exaltée.

C'est vrai... je souffre... et je suis heureuse... Ah! ce n'est pas un vain mot que le devoir, allez!

ACHILLE.

Pardieu!

CAMILLE.

Je le sens là, à cette allégresse inconnue qui me remplit l'âme... qui m'inonde le cœur!... Il y a un ange qui me parle... et qui me dit : Tu as bien fait! (Avec une résolution joyeuse.) Oh! je ne m'en tiendrai pas là, mon ami... ce devoir accompli m'enseigne tous ceux que le découragement me faisait négliger... ma fille, mon mari... ma belle-mère même, je veux être pour eux meilleure que je n'étais... plus attentive... plus tendre... meilleure enfin... Je sens mes torts... Je les réparerai, je vous assure. (La comtesse paraît au fond à gauche. — Souriant.) Tenez... voilà justement ma belle-mère qui vient jeter un regard inquisiteur... Eh bien! je vais commencer par elle.

ACHILLE, avec une bonté émue.

C'est cela... commencez par elle... et ensuite vous marcherez sur des roses!... Je vous laisse... courage!

Il la salue affectueusement de la tête et sort à gauche.

SCÈNE XIII

CAMILLE, LA COMTESSE, se dirigeant vers la porte latérale de droite.

CAMILLE.

Eh bien! madame, vous rentrez chez vous? Vous devez être si fatiguée...

LA COMTESSE, maussade et raide.

Je le suis, en effet!... mais je me console en pensant que cette cohue est la dernière à laquelle je serai forcée d'assister.

CAMILLE, avec douceur.

Mon Dieu!... Je vous comprends d'autant mieux que je commence moi-même à me fatiguer de ces solennités mondaines... J'aspire au repos... Ce projet de retraite à la campagne me sourit... Quand partirons-nous?

LA COMTESSE.

Le plus tôt possible, si je suis consultée. Vous n'avez pas vu M. Trévélyan de ce côté?

CAMILLE.

Je l'ai aperçu il y a un moment.

LA COMTESSE.

Vous avez même parlé avec lui assez longtemps.

CAMILLE.

Oui... en effet.

LA COMTESSE.

Et décidément il ne songe pas à Hélène?

CAMILLE.

Je ne crois pas, vraiment.

LA COMTESSE.

Vous avez peut-être vous-même quelque raison de ne pas désirer fort ce mariage?

CAMILLE.

Quelque raison?... je ne vous comprends pas, madame.

LA COMTESSE.

Je le souhaite, madame.

CAMILLE, faisant un pas vers elle.

Mon Dieu! madame, si vous pouviez comprendre à quel point votre langage en ce moment est injuste et cruel... vous me demanderiez pardon!

LA COMTESSE.

Pardon!... Oh! j'attendrai!... de belles phrases ne m'abusent point... j'ai des yeux, et je crois qu'il est temps, en effet, que nous partions pour la campagne! (Elle sort à droite, et de la p rte :) Je le crois!

SCÈNE XIV

CAMILLE, seule, puis HÉLÈNE.

CAMILLE, seule.

Mon Dieu!... (Hélène arrive par la gauche, se dirigeant tout affairée vers le fond à droite.) Ah! ma fille! (Elle va à elle et lui prend la main.) Viens, toi! où vas-tu si vite?

HÉLÈNE, impatiente.

Ma mère... je vais chercher ce que j'ai préparé pour le cotillon... on va le commencer... Il y a tant de monde encore dans les portes que je suis forcée de faire le tour...

CAMILLE.

Mais voyons, donne-moi une minute seulement... à ta

mère!... Dis-moi que tu m'aimes... tu m'aimes, toi, n'est-ce pas?...

HÉLÈNE, légèrement.

Mais, certainement.

CAMILLE.

Dis-moi cela mieux... un mot de ton cœur!... car enfin tu as un cœur, n'est-ce pas?

HÉLÈNE.

Mais, sans doute, sans doute... (Apercevant Gontran qui entre par le fond à droite.) Ah! mon père!... Maman est un peu nerveuse ce soir... je vous la confie!

Elle échappe à sa mère, et se sauve par la droite.

SCÈNE XV

CAMILLE, GONTRAN.

GONTRAN.

Que dit-elle donc, cette folle?... Est-ce que vous souffrez?

CAMILLE.

Non... une enfant!... Au contraire, je n'ai jamais été si gaie, si contente, cette douce nuit, ces fleurs, ces bruits de fête me charment... enfin!... je suis heureuse! et je voudrais que tout le monde fût heureux autour de moi... (Avec grâce, lui prenant le bras :) L'êtes-vous?

GONTRAN.

Mais si je n'étais pas heureux, quand vous me parlez de ce ton-là, je serais fort coupable...

CAMILLE.

Eh bien! si ce ton-là vous plaît, je veux le garder toujours... Si vous saviez combien je me reproche cette amer-

tume, cette humeur maussade dont je vous afflige trop souvent...

GONTRAN.

Mais, vraiment, ma chère amie, je suis touché...

Madame de Saulieu entre à gauche.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, MADAME DE SAULIEU, entrant à gauche.

MADAME DE SAULIEU.

Ah! pardon... je viens te dire bonsoir, mon enfant.

GONTRAN.

Vous partez déjà?

MADAME DE SAULIEU.

Oui... j'ai une migraine effroyable... Bonsoir, ma fille... Où est donc Hélène?... (A Gontran.) Qu'est-ce que vous en avez fait?... Elle était avec vous tout à l'heure dans le jardin... je vous ai suivis... et puis je vous ai perdus.

Camille paraît étonnée, et écoute avec anxiété.

GONTRAN.

Vous vous êtes trompée, chère madame.

MADAME DE SAULIEU.

Comment, trompée? Vous n'étiez pas avec Hélène dans le jardin... il y a trois minutes?... J'ai bien reconnu son burnous... c'est moi qui le lui ai donné... et puis... et puis, enfin, vous la traitiez assez paternellement, il me semble!...

Mouvement de Camille : elle regarde vers le fond.

GONTRAN, troublé.

Ah! oui, pardon... je ne sais où j'avais l'esprit... j'étais

distrait... ma femme me disait là des choses fort douces... et... mon Dieu, oui! j'ai fait avec Hélène un tour dans les bosquets... puis je l'ai remise dans le bal... je crois qu'elle danse, maintenant.

MADAME DE SAULIEU.

Ah!... je vais tâcher de la découvrir en passant... à revoir, tous deux. (De la porte à gauche.) Continuez!

Elle sort.

SCÈNE XVII

CAMILLE, GONTRAN, puis MADAME DUMESNIL.

GONTRAN, prenant le bras de Camille.

Ah! je ne pardonne pas à votre mère de nous avoir interrompus... Vous me disiez?...

CAMILLE, lui retirant sa main et lui montrant madame Dumesnil qui parait au haut de l'escalier, couverte d'un burnous rayé d'or, qu'on a vu sur les épaules d'Hélène au commencement de l'acte.

Regardez!

GONTRAN, troublé.

Quoi donc?

CAMILLE.

Regardez!

GONTRAN.

Camille, je vous atteste...

CAMILLE, allant au-devant de madame Dumesnil.

C'est vous, chère madame... de loin, je vous prenais pour ma fille... Ce manteau...

MADAME DUMESNIL.

Mais c'est le sien.

CAMILLE, avec une colère douloureuse, regardant Gontran.

Ah!

MADAME DUMESNIL.

Elle a bien voulu me le prêter pour prendre l'air un instant... Je vais le lui rendre... Mon Dieu! comme vous me regardez avec vos beaux yeux!... Savez-vous que vous m'intimidez toujours... tenez... je suis sûre que je rougis!

CAMILLE, lui prenant la main et la faisant passer à gauche.

Mais vous avez raison!

SEILLANES, paraissant à gauche.

Pardon, madame, c'est cette valse que vous aviez bien voulu m'accorder...

MADAME DUMESNIL, avec trouble.

Oui... monsieur... je vais...

Elle prend le bras de Seillanes et sort.

SCÈNE XVIII

CAMILLE, GONTRAN.

CAMILLE, s'appuyant sur un meuble.

Vous me tuez, Gontran.

GONTRAN.

Voyons, Camille... calmez-vous, remettez-vous... il y a là une méprise fatale... vous avez droit à une explication, je le reconnais... Eh bien! je vous la donnerai... je vous la donnerai dès que vous aurez le sang-froid nécessaire pour l'entendre.

CAMILLE.

Une explication, bon Dieu! mais je n'en veux pas! Que prétendez-vous expliquer? Il y a dix ans... quinze ans...

que j'ai le cœur brisé, torturé, outragé par votre indifférence, par vos superbes dédains, par vos insolents triomphes... quinze ans que vous mettez sous vos pieds vos serments, votre foi, l'honneur, tout!... que vous me traitez, moi, comme un meuble oublié dans un coin de votre salon... et vous croyez qu'une explication... un mot... un mensonge!... va me faire oublier toute cette existence de misère, va étouffer le cri d'indignation... qui m'échappe enfin!... Eh bien, non! il n'est plus temps! je ne veux rien entendre! et ne crois plus rien!... Je suis à bout... je vous en avertis!

GONTRAN.

Ah! Camille, prenez garde!... quant au présent... il y a une méprise, je vous le répète... une méprise que j'expliquerai... Mais quant au passé, puisque vous en parlez, je pourrais avoir quelques mots à vous répondre. Je crois m'être résigné avec assez de complaisance à ce rôle ridicule que votre manie de jouer à la victime m'imposait aux yeux du monde!... Il a été convenu, grâce à vos langueurs, que j'avais reçu du ciel un cœur et un esprit grossiers, vulgaires, incapables de s'élever jusqu'à la hauteur de vos aspirations idéales! c'est bien! Je ne me suis pas plaint! j'ai subi sans murmure les demi-mots ironiques, les mépris voilés, les précieuses doléances de vos amies compatissantes... Mais enfin, vous, du moins, vous savez, et vous pourriez ne pas oublier que si j'ai, dans une certaine mesure, usé de mon indépendance, vous me l'aviez rendue... formellement et presque outrageusement rendue!

CAMILLE.

Ah! quand je vous l'ai rendue, vous l'aviez reprise déjà!... Et quant à accepter la part servile qu'un maître veut bien nous réserver dans ses affections, d'autres peuvent avoir cette bassesse... moi, jamais! Mon cœur valait le vôtre! Je le voulais tout entier, sinon rien!... Mais jusqu'ici, du moins, vous aviez respecté ma maison, respecté

mes yeux... Mais ceci, Gontran, ceci dépasse mes forces... Je ne le souffrirai pas... Je m'en irai... demain je me retirerai chez ma mère.

Elle passe à droite.

GONTRAN.

Mais, c'est de la folie, ma pauvre enfant... Vous parlez de choses que vous ignorez... Vous ne vous retirerez pas chez votre mère... parce que vous ne le pouvez pas... parce que c'est une liberté que vous n'avez pas... et que je ne vous donnerai pas!

CAMILLE.

Et si je vous y force?

GONTRAN.

M'y forcer!... Ah! de la menace!... de la menace!... Dans ces termes-là... je suis fort à l'aise... Essayez!

Il sort à gauche.

SCÈNE XIX

CAMILLE seule, puis TRÉVÉLYAN.

CAMILLE, elle tombe sur un siége près de la table, couvre son visage de ses deux mains et éclate en sanglots.

Mon Dieu! mon Dieu! (Moment de silence. — La musique joue au dehors. — Trévélyan paraît au fond à droite, et descend lentement la scène.)

TRÉVÉLYAN, s'arrêtant devant elle.

Camille!

CAMILLE.

Vous! c'est vous!... (Elle se lève brusquement, puis l'éloignant du geste.) Ah! tenez, allez-vous-en!... Je suis folle! Allez-vous-en! (Elle retombe assise.) Allez! vous aussi d'ailleurs vous me man-

quez de foi! Votre présence ici en ce moment est un parjure!

TRÉVÉLYAN.

J'obéissais... Je partais... En passant devant la porte de ce jardin, j'ai songé que je pouvais vous apercevoir encore une dernière fois... Si je vous avais vue heureuse, souriante, je serais déjà loin de vous pour jamais... Je vous ai vue pleurer... me voici!

CAMILLE.

Laissez-moi!

TRÉVÉLYAN.

Camille... Où est ce bonheur, où est ce calme, cette paix de l'âme que vous vouliez garder, que je devais respecter?... Vous ne les avez pas! Hélas! ce n'est pas moi qui puis vous les donner, je le sais! mais je sais que je vous offre du moins des souffrances partagées, un malheur adouci par une tendresse infinie; je sais qu'il y a là sous vos pieds un cœur tout prêt à vivre ou à mourir pour vous avec ravissement!... Camille, ne le repoussez pas!

CAMILLE, l'éloignant doucement du geste.

Mais enfin quand je vous aimerais? Pouvez-vous croire que je souffre, que je partage les effusions d'un amour coupable... ici... dans cette maison... (Elle se lève et passe à gauche.) près de ce foyer sacré où j'ai juré de vivre en honnête femme... où j'avais tenu mon serment sans y manquer jamais un seul instant... avant ce fatal instant!... Non! vous ne le croyez pas! vous ne pouvez l'espérer!... (Gontran paraît au fond.) Eh bien! que me demandez-vous donc?... Ah! tenez, allez-vous-en! Je vous en supplie encore! Vous ne savez pas... je ne sais pas moi-même à quel abîme je puis vous entraîner... dans ce vertige qui m'égare!...

TRÉVÉLYAN.

Quoi! c'est pour moi... pour moi que vous craignez... Camille!

GONTRAN, saisissant Camille par le bras et la rejetant violemment sur le devant de la scène.

Rentrez dans le bal! (A Trévélyan.) Je suis à vous, monsieur!

SCÈNE XX

LES MÊMES, GONTRAN.

CAMILLE, avec égarement.

Quoi! que me dites-vous?... que faut-il faire?... Je ne comprends pas...

GONTRAN.

Rentrez dans le bal... Entrez là, vous dis-je! vous reviendrez tout à l'heure, si vous voulez!... (Il la pousse dans la porte, rejette la portière sur elle, et revenant violemment vers Trévélyan.) Vous, monsieur, si vous ne voulez pas avoir mon gant sur le visage!...

Il arrache un de ses gants, et marque le geste de le lui jeter.

TRÉVÉLYAN, avec force, l'arrêtant.

N'achevez pas!... En voilà assez!... soyez tranquille!

GONTRAN.

C'est bien... et maintenant, monsieur, si vous avez deux grains d'honneur, vous allez me chercher là publiquement une querelle dont le monde puisse être dupe!

TRÉVÉLYAN.

Tout ce qu'il vous plaira... Mais le prétexte?...

GONTRAN.

Je me charge du prétexte... Comprenez-moi seulement. (Il remonte un peu la scène comme pour reprendre son calme et refaire son visage, puis apercevant Seillanes et Dumesnil qui se promènent dans la galerie du fond, il les appelle en riant.) Ah! Seillanes! Dumesnil, venez donc... venez à mon aide! On attaque le sport... ici, les gens de cheval!

SEILLANES, gaiement.

Bah! qui donc ça?

GONTRAN, avec un enjouement fiévreux.

Mais, M. Trévélyan... qui me dit là en riant des choses terribles.

TRÉVÉLYAN, souriant.

Oh!... terribles.

Il est debout à droite près de la table *.

GONTRAN.

Mais, sans doute... J'engageais M. Trévélyan à nous accompagner après-demain à la Marche... Je cherchais à l'entraîner dans nos goûts, dans nos plaisirs qu'un homme comme lui honorerait en les partageant... Mais il ne veut pas... Il a pour les courses, pour le cheval, pour le sport enfin, une répugnance invincible... A travers sa courtoisie, j'entrevois que ces occupations qui nous passionnent lui paraissent un peu... puériles.

TRÉVÉLYAN.

Oh! je n'ai pas dit cela!... Seulement, lorsqu'on fait de ces exercices la principale affaire de la vie, il me semble qu'on en exagère un peu le mérite et le sérieux... Pour moi, quand je vois au pied des tribunes ces petits messieurs qui s'agitent, une carte au chapeau, importants, affairés, ridicules...

SEILLANES.

Ah! diable, mais...

DUMESNIL.

Dites-moi donc...

GONTRAN, les retenant.

Permettez! — Monsieur Trévélyan, vous oubliez que parmi ces petits messieurs il y en a de grands!

* Dumesnil, Gontran, Seillanes, Trévélyan.

TRÉVÉLYAN.

Il me semble, monsieur, que c'est relever bien sérieusement une plaisanterie!...

Quelques invités, attirés par le bruit de la querelle, se groupent dans la porte, et dans le fond.

GONTRAN.

Mon Dieu! monsieur, c'est que cette plaisanterie n'est pas neuve à mes oreilles... Je sais qu'on nous accuse de n'être bons à rien hors d'un champ de course ou d'une écurie... Cela est pénible à la longue! On devrait se rappeler que plus d'un parmi nous a su passer sans trop de désavantage de l'hippodrome dans les salons, dans le conseil, et sur le champ de bataille!... qu'il n'est pas absolument nécessaire, pour avoir droit au titre d'homme sérieux et distingué, de marcher toujours dans le monde avec un portefeuille idéal sous le bras, de porter le masque solennel d'un diplomate...

TRÉVÉLYAN, **l'interrompant avec violence.**

Le masque!... Après tout, monsieur, le masque d'un diplomate sied mieux à un homme... que la casaque d'un jockey!

GONTRAN, **marchant sur lui.**

Monsieur!

SEILLANES.

Messieurs!... Voyons... vous avez tort tous deux!

DUMESNIL.

Vous le premier, Gontran, je vous assure!

GONTRAN.

Soit! monsieur... je suis chez moi... je l'ai peut-être trop oublié... Veuillez recevoir mes excuses... mais j'attends aussi les vôtres...

TRÉVÉLYAN.

Monsieur... quoique diplomate... quand je suis outragé,

je ne reçois pas d'excuses... et surtout, je n'en fais pas!... (Il salue.) Monsieur! à bientôt! j'espère!

Il sort par le fond.

GONTRAN.

Vous y pouvez compter, monsieur...

CAMILLE, éperdue, entre à gauche, entraînant Achille, et paraissant le supplier d'intervenir; elle crie :

Gontran!

Puis tombe évanouie. Les femmes forment un groupe autour d'elle.

GONTRAN.

Ah! pauvre femme!... Appelez sa fille... appelez...

HÉLÈNE, accourant à sa mère.

Ah! ma mère!

GONTRAN.

Messieurs, je vous en supplie tous, pas un mot devant cette enfant!

ACTE QUATRIÈME

PREMIER TABLEAU

LA CHAMBRE A COUCHER DE CAMILLE

Au fond, au milieu, une alcôve tendue. — Causeuse à droite. — Une porte dans un pan coupé à droite. — Une fenêtre à gauche. — Une lampe sur la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE

CAMILLE, HÉLÈNE, UNE FEMME DE CHAMBRE.

Camille est couchée sur la causeuse; elle sommeille. Hélène est penchée sur elle.

HÉLÈNE, à la femme de chambre, qui tient un verre d'eau sur un plateau.

Elle se réveille, je crois?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Oui, mademoiselle, il me semble.

CAMILLE, murmurant à demi-voix.

Ma mère! éloignez ces fleurs qui me font mal!

Hélène fait un signe à la femme de chambre qui sort à droite.

SCÈNE II

CAMILLE, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, s'agenouillant près de sa mère.

Ma mère chérie!

CAMILLE, s'éveillant péniblement.

Qui m'appelle? Qu'y a-t-il? Qui donc est là? Toi, mignonne?

HÉLÈNE.

Vous êtes mieux, dites? Ce sommeil vous a calmée?

CAMILLE.

Oui... ce sommeil... comment? Pourquoi donc suis-je là? (Elle se dresse peu à peu, puis, se rappelant tout à coup, elle se lève, et attirant sa fille brusquement.) Où est ton père? dis!

HÉLÈNE.

Ma mère, il est resté dans le salon pour congédier les derniers invités... il va venir.

CAMILLE.

Il va venir, oui... (La regardant.) Qu'est-il donc arrivé, mon enfant?

HÉLÈNE.

Ma bonne mère, vous vous êtes trouvée mal... la fatigue, sans doute... puis en revenant à vous, vous vous êtes endormie...

CAMILLE.

Et tu n'as rien vu en bas... rien entendu d'extraordinaire?

HÉLÈNE.

Rien...

CAMILLE, l'attirant sur son cœur tout à coup et l'embrassant avec une sorte de violence.

Ma pauvre enfant! et c'était toi qui me gardais, qui me veillais... pauvre ange.

HÉLÈNE.

Ah! j'ai eu si peur, quand je vous ai vue là, sans mouvement... toute pâle, toute froide... Ah! mon Dieu! je ne sais pas quelles idées me sont venues... Je me rappelais qu'un instant auparavant j'avais souri de vos souffrances... que vous m'aviez demandé si je vous aimais, et que je vous avais répondu si durement... il me semblait que jamais... Ah! j'avais tant envie de vous voir réveillée pour vous dire que je vous aime! Oh! oui, je suis folle, je suis enfant, mais je vous aime... je vous aime bien... pardon! pardon! pardon!

Elle lui baise les mains.

CAMILLE.

Ah! ne me dis pas cela maintenant, malheureuse!

Elle passe à gauche.

HÉLÈNE.

Pourquoi donc?

CAMILLE.

Est-ce que je sais? Est-ce que je sais ce qui va se passer?... si je te reverrai jamais!

HÉLÈNE.

Ma mère! que dites-vous donc?... Je ne comprends pas... mais vous me glacez le cœur!

CAMILLE.

Non... ce n'est rien... je suis encore toute troublée, vois-tu... je ne sais pas moi-même ce que je dis... j'ai besoin d'une bonne nuit... d'un long repos... Va, ma chère petite, va, laisse-moi, je t'en prie.

HÉLÈNE.

Vous me renvoyez?

CAMILLE.

Oui, je te renvoie... va, va... sois heureuse... fais de doux rêves... jusqu'à demain... Adieu! (Elle la reconduit jusqu'à la porte, puis, au moment de la quitter, elle l'embrasse follement.) Va!

Hélène sort.

SCÈNE III

CAMILLE, seule.

C'est vrai!... je ne sais pas si je la reverrai!... Que se passe-t-il? que va-t-il se passer?... Ah! mon Dieu! pourquoi me suis-je réveillée? Je ne puis pas soutenir toutes les horribles pensées qui s'amassent dans ma tête! (Elle fait quelques pas.) Mon Dieu! est-ce que c'est le jour qui vient déjà?... (Elle soulève le rideau de la fenêtre.) Non... il fait nuit... nuit noire... Ce sont des lueurs qui passent devant mes yeux!... Mais quoi! est-ce possible tout cela? C'est moi... moi qui suis là... c'est moi à qui cela arrive... moi si heureuse! si tranquille... il y a si peu de temps encore, et qui suis menacée tout à coup de perdre... tout... honneur... famille... enfant... tout!... moi, pour qui le sang va couler! Ah! il y a de quoi devenir folle, vraiment! et je sens... je sens que je le deviens! (Elle marche à travers la chambre, se tordant les mains.) Oh! quel châtiment, mon Dieu! quel châtiment!... (Elle se laisse tomber sur la causeuse, puis se relevant tout à coup.) Mais est-ce juste, voyons? l'ai-je mérité? qu'ai-je donc fait?... Ah! oui, sans doute, je suis coupable, bien coupable!... Mais c'est trop!... c'est trop souffrir! (Elle tombe à genoux au milieu de la chambre, les mains jointes.) Mon Dieu! Dieu de justice et de bonté! vous qui seul savez ma vie, ma pensée,

mon cœur... vous qui voyez ce que je souffre... vous, au moins, mon Dieu! ayez pitié! pardonnez! pardonnez à la pauvre créature... qui est là!...

Elle pleure. Gontran paraît à droite au fond. Camille essuie ses larmes et se dresse avec dignité.

SCÈNE IV

CAMILLE, GONTRAN.

GONTRAN.

Vous étiez à genoux, madame...

CAMILLE.

Devant Dieu... pas devant vous!...

GONTRAN, avec une colère à peine contenue *.

Camille, avant de passer le seuil de cette chambre, j'ai rassemblé... par quel effort de courage, Dieu le sait!... toute ma raison... tout mon sang-froid... tout mon calme... ne me les faites pas perdre!

CAMILLE.

Mais pourquoi êtes-vous entré? Qui vous a appelé? Que venez-vous faire ici, enfin?

GONTRAN.

Je vais vous le dire.

CAMILLE.

Ah! je le sais! Vous venez, n'est-ce pas, vous pencher cruellement sur l'abîme que vous avez ouvert pour voir se débattre dans la dernière détresse la malheureuse que vous y avez poussée par les épaules!

* Camille, Gontran.

GONTRAN.

Voyons, je n'accuse pas... n'accusez pas!

CAMILLE.

Je suis coupable, je le sais... je le disais à Dieu tout à l'heure... mais la dernière voix au monde qui ait le droit de s'élever contre moi, c'est la vôtre!

GONTRAN, marchant sur elle.

Camille, ne me provoquez pas! Eussiez-vous à vos côtés pour vous défendre... la justice, la vérité même... ce que je nie... vous avez devant vous, ne l'oubliez pas, un homme mortellement offensé... vous avez devant vous une de ces colères terribles... sauvages qui ne connaissent rien... qui ne calculent rien, qui font monter aux yeux un nuage de sang... une colère, Camille, contre laquelle il n'y a pas de justice, pas de vérité, pas de lois sur la terre, pas d'anges dans le ciel qui puissent vous protéger un seul instant... si vous osiez la déchaîner dans ce cœur... qu'elle dévore!

CAMILLE, passant à droite.

Ah! que voulez-vous que je craigne, grand Dieu? la mort? Mais la mort en ce moment, ce serait un bienfait! je ne penserais plus! je ne sentirais plus la folie s'agiter dans mon cerveau!... Ah! qui me délivrerait de ma pensée? Tenez! vous, vous-même, ôtez-moi ce fardeau pour une heure seulement, et vous-même, oui... je vous bénis... je vous pardonne!

GONTRAN, lui saisissant le bras avec une violence folle.

Me pardonner! c'est vous qui parlez de pardonner... malheureuse! Ah! ne me provoquez pas... tenez! je vous en prie... je vous en supplie... est-ce assez? (D'une voix calme.) Asseyez-vous! (Camille se laisse tomber sur la causeuse; froidement, après une pause.) J'étais venu, Camille, pour arrêter d'accord avec vous les dispositions que les circonstances nous commandent. Une fois en notre vie, tâchons de nous entendre. Il en est temps. Je voudrais vous épargner des allusions, des

images qui peuvent vous être douloureuses... Mais il est nécessaire que vous soyez instruite de la vérité. Vous devez du reste la pressentir. Ce matin, dans quelques heures, un combat doit avoir lieu.

CAMILLE, à voix basse.

Dieu!

GONTRAN.

Si cette rencontre ne doit point m'être fatale, voici les conditions que je vous soumets : pour que le monde continue d'ignorer la cause réelle de cette rencontre; pour sauver l'honneur de mon nom, du vôtre, du nom de votre fille, je désire que nous ne cessions pas de vivre sous le même toit, quoique désormais nous soyons aussi étrangers l'un à l'autre que si l'intervalle de deux mondes nous séparait.

CAMILLE, douloureusement.

Désormais, et depuis longtemps!

GONTRAN.

Soit! l'effort que je vous demande vous en sera moins pénible. Pour moi, je le trouverais au-dessus de mon courage : cette vie de dissimulation et de duplicité, ce supplice de tous les jours, de tous les instants, dépasserait mes forces s'il ne devait pas avoir un terme, et un terme prochain. Le jour en effet où Hélène sera mariée, nous pourrons, sans éveiller les soupçons du monde et sous le prétexte de quelques froissements d'intérêts, accomplir notre entière séparation. Vous vous retirerez chez votre mère. Acceptez-vous ce projet?

CAMILLE.

Oui, monsieur.

GONTRAN.

C'est bien. — Maintenant, il faut bien parler de l'autre alternative. Si je ne survivais pas à ce combat...

CAMILLE.

Ah! de grâce!

GONTRAN.

Gardez votre calme. Vous voyez que j'ai le mien. Dans ce cas, vous trouverez juste que je me préoccupe du sort de ma fille.

CAMILLE.

Mon Dieu! vous ne pensez pas?...

GONTRAN.

Attendez. Si j'ai bien entendu, si j'ai bien compris votre langage il n'y a qu'un instant, vis-à-vis de cet homme... vous pouvez encore embrasser votre fille sans rougir? (Camille le regarde en face avec dignité.) C'est bien. Je vous la laisse.

CAMILLE.

Ah!

GONTRAN.

Je ne vous ferai pas l'injure de vous recommander de l'élever en honnête fille, en honnête femme. Ce que je vous demande (Avec une émotion contenue), c'est de respecter dans le cœur de cette enfant le souvenir de son père, — c'est de ne point poser votre main sur ses lèvres ou sur ses yeux, quand une prière ou une larme s'en échappera vers moi.

CAMILLE, se levant et sanglotant.

Oh! je le jure! je le jure!

GONTRAN, repoussant sa main.

Je reçois votre serment. — C'est tout ce que j'avais à vous dire. Je vous laisse maintenant.

Il s'éloigne.

CAMILLE, le voyant près de sortir, avec un cri de détresse.

Gontran!

GONTRAN.

Que me voulez-vous?

CAMILLE.

Rien!

Gontran sort. Camille se précipite vers la porte, et tombant à genoux, le front battant contre les lambris, elle sanglote. — La toile tombe.

DEUXIÈME TABLEAU

UNE CLAIRIÈRE DANS UN BOIS

SCÈNE PREMIÈRE

GONTRAN, ACHILLE, PREMIER TÉMOIN,
arrivant par le fond à gauche.

GONTRAN.

Personne encore!

ACHILLE, regardant sa montre.

Nous avons un peu devancé l'heure.

GONTRAN.

Vous êtes sûrs, messieurs, qu'il n'y a pas de méprise possible sur le lieu du rendez-vous?

ACHILLE.

Aucune. Je me suis parfaitement entendu avec M. de Seillanes. Au reste, comme tous ces carrefours se ressemblent, je vais, pour plus de sûreté, les attendre au bord de la route.

LE PREMIER TÉMOIN.

Permettez-moi, monsieur, de vous épargner cette peine... Je vous en prie.

GONTRAN.

Je vous remercie, monsieur.

Le témoin s'éloigne à droite.

SCÈNE II

GONTRAN, ACHILLE.

GONTRAN s'assoit sur un arbre renversé à droite, et regardant à sa montre.

C'est vrai, nous sommes en avance. Dis-moi, Achille, à tout événement, fais-moi donc le plaisir de prendre cette clef... la clef de mon secrétaire... Il suffit que je l'aie sur moi, mais enfin, j'aime mieux te la donner.

ACHILLE, prenant la clef.

C'est tout, mon ami?

GONTRAN.

Mon Dieu! oui.

ACHILLE.

Puisque tu me parles de cela... dis-moi... tu n'as vu personne avant de sortir de chez toi?

GONTRAN.

J'ai embrassé ma fille.

ACHILLE.

Et elle?... Tu n'as rien à me dire pour Camille?

GONTRAN.

Rien.

ACHILLE.

Tu es sûr, mon ami?

GONTRAN.

Rien.

ACHILLE.

Gontran, tu le devines... Je ne suis pas dupe du prétexte de ce combat : je sais tout... Oh! tu peux être tranquille...

Mais puisque le hasard nous donne cette minute de tête-à-tête, me permets-tu de te parler comme un homme à un homme, comme un frère à un frère? Me le permets-tu?

GONTRAN.

Eh! je te le permets... Mais je sais ce que tu vas me dire... et c'est bien inutile... Que veux-tu? C'est un malheur, mais quoi? après? Quand je l'aurais provoqué, ce malheur, quand j'aurais eu des torts, — et j'en ai eu, un, du moins, très réel, c'était d'introduire dans ma maison, près de ma fille, pour obéir à un fol entraînement, une famille de gens suspects, — eh bien! ensuite? En suis-je moins offensé? Mon honneur en parle-t-il moins haut? Faut-il pour cela que j'aille tendre la main à l'homme qui m'a outragé, et ouvrir mes bras à la femme qui m'a trahi?... Est-ce là ce que tu veux? Voyons, parle!

ACHILLE, avec gravité.

Ah! tu sais bien que je ne te demande pas cela! Je suis du monde comme toi... j'en ai les idées, les sentiments, bons ou mauvais... j'en connais les lois! Mais je n'oublie pas, et je ne crains pas de rappeler en ce moment à un cœur ferme comme le tien qu'au-dessus des lois du monde il y en a d'autres qu'il est bon aussi d'écouter... Eh bien! quand tu fais tout pour l'honneur, ne feras-tu rien pour la justice?

GONTRAN.

Mais enfin, je ne sais pas ce que tu me demandes!

ACHILLE.

Ne penses-tu pas, Gontran, que tu ferais une noble action, une action qui te contenterait l'âme, si tu t'élevais au-dessus de ton ressentiment, tout légitime qu'il est, pour ne voir un instant dans celle qui t'a offensé qu'une infortunée... qui souffre cruellement... au delà peut-être de ce qui est juste... Si tu lui adressais, à cette pauvre coupable, un mot... un seul mot, non pas de pardon, mais

de bonté, d'équité... un mot qui tomberait comme du ciel... sur ce cœur brisé... (Il lui tend une page déchirée de son portefeuille.) Ce serait bien! ce serait grand! Un seul mot!

GONTRAN, qui a pris la feuille en hésitant, parait lutter un moment, puis se levant tout à coup.

Je ne puis pas!

Au même instant, Trévélyan paraît à droite, suivi des deux témoins dont l'un porte des épées, et de Seillanes, qui porte une boite de pistolets.

SCÈNE III

GONTRAN, ACHILLE, TRÉVÉLYAN, SEILLANES, LES DEUX TÉMOINS. Tous se saluent avec gravité.

TRÉVÉLYAN.

Je regrette, monsieur, de vous avoir fait attendre. Messieurs, quand vous voudrez!

SEILLANES.

Pardon! (A Achille *.) Mon cher monsieur, si j'ai accepté sur l'invitation formelle de Gontran, et pour abréger des délais fâcheux, la mission de servir de second à M. Trévélyan, c'est que j'espérais, comme je l'espère encore, que nos communs sentiments faciliteraient un accommodement qui serait vraiment conforme à la raison comme à l'honneur. Une querelle aussi futile que celle dont nous avons tous été témoins ne saurait justifier l'effusion du sang.

ACHILLE.

C'est tout à fait mon avis, monsieur; mais vous savez quels obstacles nous avons rencontrés jusqu'ici...

* Gontran, — Seillanes, Achille un peu en avant, — les deux témoins au fond.



TRÉVÉLYAN, sur un regard de Gontran.

Messieurs, vous faites votre devoir, sans doute! Mais une réconciliation sur le terrain ne saurait convenir, vous le comprenez, ni à M. de Vardes, ni à moi.

GONTRAN.

Vous avez entendu, messieurs.

SEILLANES.

Permettez-moi du moins, messieurs, d'insister pour que les conditions du combat soient modifiées dans un sens moins rigoureux; nous avons apporté des épées...

GONTRAN.

M. Trévélyan a choisi le pistolet... je ne vois pas de raison...

TRÉVÉLYAN, sur un regard de Gontran.

Je maintiens mon choix.

ACHILLE; il se retire un peu en arrière avec Seillanes, et paraît prendre quelques dispositions avec les témoins, pendant que Gontran et Trévélyan déposent leurs paletots; puis revenant vers eux :

Il ne nous reste donc, messieurs, qu'à vous rappeler les conditions du combat : vous vous placerez à vingt-cinq pas. Au signal que je vous donnerai, vous marcherez l'un sur l'autre, et vous ferez feu à volonté, sans dépasser pourtant les limites qui vont être déterminées.

GONTRAN.

C'est bien.

TRÉVÉLYAN.

C'est entendu.

SEILLANES, montrant les épées qui ont été placées obliquement à trois ou quatre pas de distance par les témoins.

Messieurs, voilà les limites.

Pendant ce temps, Seillanes et l'autre témoin ont chargé les pistolets.

ACHILLE, présentant les pistolets.

Voici les armes, messieurs. (Trévélyan et Gontran prennent les pistolets.) Si vous voulez vous placer, messieurs! (Gontran serre la main d'Achille, Trévélyan celle de Seillanes, puis tous deux s'éloignent et vont se placer à quelque distance en ligne diagonale, précédés par les deux témoins qui comptent les pas. Trévélyan disparait un moment dans la coulisse de droite. Gontran reste en vue dans le fond à gauche. Les témoins de Trévélyan se placent à l'angle de la coulisse à gauche, ceux de Gontran au fond du théâtre un peu sur la droite.) Allez, messieurs. (On voit Gontran s'avancer, le pistolet relevé. Trévélyan parait à droite marchant sur lui; il s'avance jusqu'à la limite et fait feu : Gontran chancelle, son pistolet lui échappe, et son bras droit retombe inerte : Achille faisant le mouvement de s'élancer.) Dieu! mon ami!

GONTRAN, d'une voix forte.

Ne bougez pas! Ce n'est rien! (Il ramasse le pistolet de la main gauche, se remet en marche et s'avance jusqu'à la limite. Tenant Trévélyan sous son feu, il parait hésiter une seconde, puis il dit d'une voix sourde, le regardant en face.) Monsieur, je vous donne la vie!

TRÉVÉLYAN, avec force.

Monsieur, veuillez tirer!

GONTRAN.

Monsieur, je ne tirerai pas... ou si on l'exige, je perdrai mon feu; j'y suis bien décidé... (Il descend la scène, pendant que Seillanes remonte vers Trévélyan. Achille interroge Gontran avec intérêt, et lui jette son paletot sur les épaules.) Vraiment, l'origine de cette querelle est trop légère pour qu'il s'ensuive mort d'homme. (Souriant.) C'est assez, c'est beaucoup trop déjà que le sang ait coulé... D'ailleurs, j'étais l'offenseur... quoique involontaire. Tout est donc pour le mieux. Monsieur Trévélyan, si je ne vous tends pas la main, c'est que vous m'en avez ôté la liberté.

TRÉVÉLYAN, saluant.

Monsieur! (Il s'approche de Gontran.) Croyez, monsieur, que j'emporte d'ici un éternel regret.

ACHILLE, à Gontran, avec empressement.

Mon ami, souffres-tu beaucoup?



GONTRAN, souriant.

Non, ce n'est rien! (Il salue Trévélyan et ses témoins.) Monsieur!... A revoir, Seillanes!

Trévélyan et ses témoins se retirent à droite.

ACHILLE, au premier témoin.

Monsieur, si vous avez la bonté de faire approcher la voiture. (Le témoin s'éloigne. — A Gontran qui s'est assis sur le tronc d'arbre à droite.) Vrai... tu ne souffres pas trop, mon ami?

GONTRAN.

Horriblement! (Montrant son bras, puis son cœur.) Là... et là.

ACTE CINQUIÈME

CHEZ LE COMTE DE VARDES A LA CAMPAGNE

Un salon d'été largement ouvert sur le parc. Trois portes dans le fond. Porte latérale à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

GONTRAN, SEILLANES, HÉLÈNE, LA COMTESSE, CAMILLE, MADAME DE SAULIEU, **au fond. — Camille est assise à droite, et travaille. Hélène assise devant une table dessine sur la page d'un album. Seillanes est debout derrière elle. La comtesse tricote. Madame de Saulieu est debout devant un piano, feuilletant des partitions. Gontran, assis à gauche, lit un journal *.**

HÉLÈNE, **sans lever la tête.**

Monsieur de Seillanes, vous savez que vous me gênez?

SEILLANES.

Mademoiselle, c'est que je suis là... sous le charme!

HÉLÈNE.

Vous me gênez extrêmement... si vous preniez un livre? Vous vous étiez remis à la lecture il y a quelque temps?

SEILLANES.

Mais, mademoiselle, je ne l'ai pas abandonnée; au con-

*** Gontran, madame de Saulieu, Seillanes, Hélène, la comtesse derrière la table, Camille sur une causeuse à droite.**

traire, ce n'était d'abord qu'un goût... maintenant, c'est une passion.

HÉLÈNE.

Mais, je ne vous vois jamais lire, moi!

SEILLANES.

Je lis la nuit, mademoiselle, dans le silence des nuits.

HÉLÈNE.

Ah!... Là... mon paraphe... et voilà qui est fait.

SEILLANES.

Oh!... délicieux... délicieux!

HÉLÈNE, se levant, s'approchant de sa mère et lui portant l'album.

Voulez-vous voir, ma mère?

CAMILLE.

C'est très bien, mon enfant, va montrer cela à ton père.

HÉLÈNE, s'approchant de Gontran.

Voulez-vous voir, mon père?

GONTRAN.

Tiens... Mais c'est vraiment très gentil... Elle fait des progrès étonnants, n'est-ce pas, Camille?

CAMILLE.

Étonnants, mon ami.

HÉLÈNE, bas, à son père.

Vous savez que je vous ai demandé une audience secrète?

GONTRAN.

Dans un moment... Ah çà! qui est-ce qui a vu Achille, ce matin?

HÉLÈNE, LA COMTESSE et MADAME DE SAULIEU, parlant ensemble.

Je lui ai donné une petite commission.

GONTRAN, riant.

Pauvre garçon! Il me semble qu'on abuse un peu de sa complaisance!

LA COMTESSE.

C'est lui rendre service... il ne sait que faire de son temps...

Achille paraît au fond, portant trois cartons sous son bras.

SCÈNE II

LES MÊMES, ACHILLE, portant trois cartons.

ACHILLE.

Le wagon des bagages! Bonjour, mesdames... (A madame de Saulieu.) Madame, voici la berthe demandée.

MADAME DE SAULIEU.

Merci, mon bon Achille.

ACHILLE.

Madame, voici vos manches.

LA COMTESSE.

Je vous suis obligée, monsieur Achille.

ACHILLE.

Mademoiselle, voici vos échantillons de laine.

HÉLÈNE.

Merci, mon cousin, c'est parfaitement cela.

ACHILLE.

A-t-on déjeuné?

MADAME DE SAULIEU.

Pas encore! il n'est que dix heures... Nous avons tout le temps de faire le tour du parc... Si vous voulez me donner votre bras, un peu d'exercice vous ouvrira l'appétit.

ACHILLE.

Un peu d'exercice? mais je viens d'en faire beaucoup déjà, moi... Au reste, chère madame, trop heureux...

Il lui offre son bras, et sort avec elle par le fond.

SEILLANES, à la comtesse.

Et vous, madame, me permettez-vous de vous offrir mon bras?

LA COMTESSE, se levant.

Volontiers, monsieur.

SEILLANES, à part.

C'est dur! mais il faut enlever la position!

Pendant que madame de Saulieu sort avec Achille et la comtesse avec Seillanes par le fond.

GONTRAN, à sa fille, à part.

J'ai deux mots à dire à ta mère : quand elle sortira, tu viendras.

HÉLÈNE.

Bien.

Elle sort par une porte latérale.

SCÈNE III

GONTRAN, CAMILLE.

CAMILLE, allant vers lui.

Vous avez à me parler?

GONTRAN.

Oui... Hélène me demande un entretien particulier. Il n'est pas difficile de deviner l'objet de sa confidence. Il va être question de mariage.

CAMILLE.

Je le pense comme vous.

GONTRAN.

Vous savez que j'ai résolu de ne pas contrarier son choix, quand même il ne serait pas tout ce que je pourrais désirer. Nous pouvons donc regarder le mariage de notre fille comme prochain, et le moment est venu de vous rappeler les conventions qui ont été arrêtées entre nous il y a six mois.

CAMILLE.

Je n'ai rien oublié.

GONTRAN.

Ce mariage devra être suivi de notre séparation. Cela est bien entendu. Avez-vous prévenu votre mère?

CAMILLE.

Non.

GONTRAN.

Il serait peut-être bon de la laisser croire au prétexte et ignorer la cause, comme tout le monde. C'est du moins la conduite que je tiendrai, moi, vis-à-vis de ma mère. Vous ferez ce qu'il vous plaira. C'est tout ce que j'avais à vous dire.

Il la salue de la tête. Camille sort par la droite.

SCÈNE IV

HÉLÈNE, GONTRAN. Gontran fait quelques pas d'un air soucieux Hélène entre à gauche timidement.

GONTRAN, passant la main d'Hélène sous son bras.

Eh bien! voyons, je t'écoute.

HÉLÈNE, troublée.

Mon père...

GONTRAN.

Tu n'oses pas! Je vais t'aider. Tu aimes quelqu'un... C'est très bien. Tu veux te marier. J'y consens. Tu veux épouser M. de Seillanes. Soit! Eh bien! quoi? est-ce que ce n'est pas cela?

HÉLÈNE.

Je vous demande pardon, mon père... excepté pourtant...

GONTRAN.

Excepté?

HÉLÈNE.

Excepté le nom, mon père.

GONTRAN.

Comment le nom? Ce n'est pas Seillanes que tu veux épouser?

HÉLÈNE.

Non, mon père.

GONTRAN.

Ah çà! mais qui donc?

HÉLÈNE.

L'autre.

GONTRAN.

Quel autre?... Achille?

HÉLÈNE.

S'il vous plaît, mon père.

GONTRAN.

Bah! Tu ne te trompes pas?

HÉLÈNE.

Non... est-ce que vous ne consentez plus?

GONTRAN.

Mais au contraire, ma chère enfant... je suis ravi... Je te félicite de tout mon cœur... je n'osais pas espérer...

Ah çà! mais, dis-moi... quelles raisons as-tu de vouloir épouser Achille?

HÉLÈNE.

Oh! mille raisons, mon père! D'abord, c'est un homme excellent, une âme sans égale, un esprit original et charmant... ensuite, je l'aime... et puis, entre nous, mon père, je crois que cela lui ferait plaisir!

GONTRAN.

Je le crois aussi, ma chérie... Mais voyons... ce choix témoigne d'une singulière révolution dans les idées... Qu'est-ce qui s'est donc passé depuis six mois dans ta petite cervelle, hé?

HÉLÈNE.

Mon Dieu! je ne sais pas moi-même. Je ne me reconnais plus. Je crois que c'est ma mère qui est coupable de la métamorphose.

GONTRAN, attentif.

Ta mère?

HÉLÈNE.

Oui, elle s'est tant occupée de moi depuis... Tenez! depuis ce malheur qui vous a retenu si longtemps sur votre lit de souffrance... Il semblait que son affection pour moi comme pour vous en eût redoublé... Elle ne m'a plus quittée... elle m'a dit des choses... Enfin, peu à peu, je sentais que je devenais tout autre, que mes goûts, mes sentiments, mes idées sur le monde, sur la vie, se transformaient... que je comprenais à travers son âme si noble, si élevée, ce qui est vraiment bien, vraiment beau, vraiment aimable... et enfin un beau jour j'en suis venue sans m'en apercevoir... à aimer.

GONTRAN.

Ton cousin Achille... Tu as bien fait... et tu me permets de le lui dire?

HÉLÈNE.

Mais, mon père... réfléchissez... est-ce prudent? On ne sait jamais... s'il allait me refuser!

GONTRAN.

Ah! décidément tu l'aimes... tu as peur! Non, je ne crois pas qu'il te refuse... je n'appréhende de résistance que du côté de tes deux grand'mères, qui professent pour Achille une antipathie décidée... elles l'utilisent volontiers... mais elles ne l'aiment guère... il dit trop ce qu'il pense...

HÉLÈNE.

Oh! mes grand'mères... je m'en charge! j'ai un moyen!

GONTRAN.

Comment?

HÉLÈNE.

Je dirai à ma grand'mère de Vardes que ma grand'mère de Saulieu ne veut pas de mariage, et réciproquement... et ainsi... (Achille paraît au fond.) Chut! chut! mon père!

SCÈNE V

LES MÊMES, ACHILLE

GONTRAN.

Comment! tu as quitté ces dames?

ACHILLE.

Ma foi! elles m'ont congédié! Il y a M. de Seillanes, qui, depuis quelque temps, se met en quatre pour leur plaire, et il y réussit : c'est un homme adroit et heureux que M. de Seillanes.

GONTRAN, à Hélène.

Va, laisse-nous.

HÉLÈNE, bas.

N'allez pas trop vite, ménagez-le.

GONTRAN.

Sois tranquille.

HÉLÈNE, à Achille.

A revoir, mon cousin.

ACHILLE.

Mademoiselle...

Hélène sort d'un air mystérieux.

SCÈNE VI

GONTRAN, ACHILLE.

ACHILLE.

Qu'arrive-t-il donc à ta fille? elle a l'air tout singulier, ce matin, tout mystérieux.

GONTRAN.

Ce n'est pas sans raison, mon ami. Ah çà! mon cher Achille, nous sommes trop liés et depuis trop longtemps, pour qu'il me soit permis de te laisser ignorer les événements qui surviennent dans notre famille. Je vais te confier le secret : ma fille se marie.

ACHILLE, très troublé et s'appuyant d'une main sur la table.

Ah!

GONTRAN.

Eh bien! quoi! qu'as-tu donc?

ACHILLE.

Rien, mon ami... je suis enchanté de ce que tu m'apprends... Ah! elle se marie... certainement elle le mérite...

c'est-à-dire... je désire qu'elle soit heureuse... Et qui épouse-t-elle?

GONTRAN.

C'est toi, mon ami... si tu veux, si tu veux!...

ACHILLE.

Moi! quelle plaisanterie! Gontran, mon ami... vois-tu... ce n'est pas bien... c'est maladroit cette plaisanterie... c'est même cruel, s'il faut tout te dire... car enfin... je puis te l'avouer maintenant... moi... j'aimais ta fille... je l'adorais... secrètement...

GONTRAN.

Secrètement, vraiment? Eh bien! cela se trouve à merveille, puisqu'elle t'épouse.

ACHILLE.

Quoi! comment! vrai? ta parole?...

Camille et Hélène paraissent au fond.

GONTRAN.

Demande-le-lui.

SCÈNE VII

LES MÊMES, HÉLÈNE, CAMILLE.

GONTRAN, à Hélène.

Ma chère enfant, impossible!... il ne veut pas me croire*!

ACHILLE regarde avec anxiété Hélène qui lui sourit, puis, saisissant la main de Camille.

Comment**! c'est vrai! c'est possible! Eh bien! je suis parfaitement heureux... mais heureux! Là... tenez... j'ai

* Gontran, Hélène, Camille, Achille.
** Gontran, Hélène, Achille, Camille.

envie de pleurer!... (Il s'essuie les yeux. A Camille.) Ah! ma chère amie! (Prenant les mains d'Hélène.) Ah! chère enfant!... me trouveriez-vous ridicule si je me mettais à genoux?

HÉLÈNE.

Non.

ACHILLE.

Eh bien! je n'ose pas... mais c'est égal, je vous aime bien, allez!

HÉLÈNE.

Mon ami! (S'approchant de sa mère et l'embrassant.) Ah! je suis heureuse!

CAMILLE, elle est à droite près de sa fille; Gontran est debout à gauche et écoute avec un intérêt croissant. Achille l'observe avec anxiété.

Tu es heureuse, mon enfant? Eh bien! tu peux l'être toujours. Cela dépend de toi. Je ne crains pas de te le dire devant ton mari. Cela dépend de toi. Car nous sommes coupables souvent, ma fille, crois-moi, de nos malheurs autant que de nos fautes. Ne demande pas trop à la vie... elle est douce, la vie... elle a des heures divines, tu le sais déjà... mais pourtant ce n'est pas le ciel... N'exige pas trop non plus du cœur de ton mari. Les hommes, les meilleurs, les plus nobles, ont leurs instants de distraction, de défaillance... et puis, ils ont leurs goûts, leurs plaisirs, comme nous les nôtres... et enfin il ne faut pas oublier qu'ils soutiennent la part la plus lourde de l'existence commune. Ne laisse jamais surtout se glisser dans ton cœur ni dans ton langage cette amertume, cette aigreur qui flétrit peu à peu, qui détruit toute confiance et toute intimité!... un seul mot de tendresse peut prévenir tant de douleurs! Sois bonne, et sois brave! Sois brave! car le courage c'est le devoir, et le devoir c'est la vérité, c'est l'éternelle consolation! (Avec beaucoup d'émotion.) Enfin, ne t'abandonne pas... et Dieu ne t'abandonnera jamais!...

Allez, maintenant, allez tous deux promener votre bonheur au soleil!

Hélène baise la main de sa mère et prend le bras d'Achille. Tous deux sont (près de sortir.)

GONTRAN, faisant un pas vers eux, et ramenant Achille.

Achille! pardon, mon ami, il me paraît assez singulier de te parler le langage d'un père... c'est chose nouvelle dans ma bouche, mais enfin il s'agit du bonheur de ma fille.

Il passe près de sa fille *.

ACHILLE.

Mon ami!...

GONTRAN, retenant avec peine son émotion.

Eh bien! je recommande également à Hélène les vertus que lui recommandait sa mère... le courage, la bonté, la résignation, au besoin... mais toi, mon ami, je t'en prie, ne mets pas ces vertus à une trop forte épreuve. Compte sur elles, mais n'en abuse pas. (Camille écoute à son tour avec anxiété.) Nous sommes, nous autres, mon ami, un peu trop portés à traiter d'illusions, de chimères, de rêveries, les sentiments et les idées qu'une âme délicate, comme celle d'une femme, doit naturellement concevoir... Nous sommes trop portés à repousser, à refouler dans un cœur... qui souffre quelquefois... des élans, des effusions... dont la source n'est peut-être pas sans noblesse... car, après tout... que prouve tout cela? Qu'une femme ne vit pas seulement de pain, de cachemires et de dentelles, — qu'elle a une âme... et que cette âme aussi a le droit de vivre... et veut être respectée... Et à ce compte-là, Hélène aussi sera une femme romanesque... je l'espère... je m'en flatte... et je te la donne pour telle. (Il fait passer sa fille près d'Achille.) Respecte donc l'âme sainte, l'âme fière que je te confie! N'oublie jamais que cette élévation, cette passion, cette

* Achille, Gontran, Hélène, Camille.

fierté... dussent-elles t'importuner à quelque heure d'insouciant égoïsme... sont des trésors sacrés qu'on ne dédaigne pas, qu'on n'outrage pas impunément! Crois-moi! (Avec beaucoup d'émotion.) Ah! crois-moi, mon ami, ton bonheur et le sien sont à ce prix!

ACHILLE, lui serrant la main.

Je te crois... compte sur moi!...

Il prend le bras d'Hélène et s'éloigne à gauche; Gontran les conduit jusqu'à la porte.

SCÈNE VIII

GONTRAN, CAMILLE. Tous deux très émus demeurent un moment immobiles et silencieux.

GONTRAN, descendant lentement vers Camille et lui touchant l'épaule doucement.

Mais je ne puis pourtant pas te demander pardon!

CAMILLE, se retournant avec un cri de joie.

Eh bien! c'est moi qui vous le demande et à deux genoux!

Il la reçoit dans ses bras.

SCÈNE IX

CAMILLE, GONTRAN, LA COMTESSE, entrant brusquement, puis MADAME DE SAULIEU à qui HÉLÈNE parle avec animation. Enfin ACHILLE et plus tard SEILLANES.

LA COMTESSE.

M'expliquerez-vous, mon fils?

Voyant Gontran embrasser Camille, elle s'arrête.



GONTRAN.

Quoi, ma mère?

LA COMTESSE.

J'allais vous demander par quelle hallucination je viens de voir devant cette porte M. Achille embrasser ma petite-fille... Mais je comprends que l'exemple que vous donnez porte ses fruits.

GONTRAN.

Ma mère, un mot va tout vous expliquer.

HÉLÈNE.

Permettez, mon père... (Elle prend la comtesse à part.) Grand'-mère, c'est que j'aime mon cousin, et je comptais l'épouser, avec votre permission, mais ma grand'mère de Saulieu s'y oppose.

LA COMTESSE.

Ah!... Gontran, j'espère bien qu'en affaire si grave vous ne tiendrez pas compte des lubies d'une tête folle!

GONTRAN.

Soyez tranquille, ma mère!

MADAME DE SAULIEU, le prenant à part à son tour.

Mon gendre, vous aurez assez de raison, j'espère, pour ne pas sacrifier le bonheur d'Hélène aux bizarreries de madame votre mère!

GONTRAN.

Soyez tranquille, madame!

SEILLANES, entrant du fond, un bouquet à la main *.

Ah! Mesdames, voici des fleurs que je viens de moissonner à votre intention. (A part.) Je crois que le terrain est suffisamment préparé. (A Gontran.) Mon cher Gontran, pourriez-vous m'accorder un entretien particulier?

* Madame de Saulieu, Gontran, la comtesse, Achille, Hélène, Camille.

GONTRAN.

Avec plaisir, mon ami... En attendant, permettez-moi de vous apprendre le mariage de ma fille...

SEILLANES, ahuri et laissant tomber son bouquet *.

De ma fille!... De votre fille? Comment? Avec qui donc? Avec monsieur?

ACHILLE, relevant le bouquet et le lui présentant.

Si cela ne vous contrarie pas trop!

* Seillanes, au milieu, entre Gontran et Achille.

FIN DE LA TENTATION.

RÉDEMPTION

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET UN PROLOGUE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du VAUDEVILLE, le 19 octobre 1860.

PERSONNAGES

PERSONNAGES		ACTEURS.
WOLFRAM MATTÉUS.	MM.	FÉLIX.
LE COMTE JEAN DE GRAFENTHAL.		BRINDEAU.
MAURICE FEDER.		RIBES.
LE PRIEUR.		SAINTE-MARIE.
L'AVOCAT GOTHLEUBEN.		MUNIÉ.
LE DUC D'ESTIVAL.		NERTANN.
LE PRINCE ERLOFF.		JOLIET.
LORD SHEFFIED.		LEMOIGNE.
HERMANN.		BOISSELOT.
ZACHARIE, vieux sacristain.		HAMBURGER.
DEUX DOMESTIQUES.		LACOUR. CAILLET.
MADELEINE.	Mmes	FARGUEIL.
ROSETTE.		MARIE DUPLESSY.
GERTRUDE.		ADÈLE.
BERTHA, petite fille de huit ans.		La petite CÉLESTE.

DOMESTIQUES, MENDIANTS.

Toutes les indications sont prises de la gauche du spectateur.
Les changements de position dans le courant des scènes sont indiqués par des notes au bas des pages.

RÉDEMPTION

PROLOGUE

Une salle du château d'Ehrcinstein en Bohême. — Arceaux gothiques. Vieilles armures suspendues aux murailles. — Au fond à gauche un grand buffet et une petite table de service. – Porte au fond. — A droite une grande fenêtre à losanges de plomb. — Une porte premier plan à droite. — Intérieur sombre et austère. — Au milieu une table servie.

SCÈNE PREMIÈRE

MAURICE, LE COMTE JEAN, assis à droite et à gauche de la table; HERMANN, debout, les servant. — Tous trois sont en deuil. — Maurice porte le costume d'un étudiant allemand.

HERMANN, d'un ton obséquieux.

Ces messieurs n'ont plus besoin de mes services?

LE COMTE.

Tu peux te retirer, si tu veux.

HERMANN.

C'est uniquement par discrétion que j'offre à ces messieurs de me retirer, car je n'ai pas de plus grand plaisir que de servir ces messieurs.

MAURICE.

C'est bien. C'est entendu.

HERMANN.

J'espère que ces messieurs ne doutent pas du plaisir qu'un des plus vieux serviteurs de leur illustre famille...

MAURICE, brusque.

Non... ces messieurs n'en doutent pas. Va-t'en!

LE COMTE, pendant qu'Hermann gagne la porte du fond.

Vous avez eu soin, Hermann, de faire dîner l'avocat Gothleuben?

HERMANN.

Oui, monsieur le comte.

Il sort.

SCÈNE II

MAURICE, LE COMTE, tous deux graves et tristes.

LE COMTE.

Vous êtes dur pour ce vieillard, Maurice.

MAURICE.

Ses attentions serviles me fatiguent.

LE COMTE.

Que voulez-vous? Il ménage les héritiers... C'est la nature!...

MAURICE.

La nature! Ne me dites donc pas de ces choses-là, comte Jean! Ce n'est pas une excuse, la nature! Quand elle est mauvaise, et elle l'est toujours plus ou moins, il faut la vaincre : c'est le mérite et la supériorité de l'homme. Ce vieillard, et je lui en veux de cela, me force à mépriser ce que j'aimerais à respecter toujours, une tête blanche! Comment! ce matin il a vu descendre à sa dernière demeure sa vieille suzeraine et maîtresse, à qui le liaient

trente années d'habitudes familières, et depuis ce moment son unique préoccupation, vous le voyez, est de deviner dans nos regards ce qu'il doit penser, dire et faire pour être agréable aux héritiers présomptifs, également disposé à pleurer la défunte si nous la pleurons, et à en rire si nous en rions... Eh bien! c'est naturel... mais c'est ignoble!

LE COMTE.

Tout cela, cousin, est honnêtement pensé. Mais vous êtes dans votre morale un peu âpre et rude, comme le vin généreux quand il est jeune. Avec les années, vous vous dépouillerez légèrement, et vous serez parfait. Est-ce que nous n'arrosons pas un peu ces noisettes, Maurice?

MAURICE.

Soit!

Il tend son verre.

LE COMTE.

Car, après tout, nous avons fait là un vrai dîner de spectres, et il faut rester en toutes choses dans la vérité... (Ils boivent.) Après s'être confinée systématiquement au fond de la Bohême pendant vingt ans loin de tous les siens, la princesse, malgré les grandes qualités qui la distinguaient, ne pouvait prétendre à des regrets personnels bien vifs... Elle était notre tante... elle avait sur nous les droits que donne le sang... Dès qu'elle nous a mandés, nous sommes accourus... Pendant six semaines, nous n'avons rien négligé, ni jour, ni nuit, pour alléger ses maux... Vous, en particulier, vous avez été admirable...

MAURICE.

Oh!

LE COMTE.

Admirable! une vraie sœur de charité...

MAURICE.

Mon Dieu, elle souffrait... D'ailleurs, dans ses derniers

jours, son regard, qui seul pouvait parler encore, avait paru s'attendrir pour moi... cela me touchait.

LE COMTE.

Sans doute, sans doute. Mais enfin nous avons largement donné au devoir et à la parenté ce qu'ils exigeaient... Eh bien! maintenant la pauvre femme n'est plus... qu'est-ce que vous voulez?

MAURICE.

Évidemment!

LE COMTE.

Parbleu! nous n'allons pas faire retentir le château des éclats de notre hilarité, c'est certain... Mais quoi! ce que demande la décence, et rien de plus.

MAURICE.

C'est mon avis.

LE COMTE.

N'est-ce pas? Buvez donc, mon ami. (Ils boivent.) Et quand je vous appelle mon ami, Maurice, soyez assuré que je ne prononce pas une parole banale. Ces six semaines d'intimité quotidienne entre nous, dans ce vieux château, resteront un des meilleurs souvenirs de ma vie... Quand vous êtes arrivé ici, vous étiez pour moi un rival, presque un ennemi... Maintenant, je vous aime, ma foi, comme un frère (Il se lève.), et je bois ce verre d'excellent niereinstein à la durée de notre amitié, quoi qu'il advienne de l'héritage!

MAURICE, se levant.

Cousin comte, si notre amitié, comme je le présume fort, est le seul trésor que je doive emporter d'ici, croyez que je l'emporterai dans le cœur, dans un cœur ému et fidèle.

Il lui serre la main et boit.

LE COMTE, ils descendent la scène.

Mais, voyons, pourquoi désespérer, Maurice? (Il lui prend

le bras.) En principe, vous avez les mêmes droits que moi à cette succession... Mon Dieu! je ne suis pas sans connaître les bizarreries, et, pour tout dire, les extravagances de... de celle que nous pleurons... je dis celle que nous pleurons... vous savez, c'est une formule... celle que nous pleurons... celle qui n'est plus... mon Dieu!

MAURICE.

Vous êtes bête. Vous me faites rire.

LE COMTE, souriant à son tour.

Eh bien! ma foi, quand nous ririons un peu, là, franchement... Après une pareille période de mélancolie... cela devient une nécessité hygiénique... (Il verse.) Buvez donc, mon ami. Allons, bah! vous hériterez!

Il se rassied.

MAURICE.

Mais non, mon ami, je n'hériterai pas; vous oubliez tout ou vous ignorez tout.

Il s'assied.

LE COMTE.

Je n'ignore rien, mon ami; et si je n'ai pas attaqué ce sujet plus tôt, c'était par discrétion, et puis, parce qu'au fond j'étais un peu honteux des torts que ma famille avait eus envers la vôtre... Mais à qui la faute? Soyons francs, Maurice! A la princesse, au fanatisme étroit de cette vieille femme! Ce fut elle qui, à partir du jour où sa jeune sœur, votre pauvre mère, eut épousé un officier de fortune, très honorable, mais sans naissance et sans bien, le poursuivit de sa haine, et finit par entraîner toute la famille dans ses préventions et dans ses injustices... Vous voyez que je sais tout... Eh bien! elle n'aimait pas votre mère, soit! Mais puisqu'elle vous a mandé près d'elle avec moi dans ces derniers temps, c'est qu'elle voulait réparer ses torts. Enfin, bref, sur mon honneur, je ne vois rien, moi, qui vous empêche d'espérer!

MAURICE, très animé, se levant.

Mais ne me dites pas cela, mon ami! je n'espère que trop... Si je n'espérais pas, pardieu! je serais tranquille. C'est comme un dernier trait de la haine de cette femme d'avoir jeté ce trouble dans ma paisible existence. Est-ce que je songeais à sa fortune, moi? Est-ce que jamais l'idée d'avoir cent mille florins de revenu m'était entrée dans la cervelle? Je vivais là, à Prague, en pleine sérénité dans mon humble héritage. J'ai le caractère de ma mère, je suis romanesque; avec cela, on vit de rien, on vit de fumée... mais aussi on se passionne, on s'exalte facilement... Eh bien! depuis que la chance de cette immense succession s'est ouverte devant mes yeux, malgré moi je galope sur cette chimère, et mon imagination chevauche dans le pays de la féerie... Je rêve des miracles d'art et des débauches de charité! Je bâtis des palais, et je fais des heureux! Enfin, je suis fou!

Il boit et garde son verre.

LE COMTE, se levant, tenant son verre et lui frappant sur l'épaule.

Pauvre garçon!

MAURICE, riant.

Je ne me reconnais plus; c'est positif. J'étais insouciant et gai, je suis sombre et maussade. J'étais bon, et je suis méchant.

LE COMTE, gaiement.

Bah!

MAURICE.

Vrai! j'ai des pensées sauvages... criminelles... Tenez, ce soir, pendant que nous nous promenions avec l'homme d'affaires de la princesse, cet avocat, ce Gothleuben... vous nous avez quittés un instant...

LE COMTE.

Oui. Eh bien?

MAURICE.

Eh bien! l'idée m'a monté tout à coup que ce Gothleuben portait peut-être ma ruine dans sa poche... car s'il y a un testament, je suis perdu. Nous étions seuls, la nuit tombait... il a une mauvaise figure, d'ailleurs, cet homme.

LE COMTE, riant.

Oh! atroce! une atroce figure!

MAURICE.

N'est-ce pas? Il a une figure... il a l'air d'un scélérat, enfin!

LE COMTE, riant.

Endurci, tout à fait endurci... Bref?

MAURICE.

Bref, comme nous passions devant une espèce de puits qui s'ouvre là à fleur de terre...

LE COMTE, riant.

Bien!

MAURICE.

Ma parole, j'y ai songé; seulement, j'ai craint...

Il boit.

LE COMTE.

Le remords?

MAURICE, continuant.

J'ai craint qu'il ne fût plus fort que moi.

LE COMTE.

Le remords?

MAURICE.

Eh non, l'avocat!

LE COMTE, riant et un peu gris.

Ah! l'avocat! Je croyais que c'était le remords, je voulais absolument que ce fût le remords, j'y tenais; on est

stupide quand on a une idée. Ah! ah! ah! (Il rit.) A sa santé!

MAURICE.

Du remords?

LE COMTE, riant plus fort.

Non, de l'avocat!

Ils rient aux éclats. Hermann entre, et les voyant rire, se met à rire niaisement. Maurice et le comte reprennent leur gravité.

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, HERMANN.

LE COMTE.

C'est vous, Hermann?

Il se rassied.

HERMANN, riant.

J'ai cru que ces messieurs m'avaient appelé.

MAURICE, le regardant avec un sérieux affecté.

Pas du tout... Ah çà! Hermann, qu'est-ce qui se passe donc? On dirait que vous riez! n'est-ce pas, comte?

LE COMTE, gravement.

Ma foi, je ne sais pas si c'est un jeu de la lumière sur ses traits, mais on le dirait...

HERMANN, s'avançant.

Je croyais avoir entendu rire ces messieurs.

MAURICE, sévèrement.

Rire ces messieurs? Vous plaisantez, je crois. Voyons, approche : aimes-tu le vin du Rhin? Prends ce verre, et réconforte un peu ta caducité.

HERMANN, buvant.

Monsieur...

MAURICE.

Vinum bonum lætificat. Gaudeamus igitur! n'est-ce pas, comte Jean?

LE COMTE.

Parfaitement.

MAURICE.

Et maintenant, vieillard, parle-moi comme tu parlerais à ton père, avec une franchise antédiluvienne. Que penses-tu de la princesse, notre tante?

HERMANN, regardant tour à tour le comte et Maurice.

Monsieur, je pense qu'elle est morte.

MAURICE.

Effectivement. Ta réponse n'a rien de compromettant... Mais de son vivant, que pensais-tu d'elle? Les bruits qui en courent sont singulièrement contradictoires, n'est-ce pas, comte?

LE COMTE.

Oui... oui... tout à fait contradictoires.

MAURICE, tristement.

Ainsi, les uns affirment que c'était une âme exquise, se plaisant uniquement à faire régner dans les environs la douce joie dont elle était remplie; bref, que le pays fait en elle une perte irréparable.

HERMANN, branlant la tête douloureusement.

Ah! monsieur, c'est bien la pure vérité.

LE COMTE, en riant et le faisant venir près de lui.

Cependant, Hermann, d'autres laisseraient entendre... eh! eh! Hermann, qu'elle avait avec ses paysans et ses serviteurs le verbe rude, et même la main prompte, eh?

HERMANN, riant.

Dame! monsieur, il y a un peu de vrai.

MAURICE, *sérieux.*

Quant à la charité...

HERMANN, *sérieux.*

Oh! quant à ça, monsieur...

MAURICE.

Eh bien! on dit qu'elle ne la connaissait que de nom...

HERMANN.

Franchement, ce n'était pas son fort, monsieur.

MAURICE.

C'est ça, Hermann! Tu me réconcilies avec l'humanité, mon ami. (*Il se lève et lui frappe sur l'épaule.*) Tu as le courage de tes opinions... tu es bien le vieil Allemand de la vieille Allemagne. Si j'hérite de ce domaine, et si tu deviens mon vassal, je prétends te témoigner solidement l'estime que tu m'inspires. (*Élevant la voix.*) Y a-t-il dans le donjon de ce château une chambre de torture?

HERMANN, *effrayé.*

Monsieur... je...

LE COMTE.

Voyons, Maurice, laissez-le donc tranquille, ce pauvre bonhomme.

MAURICE.

Soit! (*Il va chercher une longue pipe de porcelaine.*) C'était pour rire, Hermann. Meurs en paix! Cousin, je vais fumer ma pipe dans le jardin pour calmer mes nerfs, en attendant les révélations de l'infâme Gothleuben. (*Il allume sa pipe au flambeau à deux branches qui se trouve sur la table. Se retournant, près de sortir.*) Il a une mauvaise figure! A bientôt, cousin.

Il sort au fond.

LE COMTE, *riant.*

A bientôt.

SCÈNE IV

LE COMTE, HERMANN.

HERMANN, s'approchant du comte mystérieusement.

Monsieur le comte ne se méfie pas assez de ce méchant petit étudiant.

Il enlève les assiettes.

LE COMTE.

A propos de quoi se méfier?

HERMANN.

Il dit qu'il espère hériter, monsieur.

Il va déposer sur la petite table près du buffet ce qu'il a enlevé.

LE COMTE, faisant une cigarette.

Mais c'est son droit. Ne sommes-nous pas parents à un égal degré?

HERMANN, revenant à la table.

Son Altesse n'aimait guère cette branche-là, monsieur; et s'il hérite, il y aura eu du micmac.

Il dessert la table.

LE COMTE, il se lève et l'amène sur le devant de la scène.

Bah! quel micmac?

HERMANN.

Monsieur le comte connaît-il l'avocat Gothleuben?

LE COMTE.

Fort peu. Est-ce qu'il n'est pas honnête homme?

HERMANN.

Il dit qu'il l'est, monsieur! Il le dit souvent; il a toujours sa conscience à la bouche...

LE COMTE.

Ah ! eh bien ! que veux-tu qu'il fasse ?

HERMANN.

Je ne sais pas, monsieur ; mais je sais bien que je l'ai entendu quelques minutes avant le dîner demandant à l'étudiant, entre haut et bas, un entretien particulier...

LE COMTE.

Comment ! un entretien particulier ! Tu es sûr ?

HERMANN.

Puis, monsieur le comte est revenu et les a interrompus... Mais si j'avais à parier, monsieur le comte, je parierais qu'en ce moment ils sont ensemble dans quelque coin...

LE COMTE, rêveur.

Un entretien particulier ! à quoi bon ?... (Haut.) Allons ! tais-toi ! tu m'ennuies !

HERMANN.

Ah ! monsieur le comte est jeune, et le cœur sur la main ! A son âge, on croit que le monde est peuplé de braves gens ; mais on en rabat. (Il prête l'oreille. Allant près de la fenêtre) Tenez, pstt ! pstt ! Monsieur, qu'est-ce que je disais ? les voilà tous deux sous les sapins.

LE COMTE, allant à la fenêtre.

Ils se seront rencontrés par hasard... d'ailleurs ils rentrent au château. Et tiens... ils montent ici, je les entends !

HERMANN.

C'est que c'est arrangé, allez, monsieur !

LE COMTE.

Allons ! assez ! vous êtes un vieux fou ! Ce jeune homme a la plus belle âme que je connaisse. (Après quelques pas.)

J'entre chez moi deux minutes, Hermann. Dites-leur que je reviens. Vous entendez?

Il sort à droite.

SCÈNE V

HERMANN, seul; puis MAURICE et GOTHLEUBEN.

HERMANN, ricanant. — Il enlève la nappe, et ne laisse sur la table desservie que les flambeaux.

Belle âme! belle âme! ça n'empêche pas qu'il va écouter, et qu'il fera bien!

Entrent Maurice et Gothleuben.

MAURICE, fumant.

Entrez donc, monsieur Gothleuben. Eh bien! Hermann, où est le comte?

HERMANN.

Monsieur le comte est passé dans son appartement; il prie ces messieurs de l'attendre ici.

MAURICE.

C'est bien, laisse-nous.

HERMANN, au moment de sortir.

Et il fera bien!

SCÈNE VI

MAURICE, GOTHLEUBEN; il regarde s'il est bien seul avec Maurice.

MAURICE.

Asseyez-vous, monsieur Gothleuben, et excusez-moi si je vous ai traité un peu rudement tout à l'heure; mais je suis souffrant, agité, et d'ailleurs une conférence mystérieuse entre nous, dans les circonstances où nous sommes, me paraissait peu convenable.

GOTHLEUBEN.

Monsieur, n'ayant rien que de très honorable à vous dire, j'avais pensé...

MAURICE, debout et fumant.

Sans doute; mais les apparences!... Au reste, ici, il n'y a plus d'air de mystère. Vous pouvez parler...

GOTHLEUBEN, il s'assied, à droite.

Monsieur, le plus pesant fardeau qu'un homme puisse avoir à supporter en ce monde est celui d'une conscience délicate et scrupuleuse...

MAURICE.

Je souscris à cet axiome, monsieur Gothleuben. Ensuite?

GOTHLEUBEN.

Vous n'ignorez pas, monsieur, que les sentiments de feu Son Altesse à l'égard de la branche de sa famille dont vous êtes le représentant...

MAURICE.

N'étaient pas favorables, je le sais.

GOTHLEUBEN.

C'est pourquoi, en supposant que Son Altesse eût cru devoir formuler des dispositions testamentaires, ces dispositions, suivant toute vraisemblance, auraient pour objet de contrarier le cours des choses et de vous déshériter de votre part légitime. N'est-ce pas votre opinion, monsieur?

MAURICE.

Oui, c'est mon opinion. Après?

GOTHLEUBEN.

Pour vous initier, monsieur, à toutes les angoisses de mon esprit, il est nécessaire de vous toucher deux mots de la confiance vraiment extraordinaire dont m'honorait Son Altesse. « Gothleuben, me disait-elle souvent, il ne me suffit pas que vous me compreniez, devinez-moi! Il ne me suffit pas que vous exécutiez mes intentions, prévenez-les, interprétez-les! »

MAURICE, attentif.

Ah!...

Il pose sa pipe sur la table et s'assied à gauche.

GOTHLEUBEN.

Or, monsieur, quand j'arrivai ici il y a trois jours, il fut aussitôt évident pour moi comme pour tous que Son Altesse recevait vos soins avec une prédilection marquée, qui témoignait d'un retour complet d'affection vers vous. Dans la nuit même de mon arrivée, j'étais penché sur son chevet et vous dormiez près de là dans un fauteuil. Son Altesse vous désigna de l'œil, sa langue glacée balbutia vainement quelques sons confus; mais son regard, attaché profondément sur le mien, me dit et me répéta avec une effrayante éloquence: « Gothleuben, devinez-moi, devinez-moi! »

Il se lève.



MAURICE, le regardant fixement et baissant la voix, se lève.

Et que prétendez-vous faire?

GOTHLEUBEN, après une légère pause.

Lui obéir!

MAURICE.

C'est-à-dire supprimer le testament qui me déshérite! (Gothleuben le regarde sans répondre.) Bref, pour parler net, vous m'offrez quatre millions de florins! Combien en demandez-vous?

GOTHLEUBEN, gravement.

Monsieur, je ne demande rien!

MAURICE.

Ah! on étouffe ici! (Il descend à l'extrême gauche et revient s'appuyer sur le fauteuil en regardant fixement Gothleuben.) Avez-vous des enfants, monsieur Gothleuben?

GOTHLEUBEN, inquiet et hésitant.

Oui, monsieur.

MAURICE, tenant sa pipe d'une main, prend de l'autre une bougie, et regardant Gothleuben en face.

Vous l'avez sur vous, ce testament?

GOTHLEUBEN, il le tire à demi de sa poche; ils se regardent encore.

Oui, monsieur.

Le comte Jean entre brusquement. Maurice allume sa pipe à la bougie Gothleuben salue le comte.

SCÈNE VII

Les Précédents, LE COMTE.

MAURICE, allant à lui.

Ah! vous voilà, cousin... Ah! mon Dieu! comme vous êtes pâle! Qu'est-ce qui vous arrive? Vous n'êtes pas souffrant?

LE COMTE, triste.

Non... rien... un éblouissement qui m'a passé. Eh bien! messieurs, quand vous voudrez... (Ils s'assoient.) monsieur Gothleuben, vous avez la parole.

GOTHLEUBEN *, il parle en trainant ses phrases et regarde Maurice comme pour pénétrer sa pensée. Maurice fume gravement. Le comte les observe avec anxiété.

Messieurs, investi depuis longues années de l'absolue confiance de Son Altesse la princesse d'Ehreinstein, il est naturel que je sois considéré par tous et par chacun comme le dépositaire et l'exécuteur de ses volontés dernières, soit que Son Altesse ait cru devoir constater ces volontés par quelque acte particulier, soit au contraire qu'elle ait entendu s'en remettre aux lois de ce pays pour régler après elle la disposition de ses biens, meubles et immeubles.

MAURICE.

Si vous croyez nous divertir, Gothleuben?

GOTHLEUBEN.

Monsieur!

* Gothleuben, Maurice, le comte.



MAURICE.

Je dis, monsieur, que puisque vous avez ce testament dans votre poche, comme vous venez de me le déclarer tout à l'heure, vous pourriez nous épargner ce verbiage, et en finir !

Mouvement du comte. Maurice se lève et va près du comte, qui reste assis.

GOTHLEUBEN.

Monsieur, comme il vous plaira. Voici, messieurs, le testament scellé aux armes de Son Altesse.

LE COMTE.

Lisez, monsieur.

GOTHLEUBEN.

Au nom, etc., etc., j'institue pour mon légataire universel le comte Jean de Grafenthal, mon neveu !... Si vous voulez voir, messieurs ?...

Le comte se lève, prend le testament et le lit.

LE COMTE présente le testament à Maurice, qui le repousse doucement du geste.

C'est bien, monsieur, votre tâche est finie ; vous pouvez vous retirer.

GOTHLEUBEN.

Monsieur le comte, en daignant recevoir mes respectueuses félicitations, permettez-moi d'espérer que vous voudrez bien me continuer la confiance...

Gothleuben tend la main au comte comme pour reprendre le testament. Le comte le congédie du geste.

LE COMTE.

Retirez-vous, monsieur !

Gothleuben salue, puis remonte, regarde Maurice, et sort. Maurice s'est levé un peu surpris.

SCÈNE VIII

LE COMTE, MAURICE.

LE COMTE, lui prenant la main.

Mon pauvre et cher Maurice !

MAURICE.

Mon Dieu ! cousin, je ne vous dirai pas que je nage dans la joie, ce serait mentir! Mais je suis homme, et ce qui m'adoucit par-dessus tout] cette déception... c'est de voir en de dignes mains ce qui m'échappe. Et croyez bien que j'aime assez mes amis pour les aimer heureux !

LE COMTE.

Ah ! la fortune est décidément aveugle, car vous valez mieux que moi !... et tenez, Maurice, je ne veux pas vous voler votre amitié : je n'en suis plus digne. J'ai accueilli des soupçons contre votre probité! et tout à l'heure, pendant votre entretien avec ce misérable, j'écoutais !...

MAURICE.

Ah! eh bien! vous avez failli lui sauver la vie! car, moi, j'ai failli l'étrangler !...

LE COMTE.

J'écoutais, et je doutais de vous, quand je suis entré... c'est odieux, n'est-ce pas ?

MAURICE.

Ce n'est pas bien! mais les meilleures âmes ont leurs défaillances! Vous me rendrez peut-être quelque jour l'absolution que je vous donne en ce moment de grand cœur.

Il lui tend la main.

LE COMTE.

De grand cœur! prouvez-le-moi!

MAURICE.

Je vous le dis, mon ami!

LE COMTE.

Il me faut un plus fort témoignage sans lequel je ne crois ni à votre pardon, ni à votre amitié.

MAURICE.

Mais qu'est-ce donc?

LE COMTE.

Acceptez de moi votre part d'héritage!

MAURICE.

Non!

LE COMTE, lui prenant la main.

Maurice, je vous en supplie...

MAURICE.

Mon ami, un seul mot: sur votre honneur, ce que vous me demandez, le feriez-vous? (Le comte baisse la tête sans répondre.) Eh bien! c'est jugé! Mais vous allez voir que je ne suis pas fier... Vous pouvez m'obliger!

LE COMTE.

A la bonne heure!

MAURICE.

J'ai terminé mes études; Prague est un séjour maussade, j'aime les arts, le théâtre; enfin, je désire habiter Vienne... D'ailleurs, cela me rapprochera de vous... Seulement mes ressources... bref, obtenez-moi quelque emploi dans un ministère, à la chancellerie, par exemple, je serai ravi!

LE COMTE.

Mon pauvre ami, rien de plus facile; seulement, c'est trop peu... cela ne compte pas... Voyons, que pourrais-je

donc faire pour contenter mon amitié et pour vous être agréable ?

MAURICE, souriant.

Eh bien !...

LE COMTE.

Quoi donc ?...

MAURICE.

Embrassez-moi !

Ils s'embrassent.

ACTE PREMIER

Une cour du couvent des Franciscains, à Vienne. A gauche, au deuxième plan, dans un angle coupé, le portail d'une chapelle : la porte est ouverte et l'on aperçoit entre les piliers gothiques la lueur des cierges. Des mendiants sont agenouillés sur les degrés du portail. Au fond, les arcades d'un cloître à travers lesquelles on voit le préau couvert de neige. Une croix au milieu du préau. Les arcades se prolongent obliquement sur la droite, rejoignant les bâtiments du couvent. Sur le premier plan, un peu à droite, un vieil if, blanc de givre. Un banc de bois est adossé contre l'arbre ; à la hauteur des premières branches, une madone et une lampe. — La lune jette quelques reflets sur les arcades et sur la neige du préau.

SCÈNE PREMIÈRE

MAURICE, appuyé contre le pilier d'une arcade, regarde les mendiants groupés sur les degrés de la chapelle. MADELEINE, voilée, arrive à gauche, fait quelques pas vers le portail, et redescend la scène en regardant autour d'elle avec inquiétude.

MAURICE.

Vous semblez, madame, chercher quelqu'un? Ne puis-je vous être utile?

MADELEINE, sèchement.

Non, monsieur, je vous remercie. (Elle jette un coup d'œil curieux dans l'intérieur de la chapelle, puis, revenant vers Maurice qui l'observe :) Pardon, monsieur, on m'avait assuré qu'à cette heure je pourrais parler à M. le comte de Glaibach... je veux dire au respec-

table prieur de ce couvent, le père Alexis, je crois, qui s'appelait dans le monde le comte de Glaibach... Je n'ai rencontré personne à l'entrée de cette cour; je ne sais à qui m'adresser.

MAURICE.

Madame, vous trouverez le prieur dans la chapelle, ou si vous l'aimez mieux, vous pouvez l'attendre ici, comme je l'attends moi-même. Il a coutume de traverser cette cour pour rentrer dans le cloître après l'office du soir.

MADELEINE, après un peu d'hésitation.

Je vous suis obligée, monsieur, je vais attendre.

Elle s'assoit sur le banc et s'enveloppe dans sa mante.

MAURICE, après une pause.

Mon Dieu! madame, vous allez me trouver bien indiscret... Veuillez vous en prendre à l'obscurité plutôt qu'à mon naturel... Oserai-je vous demander?...

MADELEINE, l'interrompant.

Permettez, monsieur; ce n'est pas un métier honnête que de se planter à la porte des églises pour faire la cour aux dames. Ces galanteries de sacristain ont quelque chose de ridicule, sinon d'odieux. Je vous dis tout de suite ma manière de voir pour vous épargner des frais d'esprit qui, si peu qu'ils doivent vous coûter, vous rapporteraient moins encore!

MAURICE.

Madame, vous vous méprenez, et souffrez que je vous le dise, avant de se mettre sur une si rude défense, une femme devrait bien s'assurer qu'on l'attaque; autrement elle risque de montrer plus de pruderie que de vertu et de mortifier injustement un galant homme. Excusez, madame, ma sincérité.

Il la salue.

MADELEINE.

C'est à moi de m'excuser si j'ai eu tort. Vous alliez m'adresser une question, une demande, quoi?

MAURICE.

Madame, mon intention était d'offrir au révérend prieur deux souverains pour ses pauvres, et je voulais simplement vous prier de les lui remettre de ma part.

MADELEINE.

Moi! Pourquoi? me connaissez-vous?

MAURICE, souriant.

Non, madame, et j'ajoute que je serais très fâché de vous connaître.

MADELEINE.

Comment? pourquoi?

MAURICE.

Madame, parce que je sais tout le respect qu'on doit dans le monde aux voiles et aux mystères. La manie qu'on a d'en faire des réalités est ce qui gâte principalement la vie. C'est pourquoi je serais désolé de connaître par son nom humain cette gracieuse vision qui m'est apparue ce soir sous les arcades sacrées. C'est le seul souvenir que je veuille garder de cet instant, mais vous y ajouterez, madame, une douceur de plus, si vous daignez vous charger de ma légère aumône.

MADELEINE.

Donnez!

Elle prend les pièces d'or.

MAURICE.

Merci.

MADELEINE.

Mais si vous vivez de poésie, monsieur, vous devez faire assez maigre chère. La poésie ne court pas les chemins!

MAURICE.

Quand on en a le sentiment dans le cœur, je crois qu'on la trouve un peu partout.

MADELEINE.

Vous devez être un homme heureux avec ces idées-là.

MAURICE, s'inclinant.

J'ai des moments heureux!

MADELEINE.

C'est beaucoup. Ce prieur a la réputation d'un esprit élevé et d'un noble cœur, n'est-ce pas? Le connaissez-vous?

MAURICE.

Personnellement, fort peu. Mais il m'inspire, comme à tout le monde, une grande vénération. Je viens souvent le soir ici, à l'heure où il quitte la chapelle!... Le soir, vous l'ignorez sans doute, madame, mais les cœurs faibles sont plus faibles encore et plus troublés... Eh bien! la vue seule de ce vieillard, qui a traversé toutes les tentations de la vie et qui les a vaincues, me pénètre de je ne sais quelle sérénité... Mais mon Dieu! madame, j'abuse de votre bonté... Je me retire... Que le ciel vous rende la douce émotion que j'emporte d'ici!

Il salue pour se retirer.

MADELEINE, se levant.

Pardon! monsieur, ne puis-je savoir? Y aurait-il de l'indiscrétion?... (Le prieur paraît sur le seuil de la chapelle.) (Musique.) C'est ce vieillard?

MAURICE.

Oui, madame... Vous me demandiez, madame?...

MADELEINE.

Rien! adieu!

Maurice la salue et s'éloigne par le fond à gauche.

SCÈNE II

MADELEINE, LE PRIEUR*. Le prieur s'arrête un moment sur le seuil de la chapelle, à gauche, distribuant des aumônes aux pauvres prosternés devant lui. Les mendiants s'éloignent. Le vieillard descend les degrés et se dirige lentement vers le cloître. Madeleine, debout, le regarde avec une sorte d'anxiété.

LE PRIEUR, apercevant Madeleine, s'arrête.

Vous désirez me parler, madame?

MADELEINE.

Oui, monsieur. (Se reprenant à voix basse.) Oui, mon père.

LE PRIEUR.

Mais, mon enfant, la soirée est un peu froide. Je dis pour vous, car moi, je suis peu sensible à cela... Si nous entrions dans la chapelle?

MADELEINE.

Mon père, je n'ai pas froid... et je n'ai que deux paroles à vous dire...

LE PRIEUR.

C'est que je suis un peu las. Mais enfin, si vous ne craignez pas. (Il s'assoit sur le banc.) Asseyez-vous, mon enfant.

MADELEINE, hésitant.

Mon père...

LE PRIEUR.

Asseyez-vous donc**!

MADELEINE, s'asseyant timidement à l'extrémité du banc.

Je vous apporte, mon père, cinq cents florins pour vos pauvres.

* Le prieur, Madeleine.
** Madeleine, le prieur.

LE PRIEUR.

De quelle part, ma fille?

MADELEINE.

De la mienne.

LE PRIEUR.

Vous paraissez bien jeune, mon enfant, pour disposer d'une somme aussi considérable.

MADELEINE paraît hésiter, puis levant son voile.

Mon père, je suis la Madeleine du Théâtre-Impérial.

LE PRIEUR.

Ah! donnez, mademoiselle, je m'en charge de grand cœur.

MADELEINE.

J'ai aussi à vous remettre dans la même intention deux souverains de la part d'un jeune homme que je ne connais pas et qui se trouvait là quand je suis arrivée... Eh bien! qu'est-ce que j'ai donc fait de ces deux souverains?... N'importe, en voici deux autres. Vous le connaissez peut-être, vous, mon père, ce jeune homme?

LE PRIEUR.

Je ne sais... Je ne l'ai pas aperçu!

MADELEINE.

Pardon... Je pensais que peut-être... (Elle se lève après un silence d'embarras.) Je vous remercie bien, mon père.

LE PRIEUR.

C'est à moi de vous remercier, mademoiselle. Vous me quittez bien vite; c'est que vous jouez ce soir une pièce nouvelle, je crois?

MADELEINE.

Comment, mon père, vous savez ces misères?

LE PRIEUR.

Mon Dieu! autrefois, quand je vivais dans le monde,

j'aimais beaucoup le théâtre... Et maintenant encore, de loin, je ne puis m'empêcher d'y prendre intérêt... Je sais que vous avez beaucoup de talent, mademoiselle, et je suis très content de vous avoir vue.

MADELEINE.

Vous êtes bien aimable et bien bon, mon père.

LE PRIEUR.

Eh! mon enfant, la bonté est le seul charme qui soit permis aux vieillards; si on ne l'avait pas, on ferait peur... Voyons, ma fille, vous m'avez donné une commission pour les pauvres, n'en auriez-vous pas une aussi pour le maître de cette maison? Je m'en chargerais avec plus de joie encore.

MADELEINE.

Ah! mon père, voilà ce que je craignais, et voilà pourquoi je voulais m'en aller... Je vous assure que je suis venue ici uniquement pour ce que je vous ai dit, car, par malheur, excusez ma franchise bohème... c'est ma seule vertu... je ne crois à rien, ni à Dieu, ni à diable... Je crois aux pauvres, parce que j'en vois, et je leur apporte cinq cents florins dont je n'ai que faire... Voilà tout.

LE PRIEUR, souriant.

Oh! mademoiselle Madeleine!

MADELEINE.

Oh! mon père, c'est comme cela. Ne cherchez pas le doigt de Dieu... il n'y est pas!

LE PRIEUR.

Je vous demande pardon, mademoiselle; permettez-moi de vous dire que vous ne vous y connaissez pas comme moi. Voyons, pourquoi êtes-vous venue vous-même m'apporter votre aumône?

MADELEINE.

Je ne sais... une fantaisie.

LE PRIEUR.

Oui... Je gage que vous êtes venue à pied!

MADELEINE.

Sans doute, mais qu'est-ce que cela prouve?

LE PRIEUR.

Cela prouve, mon enfant... Ne criez pas... Je vais toucher à la plaie de votre vie... Cela prouve que vous vous ennuyez.

MADELEINE.

Moi, mon père, m'ennuyer! Mais, grand Dieu! savez-vous bien ce que c'est que la Madeleine du Théâtre-Impérial, mon père? Elle est née sous un joyeux rayon de soleil qui n'a plus quitté son front! Sa vie est une fête qui n'a pas de lendemains... Les fleurs poussent le matin sous ses pieds et pleuvent sur sa tête le soir. C'est une créature aimée de la fortune, applaudie, adorée, heureuse de vivre, qui promène à travers le monde ébloui sa gaieté sans trêve et son insouciance éternelle! Voilà comme je m'ennuie, mon père!

LE PRIEUR.

Vous me jugerez opiniâtre, mademoiselle, mais j'en suis pour ce que j'ai dit. Vous vous ennuyez (Avec force.), et mortellement!

MADELEINE, se rasseyant brusquement et d'une voix sombre.

Eh bien! c'est vrai! avec tout cela, je m'ennuie, et mortellement, c'est le mot! Et voilà pourquoi je me suis mise en marche ce soir brusquement pour aller de rivage en rivage, je ne savais où... ici d'abord, consulter les sages et les saints sur le mal étrange qui a fondu sur moi tout à coup, et qui me dévore au milieu de mes triomphes et de ma splendeur!

LE PRIEUR, avec gravité.

Ce mal est le bien suprême, ma fille, et son nom, c'est l'âme.

MADELEINE, amèrement.

L'âme!... je ne connais pas cela, mon père... Je n'y crois pas!

LE PRIEUR.

Non... vous n'y croyez pas... Et cependant cette vie brillante que vous me décriviez tout à l'heure, Madeleine, quelles joies refuse-t-elle à vos sens ou à votre esprit? S'il n'y a rien de plus en vous, pourquoi souffrez-vous? Cette voix dont le gémissement vous trouble au milieu de votre ivresse, d'où vient-elle, dites-le-moi?

MADELEINE.

Mon père...

Elle se lève.

LE PRIEUR, se levant.

Ah! c'est qu'il y a, ma fille, je l'ai éprouvé, il y a dans la vie de tous ceux qui ont égaré leur jeunesse, une heure inévitable, solennelle, où le principe divin qu'ils ont pu endormir, mais non étouffer, se réveille et leur parle! Il prononce à leur oreille avec un attrait irrésistible des mots inconnus : devoir, piété, sacrifice... C'est l'heure où les libertins et les courtisanes, éloignés soudain par un morne dégoût de tout ce qui leur fut cher, rôdent furtivement autour de la vertu, n'osant l'approcher et voulant la connaître. C'est l'heure, ma fille, où les reines de beauté ôtant leurs diamants avec pudeur, et se couvrant de leurs robes les plus simples, s'échappent de leurs palais pour venir à pied, dans la neige, faire visite aux pauvres!

MADELEINE.

Ah! mon père, ne me poussez pas! car si je croyais à cela, si je croyais à Dieu, ce serait donc pour le maudire, ce Dieu qui m'aurait jetée, seule, sans guide, avant l'âge de raison, dans une vie irréparable, ne me laissant, le jour où cette vie me ferait horreur, d'autre ressource que le désespoir!

LE PRIEUR.

Ma fille, ceux que les vices du monde ont placés hors de la loi commune, croyez que l'éternelle bonté ne les abandonne pas! Elle leur réserve plus d'un moyen de consolation, de salut, et celui qu'elle vous garde est peut-être le plus doux et le plus puissant de tous...

MADELEINE.

De quoi parlez-vous, mon père?

LE PRIEUR.

Mon enfant, ces vertus, ces joies, ces douleurs même dont vous êtes altérée, un seul sentiment peut vous les donner toutes, si jamais il jaillit pour vous d'une source pure.

MADELEINE.

Mon père, je ne sais si je vous comprends, mais jamais tendresse humaine n'est entrée ni n'entrera dans ce sein de marbre.

LE PRIEUR.

Le marbre ne reçoit qu'une empreinte, mais éternelle!

MADELEINE.

Mon père, il n'est pas de souffle humain qui puisse éveiller une étincelle dans cet amas de cendres que j'ai à la place du cœur.

LE PRIEUR.

La foudre enflamme jusqu'aux cendres, Madeleine, et vous serez frappée de la foudre... Allez en paix, mon enfant.

MADELEINE.

Ah! mon père, si un sentiment pur et profond pouvait me donner la foi, le respect que vous m'inspirez eût fait ce miracle!

LE PRIEUR.

Quand vous inspirerez vous-même ce respect à un hon-

nête homme que vous aimerez, alors, Madeleine, je vous reverrai consolée et croyante.

MADELEINE.

Jamais, mon père. Adieu!

LE PRIEUR.

Peut-être demain. Au revoir!

Il s'éloigne, et, près d'entrer dans le cloître, il envoie à Madeleine une bénédiction de la main.

SCÈNE III

MADELEINE, ZACHARIE, VIEUX SACRISTAIN. Quand le prieur s'est éloigné, Madeleine fait quelques pas vers le fond à droite, semblant chercher quelqu'un. Zacharie sort de la chapelle, et se met en devoir d'éteindre une lampe qui éclaire le portail. Madeleine s'approche de lui.

MADELEINE.

Pardon, mon ami!

ZACHARIE, d'une voix faible et dolente.

Qu'est-ce qu'il y a, ma bonne dame?

MADELEINE.

Vous n'avez pas vu un jeune homme qui était là... dans cette cour... il y a un quart d'heure environ... et que je pensais retrouver?

ZACHARIE.

Dans cette cour?

MADELEINE.

Oui.

ZACHARIE.

Un jeune homme?

MADELEINE.

Oui, un jeune homme, vêtu de noir.

ZACHARIE.

Vêtu de noir?

MADELEINE.

Enfin, l'avez-vous vu, oui ou non?

ZACHARIE.

Attendez donc! Oui, je crois que je l'ai vu.

MADELEINE.

Voyons, tâchez de vous rappeler. Un jeune homme pas très grand... les yeux noirs... l'air grave... la voix douce...

ZACHARIE.

La voix douce... Oh! oui... oui... attendez!... Non, je ne le connais pas, ma chère dame!

MADELEINE.

Ah çà! mais vous êtes idiot, mon brave homme! Il fallait le dire! Allons chez Mattéus.

Elle s'éloigne.

ZACHARIE, seul.

Elle est folle! C'est une folle! (Joignant les mains.) Pauvre femme!

ACTE DEUXIÈME

Chez le docteur Mattéus. — Une haute chambre voûtée servant de laboratoire au docteur. — Des alambics, des sphères, de vieilles armes. — Au fond, à gauche, une large fenêtre à petits vitraux. — Une cage à droite de la fenêtre; au fond, une porte percée d'un guichet. — A gauche une porte. Escabeau. Mattéus est assis dans un grand fauteuil à droite, près d'une table éclairée par une lampe. — Il lit un vieux manuscrit, en surveillant par intervalles un alambic placé à droite sur un fourneau.

SCÈNE PREMIÈRE

MATTÉUS, respirant avec force.

Hum! cela sent fort mauvais chez moi! Si j'ouvrais un peu la fenêtre... Oui, car décidément on n'y peut pas tenir... (Il se lève.) Je ne suis pourtant pas délicat... mais vraiment ce diable de poison infecte... (Se penchant sur le fourneau.) C'est vous, drôle, qui répandez ces parfums de l'autre monde!... Nous voulons donc tuer papa. — Ouvrons la fenêtre! (Il va l'ouvrir.) Ah! la lune est magnifique ce soir! Voilà toute la ville de Vienne pareille, sous ce voile blanchâtre, à ces cités fantastiques que le voyageur croit apercevoir dans les mirages polaires!... La lune elle-même doit présenter sur sa surface des spectacles analogues! (Agaçant une tourterelle qui est dans la cage.) Eh bien! Jessica, ma charmante, nous allons donc faire une petite expérience, tout à l'heure, nous deux, eh? Ah! ah! ça va être gentil, ça!... (On frappe au fond.) On a frappé. (Il tire le guichet et regarde.)

Ah! c'est le petit Maurice... (Il ouvre la porte.) Entre, mon ami... entre, mon enfant...

SCÈNE II

MAURICE, MATTÉUS.

MAURICE, entrant gaiement.

Bonjour, docteur! (Il tousse.) Ah! seigneur Dieu, quelle cuisine infernale faites-vous donc ce soir, vieux père?

MATTÉUS, après avoir fermé la porte.

N'est-ce pas, cela sent mauvais?... (Il rit.) Mais j'ai ouvert la fenêtre... (Il lui prend le bras.) Je suis enchanté de te voir ce soir, mon fils... Mon affection pour toi, la seule que j'aie jamais connue, se développe chaque jour davantage. Oui, vraiment, je t'aime, non pas parce que tu m'as sauvé la vie l'an passé en me retirant du Danube, car tu n'as fait qu'obéir à ton instinct.... mais parce que ta franche et verte nature me plaît, parce que tu me maltraites, et que ta conversation incisive est salutaire à ma vieillesse; elle me préserve de la torpeur... Et toi, méchant enfant, m'aimes-tu un peu, voyons?

Il va à sa table.

MAURICE.

Moi? Vous m'intéressez, voilà tout! J'aime à voir trotter devant moi ce fantôme d'alchimiste que j'ai eu le bonheur de découvrir en plein dix-neuvième siècle. Je t'aime enfin, Mattéus, parce que tu es pittoresque... Du reste, je te méprise profondément... tu sais... (Mattéus sourit.) Encore quelque poison qui cuit là, je parie!

MATTÉUS.

Que veux-tu, mon ami? Il faut bien se distraire. Je sors

peu maintenant... je ne fais plus de médecine... J'ai dû me créer quelques amusements dans mon intérieur.

Il s'assied dans son fauteuil.

MAURICE.

Quelques amusements, vieux criminel!... (*Il s'assied sur l'escabeau.*) Ah çà! Mattéus, explique-moi donc une bonne fois le mystère de ta hideuse organisation!

MATTÉUS.

Mon ami, tu me plaisantes d'une manière un peu vive, mais charmante d'ailleurs. Continue...

MAURICE.

Eh bien! voyons. Tu avais reçu de grands dons! pourquoi n'en as-tu jamais fait usage qu'au profit de ton infâme égoïsme? Tu es un savant médecin, et jamais tu n'as soulagé gratuitement une souffrance. Tu as amassé des monceaux d'or, et jamais une obole n'a passé de ta main dans celle d'un pauvre... Tu es plein de jours et d'expérience, et jamais un bon conseil n'est sorti de tes lèvres... Tu es un grand chimiste, enfin, et tu n'appliques ta science qu'à des découvertes malsaines et perverses. Eh bien! parle! Pourquoi es-tu ce que tu es? Pourquoi toujours le mal, jamais le bien? Dis-moi cela!

MATTÉUS.

Mon ami, c'est exactement comme si tu me demandais pourquoi j'ai le nez romain au lieu de l'avoir à la chinoise... Le problème que chacun poursuit en cette vie, c'est de s'amuser le plus possible, suivant ses goûts... Eh bien! moi, si pour m'amuser je faisais des choses qui m'ennuient, — ce que tu appelles le bien, par exemple, — je serais stupide!... D'ailleurs, pour moi, vois-tu, le bien, le mal..., patati, patata, c'est puéril!

Il se lève.

MAURICE.

Tu es bien sûr, vieillard?

MATTÉUS, dédaigneux.

Pouh!

Il prend un petit instrument de bois et remue le poison.

MAURICE.

C'est que si tu veux te repentir, tu n'as que le temps.

MATTÉUS.

Me repentir... Tu me divertis extrêmement, jeune homme.

MAURICE, se levant et allant à la table.

Je ne voudrais pas t'effrayer après ton repas, Mattéus, mais ta mort est nécessairement prochaine. Tu sais, à ton âge...

MATTÉUS, étendant la main vers lui.

La tienne le serait davantage, drôle, si je secouais sur toi ce goupillon.

MAURICE, saisissant un poignard sur la table et sautant à la gorge du vieillard.

Essaye!

MATTÉUS, se débattant.

Eh bien! Maurice!

MAURICE.

Ah! ah! à nous deux, là, vieux maudit!

Il le tient dompté sous sa main.

MATTÉUS, riant.

Folâtre, va!... Tu es ce soir d'une gaieté délicieuse, mon cher enfant! D'où viens-tu? Est-ce que tu as dîné chez ton ministre?

MAURICE, allant à gauche s'asseoir sur l'escabeau.

Non; mais j'ai eu ce soir, à la porte d'une église, une aventure qui m'a laissé une impression charmante.

MATTÉUS.

A la porte d'une église? Qu'allais-tu faire là?

MAURICE.

Rien... J'aime l'aspect des églises le soir, et tu connais

mon système... Quand j'ai travaillé tout le jour, je me mets en marche par la ville... Je rencontre çà et là sur mon chemin des idylles, des poèmes, des romans en action... Je rentre chez moi, j'y rêve, je m'endors, et je suis heureux!

MATTÉUS, ricanant.

Oui... et cela te suffit?

MAURICE.

Oui.

MATTÉUS.

Bah! et les bergères?

MAURICE.

Docteur, après avoir longtemps cherché et beaucoup souffert, j'ai reconnu qu'un homme, pour son bonheur et son honneur, ne devait mêler sérieusement à sa vie que deux femmes, sa mère et la mère de ses enfants. Hors de là, entre ces deux créatures sacrées, il n'y a qu'illusions douloureuses et ridicules... dont je suis à jamais détaché.

MATTÉUS.

Tu es bien sûr, jeune homme?

MAURICE.

Je n'y tiens plus du moins que par un fil qui sera bientôt rompu... car j'y emploie toute ma force.

MATTÉUS.

Ce fil, c'est un amour?

MAURICE.

Non; c'est une haine! (On frappe.) On frappe, Mattéus.

MATTÉUS, regardant à travers le guichet.

Tiens! tiens! fort bizarre cela!

MAURICE.

Quoi donc?

MATTÉUS.

Viens donc, petit Maurice.

MAURICE, regardant.

Une femme! une femme voilée! Dieu juste! ma vision du cloître Saint-Étienne!... Est-ce que tu connais cette femme?

Ils redescendent.

MATTÉUS.

Bon! Est-ce qu'il y a dans Vienne deux tournures semblables? C'est la Madeleine du Théâtre-Impérial. (On frappe.) On y va!

Il remonte.

MAURICE.

Madeleine... C'était elle!... Je l'avais pressenti.

MATTÉUS, se retournant et le regardant.

Eh bien! qu'est-ce que c'est? Tu as rougi, mon enfant? Qu'est-ce que c'est donc, hein! mon petit philosophe?

MAURICE.

Tais-toi, et oublie que je suis là.

Il entre à gauche.

MATTÉUS.

Ah! voilà le fil! (On frappe.) Voilà!

Il ouvre la porte.

SCÈNE III

MATTÉUS, MADELEINE.

MADELEINE, sur le seuil.

Le docteur Wolfram Mattéus?

MATTÉUS, d'un ton galant.

Il est sous vos yeux, charmante dame... C'est le vieillard en robe de chambre feuille morte qui vous parle.

MADELEINE le regarde et éclate de rire.

Pardon, monsieur, je ne sais ce qui me prend... C'est nerveux, je crois...

MATTÉUS, fermant la porte.

Riez, riez, mon enfant... Je sais que mon aspect est un peu singulier... D'ailleurs votre rire est doux comme une cascade en juillet. (Il prend l'escabeau tout en parlant et le porte près de son fauteuil.) Pourquoi suis-je pauvre, fillette? Je vous le solderais en perles fines... Asseyez-vous au moins sur cet escabeau, le seul que la nécessité ne m'ait pas réduit à brûler.

MADELEINE, elle s'assied.

J'accepte, généreux vieillard... docteur. On m'a dit que vous disiez la bonne aventure, et que vous vendiez du poison?

MATTÉUS, s'asseyant.

Pardon, ma gracieuse, on vous a trompée. La loi ne me permet point cela, et j'ai toujours respecté la loi avec scrupule... Je donne des conseils, et je vends des produits chimiques.

MADELEINE.

Soit! Eh bien! conseillez-moi d'abord, nous verrons ensuite... Vous avez vécu de longs jours, docteur, et vous devez être un sage!

MATTÉUS.

J'en ai la prétention, mon enfant.

MADELEINE.

Me connaissez-vous?

MATTÉUS.

Si je vous connais, mignonne?... Jeunesse, beauté et talent... joie des yeux et tourment des cœurs!... Oui, Madeleine, je te connais!

MADELEINE.

Eh bien! puisque vous me connaissez, vous savez quelle fête est ma vie! Croiriez-vous que je ne suis pas heureuse?

MATTÉUS.

Bah! vraiment?

MADELEINE.

Non... Depuis quelque temps... au fond de tous les plaisirs, de tous les succès, je ne trouve que lassitude morne et dégoût profond... Le passé me pèse, le présent m'ennuie... l'avenir...

MATTÉUS.

T'épouvante... Bon! n'achève pas... Je connais ton mal! Du sein de ta gloire, tu jettes un regard d'envie sur le pot-au-feu des mères de famille!... Tu jalouses les femmes des bourgmestres! n'est-ce pas cela?

MADELEINE.

Peut-être!

MATTÉUS.

Ah! ah! Ainsi, ma fille, malgré l'intelligence d'élite que ton front dénonce, le préjugé banal te trouble et t'étourdit?

MADELEINE.

Oui; il me semble quelquefois que j'aimerais mieux autour de mon nom moins d'éclat et plus de respect...

MATTÉUS.

Du respect, je n'en vends pas, et je ne puis rien pour toi... car le bonheur n'est réservé qu'aux êtres forts, et tu es faible comme un enfant dans ses langes.

MADELEINE.

Je ne me crois pas faible, docteur, et cependant...

MATTÉUS.

Ne me dis pas que tu n'es pas faible! Si tu ne l'étais pas, que te ferait la criaillerie de la foule imbécile et ja-

louse? Voyons, qui donc te méprise, dis? Des hommes qu'un seul de tes regards fait tes esclaves et jette à tes pieds, des femmes qui te disputent tes amants, et qui, au sortir du théâtre, vont furtivement chez ta marchande de modes mendier le secret de tes toilettes!

MADELEINE.

C'est assez vrai!

MATTÉUS.

Eh! mon Dieu! regarde-moi donc! Je suis vieux, pauvre, haï... méprisé...

MADELEINE.

Et vous êtes heureux?

MATTÉUS.

Je le suis parfaitement, parce que ceux qui me méprisent, je leur rends leur mépris au centuple, parce que je dédaigne profondément les grands mots sonores au nom desquels ils me condamnent, parce que de tous ceux qui crient quand je passe : « Oh! l'impie! le sorcier! l'avare! » il n'en est pas un seul, est-ce que je ne le sais pas? qui ne me fît un pont de son corps sur le ruisseau de la rue, si j'entr'ouvrais pour lui un des sacs entassés dans mes caves!

MADELEINE.

Ah! vous êtes pauvre, et vous avez des sacs dans vos caves!

MATTÉUS, se levant, et parlant avec une exaltation croissante.

Dans mes caves, il y a des tonnes d'or, et, appuyé là-dessus, je ne changerais pas ce galetas contre le palais impérial! Tu me demandes si je suis heureux, Madeleine? De quelle boue immonde est pétri ton cerveau, si tu ne comprends pas mon bonheur! mon bonheur est immense, il est complet, parce que je possède les deux suprêmes puissances de ce siècle et des siècles à venir : la science et l'or! Par la science, j'ai vaincu et foulé aux pieds toutes

les superstitions, tous les fantômes, toutes les vaines terreurs qui entravent l'intelligence humaine; par la magie de l'or, il n'y a pas de volupté terrestre dont je ne puisse vider la coupe à ma fantaisie! La science et l'or, entends-tu? avec cela, je suis maître de moi — et des autres... Je ne crains rien! et je puis tout! J'ai le calme de la force et les ivresses de la puissance! J'ai la sérénité des morts avec toutes les joies des vivants! (Avec calme.) Voilà la sagesse, voilà, ma fille, le bonheur vrai, unique, le seul qui soit digne d'un être intelligent! Il n'est accessible sans doute qu'aux créatures privilégiées du hasard; mais tu es de celles-là... J'ai eu la science, tu as la beauté!

Il retourne s'asseoir.

MADELEINE.

Je crois que vous avez raison.

MATTÉUS.

Je le crois aussi.

MADELEINE, passant devant Mattéus et allant s'accouder sur la petite table

Mais enfin, si, après avoir essayé de votre philosophie, docteur, on s'ennuie toujours?

MATTÉUS, gaiement.

Alors, que veux-tu, ma mignonne! on s'en va, on va paisiblement dans le sein de la nature se reposer et faire germer les fleurs.

MADELEINE.

Et l'âme?

MATTÉUS.

Hein!

MADELEINE.

Vous ne croyez pas à l'âme, vous?

MATTÉUS.

J'y crois d'autant plus, ma belle, que j'ai eu souvent l'avantage de la voir et de la toucher — Un jour, en par-

ticulier, j'avais été appelé auprès d'un jeune militaire, à qui un éclat d'obus avait enlevé un morceau de crâne. (Lui posant la main sur la tête.) C'était à peu près à cette place... par le trou on voyait battre la cervelle... j'y mis la main.

MADELEINE, se retirant.

Oh! l'horreur!

MATTÉUS.

A chaque pression de ma main, l'homme devenait idiot... C'était son âme que je tenais... Eh! eh! tu comprends, fillette! tu comprends qu'après cela il me serait difficile de ne pas y croire.

MADELEINE, passant à gauche.

Quel vilain homme vous faites, allez! Est-ce qu'il en mourut, ce militaire?

MATTÉUS.

Ce militaire? Je ne saurais pas te dire au juste. — Ah! si fait... il dut en mourir; car je me souviens maintenant que j'ai là sa tête dans une armoire. (Il se lève.) Je vais même, si tu le désires...

MADELEINE.

Non, merci; vous êtes trop aimable!

L'horloge sonne sept heures.

MATTÉUS.

Ah! pardon, ma toute belle, mais cette horloge m'avertit du terme d'une expérience intéressante... qui, du reste, n'est pas étrangère à l'objet de notre entretien.

Il s'approche du fourneau.

MADELEINE.

C'est du poison, cela?

MATTÉUS.

Je le crois, mon ange. Mais nous allons nous en assurer. (Il trempe un tube de verre dans le poison.) Remarque, ma fille... je prends de cette substance une simple gouttelette au bout

de ce chalumeau... (Il s'approche de la fenêtre. — Madeleine le suit.) J'ai là, dans cette cage, une tourterelle, une palombe que j'ai nommée Jessica, et dont les doux roucoulements ont depuis deux années charmé mes travaux.

MADELEINE.

Vous n'allez pas tuer cette pauvre bête?

MATTÉUS.

Permettez... Jessica m'est chère. Madame... voyons ça, ma belle! montrez votre joli bec rose à votre vieux maître.

MADELEINE.

Oh! non!

MATTÉUS.

Jessica m'est chère, dis-je... (Il approche le chalumeau du bec de la tourterelle qui tombe foudroyée.), mais la science m'est plus chère que ne l'était Jessica. *Vixit!*

MADELEINE.

Ah! vous ne me persuaderez pas que ce soit bien, ce que vous venez de faire là, voyez-vous!

MATTÉUS.

Ma belle, c'est indifférent, comme tout! (Il est allé à son fourneau, lui présentant une fiole.) Cinquante ducats!

MADELEINE.

Les voici. Adieu, religieux vieillard.

MATTÉUS.

Adieu, jeune femme... Ah! celui qui t'aimera d'amour sincère sera un drôle bien heureux... eh! eh! un bienheureux drôle.

Il la conduit jusqu'à la porte. Madeleine sort.

SCÈNE IV

MAURICE, MATTÉUS.

Maurice rentre de gauche. — Mattéus le regarde en souriant.

MAURICE, après une pause.

Merci, Mattéus.

MATTÉUS.

Pourquoi me remercies-tu, mon ami?

Il prend l'escabeau qui était près du fauteuil et le place au milieu du théâtre.

MAURICE.

Mais pour le service que tu viens de rendre à l'humanité en général, et en particulier à moi, en donnant à cette honnête personne un remède suprême à ses ennuis.

MATTÉUS, l'observant.

Ah çà! que t'a-t-elle donc fait cette pauvre enfant?

MAURICE.

Rien! Je ne la connais pas. Je ne l'ai jamais vue qu'au théâtre... Seulement ce vice insolent et triomphant m'irrite... et puis un brave garçon que je connaissais s'est tué pour elle... Enfin, je la hais, et je serai enchanté pour mon compte... Mais es-tu bien sûr de ton poison, au moins?

MATTÉUS.

Comme de moi-même, mon ami.

MAURICE.

Et tu crois sérieusement qu'elle le prendra, ce poison?

MATTÉUS.

D'après ce qu'elle me disait en sortant, je le crois.

MAURICE, avec une vivacité inquiète.

Comment! ce soir! tu crois! tout de suite?

MATTÉUS.

Peut-être même est-ce déjà fait, et la charmante Madeleine a-t-elle rejoint cette pauvre Jessica. (Il lui prend la main.) Eh bien ! qu'est-ce que tu as donc, mon garçon?

MAURICE.

Pourquoi me regardes-tu comme cela, toi?

MATTÉUS.

Mon ami, parce que j'observe en toi un intéressant effet de la lutte des passions : ainsi, au moment même où tu te dis heureux et satisfait, l'état déplorable de ta circulation m'avertit que tu vas te trouver mal... je te dis que tu te trouves mal... Voyons, assieds-toi, nigaud (Maurice tombe sur l'escabeau.), et remets-toi. Elle ne se tuera pas, va, n'aie pas peur... ces femmes-là ont toujours un poignard et du poison sur leur étagère... elle ne se tuera pas... et tu auras tout le temps de filer ta quenouille à ses pieds.

MAURICE, se levant.

Eh bien! oui, je l'aime; après? Le mal n'est pas de ressentir ces indignes amours... il n'y a pas d'honnête homme qui ne soit exposé à ces surprises... le mal est de s'y abandonner lâchement. Est-ce que je l'ai fait? Il y a un an que je l'aime... que je l'aime follement... je la voyais au théâtre... j'admirais son talent... sa beauté... et tout à coup j'ai senti cette odieuse passion m'entrer dans le cœur... Eh bien! dès ce moment, le théâtre était ma plus chère distraction, tu le sais... j'y ai renoncé... Vingt fois des amis qui la connaissent, cette femme, m'ont offert de me présenter à elle... j'ai refusé... On m'offrirait... tiens!... toi, Mattéus... tu m'offrirais tout ton or pour le jeter à ses pieds, je refuserais... et elle-même serait là, — elle dont la pensée brûle mon sang et dont l'image flamboie devant mes yeux jusque dans mon sommeil, — elle serait

là à genoux, me suppliant de lui dire un seul mot d'amour, — je refuserais *.

MATTÉUS.

Bah! enfant! et pourquoi?

MAURICE.

Pourquoi? Parce que, moi, je ne crois pas seulement à l'instinct, entends-tu? parce que je sens là, Mattéus, et contre ce simple sentiment, tous tes raisonnements sont de pauvres subtilités, va, — je sens qu'il y a quelque chose de plus beau, de plus doux, de plus vrai que le plaisir... Il y a l'honneur, la dignité de la vie et l'estime de soi! — Voilà les biens que j'ai gardés, et que je veux garder toujours, aux dépens de mon repos, au prix de l'insomnie, de la fièvre, de la douleur, au prix de ma vie, s'il le faut! — Adieu!

Il sort par le fond.

MATTÉUS, seul.

C'est fort beau ce qu'il m'a dit là! Mais dans un mois il sera son amant.

* Mattéus, Maurice.

ACTE TROISIÈME

La loge de Madeleine. — A gauche, un divan, fauteuils. Au fond, à gauche, la porte d'entrée, puis une fenêtre. — Premier plan. — Une petite table. — A droite un paravent repoussé vers le fond de la loge : une toilette d'actrice, avec tous les accessoires.

SCÈNE PREMIÈRE

On entend au dehors un bruit d'applaudissements et des clameurs enthousiastes. Deux garçons de théâtre entrent d'abord portant des bouquets, et se tiennent de chaque côté de la porte; puis entre MADELEINE, en toilette de théâtre, portant un énorme bouquet; elle est suivie de GERTRUDE, qui porte aussi des bouquets.

MADELEINE.

Merci, merci! mettez tout ça là! (Les domestiques déposent les bouquets sur le divan et sortent.) Ils sont tous fous, ma parole! Ils ont failli m'assommer.

Elle dépose deux bouquets sur la toilette.

GERTRUDE.

C'est qu'aussi mademoiselle a joué comme un ange, ce soir!

MADELEINE, ôtant sa mantille.

Voyons, ma bonne, est-ce que je ne joue pas toujours comme un ange?

GERTRUDE.

Oh! bien certainement, mademoiselle.

MADELEINE, passant à gauche.

Eh bien! alors, qu'est-ce que tu chantes? (Elle se laisse tomber sur le canapé.) Ouf! que je suis lasse! — Gertrude!

GERTRUDE.

Mademoiselle!

MADELEINE.

Quel dommage que tu ne sois pas sorcière, ma pauvre fille!

GERTRUDE.

Pourquoi, mademoiselle?

MADELEINE.

Parce que tu ferais ta fortune en une minute. Dis-moi le nom d'un jeune homme que j'ai rencontré ce soir à la porte d'une église, et je te donne cent mille florins!

GERTRUDE.

Quel jeune homme, mademoiselle?

MADELEINE.

Puisque je te le demande... Un étranger probablement... S'il était de Vienne, je l'aurais vu quelquefois au théâtre... oui... je l'aurais certainement remarqué... il ne ressemble pas à tout le monde... On voudrait avoir un frère comme lui. Ah! je suis folle! (Elle se lève.) Voyons, enlève-moi ces épingles... c'est bien... Maintenant, tu peux t'en aller... Je vais arranger mes cheveux, mettre mon rouge, et quand il sera temps, je t'appellerai pour ma robe.

Elle retourne à sa toilette.

GERTRUDE.

Mademoiselle a encore une pièce?

MADELEINE.

Oui... un acte, à la fin... Va... (On frappe.) Vois donc qui est là!

GERTRUDE.

Mademoiselle, il y a lord Sheffied, le duc d'Estival et le prince Erloff.

MADELEINE.

Entrez, messieurs, entrez!

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, LE DUC D'ESTIVAL, LE PRINCE ERLOFF, LORD SHEFFIED*. Ils entrent tous trois en battant des mains. — Gertrude reste près de la porte.

D'ESTIVAL.

Brava! brava!

ERLOFF.

Éblouissante! divine!

SHEFFIED, léger accent anglais.

Oh! admirable!

MADELEINE.

Bon! bon! c'est entendu!... Mais il faut que je vous gronde... Vous êtes trois traîtres!

D'ESTIVAL et ERLOFF.

Ah!... comment cela?

MADELEINE.

Je vais vous le dire. (On frappe.) Vois donc, ma fille.

GERTRUDE, tenant la portière soulevée.

Mademoiselle, c'est l'auteur!

MADELEINE.

Ah! je n'y suis pas!... Monsieur, je n'y suis pas!

* Erloff, Gertrude, d'Estival, Madeleine, Sheffied.



L'AUTEUR, *en dehors, d'une voix timide.*

Mon Dieu ! je voulais seulement...

MADELEINE.

Vous rouler à mes pieds... Oui... oui... C'est bien !

L'AUTEUR.

Oh ! vous embrasser, mademoiselle !

MADELEINE.

M'embrasser !... Non... non... vous avez eu assez d'émotions comme cela... Allez vous jeter dans les bras de votre famille, brave jeune homme !

L'AUTEUR.

Je vais attendre...

Sheffied redescend et passe à l'extrême droite.

MADELEINE.

C'est inutile ! je repose... Va, ma bonne, renvoie-le. — Dis-lui que je l'adore et qu'il s'en aille !... Il m'ennuie ! (*Gertrude sort. Madeleine à la porte, prêtant l'oreille.*) Il embrasse l'habilleuse, ma parole ! Ces poètes n'ont pas de mœurs ! (*Revenant vers les trois hommes qui l'ont écoutée en riant.*) Je disais donc, messieurs, que vous êtes trois traîtres... Et d'abord, vous, milord, je vous prie de reprendre votre projectile. Le bouquet suffisait sans le bracelet. Savez-vous ce que vous avez fait, malheureux, avec votre bracelet ?

SHEFFIED.

J'ai fait quoi... ?

MADELEINE, *le regardant en face.*

Vous avez tué le souffleur !

SHEFFIED.

Oh ! vrai ?... le souffleur ?... Je n'ai pas remarqué... Il était marié ?

MADELEINE, *l'imitant.*

Oh ! pourquoi ?

SHEFFIED.

Je ferai une pension... Mais vous plaisantez peut-être?

MADELEINE.

Oui, peut-être... Mais je ne plaisante pas en vous priant de reprendre ce bracelet, et vous, d'Estival, vos émeraudes, et vous, Erloff, vos verroteries! assez proprettes d'ailleurs, il faut être juste!

SHEFFIED.

Oh! non!

D'ESTIVAL.

Ah! mademoiselle!

ERLOFF.

De grâce!

MADELEINE.

Je vous dis que je n'en veux pas! (Elle passe à sa toilette.) Et je ne comprends rien à vos réclamations... Voulez-vous me faire le plaisir de me dire quels sont les termes de notre traité?... Aussi bien le moment est venu de se recorder là-dessus... D'Estival, votre bouche en cœur a la parole.

D'ESTIVAL, allant près d'elle*.

Eh bien! mademoiselle, il y a juste un an, à notre souper de Noël, comme nous étions sur le point de nous entre-tuer, ces deux messieurs, le comte de Grafenthal et moi, à propos de vos beaux yeux, vous daignâtes jeter entre nous votre gant parfumé, avec ces paroles que je recueillis religieusement : « Messieurs, ce massacre serait sans objet! Je désire demeurer quelque temps libre de ma personne; mais à la prochaine nuit de Noël je vous réunirai tous quatre à souper chez moi, et comme, après tout, vous êtes ce qu'il y a de plus galant et de plus huppé dans Vienne... »

* Erloff, Sheffied, d'Estival, Madeleine.

MADELEINE.

Huppé?... Est-ce que j'ai dit huppé?

D'ESTIVAL.

Le mot fut dit.

MADELEINE.

Je le trouve sans façon! N'importe! continuez.

D'ESTIVAL.

« ... et de plus huppé dans Vienne, je vous promets de distinguer l'un de vous. Promettez-moi en retour de rester bons amis, quoi qu'il arrive! » — Nous sommes restés bons amis, mademoiselle, et nous sommes à la nuit de Noël!

MADELEINE.

Ne pourriez-vous me renouveler ce billet pour un an?

TOUS TROIS, protestant.

Ah! Dieu! ah!

MADELEINE, se levant.

Délicieux concert! Qu'il est doux d'être aimée!... Eh bien! messieurs, vous oubliez une de nos conventions... c'est que durant le temps de votre candidature, vous ne pouvez m'offrir aucun présent, les fleurs exceptées... Débarrassez-moi donc de ces historiettes-là, s'il vous plaît. (Elle leur rend les bijoux.) Votre bouquet est superbe, d'ailleurs, d'Estival... Ça vient de Paris, ça?

D'ESTIVAL.

De la rue Castiglione, par le télégraphe, mademoiselle.

Il remonte un peu.

MADELEINE, prenant un bouquet sur la table.

Et le vôtre, milord, également superbe?

SHEFFIED.

Oh! moi... Avez-vous remarqué la fleur qui a une racine dedans?

MADELEINE.

Ma foi, non! Ça veut dire quelque chose, la fleur qui a une racine dedans?

SHEFFIED.

Oh! rien... Seulement il n'y en avait qu'une, a dit cet homme, en Europe, et puisque la voilà avec la racine, il n'y en a plus du tout... J'en suis bien aise, si vous en êtes contente.

MADELEINE.

Et moi, j'en suis contente, si vous en êtes bien aise... Vous permettez que je constate la racine?... Oh! oui, la belle racine!... (Retournant le bouquet et le portant la queue en l'air.) Alors il faut le porter comme cela, ce bouquet-là! — Et vous, Erloff, où votre grand sabre a-t-il coupé ces fleurs des tropiques?

ERLOFF.

Moi, charmante, je les ai fait voler la nuit passée dans le Jardin botanique par quatre domestiques à moi. Je m'étais dit: les gardiens m'en assommeront deux; mais pendant ce temps-là les deux autres feront le coup... C'est exactement, ma toute belle, ce qui est arrivé!

MADELEINE.

Ah! très fin, très fin, ce calcul, — avec une nuance cosaque... Mais le comte Jean a fait encore mieux que vous trois, messieurs.

D'ESTIVAL.

Ah! parbleu! le comte Jean! il a des serres magnifiques!

MADELEINE, allant s'asseoir devant sa toilette.

Eh bien! justement, il ne m'a rien donné du tout... pas une pâquerette, pas la queue d'une... Il s'est même sauvé avant la fin de la pièce... Ah! en voilà un qui va avoir peu d'agrément quand il va se présenter! (On entend une rumeur en dehors, sous la fenêtre.) Qu'est-ce que c'est que ce bruit dans la

rue? Voyez donc, messieurs! Oh! si ça pouvait être une révolution, mon Dieu!

D'ESTIVAL, regardant à la fenêtre.

Je ne sais pas ce que c'est... Je ne vois que la neige qui poudroie, quelque chose d'indistinct qui verdoie, et une grande foule qui se coudoie...

On entend parler et rire dans le couloir.

MADELEINE.

Mais c'est la voix du comte! Entrez! Entrez!

Le comte entre radieux.

SCÈNE III

LES MÊMES, LE COMTE JEAN*.

MADELEINE.

Bonjour, Jean de Nivelle, qui s'en va quand on l'appelle! Eh bien! qu'est-ce qui se passe donc dehors, monseigneur? Une émeute, un incendie, quoi?

LE COMTE, riant.

Ah! ah!... c'est votre bouquet, mon enfant!

MADELEINE, se levant.

Comment cela?

LE COMTE.

Ah! que vous êtes belle! seigneur Dieu, messieurs, qu'elle est belle! — Oui, c'est votre bouquet, — un petit bouquet de mon invention!

MADELEINE.

Mon bouquet qui fait tout ce tapage?

* Erloff, Sheffied, Estival, le comte, Madeleine.

LE COMTE.

Oui vraiment! Vous savez que j'avais des serres fort vastes où le touriste pouvait admirer les flores des cinq parties du monde? Eh bien! tout cela, cèdres du Liban et palmiers du Nil, feuilles, fleurs et fruits, tout a été coupé, égrené, émietté, et j'en ai fait litière pour vos chevaux, ma reine... La rue en est émaillée du théâtre jusqu'à votre porte... Ça n'est pas très joli, mais ça sent bon!

MADELEINE.

Allons! touchez là, comte, c'est absurde!

LE COMTE, riant et s'asseyant sur le divan.

Non... Mais ce qu'il y a de plaisant, c'est que voyant ça, mon jardinier s'est pendu!

MADELEINE.

Bah! quel conte!

LE COMTE.

Ma parole sacrée!... Mais rassurez-vous, on l'a dépendu à temps... je viens même de le voir...

MADELEINE.

Pauvre homme! Qu'est-ce que vous lui avez dit?

LE COMTE, riant.

Dame! que voulez-vous que je lui dise? je lui ai dit: Imbécile!

On frappe. Entre un domestique.

MADELEINE.

Voyons donc ça.

Elle va regarder à la fenêtre.

LE DOMESTIQUE.

Une lettre pressée pour monsieur le comte!

LE COMTE.

Pour moi?... Vous permettez, Madeleine?

Le domestique sort; le comte, qui s'est levé, va s'asseoir près de la toilette; il lit la lettre et prend un air sérieux.

ERLOFF.

Ce diable de comte! Ce n'est pas jouer franc jeu, ça! Si j'avais su, moi, j'aurais fait venir mes cinquante mille paysans avec chacun un sapin dans la main!

MADELEINE.

On le fait, mon prince, on ne le dit!

SHEFFIED.

Moi, je suis vexé extraordinairement!

D'ESTIVAL.

Moi, j'ai envie de faire comme le jardinier de monsieur le comte!

MADELEINE.

Bah! attendez la fin du souper, messieurs! Les choses tournent quelquefois à l'envers de ce qu'on croit... (Elle regarde avec dépit le comte qui lit la lettre.) Maintenant, vous allez me laisser... il faut que je m'habille pour aller à la dernière pièce. Donc, à minuit, tous chez moi! Ah! je vous avertis que j'ai invité ma camarade Rosette!

ERLOFF.

Ah! pourquoi? elle est stupide!

MADELEINE.

Vous n'en paraîtrez que plus brillant, mon prince!... D'ailleurs, je l'invite à cause de sa petite fille Bertha, qui est un amour... Partez, messieurs... (Retenant le comte qui sort le dernier.) Deux mots, vous!

SCÈNE IV

MADELEINE, LE COMTE.

MADELEINE.

Qu'est-ce que c'est que cette lettre qui vous occupe tant?

LE COMTE.

Cette lettre?

MADELEINE.

Cette lettre? — Sans doute, cette lettre qui vous absorbe depuis cinq minutes.

LE COMTE *.

Ah! mon Dieu! quel bonheur! vous êtes jalouse!

MADELEINE.

Ne nous exaltons pas, et montrez-moi cette lettre.

LE COMTE.

Mais c'est que c'est tout ce qu'il y a de plus indifférent, cette lettre!

MADELEINE.

Si c'est indifférent, pourquoi ne voulez-vous pas me la montrer?

LE COMTE.

Mais je ne demande pas mieux!

Il lui donne la lettre.

MADELEINE.

Allons! c'est bien! Cela me suffit! Tenez! (Elle lui rend la lettre.) Lisez-la-moi.

* Madeleine, le comte.

LE COMTE.

Quelle tête! Vous allez voir comme c'est intéressant! (Il lit.) « Mon cher comte, soyez assez bon pour me donner l'occasion de causer avec vous un instant ce soir. Ce soir avant minuit, je vous en prie. Votre cousin et ami, MAURICE FEDER. » — Voilà, mon enfant.

Il lui offre la lettre; elle la prend.

MADELEINE.

Maurice Feder? Qu'est-ce que c'est que ça?

LE COMTE.

Ça? mais vous voyez, c'est mon cousin et mon ami... J'ai voulu vous le présenter plusieurs fois, par parenthèse... mais il n'a jamais voulu... Ah çà! mais en vertu de quoi ce billet vous préoccupe-t-il si singulièrement?

MADELEINE.

En vérité, je n'en sais rien. C'est incroyable. J'étais convaincue qu'il devait être question de moi dans ce billet... Il y a des idées comme cela, qui vous viennent on ne sait pourquoi... Mais vous-même, comment paraissiez-vous prendre un intérêt si grave à une chose si insignifiante?

LE COMTE.

Oh! moi, c'est différent... La signature de ce billet a tout à coup réveillé des souvenirs de jeunesse qui me sont chers... Je me suis attristé en songeant combien je valais mieux dans ce temps-là qu'à présent. Et puis, je me suis reproché ma négligence à l'égard de ce brave garçon... Il faut vous dire qu'il y a quelques années, je me trouvai avec lui en Bohême... dans un vieux château, où se mourait une de nos parentes... C'est une nature un peu sauvage, fière, passionnée, profondément honnête... enfin, il me plut beaucoup .. D'ailleurs, il y eut des circonstances qui nous unirent étroitement. Depuis, sans cesser d'être amis, nous nous sommes un peu perdus de vue... Il n'est

pas riche... Il s'est écarté de moi... et moi, de mon côté, je n'ai pas fait tout ce que j'aurais dû pour nous rapprocher... Enfin...

MADELEINE.

Enfin qu'est-ce qu'il vous veut?

LE COMTE.

Mais je n'en sais rien... Et, avec votre permission, je vais de ce pas l'apprendre.

Il passe.

MADELEINE, indifférente.

Est-ce que vous allez lui donner audience dans la rue par le froid qu'il fait? Recevez-le ici.

LE COMTE.

Et vous?

MADELEINE.

Moi, je vais tirer ce paravent. Je ne ferai pas de bruit, et je m'arrangerai tranquillement pendant ce temps-là.

LE COMTE.

Mais, permettez, c'est que...

MADELEINE.

Quoi? Est-ce que vous avez des secrets pour moi?

LE COMTE, riant.

Non... mais il en a peut-être, lui!

MADELEINE.

Tant mieux! cela m'amusera... Je m'ennuie tant, mon ami!... D'ailleurs, vous savez que je suis honnête homme! Voyons! (Allant à la porte.) Faites monter ici le monsieur qui a demandé monsieur le comte.

LE DOMESTIQUE, en dehors.

Oui, mademoiselle!

LE COMTE.

Voyons, Madeleine, c'est ridicule!

MADELEINE, allant au paravent.

C'est extrêmement ridicule, mais ça me plaît ! (Elle tire le paravent jusque sur le devant de la scène.) Bonsoir, mon ami !

Elle passe derrière le paravent.

LE COMTE.

Je vous assure, Madeleine, que cela n'a pas le sens commun !

MADELEINE.

Puisque je ne ferai pas de bruit!

LE COMTE.

Ce n'est même pas délicat de ma part!

MADELEINE.

Ni de la mienne... Pourquoi voulez-vous être plus délicat que moi ?

LE COMTE, insistant.

Madeleine !

MADELEINE.

Mille baisers !

On entend au dehors : — Par ici, monsieur ! Madeleine rit.

LE COMTE.

Chut ! taisez-vous au moins, folle !

MADELEINE, passant sa tête en dehors du paravent et d'un ton de compassion.

Vous êtes faible, mon ami !

La porte s'ouvre, Maurice entre. Madeleine s'assoit devant sa toilette et met du rouge.

SCÈNE V

LE COMTE, MAURICE, MADELEINE, de l'autre côté du paravent *.

LE COMTE, un peu embarrassé.

Mon cher Maurice, je vous demande pardon... mais, vu la rigueur de la température, je vous reçois ici... Mademoiselle Madeleine vient de descendre sur le théâtre, et elle a bien voulu nous abandonner sa loge un moment...

MADELEINE.

Bien menti !

MAURICE.

Ah ! ceci est la loge de mademoiselle Madeleine ?

MADELEINE, à demi-voix.

Oui, monsieur !

LE COMTE.

Asseyez-vous donc, mon ami ! (Il s'assoit et lui pousse un siège.) Eh bien ! voyons, Maurice, qu'y a-t-il ?

MAURICE.

Mon cher comte, nous sommes restés depuis deux ans presque étrangers l'un à l'autre. Vous êtes si heureux, si entouré, je sens si bien à quel point je suis inutile, que je me contente de vous voir passer, de sourire à votre bonheur, et de vous tendre la main de loin...

LE COMTE.

Mon cher Maurice...

* Maurice, le comte, Madeleine.

MADELEINE.

Il me semble que j'ai entendu cette voix-là quelque part.

MAURICE.

Moi, je suis seul au monde, vous savez... Je n'ai pas grand mérite à garder fidèlement le seul lien qui m'attache à quelqu'un sur la terre... Aussi je n'ai pas cessé de vous suivre des yeux et du cœur avec une affection fraternelle... Je vais vous le prouver... Mais auparavant j'ai besoin de savoir si l'homme à qui je m'adresse n'est pas changé pour moi... si je puis mettre aujourd'hui votre amitié à l'épreuve avec la même confiance qu'autrefois !

LE COMTE.

Oui, Maurice, vous le pouvez, aujourd'hui, et toujours. Mais, mon ami (il se lève), cette préface annonce quelque confidence délicate... Peut-être serait-il bon de l'ajourner à un autre temps et à un autre lieu... Ces loges de théâtre sont mal closes, peu discrètes...

MADELEINE.

Ah ! le traître !

MAURICE.

Non... le temps nous presse... et d'ailleurs aucun lieu ne saurait être mieux choisi pour ce que j'ai à vous dire...

Le comte se rassied d'un air soucieux.

MADELEINE.

Tiens ! comment cela ?... Mais où donc ai-je entendu cette voix ?

MAURICE.

Écoutez-moi donc, mon ami, et pardonnez-moi... J'étais là dans la rue, tout à l'heure, mêlé à cette foule qui s'extasie devant vos galantes magnificences... Près de moi, des jeunes gens s'entretenaient de votre amour pour l'illustre comédienne, du souper qui doit vous réunir ce

soir chez elle avec vos rivaux, et du choix qu'elle a promis de faire entre vous... Cette histoire est-elle vraie ?

LE COMTE.

Elle est vraie... Mais je ne vois pas...

MAURICE.

Vous ne voyez pas de quel droit j'interviens en pareille affaire ?... Cependant, cousin, vous m'avez dit autrefois qu'à l'heure d'un danger, si grave qu'il fût, vous ne voudriez prendre conseil que de moi, de ma raison que vous jugiez droite, de mon cœur que vous estimiez sain : eh bien ! je vous rappelle cette parole, car le danger est venu, et il est grand... C'est vous, n'en doutez pas, que cette femme choisira...

Mouvement du comte.

MADELEINE, qui écoute avec un intérêt croissant.

Cette femme !

MAURICE.

Non pas seulement parce que vous êtes le plus riche, mais parce que vous êtes le meilleur, et que le venin s'attaque toujours aux fruits les plus purs...

LE COMTE.

Maurice, je vous supplie...

MAURICE.

Cette femme, je la connais mieux que vous ne pouvez le croire...

LE COMTE.

De grâce !...

MAURICE.

Et je sais que jamais cœur plus sec, plus blasé, plus aride...

LE COMTE, prenant le parti de rire.

Mon ami !

MADELEINE, riant aussi.

Qu'il est gentil !

MAURICE.

Plus profondément pervers...

LE COMTE, éclatant de rire.

Ah ! ah ! Ma foi ! allez !... (Il se lève.) Il est déchaîné !... (Madeleine rit en écho.) Non ! non ! allez ! C'est que je trouve plaisant qu'elle nous ait prêté sa loge justement pour... Ah ! ma foi ! tant pis ! elle l'a voulu !... Allez, continuez !

MAURICE, se levant et souriant.

Allons, grâce à Dieu, je vois que votre amour n'est pas sérieux ! C'est une fantaisie qui vous a passé, n'est-ce pas ?

LE COMTE, avec gravité.

Oh ! quant à cela, Maurice, détrompez-vous ! Cette femme, qu'on vous a calomniée, je l'aime, et profondément !

MAURICE, allant à lui.

Ah !... Adieu donc à notre amitié, et dites adieu, vous, pour jamais, à tous les sentiments généreux et à toutes les nobles pensées. Adieu !

LE COMTE, le retenant.

Mais enfin, Maurice, vous êtes fou ! Qu'est-ce que cela signifie ?

MAURICE.

Cela signifie que j'aimerais mieux vous voir, vous, l'être le plus cher que j'aie au monde, oui... j'aimerais mieux vous voir, vous, comme moi-même, tomber aux mains de la mort, qu'aux mains de cette pâle et souriante créature !

MADELEINE, se dressant brusquement, avec une fureur sombre.

Qu'est-ce que c'est donc que cet homme-là ?

MAURICE, saisissant la main du comte.

Ah ! je vous supplie de me croire, mon ami ! Vous le

voyez, ma main tremble ! Je suis sincère, allez !... Je sais ce que c'est que la passion, je sais quel sacrifice je vous demande... Eh bien ! croyez-moi... cet amour où vous vous engagez n'est pas une de ces folies indifférentes qui glissent sans laisser de traces dans la vie d'un homme... Il y a, vous le savez, une race de femmes malfaisantes qui ne laissent partout où elles passent que ruines et flétrissures... Eh bien ! cette femme... Madeleine !...

LE COMTE.

Mais je vous dis que je l'aime !... Et d'ailleurs, vous ne connaissez pas celle que vous outragez.

MAURICE.

Je la connais mieux que vous ! Le hasard m'a servi... j'ai pu lire jusqu'au fond de son âme... j'ai pu voir à nu, sous cette enveloppe de grâce et de jeunesse, la cervelle usée et le cœur décrépit d'un vieillard qui aurait mal vécu !

LE COMTE.

Maurice, je l'aime !

MAURICE, avec feu, lui prenant la main.

Et je vous dis, mon ami, que, si vous laissez ce spectre appliquer sa lèvre glacée sur votre cœur, il y dessèchera tous les dons que Dieu y avait versés avec plénitude... Il ne s'arrêtera pas qu'il n'ait fait en vous le vide, le désert, le néant qui sont en lui !...

LE COMTE.

Maurice... prenez garde !...

MAURICE, avec entraînement.

Eh bien ! quand je songe à ce que vous êtes, vous à qui je m'étais attaché avec enthousiasme comme à ces chevaliers des anciens jours, dont vous aviez la générosité, la franchise, l'éclat, la tendresse... quand je songe à ce que vous êtes et à ce que vous serez en sortant des bras de cette femme... j'éprouve une douleur pro-

fonde, immense, plus puissante que ma crainte de vous offenser... et je vous supplie... à mains jointes... tenez! de rester digne de vous, digne de moi... de sacrifier cet amour infâme à la sainte amitié que nous nous sommes jurée!

LE COMTE, très violent.

Maurice, je vous en prie... allez-vous-en!... Vous me faites jouer ici depuis trop longtemps le rôle d'un lâche! Allez-vous-en!

MAURICE.

Le rôle d'un lâche?

LE COMTE.

Oui, d'un lâche! Vous insultez depuis une heure devant moi la femme que j'aime... et je ne la défends pas! (Il va ouvrir la porte.) Allez-vous-en!...

MAURICE.

Ah! mon Dieu! défendez-la, insultez-moi, provoquez-moi en son nom! Ce sera digne d'elle!

Madeleine, palpitante, étouffe à peine un cri de colère.

LE COMTE, avec un mouvement violent.

Digne d'elle!... Eh bien!... (S'arrêtant.) Non, tenez, partez!... Mais à demain!

MAURICE, tristement.

A demain!

Il sort.

SCÈNE VI

LE COMTE, MADELEINE, *repoussant le paravent.*

MADELEINE.

Merci, comte... Mais je n'accepte pas, je vous défends ce duel ! Je me vengerai moi-même.

Elle passe et va s'asseoir près de la petite table à gauche ; elle prend une plume.

LE COMTE, *très agité, remonte, puis redescend près de Madeleine.*

A qui écrivez-vous ?

MADELEINE.

A lui, parbleu !... Quelle figure a-t-il, à propos ? Je suis curieuse de connaître sa figure. Sa voix ne m'est pas inconnue... mais je ne puis me rappeler... Au reste, j'en aurai bientôt le cœur net... Je l'invite à souper !

LE COMTE.

Bah ! lui ! Et vous croyez qu'il viendra ?

MADELEINE, *le regardant dans les yeux.*

S'il viendra ?... Bête ! — il m'adore !

ACTE QUATRIÈME

Chez Madeleine. — Une salle étincelante de lumières et de fleurs. — Porte au fond, dans un pan coupé. — Porte latérale à gauche. — Une cheminée, au fond. — Une table richement servie.

SCÈNE PREMIÈRE*

MADELEINE, ROSETTE, BERTHA, petite fille de huit ans. LE COMTE JEAN, LE DUC D'ESTIVAL, LE PRINCE ERLOFF, LORD SHEFFIED, assis et soupant. Auprès de Bertha, une place est vide.

LORD SHEFFIED, debout, terminant un speech, le verre à la main.

Aussi remarquable, dis-je, par son talent que par sa beauté, et véritablement digne des hommages de l'univers entier... et de l'Angleterre !

TOUS, riant et applaudissant.

Et de l'Angleterre ! bravo ! bravo !

MADELEINE.

Mille grâces, milord !

ERLOFF.

Ce sont des mauviettes, Madeleine, ces délicieuses petites bêtes ?

MADELEINE.

Oui, mon prince, ce sont des mauviettes, ou des orto-

* Bertha, Rosette, d'Estival, Madeleine au milieu, Erloff, Sheffied, le comte Jean.

lans, ou des rossignols, je ne vous dirai pas au juste, mais pour sûr, ça vole quand c'est vivant. Comte Jean, offrez donc quelque chose à Rosette, que je vois là toute pensive!

LE COMTE.

Elle ne veut rien! Je ne sais pas ce qu'elle a ce soir, Rosette, mais elle pousse des soupirs au lieu de manger tranquillement et beaucoup comme à son ordinaire... Eh bien! est-ce que nous avons un cœur ce soir, Rosette? Un peu de *plum-pudding*, hein?

ROSETTE.

Non, voyez-vous, il ne faut pas plaisanter... C'est que j'ai avalé quelque chose qui m'est resté dans le gosier... (Se levant avec effroi.) Ah! mon Dieu! vraiment, je vais étouffer!

LE COMTE, se levant.

Bah!

ROSETTE, se rasseyant tranquillement.

Ah! c'est parti!

LE COMTE.

Ah! bravo! tant mieux, Rosette, tant mieux! *Plum-pudding* à présent, hein?

LE COMTE, la servant.

Charmante enfant!

MADELEINE.

Et vous d'Estival, comment ça va-t-il là-bas, mon ami?

D'ESTIVAL.

Moi, ma divine, je vous remercie... Je vivote... J'ai une faim de naufragé!

MADELEINE.

C'est l'amour, duc... Et la petite Bertha, est-elle contente?

BERTHA.

Oui, madame.

ROSETTE, à sa fille.

On dit : Oui, madame, je vous remercie.

BERTHA.

Je vous remercie.

D'ESTIVAL.

La jolie enfant, avec ses yeux vert de mer! C'est votre fille, Rosette ?

ROSETTE.

Oui, monsieur le duc. Du moins je le pense... Car vous savez, malheureusement on n'est jamais sûre de rien... Les hommes sont si trompeurs !

On rit.

SHEFFIED.

Oh ! comment? Je ne comprends pas!

LE COMTE.

Laissez-les rire, allez, Rosette... Vous avez bien raison de vous méfier, allez! Tenez, moi, j'ai connu une femme qui avait une fille dont elle crut être la mère jusqu'à l'âge de quarante ans ! paf ! voilà cette femme qui s'aperçoit que c'était une autre ! Comprenez-vous cela ?

ROSETTE.

Oh ! moi, si jamais je faisais une pareille découverte, je n'y survivrais pas !

D'ESTIVAL.

Je le crois bien ! on se tuerait à moins... Buvez, Rosette, allez ! Noyons ces idées-là, mon enfant !

Madeleine congédie les domestiques.

ERLOFF.

Ah çà ! comte Jean, et votre cousin, à propos ?

LE COMTE.

Je l'ai bien dit... il ne viendra pas !

MADELEINE.

Il viendra !

LE COMTE.

Il ne viendra pas !

MADELEINE.

Il viendra ! et j'en suis tellement certaine que je lui ai réservé sa place, comme vous voyez, à côté de la petite Bertha... Ils s'amuseront tous deux à tirer des pétards, et trouvant ainsi dans ma maison l'utile brochant sur l'agréable, j'espère qu'il me rendra son estime !

LE COMTE.

Il ne viendra pas !

MADELEINE.

Il...

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

Monsieur Maurice Feder demande...

MADELEINE.

Voilà ! Faites monter.

Le domestique sort.

LE COMTE.

Un peu de miséricorde à cause de moi, Madeleine, je vous en prie !

MADELEINE, *se levant.*

Ah ! vous me la baillez bonne, vous, messire Jean, avec votre miséricorde ! Il en a eu pour moi, lui, n'est-ce pas ? Je vais lui chauffer vertement son entrée, je vous en réponds !... Remplissez tous vos verres, messieurs !

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur Maurice !

Mouvement général : le comte se lève.

MADELEINE.

Entrez, monsieur, entrez, excusez-moi si je ne vole pas

dans vos bras, mais... (Reconnaissant Maurice : elle s'interrompt éperdue ; à part.) Ce jeune homme du cloître... c'était lui !

Mouvement de surprise parmi les convives.

MAURICE.

Veuillez me pardonner, mademoiselle !... J'ai reçu un peu tard votre invitation. Je ne sais comment vous remercier d'une grâce que je n'avais aucun droit d'espérer.

MADELEINE, avec trouble.

Mon Dieu ! monsieur, c'est le comte Jean qui... Asseyez-vous donc là, je vous prie. (Le comte et Maurice se regardent, puis le comte tend la main à Maurice qui la presse avec effusion. — Maurice s'assoit près de Bertha.) Servez votre cousin, cher comte.

On se rassied, les personnages occupent les mêmes places ; Maurice est à gauche.

LE COMTE.

Volontiers !... Mais qu'est-ce qui vous est donc arrivé, Madeleine ?

ERLOFF.

C'est vrai !... Est-ce que vous souffrez ?

MADELEINE, sérieuse.

Horriblement, mon prince... (Elle éclate de rire.) Vous êtes ravissant, vous ! Non, vrai, il est superbe ! Il m'écrase trois doigts avec le pied de sa chaise, et il me demande comment je me porte ! Mais pas bien, mon prince, et vous ? Mon Dieu ! c'est bien, vous ne l'avez pas fait exprès ! C'est encore heureux !... Au reste cela se calme... Mais le premier moment a été rude... Tenez, prince, versez-moi à boire ! Vous savez, les blessés ont toujours soif, comme les damnés... Je suis un peu l'un et l'autre, moi... par conséquent, à boire !

ROSETTE.

Dans ce cas-là, ma chère, le mieux est de bassiner avec de l'eau et du sel.

MADELEINE.

Eh bien! tu y mets le temps, toi! Comment, monsieur Maurice, vous en êtes déjà aux confidences avec Bertha? Qu'est-ce qu'elle vous conte dans l'oreille?

MAURICE, *avec une gravité ironique.*

Elle me conte, mademoiselle, que d'après vos intentions nous devons tirer des pétards tous deux au dessert! Elle s'en réjouit et moi aussi. Tirer des pétards avec les petites demoiselles en buvant du vin de Champagne, c'est mon plaisir de prédilection, et je vous remercie, mademoiselle, de l'avoir deviné.

On rit.

MADELEINE, *avec embarras.*

Mon Dieu, monsieur, c'est le comte Jean!...

LE COMTE.

Ah! que diable! Madeleine, le comte Jean, toujours le comte Jean!

MAURICE.

Mais elle s'endort sur mon épaule, cette pauvre enfant! Voulez-vous me permettre?... Elle sera mieux dans ce fauteuil. (*Il va poser l'enfant dans un grand fauteuil.*) Là, ma mignonne... Je vous réveillerai quand nous serons aux pétards...

ROSETTE.

Merci de votre complaisance, monsieur.

Moment de silence.

D'ESTIVAL.

Savez-vous ce qu'on a fait à la Bourse aujourd'hui, milord?

SHEFFIED.

Un peu de baisse insignifiante sur les métalliques.

ERLOFF.

C'est du marsala 1829, ceci, n'est-ce pas, chère belle?

MADELEINE, *triste.*

Oui.

LE COMTE.

Savez-vous, Madeleine, que ce n'est pas fameux cette pièce que vous nous avez jouée ce soir?

MADELEINE.

Non.

LE COMTE.

Oui... non... Ah çà! décidément qu'est-ce qui se passe? Vous êtes funèbre!

TOUS, *excepté Maurice.*

C'est vrai! c'est vrai! elle est funèbre!

MADELEINE, *s'animant peu à peu.*

Je suis funèbre parce que vous êtes ineptes, parce que j'ai honte devant monsieur, qui est un étranger et de plus un jeune homme vertueux et comme il faut, j'ai honte de la pauvreté de vos idées et de votre langage. Comment! vous ne trouvez rien de mieux pour égayer cette fête que de demander le nom des plats, la date des vins ou le cours de la rente! Mais songez donc qu'en daignant se rendre à mon invitation, monsieur se sera dit certainement: Moi qui connais à fond toutes les délices de la vertu, je veux, puisque l'occasion s'en présente, entrer une fois dans le palais du vice et en respirer les enchantements si vantés... Je veux assister à une de ces orgies idéales où, sous le charme d'une femme adorée, toutes les ivresses éclatent à la fois dans les cerveaux et dans les cœurs! Quelle déception, messieurs, pour ce jeune homme! Mais vous déshonorez ma maison!

TOUS, *riant.*

Bien, Madeleine, bien!

MADELEINE, *debout.*

Qu'on ne m'interrompe pas, sarpejeu! je suis en train!

Je dis que ce qui se passe ici est une chose honteuse ! Comment ! je vous fais servir dans une salle chaude et parfumée un souper royal, je vous verse à flots des rubis et des diamants fondus aux plus généreux soleils du monde, j'y joins ma présence et l'espoir de mon amour, et il n'y en a pas un seul parmi vous dont la tête parte, dont la langue se délie, dont la pensée se répande en quelque extravagance digne de l'atmosphère radieuse où je vous fais vivre !

TOUS, riant.

Bravo !

MADELEINE.

Non, vous restez aussi fades, aussi nuls, aussi vulgaires qu'au sein de vos familles ! Eh bien ! j'ai donc eu tort, moi, d'être une courtisane plutôt qu'une ménagère ? On sait ce que j'y perds et je ne vois pas ce que j'y gagne ! Que m'importent votre amour et votre or... mais cela m'humilie ! Mon plaisir et ma gloire seraient de donner l'essor à vos intelligences captives, de voir par mon prestige, par ma puissance, naître le génie de vos têtes, l'éloquence sur vos lèvres ! Eh bien ! qu'est-ce qui vous arrête ? Je vous ouvre chez moi une assez libre arène... Ici, plus d'étiquette, plus de convenances, plus de règles, plus de maîtres ni d'esclaves ! Rien ! la liberté de l'âge d'or ! Profitez-en donc : envolez-vous si vous avez des ailes ! Soyez bouffons ou sublimes, cela m'est égal... mais soyez quelque chose ! Gagnez ma cause et gagnez vos éperons... Donnez raison à la courtisane contre le monde, ou laissez-moi porter un toast à la vertu !

TOUS, excepté Maurice.

Brava ! brava !

MADELEINE, se rasseyant.

Ouf ! que je suis lasse !... A boire ! (Elle tend son verre, puis le retire.) Non ! au fait, je suis bien comme cela ! (Elle tire de son

sein le flacon de Mattéus.) Qui de vous, messieurs, veut me faire la politesse de s'empoisonner avec moi? Voici de quoi tuer un escadron, hommes et chevaux!...

SHEFFIED.

Vrai? du poison... d'Orient, je crois... Voyons!

MADELEINE.

Faites circuler, milord... la pensée de la mort au milieu d'un festin, c'est antique... c'est moral! Cela va ravir monsieur (Elle désigne Maurice qui s'est retourné sur sa chaise et qui regarde Bertha endormie), qui affecte de ne pas m'écouter, là-bas!

MAURICE.

Moi, mademoiselle? je vous écoute au contraire avec le plus vif plaisir... mais il m'avait semblé entendre cette enfant se plaindre, et je regardais...

LE COMTE.

Ah! toujours votre manie, Maurice?

MADELEINE.

Quelle manie?

LE COMTE.

La manie des enfants! il les aime tant qu'il les vole! Parbleu! Madeleine, vous demandez une extravagance; mon cher cousin peut vous en servir une toute rôtie!

MAURICE, grave.

Cousin, je vous en prie!

MADELEINE.

Et moi je vous ordonne de me conter cela. Qu'est-ce que c'est donc?

MAURICE.

Mon ami!

MADELEINE.

Vous, monsieur, au lieu de passer votre temps à me

contrarier, faites-moi le plaisir de me rendre mon poison... avec lequel vous gesticulez là.. depuis un quart d'heure !

MAURICE.

Pardon... j'étais distrait... (Il se lève et lui rend le flacon.) Grand bien vous fasse, mademoiselle.

MADELEINE.

Merci ! et maintenant, comte, parlez ! Il y avait une fois...

Maurice lève les épaules légèrement et prend une attitude de résignation.

LE COMTE.

Il y avait une fois mon cousin Maurice promenant sa mélancolie sous les ombrages du Prater... tout à coup il entend des sanglots au pied d'un arbre... il s'approche... et découvre un petit paquet de linge sale qui pleurait abondamment... Maurice l'interroge... L'enfant... chacun a deviné que c'était un enfant!... l'enfant déclare être du sexe féminin, et appartenir à des parents goguenards qui ont jugé plaisant de l'abandonner sur la voie publique... Maurice maudit les parents, bénit l'enfant, la fait décrasser, l'adopte, la baptise du doux nom de Marguerite, et lui apprend le piano... (Les hommes rient.) Est-ce vrai, Maurice ?

MAURICE, grave.

Parfaitement, comte.

LE COMTE.

Le piano... et l'alphabet !... Il y a trois ans de cela. L'enfant doit en avoir neuf aujourd'hui. Dans quelques années d'ici, Maurice, l'ayant formée selon son cœur, voudra en faire sa femme... et c'est alors que Marguerite s'enfuira avec un garçon perruquier !

On rit. — Tous se lèvent, excepté Maurice.

ERLOFF.

Monsieur, mon compliment; c'est pastoral.

SHEFFIED.

Bucolique... tout à fait.

D'ESTIVAL.

Vous damez le pion, monsieur, à mon vieux précepteur, qui s'était voué à l'éducation des sarcelles !

MADELEINE, qui est redescendue un peu à droite, s'appuyant sur le dos de la chaise qu'occupait Sheffied.

Votre précepteur élevait aussi des oies, monsieur le duc !... Quant à vous, monsieur Maurice, croyez-en une femme qui a fait toutes ses études, méfiez-vous du dénoûment prédit par le comte Jean !

MAURICE, avec une ironie triste.

Pardon... mais ce dénoûment est impossible... Le comte Jean ignore la fin de l'histoire.

MADELEINE, prenant la place du comte Jean et frappant sur la table.

La fin de l'histoire ! silence, messieurs ! la fin de l'histoire ! Maurice et Marguerite, ou l'orpheline du Prater... seconde partie ! Allez, jeune homme !

Elle s'assied pour écouter. — Les autres personnages ont repris leurs places, à l'exception du comte, qui est debout devant la cheminée.

MAURICE.

Mais, mademoiselle, je n'ai pas du tout l'intention...

MADELEINE.

Monsieur, je vous écoute...

MAURICE.

C'est que rien n'est plus hors de propos...

MADELEINE.

Monsieur... j'ai failli attendre !

MAURICE.

Eh bien ! soit... Mon noble parent ne vous a dit que la vérité, suivant sa coutume. Seulement, il aurait pu ajouter, car il a vu souvent cette enfant chez moi, qu'elle était vraiment digne de l'intérêt extraordinaire qu'elle m'avait inspiré.

La petite Bertha s'éveille peu à peu et écoute.

LE COMTE.

Ça, c'est exact ! Une petite fille charmante... un peu pâle... de grands yeux noirs... un petit front tragique... l'air distingué et intelligent... très gentille, ça !

MAURICE.

Enfin, j'avais pris mon rôle paternel très au sérieux. Une vieille gouvernante que j'ai me secondait dans ma tâche, qui du reste m'était fort douce. L'intelligence ardente de cette enfant me charmait et m'effrayait presque ; son caractère était une énigme attachante... Je ne sais quel mélange de fierté farouche et de tendresse voilée... inexplicable à cet âge !... Elle semblait comprendre ce que je faisais pour elle... et cependant jamais un mot de remerciement... Seulement, quand elle se retirait pour reprendre ses jeux après quelque leçon que je lui avais donnée, elle attachait sur moi un regard si profond, si sérieux... que j'en demeurais tout attendri... pauvre enfant !

D'ESTIVAL.

Tâchez de profiter, Rosette !

ERLOFF.

J'aime ces détails simples !

SHEFFIED.

Bibliques !

MAURICE, se lève.

Messieurs !

MADELEINE.

Ne faites pas attention, Maurice... Ces messieurs sont dans les vignes de Sicile !... Continuez ?

Maurice se rassied.

MAURICE.

Je passai ainsi près de cette chère créature deux années auxquelles je ne puis comparer aucune espèce de bonheur dans ma pensée... pas même celui qui attend l'un de vous, messieurs, dans un instant !

LES HOMMES, protestant.

Oh !...

MADELEINE.

Silence donc !

MAURICE, hésitant.

Mademoiselle, je vous serais vraiment obligé de me dispenser...

MADELEINE, avec tendresse.

Je vous en prie...

MAURICE la regarde.

Soit ! (La petite Bertha, debout près du fauteuil, écoute avec une attention croissante.) Il y a dix-huit mois, la santé de Marguerite s'altéra : elle ne souffrait pas, disait-elle... cependant elle s'affaiblissait, et ses yeux grandissaient tous les jours... Enfin, on me conseilla... je la conduisis à Aix-la-Chapelle... Là, nous trouvâmes un jeune médecin de talent qui la prit tout de suite en affection... On ne pouvait la voir sans l'aimer, cette enfant !... Le voyage l'avait fatiguée : à peine arrivée, elle fut prise d'une fièvre terrible... jour et nuit à son chevet, j'avais de cruelles pensées... Cependant le médecin me rassurait... il espérait une crise salutaire vers le dixième jour... et, en effet, quand ce jour arriva, elle était si bien qu'elle put se lever, elle se sentait ressuscitée, disait-elle... Le soir, le médecin, m'aida à la porter sur le balcon de l'hôtel... Je n'oublierai jamais cette soirée... il

n'y en eut jamais de plus douce, de plus riante... De ce balcon, je vois encore tout cela... on apercevait des coteaux, des vignes où le soleil jetait ses derniers rayons... des jeunes gens chantaient au loin... elle les écoutait, et murmurait même... je m'en souviens, les airs qu'ils chantaient... Moi, j'écoutais aussi... Après tant d'heures désespérées, cette scène si paisible me plongeait dans une langueur divine... je tenais sa main... je pleurais sans penser... j'étais au ciel !... Tout à coup le jeune médecin qui était à mes côtés tressaillit et posa doucement sa main sur mon épaule ! je le regardai ; il était livide... je regardai Marguerite... elle souriait, les lèvres entr'ouvertes et l'œil fixe... La pauvre petite était morte... j'avais perdu son dernier soupir dans la dernière chanson ! (La petite Bertha s'approche et vient baiser la main de Maurice.) Quoi ? qu'est-ce que... ? Ah ! bonne petite âme ! embrasse-moi !

BERTHA.

Ah ! je le veux bien !

Elle lui saute au cou.

ROSETTE, se levant *.

Bertha ! petite sotte ! veux-tu finir ! tu vas friper le col de monsieur ! Pardon, monsieur !... C'est bon ! je vais t'emmener coucher !... Tu permets, n'est-ce pas, Madeleine ?... car je dors debout, moi !

MADELEINE.

A ton aise... Bertha, viens m'embrasser, mon enfant ! (Elle serre l'enfant sur son cœur avec passion, et dit à demi-voix :) Marguerite !

ROSETTE, emmenant Bertha.

Adieu, messieurs !... Envoie un baiser, petite imbécile !

Elle sort.

* Rosette, Bertha, Maurice, Estival, Erloff, Sheffied, le comte, Madeleine.

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, excepté ROSETTE et BERTHA.

LE COMTE, prenant la main de Maurice, qui s'est levé *.

Vous pouvez être assuré, Maurice, que si j'avais soupçonné ce malheur! jamais...

D'Estival, Erloff et Sheffied se trouvent un peu au fond.

MAURICE.

Je n'en doute pas, mon ami... (Il passe et va à Madeleine.) Mais, mademoiselle, ce rôle de trouble-fête que j'ai pris ici bien involontairement ne s'est que trop prolongé, et je vous demanderai, comme mademoiselle Rosette, la permission...

Il va prendre son chapeau.

MADELEINE, qui est demeurée pensive, secouant sa tristesse par un effort violent.

(A part.) Ah! je suis stupide! voyons! (Elle se lève.) Comment, monsieur, mais du tout! je ne permets pas... vous ne pouvez pas vous retirer encore... Que seriez-vous donc venu faire chez moi? votre but serait manqué et le mien aussi! Car enfin, pourquoi vous ai-je invité? Parce qu'il m'est revenu que vous vouliez bien vous préoccuper d'une certaine convention qui a été arrêtée entre ces messieurs et moi... Que vous étiez curieux de connaître quel serait l'élu de mon cœur... Eh bien! monsieur, je vais donner satisfaction à votre gracieuse curiosité... Ce n'est pas, comme vous voyez, le moment de vous retirer... à moins que vous n'ayez quelque raison secrète de fuir l'émotion d'un instant si solennel?

* Maurice, le comte, Estival, Sheffied, Erloff, Madeleine.

MAURICE.

Je n'en ai aucune, mademoiselle ; je vous remercie de votre bonté.

Il va s'appuyer sur le piédestal d'une statue, à gauche.

MADELEINE, à part.

Il a pâli, cependant! (A Erloff.) Un peu de marsala, prince. (Elle boit.) (Haut.) Écoutez donc, monsieur, et soyez heureux!... Or çà, milord et messieurs, avant d'arrêter mon choix entre quatre gentlemen d'un mérite aussi accompli et aussi égal que le vôtre, je veux, pour fixer mes sentiments encore incertains, vous soumettre à une dernière épreuve... Comme aux beaux temps de la chevalerie, je désire vous imposer quelques travaux extraordinaires qui me donnent la mesure de l'amour et de l'abnégation de chacun de vous...

TOUS, riant.

Soit ! parlez ! voyons !

MADELEINE.

Vous jurez tous d'obéir à mes moindres commandements ?

TOUS.

Nous le jurons !

MADELEINE.

Eh bien, commençons ! Mon prince, et vous, mon cher duc, portez là-bas contre le mur cette table dont les parfums m'incommodent.

D'ESTIVAL.

Très volontiers.

ERLOFF.

Allons ! (Ils enlèvent la table.) Seulement, si nous brisons quelque chose...

MADELEINE.

Vous ne le payerez pas, mon prince, rassurez-vous.

Vous, milord, rangez ces meubles qui gênent le passage ! Prince, ouvrez cette fenêtre ! et vous, duc, ouvrez cette porte !

Tous exécutent ses ordres en riant.

D'ESTIVAL.

Ah çà ! j'obéis toujours, moi... mais je demande que le comte Jean fasse aussi quelque chose !

ERLOFF.

C'est vrai ! le comte Jean ne fait rien !

SHEFFIED.

C'est injuste !

MADELEINE.

Son tour va venir, soyez tranquilles ! — Comte Jean, prenez cette lampe et portez-la dans mon boudoir... (Elle montre la porte de gauche. Le comte prend la lampe et se dirige vers la porte. Elle se lève, passe devant Maurice et le regarde dans les yeux d'un air de triomphe hautain, puis, arrivée près de la porte, elle se retourne, et, partant d'un éclat de rire) : Votre servante, messieurs !

Elle sort. — Les trois hommes restent d'abord décontenancés, puis se regardent et se mettent à rire. Maurice demeure immobile et pâle.

ACTE CINQUIÈME

Le boudoir de Madeleine. Fauteuils, causeuse. Une cheminée à gauche. Au fond, à droite, une fenêtre. Porte dans un pan coupé, à gauche. Porte au fond.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE, MADELEINE. Le comte entre portant la lampe.

MADELEINE.

Posez cette lampe sur la cheminée... très bien! (Elle s'assoit sur la causeuse.) Maintenant asseyez-vous là, si vous voulez!

LE COMTE, lui prenant la main et la regardant avec tendresse.

Madeleine!

MADELEINE.

Quoi, mon ami?

LE COMTE.

Que je vous aime! que je vous aime!

MADELEINE.

Il est étrange, comte Jean, que tous les hommes placés dans la situation délicate où vous voilà tombent fatalement dans les mêmes banalités... Ainsi, vous qui avez de l'usage, de l'esprit, du goût, vous me tenez là exactement le langage que tiendrait un écolier ou un enfant!

LE COMTE.

Hélas! c'est que je vous aime comme un écolier et comme un enfant!

MADELEINE.

Vrai, vous m'aimez ! malgré l'effrayant portrait que vous a fait de moi votre aimable cousin?

LE COMTE.

Ah ! c'est qu'il n'a pu deviner comme moi sous votre surface légère une tristesse sérieuse que tout l'orgueil d'un homme serait de consoler... Ah! (Posant un genou sur un coussin.) Madeleine, si je pouvais espérer... si mon amour, plus vrai, plus ardent que vous ne pouvez le croire...

MADELEINE.

Qu'est-ce que ça peut faire dans le monde un sauvage pareil? Il fait des vers, hein?

LE COMTE.

Non, pas que je sache. Il travaille à la chancellerie!

MADELEINE.

Il est donc pauvre?

LE COMTE.

Ni pauvre, ni riche... Il mène une vie très simple... il aime les arts... il compose... il fait un peu de peinture... il a même du talent... mais tout cela pour son plaisir... De quoi riez-vous ?

MADELEINE.

Je ris de vous voir à genoux me conter gravement ces histoires-là... (Le comte se rassoit avec dépit.) Vous me disiez, mon ami?

LE COMTE.

J'essayais de vous parler de mon amour... mais vous ne le voulez pas... Soit ! je ne vous aime donc pas... Appelez du nom qu'il vous plaira le feu dont votre regard brûle mon sang, l'étourdissement qui me fait chanceler quand ma main touche la vôtre...

MADELEINE.

Quel âge a-t-il, votre cousin ?

LE COMTE, se levant.

Ah ! voulez-vous que je vous l'envoie ?

MADELEINE.

Franchement, vous me ferez plaisir.

LE COMTE.

Adieu !

Il va pour sortir.

MADELEINE, tournant un peu la tête.

Voyons, valait-il mieux vous tromper ?

LE COMTE.

Mais, est-ce que je me suis plaint?

MADELEINE, se levant et allant à lui.

Votre main ! pardon !

Il prend la main de Madeleine, la salue et sort.

SCÈNE II

MADELEINE, seule.

Qu'y faire ? je ne l'aime pas... et je n'ai pas besoin d'une infamie de plus !... Il souffre... mais pas tant que moi, certes !... Dieu !... quelle soirée !... quelle fatigue ! quel désordre dans ma pauvre tête ! j'ai le cerveau en feu ! j'ai le délire ! je vois passer des moines et des sorciers dans les flammes !... Ah ! un peu d'air ! (Elle ouvre la fenêtre) et ce ciel, toujours si tranquille ! Ah ! le prêtre... c'est lui qui avait raison, pourtant !... Je suis frappée... foudroyée !... j'ai eu beau lutter, beau me débattre !... Cet insolent jeune homme me tient sous ses pieds !... son mépris m'écrase !...

Bon ! je suis transie, maintenant... je grelotte !... (Elle ferme la fenêtre, puis se laissant tomber sur une chaise:) Ah ! pauvre femme, va, pauvre femme ! c'est qu'il ne faut pas s'abuser... c'est fini... bien fini ! Recommencer maintenant comme hier, comme avant-hier, il n'y a pas moyen ! C'est bien impossible ! (Elle regarde la fiole de poison.) Grand bien vous fasse ! il m'a dit cela en me le rendant... Oui, cela me fera grand bien en effet ! Je voudrais pourtant le voir, auparavant... cela ne servira à rien... mais enfin je voudrais le voir... Viendra-t-il? Je vais l'attendre jusqu'au jour... et puis... (Elle s'assied devant un guéridon et écrit :) « Ceci est mon testament. » — C'est drôle d'écrire ça pour tout de bon ! — (Elle écrit :) « Je donne aux pauvres tout mon bien, je désire seulement que l'on continue les pensions que je fais à quelques parents de ma mère. On trouvera leurs noms dans le cahier bleu qui est sur mon bureau... » Est-il sur mon bureau?... Oui... bien !... — « Je nomme pour mes exécuteurs testamentaires le prieur du couvent des Franciscains et M. Maurice Feder. — Signé, MADELEINE ! » Voilà l'histoire ! (Elle cachette le testament.) Dieu ! vont-ils bavarder demain au théâtre !

UN DOMESTIQUE, entrant.

M. Maurice Feder, madame.

MADELEINE, se levant brusquement.

Ah !... — Faites entrer !...

Elle lisse ses bandeaux devant la glace.

SCÈNE III

MADELEINE, MAURICE.

MADELEINE, gaiement.

Vrai ! vous voilà?

MAURICE.

Oui, mademoiselle.

MADELEINE.

Est-ce que vous étiez retourné chez vous ?

MAURICE.

Oui, mademoiselle.

MADELEINE.

Ce n'en est que plus aimable... Asseyez-vous donc... (Ils s'assoient.) Eh bien! savez-vous ce qui se passe?

MAURICE.

Non.

MADELEINE.

Comment! vous ne devinez pas que je suis folle de vous?

MAURICE, avec embarras, la regardant.

Mademoiselle...

MADELEINE, riant.

Il le croit, ma parole! eh bien! vous devez être content! vous êtes arrivé à votre but?

MAURICE, froidement.

A mon but?

MADELEINE.

Ah çà! monsieur Maurice, est-ce que vous me prenez pour une idiote, par hasard? Voulez-vous que je vous dé-

vide fil par fil toute votre trame? Voilà longtemps, monsieur, je ne dirai pas... que vous m'aimez, mais que votre vanité, qui n'est pas mince, ambitionne ma conquête... Or, faire la conquête d'une femme comme moi, quand on n'est ni un grand homme, ni un homme riche, ni rien enfin... faire ma conquête, dis-je, quand on compte pour rivaux les noms les plus illustres de l'empire, et quand on n'a pour soi qu'un maigre talent de bureaucrate et une bizarrerie d'esprit voisine de l'égarement, c'est une entreprise non petite, sur ma parole! Mais quoi! la ruse supplée à la force, n'est-ce pas, monsieur? On n'est pas de taille pour un assaut... on creuse une mine... on va partout diffamant l'objet de ses vœux... on affecte d'éviter celle que tout le monde recherche, on l'appelle créature, on fait enfin à grand fracas, le dédaigneux et le puritain, espérant que l'agacement et la curiosité nous serviront mieux que notre mérite, et qu'un jour viendra où la dame pourra dire entre deux bâillements: « Ah çà! qu'est-ce que c'est donc que ce monsieur-là? »

MAURICE, s'inclinant.

Et ce jour est venu?

MADELEINE, se levant.

Oui, monsieur, ce jour est venu. Le système était donc excellent. Seulement vous vous êtes mépris sur la nature du sentiment qu'il vous devait rapporter... Je pense que je me fais entendre, monsieur... La leçon que je vous donne ici, il n'a tenu qu'à moi de vous la donner publiquement ce soir, et sanglante... mais j'ai voulu vous contraindre à me reconnaître désormais au moins une vertu: la générosité!

MAURICE, se levant.

Mademoiselle, je vous suis fort reconnaissant, mais si j'étais capable de la persévérance héroïque que vous avez bien voulu me supposer, soyez assurée que je l'appliquerais à quelque but... meilleur.

MADELEINE.

Outrager n'est pas répondre, et outrager une femme, en tout cas, n'est pas répondre en brave.

MAURICE, avec grâce.

Mon Dieu! mademoiselle, recevez toutes mes excuses: rien n'est plus loin de ma pensée que de vous offenser... mais il faut pardonner un peu d'humeur à un homme qu'on vient réveiller à trois heures du matin pour lui faire subir une exécution aussi mortifiante qu'inexplicable!

MADELEINE.

Inexplicable! mais voyons! est-ce vrai, oui ou non, ce que j'ai dit? M'avez-vous évitée? M'avez-vous décriée? M'avez-vous appelée créature, spectre, vampire, est-ce que je sais? Eh bien! pourquoi vous occupiez-vous de moi? qui est-ce qui vous en priait? Allons donc! soyez franc! vous m'aimiez... à votre manière... et vous espériez vous faire aimer à coup de singularités!

MAURICE, avec une fermeté tranquille.

Mademoiselle Madeleine, je vais être franc, puisque vous le voulez... Je ne vous accuse en aucune façon : vous êtes sans doute ce que des circonstances indépendantes de votre volonté vous ont faite ! Mais, telle que vous êtes, le plus grand malheur qui puisse arriver à un honnête homme, suivant moi, c'est de vous aimer. J'ai donc employé toutes mes forces à préserver de ce malheur les deux êtres qui m'intéressent le plus au monde: le comte Jean et moi. Voilà tout mon système, et toute la vérité.

MADELEINE.

Ah! vous avouez au moins que vous avez eu peur de m'aimer!

MAURICE.

Très peur, mademoiselle.

MADELEINE, avec une coquetterie émue.

Eh bien! en vérité, je ne comprends pas ce qu'un homme comme vous aurait pu aimer en moi, par exemple.

MAURICE.

Ni moi... (La regardant en face.) Seulement, Madeleine, si je savais qu'il existât quelque part sur la terre, dans le coin le plus reculé du monde, une femme qui vous ressemblât... qui eût été douée comme vous l'êtes et qui eût fait de ses dons un plus noble usage... qui eût, avec votre sourire et vos yeux, un cœur pur et fidèle, je partirais... j'irais... n'importe comment! à genoux s'il le fallait... lui porter mon cœur... et lui donner ma vie! — Vous, adieu!

MADELEINE, très émue, le retenant.

Non... M'avez-vous reconnue, ce soir, à la porte de cette église?

MAURICE, reprenant sa froideur.

Non, pas dans le moment... Mais depuis j'ai su que c'était vous...

MADELEINE.

Et qu'avez-vous pensé que j'allais faire là?

MAURICE.

Rien. Changer d'air!

MADELEINE.

Changer d'air! en effet! (Elle passe.) Et si je voulais changer ma vie, que diriez-vous?

MAURICE.

Il est très possible que la pensée vous en soit venue... ces caprices d'honnêteté ne sont pas rares... On se donne un moment la comédie de la vertu... puis on rentre dans son hôtel... on remet ses diamants... et tout est dit...

MADELEINE, ôtant ses bracelets et les laissant tomber aux pieds de Maurice.

Et si je les donnais aux pauvres, ces diamants... et cet hôtel... et tout! Comédie encore, n'est-ce pas?

MAURICE.

Peut-être.

MADELEINE.

Et si je vous aimais, Maurice, enfin!... si vous me voyiez devant vous, brisée de regrets, de remords, de honte... pour des fautes bien moins graves, pourtant, que vous ne le croyez... comédie toujours, dites?

MAURICE, d'une voix plus faible.

Je ne sais!

MADELEINE.

Ah! c'est que vous n'avez aucune idée de ma vie, voyez-vous! Il n'y a pas grand mérite, allez, à être une femme de bien quand on a été élevée dans une famille de braves gens, par une bonne mère... La mienne était bohème... mais une vraie bohème... une égyptienne qui jouait la comédie dans les granges de village, et qui me battait quand j'étais plus applaudie qu'elle... Voilà les premières leçons de morale que j'ai reçues, moi... et je vous passe les autres... Du reste, rien... pas plus de catéchisme que de grammaire... Si je ne suis pas la dernière des ignorantes et des filles perdues, c'est bien à moi seule que je le dois, Maurice... car dès que j'ai pu penser, j'ai bien compris que pour échapper au désespoir je n'aurais qu'un refuge, le talent, la réputation, la gloire peut-être! Je croyais que cela suffirait, que cela remplacerait tous ces biens qui sont le patrimoine des plus misérables, et que le hasard m'avait refusés... Mais je m'étais trompée... il y a des choses que rien ne remplace... Ah! vous ne pouvez savoir, mon ami, ce que je sens là quand je rencontre une mère qui conduit son enfant par la main, et que je vois les passants leur sourire avec respect!

Elle s'assied.

MAURICE.

Si c'est votre cœur qui parle, Madeleine, j'ai été dur pour vous; je vous demande pardon...

MADELEINE.

Si c'est mon cœur? Hélas! en doutez-vous? Ne voyez-vous pas que je suis à bout... que la vie me fait horreur... que je n'en veux plus! que si un honnête homme ne me tend la main, enfin je suis perdue... oh! bien véritablement perdue, allez! — Voyons, Maurice, répondez-moi avec loyauté: pouvez-vous, voulez-vous m'aimer?

Elle tombe à genoux.

MAURICE.

Cela est sérieux, Madeleine, n'est-ce pas?

MADELEINE.

Il me demande si c'est sérieux!

Elle se relève.

MAURICE, avec force.

Oui, je vous le demande, et vous allez savoir pourquoi. Ramener au bien, Madeleine, une femme égarée et digne d'amour, il n'est pas de cœur généreux qui n'ait fait ce rêve, le plus séduisant des rêves! Pour moi, certes, je connais toutes les déceptions possibles, toutes les misères certaines d'une telle entreprise... et cependant, pour la tenter seulement, pour essayer d'arracher à la dégradation une âme adorée et de la rendre à la pure lumière du ciel... j'affronterais... oh! de grand cœur! toutes les souffrances... même la honte! Rien... non, rien ne me rebuterait, rien ne me ferait pâlir dans cette voie douloureuse, mais sublime, si je ne devais être suivi pas à pas, jour pour jour, par un fantôme éternel... qui est là... déjà... entre nous deux... tenez... la défiance!

MADELEINE.

Vous ne me croyez pas?

MAURICE.

Non... je ne vous crois pas.

MADELEINE.

Mais, grand Dieu! quel intérêt pourrais-je avoir... que puis-je espérer de vous, moi?

MAURICE.

Je vous résiste, vous voulez que je cède! Il n'en faut pas plus.

MADELEINE.

Ah! après ce que je lui ait dit!

MAURICE.

Mais vous avez eu des amants, enfin... que leur disiez-vous?

MADELEINE, cachant sa tête dans ses mains.

Ah! rien de pareil, certes!

MAURICE.

Un homme qui a été votre amant me disait que vous étiez, vous, la belle rieuse, fort sentimentale dans le tête-à-tête... Que lui disiez-vous donc, à celui-là?

MADELEINE, pleurant.

Ah! Dieu! ah! Dieu!

MAURICE.

Enfin, que lui disiez-vous?

MADELEINE.

Avouez... avouez que si je vous aime, pourtant, je dois bien souffrir! Ah! que je voudrais être la Marguerite que vous avez aimée et qui est morte pleurée de vous! Ah! s'il y a réellement une autre vie, Maurice, et si nous nous rencontrons là, vous regretterez, vous vous repentirez... vous saurez alors si je disais vrai!

MAURICE.

Vous avez raison, pauvre fille... Quand la mort aura

passé sur nous, alors seulement il n'y aura plus de doute sur votre amour ni sur le reste! Mais que cette scène soit sincère ou non, elle nous fait mal à tous les deux : adieu!

MADELEINE le regarde d'un air égaré, puis tombe sur un fauteuil et éclate de rire.

Ah! ma foi, monsieur, vous êtes un roc! c'est superbe! j'ai perdu! Ah! — Eh bien! maintenant que c'est fini, je vous dirai que vous avez été très avisé... car je vous préparais un terrible réveil... peut-être même avions-nous des témoins cachés... enfin, je suis battue, et vous avez les honneurs! — Là-dessus, monsieur, bonsoir, ou plutôt bonjour... car je vois déjà poindre l'aurore... Pourtant, rendez-moi un dernier service. Voilà douze heures que je parle sans m'arrêter... j'étouffe... un peu d'eau, je vous prie. (Maurice prend une carafe sur la cheminée et lui emplit un verre d'eau.) Voulez-vous boire, Maurice?

MAURICE, allant à elle.

Oui, donnez.

MADELEINE.

Non, vous êtes sot. Ceci est une drogue pour les comédiennes. Je bois à vous! (Elle vide le verre et chancelle. Maurice pousse un cri et lui saisit la main.) C'est la mort que je viens de boire. Me crois-tu maintenant?

MAURICE.

Non! ce n'est pas la mort! C'est la vie! c'est l'amour!... c'est le salut! — J'étais chez Mattéus... j'avais entendu... j'ai pris le poison pendant le souper... Ce que tu as bu n'est rien!... rien!... Remets-toi... reviens à toi, ma bien-aimée!

MADELEINE.

Ah! que dis-tu?

Elle le regarde comme en délire.

MAURICE, la soutenant et penché sur elle.

Oui... va... je te crois! Je t'aime... j'unis pour jamais ma main à ta main... mon âme à ton âme... Sois heureuse, pauvre ange!

MADELEINE, glissant de ses bras et tombant à genoux.

Ah! je crois en Dieu!

FIN DE RÉDEMPTION.

MONTJOYE

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET SIX TABLEAUX

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase le 24 octobre 1863.

PERSONNAGES

	ACTEURS.
RAOUL MONTJOYE, 50 ans.	MM. LAFONT.
ROLAND, son fils.	DIEUDONNÉ.
SALADIN.	LANDROL.
TIBERGE, vieux caissier.	KIME.
LAJAUNAYE.	BLAISOT.
SOREL.	P. BERTON.
LE MARQUIS DE RIO-VELEZ, général péruvien.	FRANCÈS.
UN MAIRE.	VICTORIN.
UN CAPITAINE DE POMPIERS.	BORDIER.
UN HUISSIER.	ALPHONSE.
HENRIETTE, femme de Montjoye.	Mmes FROMENTIN.
CÉCILE, leur fille.	DELAPORTE.
MARQUISE DE RIO-VELEZ.	NANCY.
UNE ROSIÈRE.	CHAUMONT.

MONTJOYE

ACTE PREMIER

DANS L'HOTEL DE MONTJOYE, A PARIS

Un riche cabinet de travail. Bibliothèque, bronzes, objets d'art, ameublement somptueux. Vers la droite un grand bureau chargé de cartons et de papiers. Un fauteuil devant le bureau. Deux portes latérales. Porte au fond.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, TIBERGE et L'HUISSIER causent à demi-voix près de la porte du fond qui est ouverte. Puis l'huissier se retire et ferme la porte. Tiberge, qui porte sous le bras un grand portefeuille, descend la scène en secouant la tête d'un air mécontent. Il vient s'asseoir sur une chaise à gauche.

TIBERGE, murmurant en vieillard.

Toujours le même... toujours! Bravant tout, outrageant tout, se moquant de tout gaillardement! Dieu! que je déteste ce genre-là! Et s'il n'y avait que cela encore... mais le reste ne vaut pas mieux! Et je suis là, moi... quand j'y pense, comme un compère... Dieu sait pourtant... (Voyant Cécile qui entre à droite, il se lève en souriant.) Ah! mademoiselle Cécile!

SCÈNE II

TIBERGE, CÉCILE en élégante toilette du matin, comme prête à sortir.

CÉCILE.

Bonjour, monsieur Tiberge... Mon père n'est pas encore là?

TIBERGE, avec embarras.

Non, mademoiselle... mais il va venir... il m'a fait appeler tout à l'heure comme il rentrait.

CÉCILE.

Comme il rentrait? Il était sorti si matin, mon père?

TIBERGE.

Non, mademoiselle... (Se troublant.) Ah! c'est-à-dire, pardon... sans doute il était sorti puisqu'il rentrait... je ne sais pas où j'ai l'esprit.

CÉCILE.

Ah! eh bien!... je reviendrai l'embrasser un peu plus tard, car je sors moi-même avec ma mère... Bonjour, monsieur Tiberge... vos petits-enfants vont bien?

TIBERGE.

A merveille, mademoiselle... bien reconnaissant!

CÉCILE.

Voulez-vous dire à leur grand'mère de me les amener demain?... j'ai quelque chose pour eux, et aussi pour elle. Des fleurs pour elle!

TIBERGE.

Ah! mademoiselle, vous nous gâtez tous!

CÉCILE.

Demain à midi, n'est-ce pas?... Bonjour, mon cher monsieur Tiberge!

TIBERGE.

Bonjour, ma chère demoiselle.

Cécile sort par le fond.

SCÈNE III

TIBERGE, puis MONTJOYE, costume dans le goût anglais; longs favoris à l'américaine.

TIBERGE, suivant Cécile des yeux avec attendrissement.

Oui... oui... sans doute... parbleu, oui! voilà! voilà ce qui explique les choses, dans mon système... c'est l'ange gardien... et sa mère en est un autre... et ce n'est pas trop de deux pour la circonstance... hem!

MONTJOYE, paraissant à gauche et parlant au dehors *.

Eh bien! a-t-on prévenu M. Tiberge? Ah! le voilà! Bonjour, Tiberge! Bonjour, mon ami!

TIBERGE.

Monsieur!

Il lui remet le portefeuille et quelques lettres.

MONTJOYE, s'asseyant près de son bureau.

Ah! Voyons ça! (Il ouvre le portefeuille.) Assieds-toi donc, mon ami, tu dois être fatigué, après ta folle nuit d'orgie au bal de l'Opéra... Je t'ai vu, va, monstre!

TIBERGE, à droite du bureau, grondant.

Vous avez vu... vous avez mal vu!

* Montjoye, Tiberge.



MONTJOYE.

Comment! ce débardeur scandaleux qui sautait jusqu'au lustre, et que toutes les femmes s'arrachaient, ce n'était pas toi?... J'ai cru que c'était toi, moi!... Eh bien! mais, cela va très agréablement, dis-moi, ces granits bretons!

TIBERGE.

Oui... si cela dure!

MONTJOYE.

Bah! tu doutes de tout, toi... tu es un vieux sceptique... Diable! mais en Afrique, c'est encore meilleur, dis-moi donc! Combien de bénéfice cette année?

TIBERGE.

Vingt mille.

MONTJOYE.

Eh bien! c'est très gracieux... pour commencer... tu as bien mené ça, toi, Tiberge; je te rends cette justice.

TIBERGE.

J'ai bien mené ça, j'ai bien mené ça, c'est possible; mais il faut voir la fin... Et puis j'insisterai toujours, monsieur, pour que vous fassiez une petite part dans l'opération à l'ancien propriétaire; il s'est ruiné sur la concession... il a essuyé les plâtres, comme on dit... et pendant que nous nous enrichissons sur sa ferme, il meurt de faim devant la porte.

MONTJOYE.

Eh bien! quoi? c'est l'histoire universelle, cela... il y a des gens qui tirent les marrons du feu, et d'autres qui les mangent, voilà tout!

TIBERGE.

C'est un père de famille...

MONTJOYE.

Ne t'occupe donc pas de ces détails-là, mon ami!... Délicieux encore... ces houillères des montagnes noires... Je

les ferai coter un de ces jours. C'est encore toi qui as flairé ça... tu es un bon dépisteur, toi, mon vieux Tiberge.

TIBERGE.

Oh! j'aurais pu mieux employer ma vie...

MONTJOYE.

Comment ça, vieux grognard?... Voyons... est-ce que tu n'es pas content de ta situation chez moi?

TIBERGE.

Oh! mon Dieu, si, je suis content; c'est-à-dire... je suis content et je ne suis pas content.

MONTJOYE.

Nous en reparlerons. (Il ouvre une lettre : avec étonnement et indifférence.) Ah! mon Dieu! pauvre garçon!

TIBERGE.

Quoi donc, monsieur?

MONTJOYE.

Tu sais bien le petit Gendrin que j'avais envoyé à Shang-haï, il s'est noyé en débarquant.

TIBERGE, avec éclat.

Le petit Gendrin!... C'est possible!

MONTJOYE.

Oui. On m'écrit ça de Bordeaux. C'est ennuyeux... il faut en envoyer un autre... le plus tôt possible... tu choisiras dans mes bureaux.

TIBERGE.

Le petit Gendrin; eh bien! il devait mal finir, monsieur, cet enfant-là... C'était un sans-cœur.

MONTJOYE, distrait.

Très intelligent!

TIBERGE.

Il était parti contre la volonté de sa famille... sa pauvre mère en est morte de chagrin ces jours passés.

MONTJOYE.

Très intelligent!

TIBERGE, avec intention et timidement.

C'est que je crois à une Providence, moi, monsieur!

MONTJOYE.

Hein?

TIBERGE, insistant.

C'est que je crois à une Providence, moi, monsieur!

MONTJOYE.

Tant mieux pour toi, mon bonhomme!

TIBERGE, à part.

Je suis bien aise de lui avoir poussé ça! (Il s'éloigne vers le fond et se trouve près de Lajaunaye, qui entre.) Monsieur Lajaunaye!... j'ai l'honneur de vous saluer, monsieur!

SCÈNE IV

LES MÊMES, LAJAUNAYE, tenue calquée sur celle de Montjoye.

MONTJOYE, sans se lever *.

Tiens! c'est toi!

LAJAUNAYE.

J'ai forcé la consigne; je ne te dérange pas?

MONTJOYE.

Non; mais, qu'est-ce qu'il y a donc?

LAJAUNAYE, qui paraît lutter avec peine contre une sérieuse préoccupation.

Rien... je viens te voir en passant; mais, si je te dérange...

* Tiberge, Montjoye, Lajaunaye.

MONTJOYE.

Pas du tout. Eh bien! Tiberge, tu reviendras dans une heure, j'aurai examiné toutes ces pièces.

TIBERGE.

Bien, monsieur. (A part.) Je suis bien aise de lui avoir poussé ça!

Il sort par le pan coupé, à gauche.

SCÈNE V

MONTJOYE, LAJAUNAYE.

MONTJOYE.

Assieds-toi donc... Tu permets que j'ouvre mon courrier? Je t'écoute, d'ailleurs. (Il parcourt des lettres.) Eh bien! qu'est-ce qu'il y a de nouveau, depuis combien... deux heures que nous nous sommes quittés?

LAJAUNAYE, très abattu et s'efforçant d'être gai.

Absolument rien. Je passais, je suis entré. (Il prend une chaise et s'y met à cheval.) Comment! tu es déjà au travail, toi! Vrai? tu peux te mettre à travailler tout de suite comme cela, après une nuit blanche? Tu ne t'es pas reposé?

MONTJOYE.

Moi? du tout! Je suis allé à la salle d'armes un moment; je suis rentré, j'ai fait ma barbe, et me voilà.

LAJAUNAYE, respirant un flacon de sels.

Ah! tu es solide, tu es carré, toi!

MONTJOYE, le regardant.

Et toi, qu'est-ce que tu as donc, Lajaunaye? tu as l'air un peu fané, ce matin?

LAJAUNAYE.

Fané! bah! laisse donc! au contraire, je me sens tout guilleret... tout folâtre. (Il chante péniblement.) Tra, la, la, tra, la, la!... Ah! je me suis fièrement amusé. Dieu! me suis-je amusé! nous nous sommes amusés, hein, Montjoye?

MONTJOYE.

Oui, certainement.

LAJAUNAYE.

Ah! mon Dieu! a-t-elle de l'esprit cette petite Juliette! Quel brio! quel brio! mon Dieu! Elle m'a fait rire toute la nuit comme un imbécile, moi!

MONTJOYE.

Oui, oui, oui.

LAJAUNAYE.

Ah! oui, je me suis diablement amusé... sac à papier! la bonne vie! Ah! la satanée bonne vie! (Sérieux tout à coup.) A propos, tu ne sais pas ce qui m'est arrivé, à moi, en sortant du restaurant?

MONTJOYE.

Quoi donc?

LAJAUNAYE.

Mon cher, j'ai pris un bain.

MONTJOYE.

Ah! tiens! tiens! tiens!

LAJAUNAYE.

Et je me suis trouvé mal dans mon bain.

MONTJOYE.

Cette bêtise!

LAJAUNAYE.

Non... mais là, tout à fait mal, mon cher, à inquiéter le garçon; si bien que, ma parole d'honneur, comme je suis

un peu trapu, un peu apoplectique, j'ai cru positivement que j'allais trépasser.

MONTJOYE, faisant claquer sa langue.

Faut pas!... mauvaise opération!

LAJAUNAYE.

Ma parole, je l'ai cru. Il m'est même venu toutes sortes de pensées bizarres... j'ai pensé à toi, mon vieil ami!...

MONTJOYE, très indifférent.

Ah! c'est gentil, ça!

LAJAUNAYE.

Je me suis dit : Ce pauvre Montjoye, quand on va lui dire ça, il va être diablement étonné.

MONTJOYE, tranquillement.

Mais non, je n'aurais pas été très étonné, parce que, vraiment, avec ta constitution, ton cou court et ta déplorable hygiène... eh! eh!

LAJAUNAYE.

Enfin! enfin! tu m'aurais bien donné une larme, je suppose!

MONTJOYE.

Mon ami, je ne le crois pas, vois-tu. Je n'ai pas étudié la question, mais je ne le crois pas, attendu que je pleure très difficilement... entre mes repas surtout.

LAJAUNAYE.

Ah! ma parole, Montjoie, écoute, tu es trop dur!

MONTJOYE.

Je ne suis pas dur, mon ami, je suis sincère... toujours dans le vrai, moi, jamais de phrases. Tu ne me pleurerais pas, je ne te pleurerais pas, voilà la vérité!

LAJAUNAYE.

Oui, je sais bien, tu ris de tout, tu ne crois à rien, toi! moi non plus, du reste; mais enfin, avec tout ça, je vou-

drais te voir dans une passe comme celle que je viens de traverser!... Je t'assure que dans ces moments-là on pense vite, on se pose de singulières questions; on se demande, par exemple...

MONTJOYE, donnant des signatures.

Quoi donc?

LAJAUNAYE.

Eh bien! dame! si vraiment il n'y a pas autre chose au monde que le trois pour cent, le baccara, les truffes et les demoiselles...

MONTJOYE.

Eh! eh! peut-être!

LAJAUNAYE.

Mon Dieu! tu es un homme fort, Montjoye, très fort, je le reconnais, je t'admire même; mais enfin, il y a eu dans tous les temps d'autres hommes également très forts, aussi forts que toi, mon cher, et qui croyaient à quelque chose!

MONTJOYE.

Tu as raison... eh! eh!

LAJAUNAYE.

Bossuet... n'était pas un idiot.

MONTJOYE.

Oh! non!

LAJAUNAYE.

Et... chôse... comment donc? Jean-Jacques Rousseau... non plus.

MONTJOYE.

Non, non, non!

LAJAUNAYE.

Et bien d'autres... c'est que cela donne à réfléchir, vois-tu.

MONTJOYE.

Certainement! (Il se retourne sur son fauteuil et regarde Lajaunaye.) Lajaunaye, veux-tu que je te dise?

LAJAUNAYE.

Quoi?

MONTJOYE.

Stoppe, mon bonhomme... tu es fini!

LAJAUNAYE, se levant dépité.

Mais non... je ne suis pas fini... seulement j'ai été un peu ébranlé ce matin, voilà tout! Et puis, j'ai des soucis, des ennuis de famille... Je vais rentrer chez moi, n'est-ce pas? qu'est-ce que je vais trouver? une femme en pleurs, qui m'aura attendu toute la nuit... un fils qui donne dans le sérieux, qui prend le parti de sa mère et qui me boude... une fille... tout le contraire... qui s'évapore et qui m'inquiète; enfin, tout va mal!

MONTJOYE, qui s'est levé aussi, lui touchant l'épaule avec un air de sympathie.

Pauvre garçon! (Riant ironiquement.) Tu es fini, tu sais!

LAJAUNAYE.

Je te dis que non; je suis prêt à recommencer ce soir si tu veux... seulement tu en parles bien à ton aise, toi qui es en toute chose la chance incarnée; tu as une femme, toi, qui supporte ta libre existence avec une résignation de chérubin. Comment diable t'y prends-tu?

MONTJOYE.

J'ai un secret, mon ami.

LAJAUNAYE.

Donne-le-moi!

MONTJOYE.

Impossible... mais je vais te donner un conseil. Liquide, Lajaunaye, retire-toi à la campagne, adonne-toi à la pisciculture, fais-toi nommer marguillier et bois du lait!

LAJAUNAYE.

Voyons, sérieusement, Montjoye, je trouve cette plaisanterie de très mauvais goût; je viens à toi en toute confiance, parce que je me sens un peu démonté, et au lieu de me remonter...

MONTJOYE.

Allons! ne t'attendris pas, Lajaunaye! Tu sais que je t'aime bien, surtout à l'heure de la Bourse... la main, voyons.

LAJAUNAYE.

Soit; mais ne me dis plus que je suis fini, parce que je trouve cela de très mauvais goût.

MONTJOYE.

Eh bien! non... la... tu n'es pas fini! au contraire, tu commences! (La porte du pan coupé à droite s'ouvre; Henriette paraît; toilette de ville.) Ah! ma femme!

SCÈNE VI

LES MÊMES, HENRIETTE*.

LAJAUNAYE, saluant.

Madame!

MONTJOYE.

Ma chère, vous voyez un homme qui se désole parce qu'il se croit fini... est-ce raisonnable, voyons? est-ce qu'il a l'air fini... je vous le demande? mais, non, mon ami, tu ne l'es pas... tu ne l'es pas du tout!... Vous avez à me parler, ma chère?

* Lajaunaye, Montjoye, Henriette.

HENRIETTE.

Oui, je désirais vous dire deux mots... mais si vous êtes occupé...

LAJAUNAYE.

Madame... je partais... (Il salue.) Madame!... à revoir, toi mauvais goguenard!

MONTJOYE.

A revoir, Lajaunaye... tu ne l'es pas, je t'assure! du tout, du tout! (Lajaunaye sort par le fond. A part.) Ah! mon Dieu, pauvre espèce!

SCÈNE VII

MONTJOYE, HENRIETTE, puis L'HUISSIER.

MONTJOYE, lui prenant la main.

Vous allez bien ce matin! Et Cécile, que devient-elle? je ne l'ai pas encore vue.

HENRIETTE.

Elle va venir, elle était sortie avec moi... elle vous rapporte fidèlement son humble bouquet de violettes... tout serait perdu, si elle y manquait un seul jour, vous savez... pauvre fillette!

MONTJOYE.

Petite folle!... c'est vous, ma chère, qui lui avez soufflé ces manies romanesques... car vous êtes vouée au bleu, vous, Henriette... si le bleu disparaissait de la terre et du ciel, on le retrouverait dans votre cœur... eh bien! qu'est-ce qu'il y a, mon enfant?

HENRIETTE.

C'est une découverte que nous avons faite hier matin, Cécile et moi, dans une de nos petites excursions de cha-

rité... vous savez que maintenant je l'emmène avec moi... régulièrement... comme elle est de plus en plus lancée dans le tourbillon mondain, je trouve bon, pour qu'elle ne devienne pas trop frivole, de lui montrer de temps en temps le côté sérieux de la vie. Quand elle a vu des pauvres le matin, je la mène au bal avec plus de tranquillité... il me semble que ses matinées protègent ses nuits.

MONTJOYE.

Cela n'a pas d'inconvénient... certainement... et cette découverte?

HENRIETTE.

Voilà... je recherche surtout les pauvres qui se cachent... ceux qu'on appelle les pauvres honteux, et qui sont les pauvres fiers... eh bien! j'en ai trouvé un qui, j'espère, vous intéressera : c'est un de vos anciens camarades de jeunesse, je crois... dont vous m'avez parlé quelquefois... un monsieur Saladin!

MONTJOYE.

Saladin! parbleu! je crois bien!... tiens, tiens! il vit encore, ce diable de Saladin?

HENRIETTE.

Il vit, mais fort tristement... il travaille dans une imprimerie... il fait des copies, je ne sais quoi... il a une femme malade...

MONTJOYE.

Oh! là!...

HENRIETTE.

Quatre enfants, tout petits, avec cela...

MONTJOYE.

Oh! là là!

HENRIETTE.

De plus, il vient d'être malade lui-même pendant deux mois... enfin une détresse profonde... il m'a dit qu'il s'était

présenté une fois à votre porte... sans succès... je lui ai promis que vous voudriez bien le recevoir ce matin... vous aurez cette bonté, n'est-ce pas?

MONTJOYE.

Mon Dieu, ma chère, j'ai beaucoup à travailler... (Il réfléchit.) Cependant je le recevrai... oui... d'autant plus que je peux l'utiliser, je crois... c'était un garçon d'esprit, mais une tête volcanique, un poète, un rêveur... enfin l'âge a dû le calmer... s'il voulait, il est capable, actif, dévoué... oui... décidément il peut m'être utile. Je le recevrai.

HENRIETTE.

Merci, mon ami.

MONTJOYE *.

Mon Dieu! ma chère, c'est tout simple, dès que vous le désirez... (Il sonne, l'huissier entre.) Vous recevrez monsieur Saladin.

L'HUISSIER.

Saladin, bien, monsieur.

MONTJOYE.

Ah! pendant que j'y pense, vous recevrez aussi monsieur Georges de Sorel.

L'HUISSIER.

De Sorel... bien... monsieur.

L'huissier sort.

HENRIETTE.

Georges de Sorel... est-ce que?...

MONTJOYE.

Oui, précisément, le fils de mon ancien associé de Bordeaux... il est avocat à Paris, il a du talent, et il n'est pas heureux, dit-on : je serais bien aise de le servir... Sorel était un nigaud... ce n'est pas ma faute s'il s'est ruiné, et s'il a eu l'enfantillage de se brûler la cervelle par-dessus

* Henriette, Montjoye.

le marché. Mais il suffit que nous ayons été associés pendant quelque temps, pour que je désire être utile à son fils... et je l'attends ce matin.

HENRIETTE.

Ah! c'est une pensée généreuse, et je vous en sais gré pour ma part.

MONTJOYE.

Si nous nous entendons, ce sera une bonne relation pour Roland.

HENRIETTE.

Oui... et il a grand besoin de bonnes relations, ce pauvre Roland... Et, à ce propos, mon ami, vous devriez bien le prier de s'exprimer avec un peu plus de réserve devant sa sœur et devant moi-même. Hier soir, par exemple, il est venu nous rejoindre au spectacle... il avait bien dîné, je crois... et vraiment il m'a gênée et affligée.

MONTJOYE, mécontent.

Ah!... Vous me l'enverrez dès qu'il sera revenu du Bois... Mais, attendez (Bruit de voix au dehors.), il me semble que c'est lui... (Il va au fond, ouvre la porte, et appelle :) Roland!

ROLAND, au dehors.

Tais-toi, drôle! je te dis que c'est ta faute! tu lui massacres la bouche!

MONTJOYE.

Roland!

ROLAND, au dehors

Imbécile! crétin!

Il entre une cravache à la main.

SCÈNE VIII

MONTJOYE, HENRIETTE, ROLAND.

ROLAND *, donnant la main à Montjoye.

Bonjour, père!... (Présentant son front à Henriette.) Bonjour, ma mère!... Je suis furieux!

MONTJOYE.

Et à qui en as-tu?

ROLAND.

A cet âne de Jean qui monte comme une nourrice! Il a failli me couronner mon hunter, tout à l'heure, devant l'obélisque!

MONTJOYE.

C'est qu'il est gris probablement... et, à ce sujet, tu me feras plaisir, toi, de ne pas te griser au préalable, quand tu iras au spectacle avec ta mère et ta sœur.

ROLAND.

Moi? Comment!... Comment, ma mère, est-ce que réellement je n'ai pas été convenable hier au soir?

HENRIETTE.

Mais tout au plus.

ROLAND.

Vrai?... je ne m'en suis pas aperçu... ah! pardon... je vous demande mille fois pardon, ma bonne mère! (Il lui baise la main.) Mais aussi, là, en conscience, c'est un peu votre faute; pourquoi me menez-vous voir de saintes bonnes femmes de pièces comme cela? J'ai senti le besoin d'égayer la situation, moi!

* Henriette, Roland, Montjoye.

MONTJOYE.

Quelle pièce donc?

ROLAND.

Ah! elle est de deuil celle-là, j'en réponds! on peut la voir en carême! Ça s'appelle... attendez... le *Parfait Notaire*... je crois, ou la *Dernière Diligence!* ça se passe en Bretagne, pour changer... Au premier acte, le théâtre représente une famille de Bretons, mais pas des Bretons en chocolat... de vrais Bretons, là, pur granit... Retour de l'Inde... l'épée de mon père... la croix de ma tante, le biniou de mon bisaïeul! ils jouent au loto, ils sont heureux... au fond passe une diligence... c'est la dernière diligence, comprenez-vous, mon père? (Il serre dramatiquement le bras de Montjoye.) la dernière diligence!

MONTJOYE, riant malgré lui.

Laisse-moi donc, nigaud!

ROLAND.

Mais méfiez-vous!... au second acte arrive le chemin de fer! patatras! déraillement général! plus de mœurs! Le fils enlève sa cousine, la fille enlève... le chef de gare, la mère marivaude avec le sous-préfet... Heureusement, un bon vieillard s'avance... eh bien! dites donc, ça va-t-il finir tout ça? Et la vertu, mes enfants, et l'honneur, et la patrie, et la municipalité! Trente kilomètres de tartines à double détente dans ce goût-là... Après quoi on s'embrasse, on se bénit, on s'épouse, et on se partage le prix Montyon dans un feu de Bengale! Voilà l'intrigue : ah! quelle pièce, mazette! Si je tenais l'employé des pompes funèbres qui a fait ça... et qui a fait pleurer ma bonne mère pendant trois heures d'horloge... Brigand, va!

Il fouette l'air avec sa cravache, et remonte à gauche.

HENRIETTE, haussant légèrement les épaules.

Je vous laisse, mon ami, et je vous recommande votre protégé.

MONTJOYE, la reconduisant.

C'est entendu... Ah! dites-moi, ma chère, je me suis permis d'inviter à vos lundis un de mes amis du Cercle, un étranger fort distingué, le marquis de Rio-Velez et sa femme... une personne charmante... dont on s'occupe beaucoup en ce moment.

Il redescend à son bureau.

HENRIETTE, contrainte.

Oui, on s'en occupe beaucoup, en effet. Je les recevrai de mon mieux, mon ami.

MONTJOYE.

Je vous serai obligé, ma chère; à revoir.

Il s'assied, Henriette sort à droite.

SCÈNE IX

MONTJOYE, ROLAND.

ROLAND *, venant s'appuyer sur le dossier du fauteuil de son père.

Mon petit père, êtes-vous content de votre chère santé, ce matin?

MONTJOYE.

Mais, oui, pourquoi?... Qu'es-tu donc devenu cette nuit, toi? je t'ai perdu de vue.

ROLAND.

Mon père chéri, je suis allé bien sagement, comme un petit saint, finir ma nuit au Cercle.

MONTJOYE.

Ah! tu es resté tard? qu'as-tu fait?

* Roland, Montjoye.

ROLAND.

Mon père adoré, j'ai joué!

MONTJOYE.

Ah! si j'en juge par le redoublement de tendresse que tu me témoignes ce matin, tu as perdu?

ROLAND.

Pas au baccara! au whist! à cet honnête bonhomme de whist.

MONTJOYE.

Combien?

ROLAND.

Non... mais réellement votre santé ne vous laisse-t-elle rien à désirer?

MONTJOYE.

Combien?

ROLAND.

Dix mille...

MONTJOYE, *écrivant deux lignes.*

Les voici, mais n'y reviens plus, je ne souffrirai pas que ton oisiveté me ruine.

ROLAND.

Merci, mon bon père; mais il ne faut pas me reprocher mon oisiveté, ce ne serait pas juste, ne m'avez-vous pas vous-même défendu de m'occuper d'affaires... Vous vous rappelez, quand j'ai essayé quelques opérations de Bourse? J'avais pourtant débuté carrément... ce ne fut qu'un cri de stupeur jusqu'à Londres... vous-même tout le premier, vous n'y compreniez rien... Quel est donc, disiez-vous, ce spéculateur mystérieux et entreprenant qui bouleverse le marché, qui révolutionne le stock? C'était moi!

MONTJOYE.

Enfin, n'y reviens pas. Je te donne une pension très

décente. J'entends qu'elle te suffise désormais. A ta première dette, je paye encore, mais je te mets à pied.

ROLAND, gaiement.

Mon père, je ne vous crois pas, vous savez.

MONTJOYE.

A pied, et ne vous fiez pas trop à vos droits civiques, mon fils, vous n'ignorez pas que j'ai un code à moi qui finit toujours par faire loi... Si tu me pousses à bout, je te ménage quelque chose qui t'étonnera bien.

ROLAND.

Mon père, vous m'avez toujours traité en camarade, en ami... et ce langage...

L'HUISSIER, entrant.

C'est monsieur Saladin, monsieur.

MONTJOYE.

Faites-le monter. (L'huissier sort.) Je suis toujours ton ami, mon garçon, mais à charge de revanche... Il n'est pas juste que je sois ton ami, et que tu sois mon ennemi, comprends-tu? Allons, va, gamin! et dis qu'on m'apporte à déjeuner.

ROLAND, à part.

Un fier homme, mon père!

Il sort par le pan coupé à gauche.

SCÈNE X

MONTJOYE, puis SALADIN. Montjoye reste devant son bureau et signe plusieurs pièces.

L'HUISSIER.

Monsieur Saladin!

Montjoye continue sa besogne sans se retourner. — Saladin entre; il porte un habit noir démodé, une cravate blanche roulée, aux bouts pendants, des gants noirs percés, la barbe grise et inculte, des cheveux gris repoussés sur les tempes et ébouriffés sur le sommet de la tête, les yeux creux, et la mine défaite. Il se tient un moment près de la porte, roulant entre ses mains son chapeau déformé, et regardant autour de lui avec un air d'embarras et de confusion.

SALADIN *.

Monsieur, veuillez m'excuser si j'ai pris la liberté... il a fallu l'encouragement que madame Montjoye a eu la bonté...

MONTJOYE, lui tendant la main par-dessus son épaule.

Bonjour, Saladin! tu vas bien?

SALADIN.

Comment... vous... tu me reconnais?

MONTJOYE.

Parbleu! (Il se lève.) Ah! tu es un peu changé cependant... comme moi du reste... ah! nous n'avons plus vingt ans, mon gaillard! Ce bon Saladin! ça fait plaisir de se retrouver, hein?

SALADIN, joyeux et attendri.

Comment! vrai? tu daignes me reconnaître... tiens,

* Saladin, Montjoye.

Montjoye... excuse-moi... mais je ne m'attendais pas à cet accueil-là... dans ta position... et je t'avoue...

Il s'essuye les yeux.

MONTJOYE.

Allons, allons, tu es donc toujours bête... qu'est-ce que c'est que ça?

SALADIN.

Pardon, mon ami... c'est que je viens d'être malade, et je suis encore un peu affaibli...

MONTJOYE.

Pauvre garçon! c'est vrai, tu es un peu pâlot. (Deux domestiques apportent une table sur laquelle est servi un somptueux déjeuner.) Mettez ça là! Veux-tu déjeuner avec moi, Saladin?

SALADIN, timidement.

Je te remercie, mon ami, j'ai déjeuné...

MONTJOYE.

Tu as déjà déjeuné? Mais c'est égal, un convalescent a toujours faim.

SALADIN.

Mon ami, tu es vraiment trop bon... mais...

MONTJOYE.

Oui, tu prendras quelque chose, n'est-ce pas? (Au domestique.) Un couvert! et laissez-nous!... Voyons, mets-toi là, mon ami... (Le domestique place une chaise pour Saladin.) Là... (S'asseyant.) Depuis combien de temps, donc, hein?

SALADIN.

Oh! depuis vingt-cinq ans, mon ami... car il y a vingt-cinq ans que j'ai quitté Bordeaux.

MONTJOYE.

Vingt-cinq ans, ma foi, oui! Veux-tu que je te serve? des œufs brouillés aux truffes, aimes-tu cela?

SALADIN.

Je crois que j'aime cela... mon ami !

MONTJOYE.

Et pourquoi diable n'es-tu pas venu me voir plus tôt? eh ! car enfin je ne suis pas inconnu à Paris... tu ne pouvais pas ignorer mon existence.

SALADIN.

Mon ami, je te dirai d'abord que pendant longtemps j'ai douté de ton identité : j'avais beau me rappeler toutes les espérances que donnait ta jeunesse, j'hésitais à reconnaître mon ancien camarade de Bordeaux, que j'avais laissé simple commis de banque, dans cet astre du monde financier et du monde élégant, dont les grandes entreprises, les succès, le luxe, les duels, les chevaux, que sais-je ? étaient depuis quinze ans l'entretien de Paris... Enfin, un jour, pour en avoir le cœur net, je vins t'attendre devant la porte de ton hôtel... je te vis sortir en voiture... mon cher... le cœur me sauta... je crus que j'allais me trouver mal !...

MONTJOYE, il lui verse du champagne frappé.

Vieil enfant, va ! et pourquoi n'es-tu pas venu dès le lendemain ? ce n'est pas gentil !...

SALADIN.

Mais je suis venu, mon ami... seulement comme je ne paye pas de mine, ton huissier se montra peu bienveillant... je n'insistai pas... je me dis que peut-être la fortune t'avait gâté... comme ton huissier... Bref, il a fallu que ton excellente femme, ta noble femme... Ah ! quelle femme, mon ami, quelle créature du ciel !

MONTJOYE.

N'est-ce pas ? Un peu de pâté, mon ami ? Eh bien... avec tout ça, qu'est-ce que tu es devenu, toi ?

SALADIN.

Je suis correcteur dans une imprimerie, et quand il me reste du temps la nuit, je fais des copies.

MONTJOYE.

Et tu as mis vingt-cinq ans à conquérir cette position-là, toi ?

SALADIN.

Hélas ! voilà !

MONTJOYE.

Avec ton intelligence, ton instruction, ton ardeur et ton entrain... comment diable t'y es-tu pris, voyons ?

SALADIN, modestement.

Mon Dieu ! rien ne m'a réussi... tu sais que j'avais des idées un peu exaltées...

MONTJOYE.

Oui... tu étais républicain, n'est-ce pas ?... Bois donc !

SALADIN.

Républicain... c'est-à-dire, permets, mon ami...

MONTJOYE.

Oh ! ne t'en défends pas...

SALADIN.

Je ne m'en défends pas, seulement je ne veux pas que tu me prennes pour un buveur de sang...

MONTJOYE.

Eh ! parbleu, non ! tu es un républicain platonique, toi ?...

SALADIN.

Non, pas précisément platonique... Écoute, Montjoye, veux-tu que je te fasse ma profession de foi ?

MONTJOYE.

Non, non ! c'est inutile. Conte-moi ta vie, j'aime mieux cela... D'ailleurs, à l'œuvre on connaît l'ouvrier !

SALADIN.

Eh bien! rappelle-toi seulement qu'une grande idée, un grand sentiment, une grande illusion peut-être, dominait dans mon cœur au début de ma vie : c'était l'amour et le respect de l'humanité, et comme conséquence nécessaire, le désir ardent de lui être utile... Je prétendais bien sans doute comme tout le monde faire ma fortune, mais en faisant le bien !

MONTJOYE.

Voyez-vous ça !

SALADIN.

Tel est, mon cher, l'idéal que j'ai poursuivi pendant trente ans, de carrière en carrière, et, je puis le dire, de rivage en rivage !...

MONTJOYE.

Cher ami !... Bois donc !

SALADIN.

J'ai abordé ainsi successivement presque toutes les professions : avocat, banquier, journaliste... en essayant de les moraliser... et je rougis pour mes semblables, mon cher, en songeant à l'indifférence et à l'ingratitude qui ont accueilli tour à tour mes plus dignes tentatives.

MONTJOYE.

Tu m'étonnes ! Et ensuite, mon garçon ?...

Il lui verse à boire.

SALADIN, soufflant.

Ne me fais pas boire... Ensuite, dame ! j'ai voyagé...

MONTJOYE.

Ah ! tu as voyagé ?

SALADIN.

Prodigieusement; mais jamais pour mon plaisir... tu vas voir. Tu te rappelles ma passion pour lord Byron ?

MONTJOYE.

Comment, lord Byron, maintenant?... mais il est mort, mon ami!...

SALADIN.

Eh bien! justement, mon ami, c'était sa mort que j'admirais... mon ambition était de mourir comme lui, en me dévouant à quelque cause généreuse, à l'affranchissement d'un peuple... Aussi m'étais-je fait un devoir sacré de courir partout où j'entendrais crier un opprimé, pleurer une victime... tu vois d'ici où cela m'a mené?...

MONTJOYE.

Où donc cela?...

SALADIN.

Mais, dame, un peu partout... du nord au sud .. en Espagne, dans le temps... où je fus si grièvement blessé... puis en Italie, où je fus blessé... puis en Valachie, contre les Turcs... encore blessé; et un beau matin, au bout du monde... à la Plata!

MONTJOYE.

A la Plata?... et que diable allais-tu faire à la Plata?

SALADIN, avec une animation croissante.

Mon cher, il se passait là des choses atroces qu'on ignore généralement... Mais moi, je le sus et j'y allai!... Enfin, que te dirai-je? après avoir épuisé ce qui me restait de mon patrimoine, après avoir été blessé dix fois, condamné à mort trois fois...

MONTJOYE.

Bah!

SALADIN.

Oui, mon cher, tel que tu me vois, j'ai été condamné trois fois à mort.

MONTJOYE.

Mais tu n'as jamais été exécuté?

SALADIN.

Ça, non ; mais enfin, après vingt-cinq ans d'une vie pareille, ruiné, couvert de blessures, proscrit ici, condamné à mort là, je t'avoue... tu vas peut-être m'accuser de faiblesse, Montjoye, mais je t'avoue que je commençai vraiment à me décourager.

MONTJOYE.

Ta parole ?...

Il lui verse à boire.

SALADIN.

Ma parole ! ne me fais pas boire, je t'en prie... Veux-tu me permettre de desserrer ma cravate ?

MONTJOYE.

Ôte-la même, si tu veux.

SALADIN, un peu gris.

Non, merci ; eh bien ! mon ami, tu as maintenant une idée générale de mon existence ; je ne veux pas t'ennuyer des détails, mais tu vois que ce n'est pas l'activité qui m'a manqué !... J'ai même dépensé une somme énorme d'ardeur, d'énergie, de persévérance... j'en suis effrayé moi-même, quand j'y pense... Qu'est-ce que je n'ai pas fait ? qu'est-ce que je n'ai pas tenté ? Vois donc ! j'ai été avocat, banquier, journaliste ; j'ai été soldat ; j'ai été général à la Plata ; j'ai été sous-préfet en 48... j'ai été... qu'est-ce que je n'ai pas été... (Se soulevant avec exaltation.) bah ! j'ai été dieu, mon cher !

MONTJOYE.

Comment ! tu as été dieu ?

SALADIN.

Positivement... J'aurais même dû commencer par là, car c'était dans ma jeunesse : j'avais rêvé une religion nouvelle ; c'était la mode, tu sais ?... une religion très honnête d'ailleurs, dont j'étais le dieu... C'était une bêtise,

mais j'étais de bonne foi !... J'avais loué un petit temple, rue des Bons-Enfants... j'avais un costume superbe, en velours noir, avec une plaque d'argent sur la poitrine, où on lisait le mot : Amour, Amour !... ça n'a pas réussi, et c'était juste, car c'était une bêtise... mais j'étais de bonne foi !

MONTJOYE.

Ah ! tu as été dieu dans ta jeunesse, toi !

SALADIN, très exalté et s'attendrissant à la fin de sa tirade.

Eh bien ! le résumé de tout cela, mon ami, le sais-tu ? c'est que les hommes ne valent rien, ou du moins pas grand'chose ; car il est déplorable, il est même ignoble qu'un pauvre diable d'individu comme moi, qui n'a pas une action douteuse à se reprocher, qui pendant trente ans de sa vie a consacré son intelligence, sa fortune, ses veilles, son sang, à des chimères si tu veux, mais à de nobles chimères, ait le crève-cœur, à l'heure des cheveux blancs, de voir sa femme et ses quatre enfants souffrir de faim dans un grenier ! Tiens... donne-moi ta main... Montjoye, car j'étais bien près de l'absolu désespoir, et c'est toi, mon ami, qui me fais rentrer dans l'âme l'estime de mes semblables !...

Il serre avec effusion la main de Montjoye.

MONTJOYE.

Bon garçon !... (Un domestique entre apportant un plateau.) Du thé, ou du café ?

SALADIN.

Oh ! du thé ! du thé, mon ami !

MONTJOYE.

Eh bien ! Saladin, le résultat de tout cela, pour moi, c'est que tu n'es pas un homme pratique. (Il se lève.) Tu as piétiné toute ta vie dans ce que j'appelle le bleu ! Tu t'es voué au bleu, comme ma femme ! tu t'es perdu dans l'azur !... Moi, mon ami, j'ai procédé tout différemment.

Mon point de départ, à moi, a été précisément l'horreur du bleu, en tout et partout !

SALADIN, se levant sa tasse à la main.

Pardon, mon ami, qu'appelles-tu le bleu ?

MONTJOYE.

J'appelle bleu, mon ami, tout ce qui n'est pas pratique, tout ce qui n'est pas en morale, le tien et le mien, en philosophie, deux et deux font quatre ! Illusions poétiques, préjugés d'enfance, superstitions romanesques, sensibilités maladives, phrases sonores et vides, voilà le royaume du bleu ! Tout jeune encore, j'ai vu mes semblables, comme tu dis, écrasés sous toutes ces servitudes gratuites ; ils m'ont inspiré un profond dédain, et j'ai résolu avant tout de n'être pas leur semblable...

SALADIN.

Tu es drôle !

MONTJOYE.

... Persuadé d'ailleurs que c'était le vrai moyen de leur être utile, je me suis dit qu'un homme qui se sent né avec de grands instincts a pour premier devoir d'accomplir une grande destinée. Or, point de grande destinée pour les faibles !... C'est pourquoi, tout en respectant les vrais principes sociaux, j'ai mis sous mes pieds, dès le début, tout ce qui constitue de toute éternité la faiblesse du vulgaire, tout ce qui est de convention, tous les sentiments parasites et littéraires dont cette pauvre humanité se plaît à amollir encore sa débilité naturelle, à tourmenter sa conscience et à compliquer son fardeau. L'esprit libre, le cœur ferme, la tête haute, j'ai marché ainsi bravement à travers la foule, sans craindre rien ni personne, un code dans une main, une épée dans l'autre, et me voilà !

SALADIN.

Tu es drôle !

MONTJOYE.

Me voilà, mon cher, plus convaincu que jamais, que lorsqu'on encombre sa vie de tout ce bagage idéal dont je me suis sagement libéré, on peut être un brave homme et même un grand homme, mais jamais un homme fort, ni un homme heureux, ni même un homme utile !... et tu en es la preuve, toi ! car enfin, qu'as-tu fait en trente ans de dévouement pour tes chers semblables? Rien du tout !... Ce sont les hommes comme moi qui les servent, tes semblables, en s'en servant ! Je fais vivre des milliers de tes semblables, moi, avec mes farouches théories... et toi, avec tes beaux sentiments, tu ne peux pas te faire vivre toi-même !

SALADIN, posant sa tasse sur la table.

Hélas !... ce n'est pas la première fois que je me demande si je n'ai pas été dupe toute ma vie... c'est peut-être toi qui est dans le vrai... Tu es peut-être l'homme vraiment fort, toi...

MONTJOYE.

Mais n'en doute pas, mon ami... Je suis l'homme vraiment fort !... Montjoye ou l'homme vraiment fort !... Ah ! si tu connaissais ma vie ! Je n'ai eu qu'une faiblesse, une seule... J'ai été amoureux sincèrement... une fois... de ma femme... et je l'ai enlevée à sa famille, qui me la refusait... Mademoiselle de Sissac, tu sais ? Mais c'est ma seule faute de conduite... hors cela, pas une défaillance ! Pénétré du sentiment de mon immense utilité dans le monde, j'ai été pour moi-même un être sacré, infaillible et inviolable ; bref, comme toi, Saladin, et c'est notre seul point commun... j'ai été, je suis, et je serai un dieu... mon dieu ! veux-tu être mon prophète... avec dix mille francs d'appointements et le logement pour toi, ta femme, et tes quatre enfants?

SALADIN, atterré.

Mon ami... tu plaisantes !...

MONTJOYE.

Dix mille francs et le logement!... ça te va-t-il?

SALADIN.

Oh! mon ami, mon ami! Je t'en prie, ne me donne pas de fausse joie; songe à la perspective que tu m'ouvres! Tirer de misère ces pauvres êtres que j'adore... les voir heureux... les voir sourire! car je n'ai pas d'autre ambition... d'autre idéal, maintenant... la foi du charbonnier et le pain de mes enfants! Eh bien! tu es père... tu sais comme on les aime... ne joue pas avec cela, je t'en prie!

MONTJOYE.

Je t'assure que l'opération est sérieuse, et tu auras par-dessus le marché l'avantage de nager en plein dans ton élément... tu feras du bien à tes semblables toute la journée... tu n'auras pas d'autre emploi... faire du bien à tes semblables!

SALADIN.

Mais, mon ami, dans quel pays? en Chine?... dans la lune?

MONTJOYE.

A Chantilly... ou du moins à deux pas... Écoute: J'ai été un homme de plaisirs, mais j'arrive à l'âge de l'ambition, et je veux que ma vie soit complète; je prétends être député... pour être ministre un peu plus tard; dans cette visée, je viens d'acheter à Tréval, près de Chantilly, au centre d'une circonscription électorale, une grande propriété avec un château seigneurial... dont je te nomme gouverneur; tu n'as jamais été gouverneur?

SALADIN.

Non, mon ami!

MONTJOYE.

Eh bien! tu le seras, tu seras gouverneur, régisseur, comme tu voudras. Tu t'occuperas un peu de ma pro-

priété, et beaucoup de ma candidature. Ma femme et ma fille iront passer l'été à Tréval ; mais moi, mes affaires me retiennent à Paris... tu me suppléeras... tu es intelligent, actif, sympathique... tu me feras aimer dans le pays... tu fonderas des écoles, des salles d'asile, des églises... tu encourageras l'agriculture... tu couronneras des rosières... tu donneras des casques aux compagnies de pompiers... Enfin tout ce que te suggérera ton imagination humanitaire, tu le feras... je t'ouvre pour cela un crédit illimité... cela te convient-il ?

SALADIN.

Mon ami, parfaitement... Je ne puis pas même rêver une tâche plus conforme à mes goûts, à mes sentiments... et pourvu que la couleur politique de ta candidature ne choque pas trop mes vieilles convictions...

MONTJOYE.

Mais nullement, mon ami, je suis plus avancé que toi, je suis un homme de progrès, moi, très libéral, à l'américaine. Tu es revenu toi-même au raisonnable et au possible... tu ne me demanderas pas le bonheur universel, n'est-ce pas ?... ni l'abolition de l'esclavage. Eh bien ! nous nous entendrons !

SALADIN.

J'en suis sûr, mon ami ; mais la députation est donc vacante dans cet arrondissement ?

MONTJOYE.

Pas encore, mais elle le sera avant peu. Le député, un monsieur d'Aubancourt, est très malade.

SALADIN.

Très malade ?

MONTJOYE.

Très malade ! il n'en a pas pour trois mois.

L'HUISSIER, entrant.

Monsieur Georges de Sorel est là.

MONTJOYE.

Ah ! vous ferez entrer tout à l'heure ! (A Saladin.) Eh bien ! quand pars-tu ?

SALADIN.

Quand tu voudras, mon ami.

MONTJOYE.

Mon Dieu ! le plus tôt sera le mieux. Reviens demain à cette heure-ci, nous arrêterons nos plans ; et, en attendant, laisse-moi t'offrir cette légère avance sur tes appointements.

Il prend un billet de banque dans son bureau et le donne à Saladin.

SALADIN.

Ah ! mon ami, que tu me ferais plaisir, si tu me permettais d'aller chercher ma femme et mes enfants, et de les jeter dans tes bras !

MONTJOYE, vivement.

Non, mon ami, pas de bleu, je t'en prie ! Je les verrai plus tard !... A demain, Saladin.

Saladin lui presse encore la main, s'essuie les yeux et sort par le fond.

SCÈNE XI

MONTJOYE seul, puis GEORGES.

MONTJOYE.

Hon ! la misère l'a diablement affaissé, pauvre garçon !... ah bah ! la bonne nourriture lui rendra ses facultés.

L'HUISSIER.

Monsieur Georges de Sorel !

MONTJOYE, sérieux tout à coup, à part.

Autre lyre !

GEORGES *.

Monsieur !

MONTJOYE, à part.

Comme il lui ressemble ! (Haut.) Monsieur, veuillez vous asseoir. (Ils s'assoient.) Monsieur de Sorel, j'ai eu l'honneur de me présenter hier chez vous... je vois que vous avez trouvé ma carte, et je vous suis très reconnaissant d'avoir bien voulu céder à la prière que je vous adressais...

GEORGES, froidement, s'inclinant.

Monsieur !

MONTJOYE.

Mon nom, monsieur, ne vous est pas étranger ?

GEORGES.

Il ne l'est à personne en ce temps-ci, monsieur.

MONTJOYE.

Mais à vous moins qu'à personne... (Georges s'incline avec la même froideur. Court silence.) Mon Dieu ! monsieur de Sorel, je ne voudrais pas réveiller des souvenirs qui vous sont douloureux ; mais ma démarche vous serait tout à fait inexplicable si je ne vous rappelais que j'ai été pendant quelque temps, il y a une vingtaine d'années, l'associé de monsieur votre père.

GEORGES.

Je le sais, monsieur.

MONTJOYE, le regardant avec une extrême attention.

Vous étiez encore un enfant à cette époque... il est naturel que je n'aie laissé aucune trace dans votre mémoire... à moins que depuis on ne vous ait parlé de moi dans votre famille.

* Georges, Montjoye.

GEORGES.

Mon Dieu! monsieur, toute ma famille se réduisait à une vieille tante qui me recueillit après le désastre de notre maison... elle avait toujours vécu dans la retraite, elle ignorait toutes choses ; elle ignorait même votre nom, je pense, et d'ailleurs, nous évitions, elle et moi, avec une égale sollicitude, de reporter nos regards vers le passé.

MONTJOYE, *comme délivré d'une grave inquiétude.*

Ah! c'est tout simple... moi-même je ne toucherai pas davantage à ce passé, et il me suffit de vous l'avoir rappelé d'un mot pour que vous compreniez les sentiments qui m'animent. Je me regarderais comme très heureux, monsieur, si je pouvais avoir l'avantage de vous être utile.

GEORGES.

Monsieur!

MONTJOYE.

J'étais, ces jours passés, au Palais. Je vous entendis plaider; je m'informai, votre nom me frappa... et je m'étonnai qu'un homme de votre talent n'eût encore obtenu ni la réputation, ni la fortune qu'il me paraissait mériter.

GEORGES.

Monsieur, vous m'avez jugé avec une bienveillance extrême.

MONTJOYE.

Non, vous avez beaucoup de talent et tout le monde le reconnaît; seulement, permettez-moi, monsieur, de m'exprimer avec une franchise amicale; on dit que vous manquez d'un peu d'ardeur, d'énergie, d'entreprise, enfin de la mise en œuvre qui est indispensable aux plus brillantes facultés. Est-ce vrai? vous le savez mieux que moi.

GEORGES.

Monsieur, votre langage est trop affectueux pour que je ne vous réponde pas avec un entier abandon... C'est vrai,

je n'ai pas de courage. Vous devinez pourquoi... Je marche toujours le front bas, sous le poids d'un souvenir accablant, d'un nom entaché.

MONTJOYE.

N'exagérez donc rien, mon ami... votre père a été malheureux sans doute; mais son honneur est demeuré intact.

GEORGES.

Je le crois, monsieur, et sa mémoire cependant est maudite, justement maudite par un millier de malheureux qui avaient mis en lui leur confiance, qui avaient placé leur humble fortune dans sa maison, sous la sauvegarde de sa probité... et qu'il a entraînés dans sa ruine. Comment puis-je oublier cela, monsieur, et comment pourrais-je jamais le réparer... Ah! si j'en avais l'espérance, la plus faible espérance... je vous jure que le courage ne me manquerait pas! Mais quelque ardeur que j'apporte dans ma profession, comment me flatter d'amasser jamais les millions qui seraient nécessaires pour rendre l'honneur à mon nom de famille, la paix à ma conscience?

MONTJOYE.

Mon Dieu! cela serait désirable, assurément. Mais, pour quitter ce pénible sujet, vous avez, monsieur, en fait de devoirs possibles, celui de vivre en homme et d'employer dignement vos talents. Permettez-moi de vous en offrir l'occasion : je me suis consacré, vous le savez, à de grandes spéculations industrielles; de là, un nombre considérable d'affaires litigieuses, tant à Paris qu'en province... Mon avocat, que vous connaissez, se fatigue; il se déplace difficilement... Voulez-vous, en attendant mieux, accepter la moitié de sa besogne?

GEORGES.

Monsieur, c'est une fortune que vous m'offrez et une

fortune parfaitement honorable. Comment n'accepterais-je pas?

MONTJOYE.

Eh bien! c'est dit! (Il se lève.) Dès demain, je vous livrera deux ou trois dossiers. Voilà tout...

GEORGES, qui s'est levé.

Ah! monsieur, que je vous remercie! et combien j'ai de regret de vous avoir abordé avec cette froideur, que je porte un peu partout, à la vérité, mais que j'ai encore exagérée devant vous... Je ne sais quel ombrage... quelle inconcevable prévention avait malgré moi pénétré dans mon esprit... Les malheureux sont défiants!

MONTJOYE, gaiement, lui touchant l'épaule.

Et les avocats, n'est-ce pas? Enfin, vous voilà rassuré, et puisque nous en sommes là, voulez-vous que je vous parle tout à fait en ami? eh bien! vous êtes logé d'une manière insuffisante... Sans tomber dans le charlatanisme, il faut accorder quelque chose à la faiblesse humaine, qui se prend aux apparences... Vous êtes logé comme un étudiant.... c'est une niaiserie... d'ailleurs la nature de nos relations exige que vous vous rapprochiez de moi... Voyons, vous ne me soupçonnerez pas de vouloir faire une affaire avec vous, n'est-ce pas?... L'entre-sol de mon hôtel est disponible... c'est un charmant petit appartement qui vous convient à merveille... le voulez-vous?... le prix est un peu élevé... trois mille francs... mais dans votre situation nouvelle, vous pouvez escompter l'avenir... Est-ce entendu?

GEORGES, souriant et embarrassé.

Mon Dieu, monsieur, sur ce point-là... m'excuserez-vous si je vous demande la permission de réfléchir?... je me mettrai toujours avec empressement à votre disposition... Mais sans parler du prix qui déconcerte un peu mes habitudes économiques, j'ai des idées, des goûts... de sauvage indépendance... et...

MONTJOYE.

Oh! dès que cela vous contrarie, je n'insiste pas... (On entend un bruit de voix au fond.) Qu'est-ce que c'est donc?

Il remonte.

SCÈNE XII

LES MÊMES, CÉCILE, tenant un bouquet de violettes.

CÉCILE, entrant au fond*.

Il y est pour moi... n'est-ce pas, mon père, que vous y êtes... pour moi?

Elle aperçoit Georges et baisse la voix sur les derniers mots en le saluant légèrement. Georges fait un geste de surprise en paraissant reconnaître la jeune fille.

MONTJOYE.

Qu'est-ce que tu veux, ma chère petite?...

CÉCILE, le prenant à part.

C'est que nous partons, ma mère et moi, pour la journée... et... vous savez ma superstition, je n'aurais pas une minute de tranquilité, si je ne vous avais décoré de votre talisman auparavant.

Elle passe son bouquet dans l'habit de Montjoye.

MONTJOYE.

Allons, folle!... (Il lui baise le front.) Dépêche-toi, au moins.

CÉCILE, lui montrant le doigt.

Et que je ne vous rencontre pas sans mon bouquet!

MONTJOYE.

Non... va, ma fillette.

* Georges, Montjoye, Cécile.

CÉCILE, revenant et lui parlant bas.

Qu'est-ce que c'est que ce monsieur?

MONTJOYE.

C'est un jeune homme.

CÉCILE.

Et puis?

MONTJOYE.

Qui sera probablement notre locataire de l'entre-sol.

CÉCILE. Elle regarde Georges furtivement et reprend.

Je lui donne ma voix! (Haut.) Bonjour, mon père! (Saluant Georges.) Monsieur...

GEORGES, à part, en traversant l'avant-scène.

Ce souvenir est bien présent... C'était elle!

SCÈNE XIII

MONTJOYE, GEORGES.

MONTJOYE.

Eh bien! monsieur Georges, nous disions donc? Oui, pour la première partie de ma proposition, et non, pour l'entre-sol?

GEORGES, avec embarras.

Mais, monsieur, en vérité... je réfléchis... je crains de vous montrer un rigorisme ridicule... et si vous croyez réellement que dans ma position nouvelle je puisse me permettre ce luxe...

MONTJOYE.

Mais c'est évident, je vous le garantis!

GEORGES.

Eh bien! monsieur, je suis votre locataire.

MONTJOYE.

Bravo! à la bonne heure! voilà qui est fait... Mon avocat, mon locataire, et j'espère, mon ami!

Il lui tend la main.

GEORGES.

Monsieur!

Ils se serrent la main. — Tiberge entre au même moment, du pan coupé à gauche et fait un geste d'extrême surprise.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, TIBERGE*.

MONTJOYE.

Je n'ai pas plus de temps à vous donner en ce moment, mon cher monsieur... mais si vous voulez revenir ce soir, entre cinq et six... je vous remettrai ces dossiers.

GEORGES.

Très certainement, monsieur. Mille fois encore merci, et à bientôt!

MONTJOYE.

A bientôt!...

Georges sort par le fond.

* Tiberge, Montjoye, Georges.

SCÈNE XV

MONTJOYE, TIBERGE*.

MONTJOYE.

Eh bien! qu'est-ce que tu as, toi, à demeurer la bouche ouverte, comme une boîte aux lettres?

TIBERGE.

Rien... rien... c'est ce monsieur... je me trompe probablement.

MONTJOYE.

Tu ne te trompes pas... c'est bien monsieur de Sorel, le fils de ton ancien patron, que je prends pour avocat... Là-dessus, ferme la bouche et tâche de ne l'ouvrir qu'à propos. Tu m'entends?

Il lui remet le portefeuille.

* Tiberge, Montjoye.

ACTE DEUXIÈME

AU CHATEAU DE TRÉVAL, PRÈS DE CHANTILLY

L'intérieur d'un pavillon-serre, s'ouvrant par de larges arcades, dont les colonnettes sont décorées de lianes, sur une terrasse à l'italienne qui couronne le château; les balustrades de la terrasse ferment le théâtre au fond; on voit des cimes d'arbres dans le lointain. Le pavillon communique avec les deux ailes du château dont il occupe le centre, par deux larges portes latérales. La terrasse est praticable en dehors du pavillon.

Au lever du rideau, le jour baisse. Des domestiques, sous la direction de Saladin, achèvent d'illuminer la balustrade de la terrasse et de suspendre des lanternes aux arcades du pavillon.

SCÈNE PREMIÈRE

SALADIN, habit bleu à boutons d'or, cravate blanche; il est très affairé, il donne des ordres aux domestiques, et s'occupe lui-même, à l'aide d'un marchepied, de compléter l'illumination. On entend des rires et des bruits de voix animées, qui semblent venir des appartements situés à droite du pavillon. — Un peu plus tard, CÉCILE.

SALADIN.

Allons, un peu de zèle... un peu d'activité, mes enfants!... on va sortir de table... encore une lanterne par ici, mon garçon! encore une!... bien!... une autre ici!... Vous autres, continuez la balustrade!... Vivement, mes amis, vivement! (Criant par-dessus la balustrade.) Des feux dans le feuillage, là-bas, des feux dans le feuillage!

CÉCILE, entrant à gauche.

Oh! que c'est joli!... oh! c'est vraiment charmant! Bravo, Saladin, bravo!

SALADIN, sur le marchepied.

N'est-ce pas, mademoiselle? Pour une improvisation, c'est assez réussi?

CÉCILE.

Je crois bien!... c'est merveilleux! Mais pourquoi vous occuper de cela vous-même? Vous allez vous fatiguer!

SALADIN.

Jamais, mademoiselle! Avec mes cinquante ans, mes dix blessures et mes trois condamnations à mort... encore une lanterne, toi!... je suis aussi infatigable qu'un omnibus, surtout quand il s'agit de vous plaire, mademoiselle!

CÉCILE.

Vous êtes bon, Saladin... mais, dites-moi, a-t-on télégraphié à monsieur de Sorel?

SALADIN.

Oui, oui, mademoiselle!... Des feux dans le feuillage, là-bas!

CÉCILE.

Et vous avez envoyé les invitations dans le voisinage?

SALADIN.

A dix lieues à la ronde, mademoiselle.

CÉCILE.

Et vous êtes bien sûr, n'est-ce pas? qu'on a télégraphié à monsieur de Sorel?

SALADIN.

Très sûr, mademoiselle, très sûr... Emportez le marchepied, vous autres!

CÉCILE.

Et l'accordeur est venu?

SALADIN.

Il est venu, mademoiselle; le piano est en état.

CÉCILE.

Parfait, alors... pourvu que nous ayons assez de danseurs, maintenant... vous danserez, n'est-ce pas, Saladin?

SALADIN.

Oui, mademoiselle... je danserai... tout ce que vous voudrez!

CÉCILE.

Moi, je vais achever de m'habiller bien vite... (Près de sortir par la porte de gauche, elle se retourne.) Ainsi, vous êtes bien certain qu'on a télégraphié à monsieur de Sorel?

SCÈNE II

LES MÊMES, GEORGES, entrant par la terrasse à gauche*.

GEORGES.

Oui, mademoiselle.

CÉCILE.

Ah! tout de suite... comme cela... vraiment, vous êtes parti... sans savoir pourquoi?

GEORGES.

Mon Dieu! mademoiselle, la dépêche de Saladin ne me permettait pas l'hésitation: « Venez mort ou vif en cravate blanche! » Me voici vif, en cravate blanche!

CÉCILE, allant à Saladin**.

Ce bon Saladin, il pense à tout!... Vous êtes ravissant,

* Cécile, Georges, Saladin,

** Georges, Cécile, Saladin.

Saladin! (Elle lui prend les mains.) Je vous adore! vous ne savez pas comme je vous adore!

SALADIN.

Si fait, mademoiselle, je m'en doute... (A part.) par ricochet! (Haut.) Mais ne me retenez pas, je vous en prie!... (On appelle au dehors: « Monsieur Saladin! ») Vous entendez?... Voilà, voilà! Ne me retenez donc pas, je vous en prie! (Il s'éloigne précipitamment par la terrasse.) Des feux dans le feuillage!... Le feuillage manque de feux!... A giorno... A giorno!...

SCÈNE III

GEORGES, CÉCILE.

GEORGES.

Mais qu'est-ce qui se passe donc, mademoiselle? Qu'est-ce qui arrive? Quelle fête célébrez-vous?

CÉCILE.

Ah! d'abord la fête patronale du village, puis le double triomphe de mon père aux courses de Chantilly; car vous saurez qu'il a gagné le prix de Diane et le Derby, simplement; le prix de Diane avec *Miss Sarah*, et le Derby avec *Revolver;* des sommes folles, dit-on, toujours grâce à mes timides violettes... Mon père est arrivé ici, enchanté, vous comprenez, et trouvant la population sur pied à cause de la fête, il a fait ouvrir son parc au public, et dresser des tables sous les bosquets. Puis il a demandé qu'on nous présentât la rosière ce soir... car il y a une rosière... qu'on a couronnée ce matin... C'est un vieil usage du pays qui avait disparu depuis la Révolution... je ne sais plus laquelle... et Saladin l'a ressuscité... car il a toujours de bonnes idées, ce pauvre Saladin... C'est lui qui a eu l'ins-

piration de vous télégraphier. J'y avais bien pensé, moi, mais je... Eh bien! où est-ce que j'en étais?

GEORGES.

A la rosière... qu'on doit vous présenter, mademoiselle.

CÉCILE.

C'est juste... Là-dessus, voyant les excellentes dispositions de mon père, nous avons lancé quelques invitations dans nos alentours, afin de pouvoir offrir un petit bal à cette pauvre rosière... et aussi pour être agréables à cette jolie marquise espagnole... péruvienne... vésuvienne... je ne sais quoi... qui fait tourner la tête à tout Paris, et qui est venue nous demander à dîner avec son mari au retour des courses.

GEORGES.

Ah! madame de Rio-Velez est ici?

CÉCILE.

Oui, certainement, vous allez avoir le plaisir de l'admirer... Comment la trouvez-vous, à propos?

GEORGES.

Mais, fort avenante, mademoiselle.

CÉCILE.

Avenante... Enfin vous plaît-elle?

GEORGES.

Beaucoup plus que son mari.

CÉCILE.

Naturellement... mais en êtes-vous affolé, comme tous ces messieurs?

GEORGES.

Bien paisiblement, mademoiselle.

CÉCILE.

Ah! tant mieux... tant mieux pour votre repos! Enfin,

toutes ces heureuses circonstances ont fait désirer à Saladin votre présence, et votre concours en qualité d'ami et de valseur... et maintenant je vais me planter deux brins de fleurettes dans les cheveux, simplement pour ne pas vous faire peur... (*Saluant avec gravité.*) Monsieur, je vous devais cette explication*. (*Elle s'éloigne à gauche, puis revenant timidement.*) Monsieur de Sorel ?

GEORGES.

Mademoiselle !

CÉCILE.

Vous ne me trouvez pas trop mondaine, trop en l'air?

GEORGES, *simplement.*

Ah ! grand Dieu ! mademoiselle !

CÉCILE.

Il faut songer, je vous prie, que cette diversion doit me paraître bonne... car nous avons mené tout cet été, ma mère et moi, une existence un peu sombre dans ce grand château, excepté, bien entendu, quand il nous venait quelqu'un de Paris; mon père, par exemple... ou d'autres personnes, enfin...

GEORGES.

Mais, mademoiselle, rien de plus légitime que d'aimer le bal à votre âge.

CÉCILE.

Vous êtes si sérieux, vous, vous êtes effrayant !

GEORGES, *riant.*

Même quand je valse, mademoiselle?

CÉCILE.

Toujours... enfin, ne me jugez pas mal, je vous prie.

* Cécile, Georges.

GEORGES, avec gravité, et après un peu d'hésitation.

Mademoiselle, ne le craignez pas... dès le premier instant que j'ai eu l'honneur de vous rencontrer, j'ai pu vous bien juger, vous étiez très sérieuse, ce jour-là.

CÉCILE.

Ce jour-là?... n'était-ce pas chez mon père... quand vous êtes venu il y a quelques mois pour ce logement?

GEORGES.

Non, mademoiselle, c'était auparavant... peu de temps auparavant...

CÉCILE.

Comment? je vous avais vu avant ce jour-là? Il me semblait bien aussi que je vous connaissais déjà... mais jamais je n'ai pu me rappeler...

GEORGES.

C'était chez un de mes clients, mademoiselle, sous les toits, dans une mansarde très obscure, chez un fort pauvre client, comme vous voyez, dont j'étais le fort pauvre avocat... Vous vîntes avec madame votre mère, interrompre ma consultation... Il y avait là des détails de misère si navrants, que votre jeune cœur en fut brisé; et si vous ne m'avez pas vu ce jour-là, mademoiselle, je ne m'en étonne pas; car pendant que je vous regardais, moi, vous, vous pleuriez.

CÉCILE, confuse.

Ah! je crois me souvenir en effet... je suis bien aise que vous sachiez que je puis quelquefois... (Elle s'interrompt et saluant timidement.) A tout à l'heure, monsieur!

Elle sort à gauche.

SCÈNE IV

GEORGES, *seul, amèrement.*

Ah! c'est mal!... c'est indigne! Troubler cette enfant... déjà si troublée! mais aussi cette épreuve continuelle dépasse mes forces! Ah! à tout prix, il faut la rompre, ou je me laisserais entraîner à quelque odieuse folie! Oui, j'aurai du courage... et le plus tôt sera le mieux! Du courage, hélas! ce n'est que du bon sens vulgaire... car, de toute évidence, l'impossible est là! Ah! ma pauvre vie, que vais-je en faire maintenant?...

Voix bruyantes à droite. Il remonte.

SCÈNE V

GEORGES, MONTJOYE, ROLAND, LAJAUNAYE, LE MARQUIS DE RIO-VELEZ*. *Tous animés et parlant haut comme des gens qui ont dîné chaudement. Des domestiques déposent sur un guéridon, qu'ils placent au milieu, un plateau chargé de tasses à café et de flacons à liqueurs.*

MONTJOYE, *sans voir Georges.*

Mais non, messieurs, n'en riez pas! les naïfs sont les seules gens que j'estime, moi! Vivent les naïfs! je les plains, mais je les aime, je les vénère... et je le prouve... Voyez... je n'ai chez moi que des naïfs... mes domestiques, tous naïfs... mes employés, naïfs!... Tiberge, mon caissier, naïf; Saladin, naïf!... (*Il va continuer quand il aperçoit Georges qui est*

* Le marquis, Lajaunaye, Montjoye, Georges.



descendu. Le marquis et Lajaunaye se sont assis.) Tiens! tiens, Sorel! Bonjour, Sorel! ça va bien? Mandé par ces dames, hein?

GEORGES.

Précisément.

MONTJOYE.

Bravo! nous allons avoir une petite fête délicieuse, vous savez! La rosière, le maire, le notaire, le capitaine des pompiers... enfin, tout ce qui constitue une société d'élite!

ROLAND, qui vient d'entrer*.

A Nanterre! Bonjour, Georges!... (Il lui serre la main.) Bonjour, le plus vertueux de mes amis!... Mon cher, j'ai dîné comme un serrurier... et jamais je n'ai été si fier d'être Français... excellent Georges, va!... A propos, vous connaissez la gloire de mon père?

GEORGES.

Je viens de l'apprendre... (A Montjoye.) Recevez tous mes compliments!...

MONTJOYE.

Toujours ma chance, mon cher! une centaine de mille francs qui me tombent de la lune, sans dire gare!... Je dois cela, du reste, à mon nouveau jockey, un entraîneur incomparable que j'ai enlevé au duc de Devonshire... Péters, le grand Péters!

LAJAUNAYE.

Ah çà! est-il Anglais, décidément?

MONTJOYE, déposant sa tasse sur le guéridon.

Péters? pas plus que toi, il s'appelle Pierre dans l'intimité... Servez-vous donc, messieurs, je vous prie. Eh bien! mon cher marquis, qu'est-ce que vous dites de ma petite installation à la campagne? c'est assez propre, eh?

* Le marquis, Lajaunaye, Montjoye, Roland, Georges.

LE MARQUIS, physionomie sombre, concentrée et inquiétante, parler lent et hautain *.

Parfaitement confortable, mon cher hôte.

MONTJOYE.

Et puis j'ai une grande étendue de bois, là, autour... J'espère, mon général, que vous me ferez l'honneur d'y venir chasser quelquefois... cet hiver.

LE MARQUIS, se levant et s'approchant du guéridon.

Trop aimable... Quel est votre gibier, sous cette zone?

Lajaunaye remonte avec Georges jusqu'à la terrasse. Roland s'assied à gauche, dégustant un verre de liqueur.

MONTJOYE **.

Mais nous avons beaucoup de chevreuils, beaucoup de faisans, de perdrix, quelques bécasses, enfin une gentille chasse.

LE MARQUIS, choisissant un carafon.

Comment pouvez-vous prendre plaisir à ces jeux d'enfants?

MONTJOYE.

Dame! que voulez-vous? nous chassons ce que nous avons... Nous ne pouvons pas chasser le tigre dans le département de Seine-et-Marne, c'est impossible; vous avez du tigre, vous, par là-bas?

LE MARQUIS.

Non, nous n'avons pas de tigre précisément, mais nous avons la panthère noire...

MONTJOYE.

Oh là!

LE MARQUIS, descendant.

L'ocelot, qui ne badine pas non plus, et surtout le

* Le marquis, Lajaunaye, Roland, Montjoye, Georges.
** Roland, le marquis, Montjoye.

jaguar, beaucoup de jaguars... Ah! voilà des chasses qui réellement vous procurent des émotions viriles !

MONTJOYE.

Et vous vous êtes livré souvent à ce genre d'exercice?

LE MARQUIS, tenant son verre de la main droite.

Oh! depuis mon enfance... Il n'y a d'ailleurs aucun danger, quand on n'a pas peur! Tenez, je ne sais pas si vous avez remarqué que j'ai deux doigts de cette main qui ne fonctionnent plus?

Il montre la main gauche.

MONTJOYE.

Ah!

LE MARQUIS.

Fructus belli! C'était il y a deux ans, quelques jours après mon mariage. Un matin, je me promenais tranquillement dans un bout de forêt qui avoisine la propriété d'Anita, de ma femme; je n'avais sur moi qu'un revolver, par précaution. (Il va poser son verre.) J'entends un froissement dans le feuillage... je lève la tête, et je vois un jaguar, un fort beau jaguar, qui se ramasse pour prendre son élan...

MONTJOYE.

Oh là!

LE MARQUIS.

Je m'aplatis vivement, un genou en terre... l'animal se développe, bondit... je me jette de côté... mais j'avais pris mon point d'appui sur ma main, qui était posée comme cela, sur le sol, de sorte que la bête m'écrase deux doigts, pendant que de l'autre je lui disais quatre mots à l'oreille avec mon revolver... Ma foi! c'est le plus beau coup de feu de ma vie. Anita, ma femme, ne pouvait pas y croire quand je lui contai cela au déjeuner, et je parierais cent louis que vous n'y croyez pas non plus !

MONTJOYE.

Pourquoi donc ça, général? C'est fort, certainement... mais avec de l'habitude, de l'aplomb, et vous en avez!...

ROLAND, appelant Lajaunaye qui cause au fond avec Georges.

Lajaunaye, as-tu entendu?

LAJAUNAYE *, s'approchant.

Quoi donc?

ROLAND.

La chasse au jaguar... c'est superbe! Le général se promène, un matin; un jaguar lui tombe du haut d'un arbre; le général s'agenouille, le reçoit sur une main et le brûle de l'autre.

LAJAUNAYE.

Allons donc!

LE MARQUIS, tenant son verre de la main gauche.

Oui, monsieur, témoin ces deux doigts qui depuis ce temps-là ne fonctionnent plus...

Il montre sa main droite.

ROLAND, se levant vivement.

Ah! pardon, mais c'était...

LE MARQUIS **.

Quoi donc, monsieur?...

ROLAND.

Il me semble que c'était à la main gauche, tout à l'heure?

LE MARQUIS, sévèrement.

Vous vous êtes mépris, jeune homme!

ROLAND.

Général, cela doit être... (A Lajaunaye, à part.) Il est bon, le

* Roland, Lajaunaye, le marquis, Montjoye, Georges.
** Lajaunaye, Roland, le marquis, Montjoye, Georges.



Péruvien de mon père! Je le crois de Chaillot, moi, tu sais?

Le marquis est remonté avec Georges.

LAJAUNAYE.

Prends garde!... non, réellement... on le dit sanguinaire... et sa femme en a une peur bleue.

ROLAND.

Bah! sont-ils mariés seulement? Un homme qui ne sait pas distinguer... il a bien pu se tromper de main aussi le jour de son mariage.

SCÈNE VI

LES MÊMES, SALADIN*.

SALADIN, parlant au dehors.

Continuez, je reviens!...

MONTJOYE.

Eh bien! qu'est-ce qui arrive donc?

SALADIN.

Mon cher ami, tu as une veine, toi, qui fait peur. Tu ne sais pas ce qu'on vient de m'apprendre à l'instant?

MONTJOYE.

Quoi donc!

SALADIN.

Au fait, je ne sais pas pourquoi je ris, car, au fond c'est fort triste... M. d'Aubancourt, le député de l'arrondissement...

MONTJOYE.

Eh bien! son médecin a eu le dessus?

* Roland, Lajaunaye, Montjoye, Saladin.

SALADIN.

Positivement!... et il a eu le dessous, lui... Bref, il n'est plus.

MONTJOYE.

Ah diantre! Messieurs, vous entendez! M. d'Aubancourt n'est plus... C'est une perte, messieurs... pour lui surtout!

LAJAUNAYE, lui prenant la main pour le complimenter.

Mon cher, tu sais, tu connais mon cœur?

SALADIN, à Montjoye.

La succession étant ouverte, j'ai envie de lancer ta candidature dès ce soir, d'en toucher deux mots au maire, aux notables...

MONTJOYE.

Très bien, oui... cela ne peut pas nuire... Sonde le terrain. Ah! ces dames!

Henriette, Cécile et la marquise ont paru au fond, à gauche; Saladin salue et sort par la droite, toujours affairé.

SCÈNE VII

ROLAND, LAJAUNAYE, MONTJOYE, HENRIETTE, LA MARQUISE, CÉCILE, GEORGES, LE MARQUIS, puis UN DOMESTIQUE.

LA MARQUISE.

En vérité, madame, tout cela est enchanteur!

LE MARQUIS.

Ravissant! délicieux!

LE DOMESTIQUE, venant de la droite, à Henriette.

Madame, il y a quelques personnes dans le salon.

HENRIETTE.

C'est bien, j'y vais.

MONTJOYE.

Mais, nous y allons tous!... (A la marquise.) Madame, si vous voulez mon bras?

LA MARQUISE, prenant le bras de Montjoye, bas.

J'ai à vous parler.

MONTJOYE.

Eh bien! Sorel! messieurs!... (Il montre la porte, à droite, qui conduit au salon.) Général, si vous voulez offrir votre bras à ma fille?

Tous sortent à droite, les uns par la porte latérale, les autres par la terrasse. Montjoye et la marquise restent seuls.

SCÈNE VIII

MONTJOYE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, d'un ton de reproche sérieux.

Vous êtes fou, monsieur?

MONTJOYE.

Moi, chère, madame? Pourquoi donc?

LA MARQUISE.

Ce diamant!... c'est de la pure démence! je n'ai pu trouver encore le moment de vous en parler... Mais depuis ce matin, je n'ai pas vécu!

MONTJOYE.

Mon Dieu! pourquoi vous préoccuper d'un rien? Je vous entends exprimer votre admiration pour cette pierre que vous avez aperçue en passant rue de la Paix... je la mets à vos pieds... quoi de plus simple? N'êtes-vous pas née

sous le ciel où les diamants fleurissent?... Je vous ai envoyé une fleur de votre pays, voilà tout!

LA MARQUISE.

Mais, à part l'étrange inconvenance, comment n'avez-vous pas songé à l'effroyable embarras où vous pouviez me mettre vis-à-vis de mon mari?... et cela n'a pas manqué!... Il est entré brusquement ce matin... Il a vu cette bague sur ma toilette... Au reste c'est votre punition, et si j'étais disposée à rire en pareille matière, assurément il y aurait lieu... car... je ne sais pas si vous avez remarqué que le général porte ce diamant?

MONTJOYE.

Oui, j'ai remarqué cette bizarrerie...

LA MARQUISE.

Ah! c'est que vous ne connaissez pas sa jalousie... sa violence... si je vous racontais!... Enfin, par bonheur, il a une autre passion, très vive aussi... la passion des bijoux...

MONTJOYE.

Comme tous les hommes du Midi, du reste!

LA MARQUISE.

Je lui ai dit que ce diamant venait de ma mère, et pour achever de calmer ses soupçons, j'ai même dû... (Elle se retourne et aperçoit le marquis qui passe sur la terrasse.) Ciel! c'est lui!

Elle sort précipitamment à droite.

SCÈNE IX

MONTJOYE, LE MARQUIS.

MONTJOYE, à part.

C'est peut-être vrai... attendu que le vrai peut quelquefois... (Regardant le marquis qui l'épie.) Mais, en effet, c'est le grand jaguar lui-même... (Il approche.) Diable!... est-ce que réellement il serait méchant?... il faut voir cela!

LE MARQUIS, de son air le plus sombre.

Mon cher hôte, je suis bien aise de vous trouver seul.

MONTJOYE, gracieusement.

A la disposicion de Usted, général!

LE MARQUIS.

J'ai une proposition à vous adresser.

MONTJOYE.

Venant de vous, général, elle me sera toujours agréable.

LE MARQUIS.

Il y a une chose qui commence à me fatiguer prodigieusement.

MONTJOYE.

Ah! Quoi donc, marquis?

LE MARQUIS.

C'est la vie d'auberge.

MONTJOYE.

Ah! vraiment!

LE MARQUIS.

Oui... et comme mon séjour à Paris menace de se pro-

longer... Dites-moi, le deuxième étage de votre hôtel est à louer pour le terme d'avril, n'est-ce pas?

MONTJOYE.

Oui, en effet... général...

LE MARQUIS.

Vous accommoderiez-vous de le voir occuper?

MONTJOYE.

Comment donc, mon cher marquis! mais ce serait pour moi une vraie bonne fortune!

LE MARQUIS.

Dix mille francs, je crois?

MONTJOYE.

Dix mille.

LE MARQUIS.

Eh bien! est-ce entendu?

Il lui tend la main.

MONTJOYE.

Vous pouvez y compter... trop heureux!... (A part.) Je voudrais pourtant bien savoir.... (Haut.) Oh! quel beau diamant vous avez là, général!

LE MARQUIS.

Oui, n'est-ce pas? C'est un diamant de ma belle-mère. Anita, ma femme, m'en a fait hommage ce matin...

MONTJOYE.

Oh! très gracieux!... (A part.) On ne saura jamais... jamais... jamais... qu'au terme!

Henriette paraît au fond donnant le bras à Georges.

SCÈNE X

Les Mêmes, GEORGES, HENRIETTE*.

MONTJOYE.

A propos, général... je crois que ma femme avait d'autres projets pour l'appartement... j'arrangerai cela... mais gardez-moi le secret jusqu'à nouvel ordre, n'est-ce pas?... (Le marquis s'incline. — A Henriette.) Eh bien! ma chère, s'amuse-t-on là-bas? Danse-t-on?

HENRIETTE.

Oui, mon ami!...

MONTJOYE.

Allons-nous voir un peu cela, général?

LE MARQUIS.

Très volontiers.

HENRIETTE.

Pardon, mon ami... où voulez-vous que nous recevions la rosière?... Dans le salon, ou ici?...

MONTJOYE.

La rosière! mais... ici d'abord... ce sera plus gai... Je vais donner des ordres... (Faisant passer le marquis.) Général...

Ils sortent à droite.

* Georges, Henriette, Montjoye, le marquis.

SCÈNE XI

HENRIETTE, GEORGES*.

HENRIETTE, *s'asseyant sur le canapé.*

Eh bien! monsieur, nous voilà seuls... je vous écoute?

GEORGES.

Madame, puis-je vous parler avec une franchise absolue, avec la certitude entière que vous ne concevrez aucun doute, aucun soupçon, sur la sincérité de mon langage?

HENRIETTE, *le regardant avec surprise.*

Monsieur, vous le pouvez.

GEORGES.

Oui, madame... je ne sais pourquoi je vous le demande... car je le sens, j'en suis sûr, il est impossible que la confiance sans égale, le respect profond, et, permettez-moi de dire, la profonde sympathie dont je suis pénétré pour vous, ne soient pas payés d'un peu de retour, d'un peu d'estime...

HENRIETTE.

De beaucoup d'estime!

GEORGES.

Dans ce monde, auquel j'étais demeuré presque étranger avant de vous connaître, dans ce monde où tous les sentiments, vrais, sincères, sérieux, sont si peu de mode qu'ils semblent ridicules... vous ne pouvez savoir tout ce que vous avez été pour moi... quel exemple, quel soutien! et cependant, madame, je vais vous quitter!

* Georges, Henriette.

HENRIETTE.

Nous quitter, monsieur...

GEORGES.

Oui, madame, avant que le repos de ma vie soit perdu à jamais, je le dois.

HENRIETTE, simplement.

Ma fille?...

GEORGES.

Oui, madame: ma faiblesse serait impardonnable, si je prolongeais un jour de plus une intimité dont je n'ai déjà que trop souffert.... Voilà, madame, ce que j'avais à vous dire. Devant tout autre, une telle confidence m'eût trop coûté. Avec vous seule, j'étais certain d'être cru sur parole en vous disant que jamais la pensée de franchir l'abîme qui me sépare de mademoiselle votre fille n'a pu traverser mon esprit... J'ai donc à vous supplier, madame, d'annoncer ma détermination à M. Montjoye, et de ne point le laisser douter de la gratitude éternelle que je lui garde. Mon projet est de m'éloigner de Paris pour quelque temps... Je compte partir demain... Veuillez, madame, recevoir mes adieux.

HENRIETTE, distraite et pensive.

Vous aimez ma fille!... si jeune... si frivole en apparence... vous avez deviné ce qu'elle vaut?

GEORGES.

Elle est... votre fille.

HENRIETTE.

Et elle... elle vous aime aussi, n'est-ce pas?

GEORGES.

Je ne sais, madame!

HENRIETTE, se levant.

Monsieur de Sorel, je vous crois bien véritablement un

homme d'honneur, mieux que cela encore... un honnête homme, et je vais vous le prouver. Consultez votre conscience avec sévérité avant de me répondre. Cécile vous est apparue au milieu de prestiges bien séduisants... mais celle que vous aimez aujourd'hui héritière d'un des noms les plus honorés et d'une des fortunes les plus enviées de ce temps, êtes-vous sûr que vous l'aimeriez demain sans nom, sans asile, sans pain?

GEORGES.

Madame!

HENRIETTE.

Répondez-moi.

GEORGES.

Ah! madame, daignez me pardonner; mais cette épreuve est-elle digne de vous?... n'est-elle pas bien étrange et bien vaine?... que peut-elle ajouter à votre confiance, si vous doutez de moi, si vous n'avez pas compris que j'aime vraiment votre fille de toute mon âme, que je brise ma vie pour ne pas troubler la sienne... qu'au moment de la perdre, j'ai besoin de toutes mes forces pour ne pas pleurer devant vous comme un enfant... que je l'aime follement... et que sans asile, sans nom, sans pain, je la recevrais à genoux en bénissant Dieu!

HENRIETTE, avec exaltation.

Eh bien! je vous crois... merci! (Elle lui prend la main.) Ne me demandez rien, ne cherchez rien, ne comprenez rien, ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais... mais ne nous quittez pas!

GEORGES, au comble de la surprise.

Madame!

On entend un peu de tumulte au dehors.

HENRIETTE.

Je vous en supplie, ne nous quittez pas!

SCÈNE XII

LES MÊMES, SALADIN, MONTJOYE, LAJAUNAYE, ROLAND, LE MARQUIS, CÉCILE, QUELQUES INVITÉS; puis LA ROSIÈRE, LE CAPITAINE DES POMPIERS, QUELQUES NOTABLES. Cortège de la rosière.

CRIS DE LA FOULE, au dehors: Voici la rosière!

Une musique militaire joue une marche.

SALADIN, entrant par le fond.

Le punch!... Le punch, pour la rosière... là, sur la table!

Des domestiques posent sur la table du fond un vaste plateau chargé de rafraîchissements. Un bol de punch flambe au milieu du plateau. Montjoye entre à droite, donnant le bras à la marquise; puis le marquis donnant le bras à Cécile. Lajaunaye, Roland entrent à leur suite, en criant: « Vive la rosière! » Quelques-uns vont rejoindre Henriette et Georges qui sont à gauche; d'autres restent près de la porte de droite, au milieu d'un groupe d'invités.

CÉCILE, s'approchant de sa mère et lui remettant un écrin*.

Ma mère, voilà le collier... (A Georges.) Elle est très jolie, vous allez voir... C'est amusant, n'est-ce pas?... Je suis heureuse, moi!

MONTJOYE.

Messieurs, soyons sérieux, je vous en prie!... Toi, Roland, tâche de te tenir, n'est-ce pas?

La rosière entre par la terrasse à gauche, conduite par le maire; à sa suite le capitaine des pompiers, quelques notables et des jeunes filles du village.

* Georges, le marquis, Henriette, Cécile, Montjoye, Roland, Lajaunaye, la marquise.

SALADIN.

Par ici, monsieur le maire, s'il vous plaît.

Il montre du côté où se tient Henriette. On crie de nouveau : « Vive la rosière ! » et on applaudit. Le maire conduit la jeune fille devant Henriette. La musique cesse.

HENRIETTE, avec un embarras marqué.

Mon enfant, vous êtes bonne d'être venue recevoir nos félicitations... Je suis bien touchée... bien reconnaissante... permettez à ma fille de vous offrir un léger souvenir, un gage d'amitié... Cécile!

LA ROSIÈRE.

Oh! madame!

CÉCILE.

Voulez-vous me permettre, mademoiselle ? (Elle lui passe le collier autour du cou.) Là! Voulez-vous que je vous embrasse maintenant?

LA ROSIÈRE.

Ah! mademoiselle... que je vous remercie...

HENRIETTE.

Embrassez-moi aussi, mon enfant.... (Elle l'embrasse avec une sorte de timidité et lui dit à demi-voix :) Priez pour moi...

LA ROSIÈRE*.

Oh! de grand cœur, madame...

Henriette et Cécile s'assoient.

ROLAND.

Bravo!... (A demi-voix à Montjoye.) Allons, mon bon père... un petit speech... là!...

MONTJOYE, sévèrement et à demi-voix.

Roland! (Haut.) Monsieur le maire, messieurs, je suis heureux de voir renouveler dans ce pays, qui sera le mien

* Georges, le marquis, Henriette, Cécile, la rosière, le maire, Montjoye, Roland, Lajaunaye, la marquise, Saladin.

désormais, un de ces vieux usages conservateurs des bonnes mœurs et des salutaires principes qui sont les bases éternelles des sociétés. C'est ainsi, messieurs, c'est en empruntant à la vieille France ses plus saines traditions pour les mêler aux fortes maximes de la France nouvelle, que la vie nationale se développe sans danger dans la voie d'un sage progrès et d'une fusion légitime.

Mouvement d'approbation.

ROLAND, LAJAUNAYE et LE MARQUIS.

Très bien!

MONTJOYE, à la rosière.

Mademoiselle, ma voix n'ajouterait rien au triple suffrage qui vous a couronnée aujourd'hui, aux suffrages réunis de vos aimables compagnes, de votre digne magistrat et de votre vénérable pasteur; vous êtes trop jeune et trop jolie pour que j'ose vous adresser, comme ces dames, le genre de témoignage qui me serait le plus agréable.

ROLAND.

Un peu risqué, mon bon père.

MONTJOYE.

Mais je porterai un toast cordial à votre heureux avenir, garanti, mademoiselle, par vos vertus.

TOUS.

Très bien!

Un domestique promène le plateau.

MONTJOYE.

Monsieur le maire (Il lui offre un verre de punch), vous ne refuserez pas de me faire raison, n'est-ce pas? Messieurs... à la rosière!

TOUS *.

A la rosière!

* Georges, le marquis, Henriette, Cécile, la rosière, Roland, Montjoye, le maire, Saladin, Lajaunaye, la marquise.

SALADIN, *bas au maire.*

Monsieur le maire, je crois que voici le moment.

LE MAIRE, *décontenancé.*

Vous croyez?... Monsieur, monsieur Montjoye...

Il fait signe aux notables de venir se placer derrière lui.

MONTJOYE.

Monsieur le maire?

LE MAIRE, *prenant un air douloureux.*

Nous venons de recevoir une bien fâcheuse nouvelle!

MONTJOYE.

Ah! comment cela, monsieur le maire?

LE MAIRE.

Nous sommes tous mortels, monsieur Montjoye, et notre député, M. d'Aubancourt, vient d'en faire la triste expérience.

MONTJOYE, *baissant la voix avec componction.*

Ah! vraiment, ce pauvre d'Aubancourt?...

LE MAIRE.

Hélas! malheureusement. (*Avec grâce.*) Mais ce serait une grande consolation pour nous, monsieur Montjoye, si nous pouvions lui donner pour successeur un homme que tout le pays connaît déjà par ses bienfaits.

Marques d'adhésion.

MONTJOYE.

Mon Dieu, monsieur le maire... mon Dieu, messieurs... une telle proposition m'étonne...

ROLAND, *à demi-voix.*

Sans te surprendre, mon bon père!

MONTJOYE.

Je n'y étais nullement préparé... mais j'en sens tout l'honneur... Mes occupations particulières sont immenses, vous le savez... mais cependant, si la voix du pays m'ap-

pelait... spontanément... je saurais reconnaître en elle la voix du devoir.

TOUS.

Bravo!

LE MAIRE.

Ah! monsieur! (Ils se serrent la main.) Voilà de bonnes paroles!

Murmures de satisfaction dans l'assistance.

ROLAND.

Bravo! la *Marseillaise*.

MONTJOYE, prenant le maire à part.

Ainsi vraiment, vous croyez, monsieur le maire...

Ils se parlent confidentiellement.

ROLAND *.

Lajaunaye, dormez-vous?

LAJAUNAYE, derrière le canapé sur lequel la marquise est assise.

Non... j'admire ton père... comme il est quadrangulaire, hein?

ROLAND.

Regardez donc le capitaine des pompiers, quelle bonne tête!... j'ai envie de l'embrasser.

LAJAUNAYE.

Voyons, pas de sottises, toi!

ROLAND, s'approchant cavalièrement, les jambes en compas, du capitaine des pompiers, qui paraît très intimidé.

Monsieur le capitaine des pompiers, est-ce que vous ne prendrez pas quelque petite chose?

LE CAPITAINE.

Mais, monsieur... j'ai déjà pris...

* Georges, le marquis, Henriette, Cécile, la rosière, le maire, Montjoye, le capitaine, Roland, Lajaunaye, la marquise.



ROLAND.

C'est égal... un militaire! voyons, un verre de punch!... un petit gâteau!... (Il prend lui-même un verre de punch.) Et dites-moi, entre nous, vous êtes toujours content de vos pompes, hein, capitaine?

LE CAPITAINE.

Mais oui, monsieur, elles vont bien, je vous remercie.

ROLAND.

Ah! tant mieux! tant mieux! capitaine... car vraiment on est si souvent trompé maintenant! Mais pardon, capitaine, est-ce que votre casque ne vous gêne pas?... cela vous fait un pli là, sur le front.

LE CAPITAINE, très simplement.

Ce n'est pas un pli, monsieur, c'est une brûlure... j'ai été blessé à la tête, dernièrement, quand le feu a pris à votre ferme.

ROLAND, troublé et confus.

Ah! c'est une blessure... (A part.) Je suis bête, moi! — Pardon, capitaine... votre main, voulez-vous?...

LE CAPITAINE.

Monsieur!

MONTJOYE, jetant un regard sévère à Roland.

Eh bien! mon cher maire, nous en reparlerons... mais c'est trop longtemps oublier l'héroïne de la fête... (Se retournant vers la rosière qui parle avec Henriette et Cécile.) Mademoiselle, voulez-vous me permettre de vous conduire jusqu'au salon, où je vous confierai à mon fils... beaucoup meilleur danseur que moi?

ROLAND, à Lajaunaye et à Georges.

Bon! je vais faire danser le cotillon à la rosière, moi... pauvre enfant!

MONTJOYE.

Mesdemoiselles, messieurs... j'espère que vous voudrez

bien honorer de votre présence notre petit bal improvisé... Saladin, aie la bonté de guider ces demoiselles par la terrasse, afin d'éviter l'encombrement.

SALADIN.

Mesdemoiselles, messieurs!...

Les assistants s'éloignent, les uns par la terrasse, les autres par la porte de droite; Henriette demeure seule à sa place comme tristement préoccupée.

CÉCILE, **à Georges, pendant la sortie** *.

Voulez-vous faire vis-à-vis à la rosière, monsieur?

GEORGES, **après avoir jeté un regard à Henriette.**

Avec plaisir, mademoiselle.

Il prend le bras de Cécile.

CÉCILE, **en traversant lentement la salle.**

Pourquoi ma mère est-elle triste, savez-vous?

GEORGES.

Elle est un peu fatiguée, me disait-elle.

CÉCILE.

Vous avez longtemps parlé ensemble?

GEORGES.

Assez longtemps, oui, mademoiselle.

CÉCILE.

Vous l'aimez bien, ma mère, n'est-ce pas?

GEORGES.

Profondément, mademoiselle.

CÉCILE.

Moi, je l'adore!... (**Ils se rencontrent près de la porte de droite avec Montjoye qui rentre.**) Bonjour, mon père! m'aimes-tu?

Elle lui tend son front en passant.

* Henriette assise, Cécile, Georges.

MONTJOYE, l'embrassant.

Non! pas du tout! va... allez, mes enfants!...

CÉCILE, répétant, à part, à demi-voix.

Mes enfants!...

SCÈNE XIII

MONTJOYE, HENRIETTE*.

MONTJOYE.

Pourquoi ne venez-vous pas, vous?

HENRIETTE.

Je vous demande quelques minutes, mon ami... je me sens un peu souffrante...

MONTJOYE.

Souffrante! je dois vous dire, ma chère amie, que votre attitude pendant cette cérémonie a été parfaitement ridicule.

HENRIETTE.

Mon ami!...

MONTJOYE.

Ne voyez-vous pas qu'en prenant publiquement cet air de victime éplorée, vous vous exposez aux plus étranges interprétations?

HENRIETTE, se levant.

La plus étrange n'irait pas encore jusqu'à la vérité... Comment voulez-vous que j'embrasse, que je bénisse cette pure enfant sans que ma conscience se soulève, sans qu'elle me reproche amèrement mon indignité?

* Henriette, Montjoye.

MONTJOYE.

Très bien, nous voilà dans le bleu!... Ne vous déferez-vous jamais, ma chère, de cette sensiblerie poétique qui vous tourmente si gratuitement? Que signifie cette indignité dont vous parlez? Soyez plus juste pour vous-même. N'êtes-vous pas une honnête femme, beaucoup plus honnête que les trois quarts de celles dont vous enviez la situation plus régulière? Chassez donc tous ces scrupules, qui sont de pures faiblesses!

HENRIETTE.

Mais enfin, vous... vous-même, avec toute votre fermeté, seriez-vous heureux, seriez-vous tranquille, si vous usurpiez sous un faux nom, sous un faux titre, l'estime et le respect du monde? et que fais-je, moi, si ce n'est cela?... Aussi tant que mon existence a pu demeurer à demi cachée près de mon foyer, près de mes enfants, j'étais moins misérable... Mais, dans ce grand jour, dans ce grand éclat du monde où vous m'entraînez de plus en plus, le mensonge de ma vie me devient un fardeau intolérable... Ah! mon ami, si vous vous doutiez du supplice que j'endure chaque jour, à chaque instant... vous voudriez m'en délivrer... et il vous en coûterait si peu!... Tenez... vous êtes heureux en ce moment plus que jamais... tout vous sourit, tout réussit au gré de vos vœux. Quand on a le bonheur dans l'âme, il y appelle la bonté... eh bien! soyez bon pour moi! Si jamais j'ai mis quelque douceur dans votre vie, si j'ai honoré votre maison, si je vous ai aimé fidèlement à travers tout, ayez pitié de ce que je souffre... rendez la paix à ma conscience... faites que je puisse embrasser mes enfants sans rougir... que je sois votre femme... au moins devant Dieu!

MONTJOYE.

Henriette!

HENRIETTE.

Que je n'aie pas les droits d'une épouse, si vous le vou-

lez... mais que j'en aie, devant moi-même, la vérité... la sainteté!... Je vous en prie, mon ami!

MONTJOYE.

Ma chère enfant, vous manquez ici à une de nos conventions formelles, et, de plus, vous me demandez l'impossible, car la loi, puisque vous l'oubliez, interdit le mariage religieux, s'il n'a pas été précédé du mariage civil. Maintenant, permettez-moi de vous dire que vous n'êtes pas logique... Pourquoi votre conscience vous reprocherait-elle une faute qui, si faute il y a, m'appartient tout entière?... quand vous avez bien voulu consentir à me suivre, il était parfaitement arrêté, et vous étiez convaincue que notre union serait sanctionnée suivant toutes les formalités ordinaires... Les circonstances en décidèrent autrement... Sans vous être moins attaché, je désirai garder un certain degré d'indépendance... Vivez donc en paix, pour Dieu! et ne troublez plus ni vous ni moi de vos chimères!

HENRIETTE.

Mes chimères!... ah! ne craignez-vous pas que tous ces sentiments sacrés que vous foulez aux pieds, que vous traitez de puériles faiblesses, et que j'appelle, moi, d'éternelles vérités... ne se retournent un jour contre vous et ne se vengent?

MONTJOYE.

Ma chère, vous connaissez là-dessus mes idées, je crains peu de chose en ce monde.

HENRIETTE.

Mais vos enfants!... vous les aimez! Pensez-vous quelquefois qu'ils pourront vous maudire un jour?

MONTJOYE.

Pourquoi me maudiraient-ils? S'ils méritent mes bienfaits, ils leur sont assurés, même après moi. S'ils s'en

rendaient indignes, leur malédiction me serait fort indifférente.

HENRIETTE.

Mais enfin... puisque votre intérêt est le seul qui vous touche... si ce monde dont vous attendez tout, plaisirs, honneurs, triomphes d'ambition, si ce monde apprenait demain que vous l'avez trompé audacieusement... que le salon de votre femme n'était que le salon de votre maîtresse, songez-vous que vous seriez perdu avec moi?

MONTJOYE.

Est-ce une menace, mon enfant? En ce cas, détrompez-vous, vous seriez perdue, vous, oui; mais le monde est plein d'indulgence pour nous autres : dans six mois, je serais aussi puissant et aussi considéré qu'aujourd'hui. Faites-en l'épreuve quand vous voudrez.

HENRIETTE.

Hélas!

Rumeurs au dehors.

SALADIN, sur la terrasse

Où est-il? où est-il donc?

MONTJOYE.

Eh bien! qu'y a-t-il?

SCÈNE XIV

LES MÊMES, SALADIN*.

SALADIN.

Mon cher, il faut te montrer au peuple! le bruit de ta candidature s'est répandu... il a été accueilli avec enthou-

* Henriette, Montjoye, Saladin.

siasme... Les musiciens de la garde nationale sont là sous la terrasse!... écoute... (La musique éclate au dehors avec des cris de : « Vive Montjoye! ») Tu entends!... achève-les, mon ami... montre-toi!...

MONTJOYE s'avance jusqu'à une fenêtre à droite, il est salué par une nouvelle explosion de vivats. Il parle au milieu du bruit.

Messieurs... mes amis... je vous remercie!... je suis profondément reconnaissant!... oui, comptez sur moi... dès ce moment, je me dévoue à ce pays, à vous tous... à vos familles... à vos intérêts, à vos chemins vicinaux, aux grands principes, et avant tout, messieurs, à la France!...

Cris enthousiastes au dehors.

HENRIETTE, qui est restée sur le devant de la scène, se laisse tomber dans un fauteuil et sanglote la tête dans ses mains.

Mon Dieu!... ayez pitié de moi... et pardonnez-lui!

ACTE TROISIÈME

A PARIS — LE CABINET DE MONTJOYE

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

MONTJOYE, LA MARQUISE DE RIO-VELEZ*, un peu plus tard L'HUISSIER. La marquise est assise sur un fauteuil dans une attitude d'accablement; elle s'essuie les yeux avec son mouchoir. Montjoye est assis près d'elle.

MONTJOYE.

Chère marquise, remettez-vous; je vous assure que vos craintes sont sans fondement. Le général est exactement avec moi ce qu'il a toujours été. Et d'ailleurs, s'il avait l'ombre d'un soupçon, persisterait-il dans son dessein de venir habiter chez moi?

LA MARQUISE.

Peut-être! je crains quelque piège... Je crains tout de lui. Vous ne le connaissez pas!... vous ignorez pour quelle cause il a dû quitter son pays... et, je n'ose vous le dire... un de ces jours, il me tuera!

MONTJOYE.

Chère marquise, je vous atteste que votre imagination seule fait ici tous les frais du danger... (L'huissier entre.) Eh

* La marquise, Montjoye.



bien! qu'y a-t-il donc? (L'huissier lui remet une carte.) Vous ferez entrer quand je sonnerai.

L'huissier sort. Montjoye met la carte sous les yeux de la marquise.

LA MARQUISE, se levant brusquement.

Oh! Dieu! Eh bien! vous voyez?

MONTJOYE, se levant *.

Mais non, rien de plus simple : il vient s'entendre avec moi au sujet de l'appartement que vous devez occuper. Il m'avait presque annoncé sa visite hier.

LA MARQUISE.

Ah! que je suis punie! adieu!...

Elle s'éloigne vers la petite porte latérale de gauche.

MONTJOYE, la reconduisant et lui baisant la main.

A revoir!... et n'ayez aucune inquiétude, aucune!

Elle sort.

SCÈNE II

MONTJOYE, puis LE MARQUIS **.

MONTJOYE, sonnant à son bureau.

Elle est bien jolie quand elle pleure... Est-elle sincère? c'est beaucoup moins évident... mais c'est un détail. (Le marquis entre par le fond.) Bonjour, général, vous allez bien?

Il lui indique un siège.

LE MARQUIS.

Mon Dieu! je sais que vous ne recevez pas à cette heure-ci... je ne m'assoirai pas; je viens simplement vous demander si je peux toujours compter sur l'appartement pour le 15 et y mettre le tapissier?

* Montjoye, la marquise.
** Montjoye, le marquis.

MONTJOYE.

Mais, sans aucun doute, général!

LE MARQUIS.

Et madame Montjoye est prévenue?

MONTJOYE.

Elle est prévenue, certainement, et enchantée!

LE MARQUIS.

Parfait! Là-dessus... (Il fait le geste de se retirer, puis revenant.) Ah! cependant, j'ai encore deux mots à vous dire. Il s'agit de votre fils, de Roland; c'est un charmant garçon... que j'aime beaucoup, et, précisément à cause de cela, je crois devoir vous avertir qu'il joue un jeu un peu vif pour un jeune homme.

MONTJOYE.

Ah! il a encore perdu... Aussi, je le voyais sombre depuis quelques jours.

LE MARQUIS.

Oui, l'autre nuit, malgré tous nos bons avis, il s'est acharné, et même il reste me devoir une petite somme.

MONTJOYE.

A vous, général?

LE MARQUIS.

Oh! mon Dieu, une misère;... mais je crois que cela l'embarrasse un peu, car il devait s'acquitter hier, et il m'a demandé un petit délai... Vous jugez bien que je me préoccupe peu de l'incident, mais j'ai pensé que vous seriez bien aise d'en être informé.

MONTJOYE.

Combien, général?

LE MARQUIS.

Vingt-cinq mille, pas davantage.

MONTJOYE.

J'aurai l'honneur, mon général, de vous faire remettre cette somme dans la journée; mais accordez-moi la faveur de n'en rien dire à mon fils. Je désire lui laisser quelque temps ce poids sur la conscience.

LE MARQUIS.

Comptez sur moi!

Saladin entre par le fond; il a l'air un peu préoccupé.

SCÈNE III

LES MÊMES, SALADIN *.

SALADIN.

Ah! pardon! je te croyais seul!...

MONTJOYE.

Tiens! c'est toi! Par quel hasard à Paris?

SALADIN, au fond.

Oh! rien... un renseignement à te demander.

LE MARQUIS, remontant avec Montjoye.

Je vous laisse... Et votre candidature marche toujours à merveille, dit-on?

MONTJOYE.

Mais oui, général, j'ai de belles chances.

LE MARQUIS.

Quand l'élection?

MONTJOYE.

Après-demain.

* Montjoye, le marquis, Saladin.

LE MARQUIS.

Diable ! cela brûle ! Recevez d'avance mes compliments !

Il serre la main de Montjoye, salue légèrement Saladin et sort.

MONTJOYE.

Général !...

SCÈNE IV

MONTJOYE, SALADIN.

MONTJOYE.

Eh bien ! mon cher, quoi donc?... tu as un nuage... Pas de désastre, j'espère?

Ils descendent.

SALADIN.

Pas précisément, non ! cependant ton rival remue ciel et terre à la dernière heure... toutes les armes lui sont bonnes, et il use en ce moment d'une manœuvre qui pourrait compromettre notre résultat, si nous ne la combattions énergiquement.

MONTJOYE.

Quelle manœuvre, mon ami?

SALADIN.

Une calomnie évidente, mais présentée sous un jour perfide, appuyée de faits habilement groupés... Tu sais que ton rival Labarrère est de Bordeaux ?

MONTJOYE.

Oui... eh bien ?

SALADIN.

Eh bien ! lui et ses amis répandent des bruits odieux sur l'origine de ta fortune... Ils parlent de la faillite, de ton ancien associé Sorel, à laquelle tu aurais contribué, et

dont tu aurais profité... Comme j'ignore absolument les circonstances de ta vie à cette époque, je viens te prier de me mettre au courant, afin que je puisse opposer une réponse catégorique.

MONTJOYE.

Mon cher, cette calomnie n'est pas nouvelle... Tu conçois qu'un homme n'arrive pas à ma situation sans éveiller tous les serpents de l'envie... mais je te vais convaincre, en deux mots, que l'origine de ma fortune est aussi pure que solide. Mon association avec ce pauvre Sorel, le père, avait pour objet l'exploitation d'une mine aurifère, dans l'Amérique du Sud, au Brésil... Tu te rappelles qu'à cette époque le marché était inondé de ces sociétés aurifères; la nôtre se présentait avec des garanties spéciales... nous envoyâmes des ingénieurs là-bas ; Sorel leur adjoignit même son caissier, son fondé de pouvoirs, Tiberge, qui est maintenant le mien, et qui avait toute sa confiance... Eh bien! dame, il arriva qu'après des frais énormes l'opération fut reconnue illusoire. Moi, je me retirai à temps... Sorel eut la folie de persister malgré mes conseils et mon exemple, et il se ruina... voilà tout. Tu vois que c'est limpide.

SALADIN, un peu hésitant.

Oui... mais tu sais, moi, je n'entends rien aux affaires; ils prétendent qu'ensuite tu as racheté la mine, toi, et que tu y as fait ta fortune.

MONTJOYE.

Mais certainement... tu vas voir!... cette mine aurifère dans laquelle il n'y avait pas plus d'or que dans ta poche le jour où je t'ai rencontré, j'y flaire, moi, d'après de vagues renseignements, une superbe mine de cuivre... je reprends tranquillement la concession, dont personne ne voulait plus, et depuis ce temps-là, j'en tire bon an, mal an, deux cent mille livres... Quel mal y a-t-il à cela?

SALADIN.

Évidemment aucun... mais tu comprends qu'il est difficile, surtout au moment où nous sommes, d'expliquer tous ces détails aux électeurs, tandis qu'une grosse calomnie en bloc saisit leur imagination.

MONTJOYE.

Mais, mon cher, n'as-tu pas un argument qui précisément doit parler à leur imagination?... C'est la présence de Georges Sorel dans ma maison en qualité de locataire, d'avocat, d'ami... que diable! il n'est pas vraisemblable que ce jeune homme acceptât cette position chez moi, si j'avais trempé dans la ruine de son père.

SALADIN.

Tu as raison, j'y ai songé, et je regrette qu'on ne l'ait pas vu plus souvent à Tréval, cet été...

MONTJOYE.

Écoute, veux-tu mieux? veux-tu une réponse décisive et triomphante à toutes ces diffamations? dis hardiment que M. Georges Sorel va être mon gendre, qu'il est dès aujourd'hui officiellement le fiancé de Cécile; il ira le leur dire lui-même, s'il le faut.

SALADIN.

Comment, mon ami! c'est vrai?

MONTJOYE.

Ce sera vrai dans dix minutes, si je le veux, et je le veux. Car enfin ce ne sera que hâter de quelques mois une affaire qui était déjà résolue dans ma pensée... Tu n'es pas sans avoir remarqué que ces jeunes gens se regardent l'un l'autre d'un œil sympathique?

SALADIN.

Certainement, je l'ai remarqué... et même cela m'inquiétait; car je les aime tous deux de tout mon cœur, et je n'espérais guère, je te l'avoue, que tu consentisses à leur union.

MONTJOYE.

Pourquoi donc ça ? Sorel n'a rien, c'est vrai, mais il est plein d'honneur et d'avenir... Il aime Cécile, Cécile l'aime... Eh bien ! qu'ils soient heureux !

SALADIN, lui saisissant les mains.

Ah ! c'est bien ! c'est très bien, Montjoye, ce que tu fais là... C'est d'une belle âme !... d'une âme généreuse !... On ne te connaît pas, mon ami.

MONTJOYE.

Mon ami, ce que je fais est tout simple... D'autre part, le bonheur de ma fille est le mien ; de l'autre, je désire avoir pour gendre un garçon accommodant, dévoué, facile... Bref, tu peux dès ce moment répandre la nouvelle.

SALADIN.

Formellement ?

MONTJOYE.

Très formellement... J'espère même t'envoyer Sorel ce soir pour la confirmer... Tu sais comme je mène les affaires... J'attends Cécile... elle va venir nécessairement m'apporter son tribut matinal, son hommage bleu... Eh bien ! séance tenante... (Cécile entre à droite.) Tiens, justement ! Bonjour, mademoiselle !

SCÈNE V

LES MÊMES, CÉCILE, portant des violettes *.

CÉCILE.

Bonjour, mon père ! (Elle l'embrasse et lui donne son bouquet.) Bonjour, Saladin ! Vous voilà ici ?... Tout va bien à Tréval, j'espère ?

* Saladin, Montjoye, Cécile.

SALADIN, avec feu.

Très bien, ma chère demoiselle, très bien ! extrêmement bien ! Et quand vous verrez M. Georges...

CÉCILE.

M. Georges ?

SALADIN.

Dites-lui bien, n'est-ce pas ? combien je suis heureux...

CÉCILE, étonnée, allant à lui *.

Heureux... de quoi ?

SALADIN, hésitant.

D'avoir fait sa connaissance... Adieu, ma chère demoiselle. (A Montjoye.) Adieu, toi ! Je pars. Et maintenant, je te réponds du succès.

Il sort.

SCÈNE VI

MONTJOYE, CÉCILE **.

CÉCILE.

Qu'est-ce qu'il a donc ?

MONTJOYE.

Rien... il est gaî parce que mon élection va bien. Ah çà ! ma fille, causons un peu sérieusement nous deux, veux-tu ? J'ai à te communiquer une résolution sur laquelle je te prie de ne pas me contrarier... tu sais que je n'aime pas à être contrarié !... Ma chère enfant, je te marie !

CÉCILE, avec effroi.

Ah ! mon père !

* Saladin, Cécile, Montjoye.
** Cécile, Montjoye.

MONTJOYE.

Attends ! attends ! (Il sonne, l'huissier entre.) Qu'on voie si M. de Sorel est chez lui, et qu'on lui dise que je serais bien aise de lui parler.

CÉCILE, incertaine et joyeuse.

Mon petit père !

MONTJOYE.

Ah! mon petit père, maintenant!

CÉCILE, au comble de l'émotion.

C'est vrai, c'est possible... c'est lui !

MONTJOYE.

Ou le couvent... choisis !

CÉCILE.

Oh! mon petit père chéri ! Oh ! mon Dieu!

Elle pose sa tête sur la poitrine de son père et pleure.

MONTJOYE.

Voyons, ma fillette, voyons... ce n'est pas de chagrin, dis ?

CÉCILE, à travers ses larmes.

Oh! non.

MONTJOYE.

Tu l'aimes, n'est-ce pas ?

CÉCILE, radieuse, avec expansion.

De toute mon âme! Oh! quelle joie vous me donnez... et de quelle douleur vous me sauvez!... Pardonnez-moi, mon père, mais je vous accusais presque d'aveuglement, d'imprudence... Que de fois j'ai été tentée de vous dire : mon père, éloignez-le ! éloignez-le si vous ne voulez pas que je l'aime, et que ma vie soit à lui... Hélas ! je ne pouvais... elle lui appartenait déjà; je sentais que sans lui, loin de ses yeux, loin de son cœur, je me trouverais comme seule au monde... puisque sa chère présence ne se

mêlerait plus à toutes mes pensées, à toutes mes espérances, à tout mon avenir... pour tout inonder de joie et de lumière ! Ah ! grâce à Dieu... grâce à vous, je suis bien heureuse, et je vous bénis tous deux de tout mon cœur.

MONTJOYE.

Eh bien ! ma chère enfant, tout est pour le mieux. Seulement, je mets à ce mariage une condition, c'est qu'il aura lieu sans aucun éclat, en province... peut-être hors de France. J'ai là-dessus des idées à moi.

CÉCILE.

Oh ! comme vous voudrez, mon père.

MONTJOYE.

De plus, il nous manque encore le consentement de ta mère.

CÉCILE.

Oh ! j'en réponds.

MONTJOYE.

Et celui du futur ?

CÉCILE.

Oh ! je l'espère !

MONTJOYE.

Moi aussi... Mais nous allons être forcés de procéder avec lui d'une façon très irrégulière. Il est trop discret pour te demander... En réalité, il faut que je t'offre... c'est un peu embarrassant.

CÉCILE, timidement.

Mon père, si vous me permettiez de l'encourager un peu?

MONTJOYE.

Oui, tu serais bien aise d'être la première à lui faire pressentir son malheur, hé ?

CÉCILE.

Je serais bien aise... parce que je crois qu'il va être surpris... agréablement.

MONTJOYE.

Tu crois cela? Eh bien! mon enfant, soit! Je t'autorise à lui laisser comprendre discrètement, discrètement, tu entends! que sa demande, s'il daignait me l'adresser, ne serait pas repoussée... (On entend la voix de Georges. Écoutant et montrant la porte du fond.) Tiens, voici la victime!

CÉCILE.

Oh! je tremble!

MONTJOYE.

Je vais dans mes bureaux. Si Tiberge vient, tu le prieras de m'attendre dans son cabinet.

CÉCILE.

Oui, mon père!

Elle l'embrasse.

MONTJOYE.

Courage, ma mignonne!... et discrétion!...

Il sort à gauche.

SCÈNE VII

CÉCILE, puis GEORGES.

CÉCILE, seule.

C'est vrai, j'ai une folle peur maintenant.

Elle s'assoit; Georges entre et la salue *.

GEORGES.

Je vous demande pardon, mademoiselle... M. votre père m'avait fait appeler?

* Georges, Cécile.

CÉCILE.

Il vient de descendre dans ses bureaux... il vous prie de l'attendre... si vous voulez vous asseoir?

GEORGES.

Je vous remercie, mademoiselle. (Après une courte pause.) Madame votre mère n'est pas trop fatiguée, ce matin?

CÉCILE.

Non... elle paraît bien. Il était joli, le bal de madame Derkoff, n'est-ce pas?

GEORGES.

Charmant... Ces massifs de fleurs devant l'orchestre étaient vraiment féeriques.

CÉCILE.

Oui... n'est-ce pas? ces fleurs... et ces lumières... (A part.) C'est très difficile!

GEORGES.

La comtesse Derkoff est d'origine française, n'est-ce pas, mademoiselle?

CÉCILE.

Oui, c'est une Française... qui a épousé un Russe... (A part.) Que c'est difficile!... (Haut.) Elle vous apprécie beaucoup, la comtesse, vous savez?

GEORGES, gaiement.

Je l'ignorais, mademoiselle... mais j'aime à vous croire.

CÉCILE.

Mais beaucoup!... Elle s'exprimait hier sur votre compte en termes que j'ose à peine vous répéter... Elle vous reproche seulement d'être trop timide.

GEORGES.

Mais je ne suis pas timide, mademoiselle... je suis quelquefois distrait, peut-être, préoccupé... et cela s'explique...

je n'ai pas toujours été aussi heureux que je le suis maintenant.

CÉCILE.

Enfin, elle vous trouve timide, vous savez?... Elle faisait d'ailleurs de vous un éloge presque embarrassant pour vos amis..., vous aviez tous les mérites, toutes les vertus... à ce point que si elle avait quelques années de moins, vous lui feriez oublier son vœu d'éternel veuvage... Seulement, disait-elle, il est si timide... que je serais forcée de lui offrir ma main, car jamais il ne me la demanderait.

GEORGES, riant.

Pour cela, elle peut en être sûre.

CÉCILE.

Mon Dieu, sans doute... mais il y a d'autres jeunes femmes... dans le monde... (Elle se lève.) Sérieusement, monsieur Georges, je vous assure que cette timidité vous fait du tort... Vous me pardonnez de vous dire cela?

GEORGES.

Je vous remercie, mademoiselle, mais je n'admets vraiment pas ma timidité.

CÉCILE, tournant autour du bureau et ayant l'air de chercher ou de ranger quelque chose.

Si fait... vous manquez de hardiesse... d'audace... un peu d'audace sied très bien aux hommes... nous pouvons nous en passer, nous... et encore quelquefois nous en avons... nous en avons beaucoup... mais vous, monsieur, réellement vous en manquez... et, tenez, c'est aussi l'opinion de mon père... il vous rend pleine justice, mon père... seulement, il vous accuse de trop de réserve, de trop de discrétion... vous ne lui demandez jamais rien... et peut-être il serait disposé à vous accorder beaucoup... peut-être!...

GEORGES, incertain.

Mademoiselle!

CÉCILE, le regardant.

(Elle le salue gravement.) Monsieur! (Près de sortir à droite :) Peut-être!

Elle sort.

SCÈNE VIII

GEORGES, seul.

Que veut-elle dire? ce langage... cette insistance... elle est trop loyale pour prononcer légèrement de telles paroles... Pauvre enfant! Quelques mots bienveillants de son père l'auront abusée... Ah! s'il n'y avait entre elle et moi que le néant de ma fortune... peut-être aurait-il assez de générosité dans l'âme pour l'oublier... mais, grand Dieu!... ce nom flétri, ce nom réprouvé... fils de failli!... Et cependant elle semblait si certaine... si radieuse... il m'a fait appeler... oh! que va-t-il me dire? Mon Dieu! si cette joie m'était réservée... je ne sais si ma raison la supporterait... je l'aime tant!

Il s'assoit comme accablé par l'émotion et l'attente.

SCÈNE IX

GEORGES, TIBERGE, entrant par la petite porte latérale de gauche un portefeuille sous le bras.

TIBERGE, affectueusement.

J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur; je vous présente mon respect.

GEORGES.

Bonjour, Tiberge... vous cherchez M. Montjoye... Il va venir... je l'attends.

TIBERGE, déposant son portefeuille sur le bureau.

Eh bien! monsieur Georges, toujours mélancolique? pourquoi donc cela?... La vie vous sourit maintenant, et ce sera la consolation de mes derniers jours que de vous avoir vu heureux... avant de m'en aller retrouver votre pauvre père.

GEORGES.

Bon Tiberge! hélas! vous savez mieux que personne que le bonheur et moi nous ne pouvons habiter ensemble!

TIBERGE.

Rayez donc cela, monsieur, rayez donc cela... malheur n'est pas honte... hélas! vous êtes tout le portrait de votre père... Ce sont ces exagérations de point d'honneur et de délicatesse qui l'ont perdu!

GEORGES, lui prenant la main.

Oui, n'est-ce pas, Tiberge, vous qui l'avez bien connu?... Il était honnête homme, mon père! Et je puis, moi du moins, chérir, respecter sa mémoire que tant d'autres maudissent.

Il le fait asseoir à côté de lui sur le canapé.

TIBERGE.

Oui, vous le pouvez, monsieur; je vous le garantis... j'ai vécu quinze ans à ses côtés, les quinze meilleures années de ma vie, et je vous atteste que jamais un acte d'une probité douteuse n'a tenté sa pensée... aussi je l'aimais, je l'adorais! et c'est moi pourtant qui lui ai porté le dernier coup.

GEORGES.

Vous, Tiberge?

TIBERGE, causant en vieillard et s'attendrissant peu à peu.

Oh! bien innocemment, Dieu sait! Je revenais de bien loin, d'au delà des mers, du Brésil, où il m'avait envoyé pour surveiller ses intérêts... et ceux d'un autre... l'exploi-

tation de cette mine fatale... Mon arrivée, les détails que je lui donnai, firent tomber ses dernières illusions... et il en avait beaucoup... que mes lettres n'auraient pas dû lui laisser... mais plusieurs de ces lettres ne lui étaient pas parvenues, me dit-il. Je me souviens que pendant mon récit je le vis pâlir affreusement... pauvre homme!... Il se leva et fit quelques pas précipités... puis il vous envoya chercher, vous... il vous embrassa longtemps... et me pria ensuite de vous emmener avec moi à la campagne, chez ma mère... car il savait que je vous aimais. Le lendemain, je revins seul... j'étais inquiet... comme j'entrais... comme je traversais le jardin, la fenêtre du cabinet de votre père était ouverte, je le vis et je crois qu'il m'aperçut lui-même... Car il se retira brusquement... et au même instant, j'entendis... oh! Dieu! (Il se frappe le front.) Le malheur était fait! il n'avait pu survivre à sa ruine!

GEORGES.

A son déshonneur... au mien!...

Il éclate en sanglots, la tête dans ses mains.

TIBERGE, très ému.

Non... non, monsieur! rayez cela! pas de déshonneur, entendez-vous? car il n'avait trompé personne, lui!

GEORGES.

Ah! qui te croira jamais, excepté moi?

TIBERGE, avec force, se levant.

Non! Il n'avait trompé personne! c'est lui qui avait été trompé, abandonné, trahi indignement, voilà la vérité... la sainte vérité!

GEORGES, se levant.

Comment! trompé... trahi... par qui?

TIBERGE, hésitant et tremblant.

Vous le saurez... un jour.

GEORGES.

Un jour!... mais si tu le sais, toi, comment peux-tu un seul instant laisser le crime d'un autre peser sur ma vie, sur mon cœur, sur une mémoire qui t'est sacrée? Sais-tu qu'en ce moment même, cette honte de mon nom est le seul obstacle qui me sépare du bonheur... d'un bonheur... à jamais irréparable s'il m'est enlevé?

TIBERGE.

C'est vrai?

GEORGES.

Je te le jure!

TIBERGE.

Eh bien!... ah! monsieur Georges, ma mort seule devait vous livrer ce secret... mais vos larmes, votre désespoir, les souffrances du fils après celles du père, quand le vrai coupable est là, impuni et triomphant...

GEORGES.

Le vrai coupable!... mais qui?... qui donc?

TIBERGE.

Ah! vous le soupçonnez... vous le devinez déjà... à mes angoisses... aux vôtres peut-être... car autour de lui il y a des innocents que j'aimais, que je respectais... comme vous...

GEORGES.

Ah! Dieu!

TIBERGE.

Eh bien! oui... l'auteur de la ruine de votre père... c'est...

GEORGES.

Eh bien?...

TIBERGE.

C'est celui chez qui nous sommes...

GEORGES.

Ah! malheureux... que me dis-tu là?

TIBERGE.

Il y a trop longtemps, monsieur, que ce fardeau charge ma conscience, et depuis que je vous vois, presque chaque jour, je ne pouvais plus le supporter... et cependant... vous pardonnerez la faiblesse d'un vieillard... je reculais toujours devant cette cruelle révélation... devant toutes les tristesses qu'elles devaient entraîner pour moi et pour d'autres... mais du moins (Indiquant la porte de son bureau.) j'avais tout préparé pour qu'après ma mort... qui ne pouvait tarder beaucoup... la vérité vous fût connue... et vous n'allez pas en douter!

Il entre à gauche.

GEORGES, seul.

Ah! c'est la foudre! ce coup est si imprévu, si terrible qu'il me laisse à peine maître de ma pensée. (A Tiberge qui rentre *.) Mais es-tu sûr de ce que tu me dis?

TIBERGE, lui présentant des papiers.

Vous allez voir. Vous trouverez sous ce pli qui vous est adressé tous les renseignements que j'ai pu recueillir sur les manœuvres dont votre père a été victime. (Écoutant au fond.) Oui, c'est lui... il vient... laissez-moi seul avec lui, monsieur, vous avez besoin de vous remettre, et d'ailleurs. il faut que vous lisiez sans retard ces documents. Entrez là, dans mon bureau. Allez, mon enfant!

GEORGES, entrant à gauche.

Ah! quel rêve je fais!

* Tiberge, Georges.

SCÈNE X

TIBERGE, puis MONTJOYE.

TIBERGE.

Ah! le devoir est dur quelquefois... mais c'est dit.

MONTJOYE, entrant du fond, une large enveloppe cachetée à la main.

Tiberge, il va falloir m'envoyer ceci chez M. de Rio-Velez... Eh bien! est-ce que Sorel n'est pas venu?

Il s'assied à son bureau.

TIBERGE, montrant la porte de son cabinet.

Il est là... vous allez le voir tout à l'heure.

MONTJOYE.

Là... et que fait-il?

TIBERGE.

Il lit un mémoire que j'avais rédigé dès longtemps à son intention.

MONTJOYE, roulant une cigarette.

Ah! et quoi de neuf ce matin, mon vieil ami?

TIBERGE, entre ses dents.

Du neuf, il y en a!

MONTJOYE.

Quoi de neuf, mon vieil ami?

TIBERGE.

Je ne suis pas votre ami, monsieur, je suis votre caissier, ou plutôt votre ex-caissier.

MONTJOYE.

Comment! que diable me chantes-tu là? tu me quittes?

TIBERGE.

Non, vous me chassez.

MONTJOYE.

Parce que?

TIBERGE, avec émotion.

Parce que je n'ai pu y tenir plus longtemps, monsieur, parce que ma conscience a éclaté malgré moi, parce que j'ai tout dit à M. Georges... (Montjoye se lève brusquement.) et que les pièces qu'il lit là en ce moment lui apprennent le nom de l'homme qui a élevé sa fortune sur la tombe sanglante de son père!

MONTJOYE, marchant sur lui.

Tu as fait cela, toi!... misérable vieillard!

TIBERGE, avec fermeté.

C'est parce que je suis un misérable vieillard, monsieur, que j'ai voulu, avant de quitter ce monde, rendre hommage à la justice, à la vérité et à celui qui en est la source. Vous ne croyez à rien!... moi, je crois à Dieu... tout vieux et tout misérable que je suis, c'est un avantage que j'ai sur vous!

MONTJOYE, dominant sa colère.

C'est bien! j'avais plus d'une fois, monsieur Tiberge, entrevu vos ridicules soupçons et pressenti vos calomnies... M'expliquerez-vous comment un homme aussi consciencieux que vous a pu accepter pendant vingt ans les bienfaits de celui qu'il jugeait avec cette faveur?

TIBERGE.

Monsieur, lorsque je suis entré dans votre maison, je ne soupçonnais aucun des faits qui, selon moi, vous accusent. Ce ne fut que longtemps après, que le hasard fit tomber sous mes mains quelques-unes de mes lettres, datées du Brésil, celles que M. de Sorel, dans notre dernier entretien, m'avait déclaré n'avoir point reçues. D'autres indices

achevèrent de m'éclairer. Dès cet instant, sans doute, j'aurais dû m'éloigner de vous... mais l'âge était venu... je fus faible... je restai... j'expie aujourd'hui ma défaillance par une des plus déchirantes angoisses que puisse éprouver le cœur d'un homme.

MONTJOYE, s'asseyant, avec calme.

C'est bien. Mais puisque vous êtes si épris de la justice, vous trouverez juste, je suppose, de mettre celui que vous accusez en état de répondre, de lui préciser les griefs que vous osez articuler contre lui?

TIBERGE.

Rien de plus équitable, en effet, monsieur. Le dossier dont M. Georges prend connaissance en ce moment contient quelques parties de ma correspondance datée du Brésil, et en outre un mémoire où j'ai relaté les véritables motifs qui ont amené, suivant moi, la ruine de M. de Sorel, le père. Or, monsieur, la ruine de M. de Sorel a été décidée le jour où vous avez tué vous-même l'entreprise dont vous aviez été le promoteur, en rompant une solidarité à laquelle vous n'aviez pas le droit de vous soustraire.

MONTJOYE.

Pas le droit! quelle plaisanterie!

TIBERGE.

Non, monsieur, vous n'en aviez pas le droit, et voici pourquoi : Quand vous avez obtenu de la délicatesse extrême de M. de Sorel la résiliation d'un acte de société qui vous enchaînait l'un à l'autre à tout risque, vous aviez entre les mains des documents particuliers que votre associé aurait dû connaître et qu'il ignorait. Vous saviez, par exemple, que l'entreprise ne pouvait désormais réussir que par une transformation complète, laquelle s'est opérée depuis, monsieur, mais à votre seul avantage, quand, après le désastre de votre ancien associé et de vos anciens ac-

tionnaires, vous avez racheté seul la mine aurifère pour y découvrir une mine de cuivre qui vous a enrichi. Voilà ce que je sais, monsieur, et ce que j'ai dit.

MONTJOYE.

C'est bien.

TIBERGE.

Ne désirez-vous rien de plus, monsieur?

MONTJOYE.

Rien, je vous remercie, monsieur Tiberge.

TIBERGE.

J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur. (Il va sortir et s'arrête.) Dois-je quitter votre maison à l'instant, monsieur, ou attendre la liquidation du courant?

MONTJOYE.

Attendez mes ordres.

Georges entre à gauche. — Montjoye se lève. — Tiberge et Georges échangent un regard; puis le vieillard sort.

SCÈNE XI

MONTJOYE, GEORGES*. Moment de silence.

MONTJOYE.

Monsieur de Sorel, permettez-moi de me flatter que vous estimez à sa juste valeur l'étrange communication qui vient de vous être faite, le témoignage d'un vieillard affaibli par l'âge, et surtout le témoignage d'un homme qui me paye vingt ans de bontés par une basse délation.

GEORGES.

Monsieur, j'ai reçu moi-même de précieuses marques de

* Georges, Montjoye.



votre bienveillance; ma gratitude... d'autres sentiments encore... me commandent vis-à-vis de vous une réserve de langage que je voudrais concilier avec mon devoir. Le témoignage rendu par ce vieillard, aux dépens de son repos, contre tous ses intérêts, ne saurait m'être suspect. Tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il a écrit, il le croit... Pour moi, monsieur, ce que je crois, je vais vous le dire, en vous suppliant de pardonner au trouble où je suis toute parole malséante qui pourrait m'échapper.

MONTJOYE.

Parlez, monsieur.

GEORGES.

Un jour, monsieur, au début de votre vie, vous avez vu tout à coup votre fortune naissante, votre réputation, votre avenir tout près de s'engloutir dans un abîme entr'ouvert. Vous étiez jeune... Qu'au milieu de vos anxiétés vous ayez cru permis, loyal, un trait de prévoyance dont vous ne pouviez deviner les conséquences terribles... je le veux, je le crois... mais enfin, monsieur, l'avenir vous a éclairé... vous le savez maintenant! Au fond de cette action que vous jugiez innocente, il y avait la ruine de cent familles, le déshonneur et la mort désespérée d'un honnête homme!... (Très ému.) Eh bien! je vous le demande, n'est-il pas juste de réparer cela?

MONTJOYE.

Veuillez vous expliquer. Je ne comprends pas.

GEORGES.

Monsieur, je vous supplie de me comprendre. Ce que je vous demande, je le sais, c'est un sacrifice héroïque... mais ne sentez-vous pas encore une fois que ma prière est légitime... que c'est à vous de changer en cris de bénédiction et de reconnaissance les outrages et les anathèmes qui ont accablé si longtemps et si injustement la mémoire de mon père?... Oui, je vous en supplie, monsieur, ayez

ce noble courage... et, que je m'abuse ou non, pour moi, l'expiation aura dépassé la faute; elle m'aura créé des devoirs éternels envers vous... Et tout ce que je puis avoir dans le cœur de dévouement, tous les efforts de ma vie, toutes mes espérances d'avenir, je vous consacre tout à jamais... je mets tout à vos pieds!

MONTJOYE.

J'ai dû, en effet, monsieur, pardonner beaucoup aux sentiments qui vous animent. Vous raisonnez juste, monsieur; seulement votre point de départ est faux! votre point de départ est une calomnie. Je n'ai point trompé votre père; son propre aveuglement, rebelle à tous mes avis, l'a seul perdu... je l'ai plaint... j'ai témoigné à son fils une sympathie dont je lui préparais peut-être des preuves plus sensibles encore... mais mon devoir s'arrête là! et quand vous me demandez de me ruiner, moi, pour réparer les erreurs de votre père, de jeter dans le gouffre de sa faillite l'édifice tout entier de ma laborieuse fortune, vous me faites une proposition tellement insensée, que j'hésite à la croire sérieuse. En tout cas, je refuse.

Il passe devant lui *.

GEORGES, après un silence, se dominant avec peine.

Vous comprenez cependant, monsieur, qu'un devoir sacré m'est imposé dès ce moment, et vous me connaissez assez, j'espère, pour être convaincu qu'aucun sentiment, si puissant qu'il soit, ne se placera jamais entre ce devoir et moi. Je vous laisse, monsieur... vous et moi avons besoin de recueillir notre pensée, notre courage... Dans deux jours, monsieur, j'aurai l'honneur de vous demander un moment d'entretien.

MONTJOYE.

Comme vous voudrez, monsieur, mais ma réponse est faite.

* Montjoye, Georges.

GEORGES.

Du fond de l'âme, monsieur, j'espère que non. Monsieur!

Il le salue.

MONTJOYE.

Votre serviteur, monsieur. (Cécile entre à droite et s'arrête interdite, à demi-voix :) Ma fille!

Georges porte une main sur son cœur par un geste douloureux, salue profondément Cécile et sort.

SCÈNE XII

MONTJOYE, CÉCILE.

CÉCILE.

Mon Dieu!... qu'y a-t-il donc? que s'est-il passé?

MONTJOYE.

Mon enfant (il lui prend la main.), du courage!... arme-toi de toute ta fermeté... nos projets sont rompus... et probablement rompus à jamais.

CÉCILE.

Oh! Dieu de bonté!

MONTJOYE.

M. de Sorel se fait le complice aveugle d'une calomnie odieuse, dirigée contre mon honneur, en vue d'un intérêt électoral... Nous sommes désormais ennemis, ennemis mortels.

CÉCILE, douloureusement.

Oh! mon père!

MONTJOYE.

Voyons, ma chère petite, veux-tu me prouver ton affection? N'ajoute pas au chagrin que j'éprouve moi-même... pas de scène, pas de larmes, je t'en prie... va trouver ta

mère, ma chérie, et envoie-la-moi... tu entends? envoie-moi ta mère!

CÉCILE.

Oui! (Près de sortir.) Ah! que je souffre!

Elle sort par la droite.

SCÈNE XIII

MONTJOYE seul, puis L'HUISSIER.

MONTJOYE.

Pauvre enfant!... Allons! chassons cela! Oui, je veux en parler avec Henriette; elle est de bon conseil... je n'ai rien à craindre, sans doute, mais un éclat est toujours fâcheux; au surplus, si elle ne peut rendre la raison à ce jeune homme, je m'en chargerai. En tout cas, dans deux jours l'élection sera faite... c'est l'important! (Apercevant sur son bureau l'enveloppe qu'il y a déposée.) Ah! au milieu de tout cela, j'allais oublier... (Il sonne, l'huissier entre.) Chargez un garçon de caisse d'aller porter cette lettre chez le marquis de Rio-Velez, et qu'il prenne un reçu.

L'HUISSIER.

Bien, monsieur.

Il prend la lettre et sort.

MONTJOYE.

Un reçu... ce n'est pas trop l'usage pour les dettes de jeu!... mais avec ce gaillard-là...

Henriette entre à droite.

SCÈNE XIV

MONTJOYE, HENRIETTE.

MONTJOYE.

Ah! c'est vous, ma chère. Eh bien! vous avez vu Cécile... elle vous a dit...

HENRIETTE.

Que vous me demandiez, oui; mais j'allais venir, car, moi aussi, j'ai à vous parler.

MONTJOYE, la regardant avec étonnement.

Ah! et à quel sujet?

HENRIETTE, amèrement.

Non pas au sujet de la douleur, de la torture que votre tendresse a ménagée au cœur de votre enfant, car je sais encore à peine ce qui s'est passé; mais je devine... Il y a quelqu'une de vos trames... votre fille en est victime... peu importe!... Je sais depuis longtemps que vos enfants ne sont pour vous, comme moi-même, comme le monde entier, que des instruments de fortune ou de plaisir, que vous êtes prêt à briser dès qu'ils vous gênent!

MONTJOYE.

Henriette, prenez garde!

HENRIETTE.

Oh! je n'ai pas peur! Une mère qui défend la dignité, l'honneur de sa fille, ne se laisse pas aisément épouvanter.

MONTJOYE.

L'honneur de sa fille! Mais de quoi s'agit-il, enfin?

HENRIETTE.

Je sais depuis un moment le nom de la personne à qui

vous réservez l'hospitalité chez vous, dans cette maison. Eh bien! j'espère encore que vous voudrez bien le comprendre, la place de cette personne n'est pas ici... dans la demeure de vos enfants.

MONTJOYE.

Ah! c'est une de vos visions. Vous prêtez une oreille trop complaisante à des bruits ridicules.

HENRIETTE.

Vrais ou faux, ces bruits partout répandus auraient dû vous interdire jusqu'à la pensée de réunir sous le même toit cette femme et votre fille!

MONTJOYE.

Henriette! je n'ai l'habitude ni de subir des leçons ni de céder à des caprices; je ferai ce qu'il me plaira. Je suis le maître chez moi, le plus libre des maîtres, et vous êtes plus que personne inexcusable de l'oublier.

HENRIETTE.

Ah! je vous entends... je n'ai pas ici plus de droits que cette femme elle-même!... je le pense comme vous! Vingt ans de larmes, d'expiation, n'ont pu réparer ma faute, si involontaire qu'elle ait été... je le sais... Vous avez vu si j'ai dévoré patiemment les outrages, les humiliations dont j'étais abreuvée... aussi, je ne m'en plains pas... je ne parle pas pour moi; mais autant vous m'avez trouvée résignée pour mon compte, autant pour le compte de ma fille vous me trouverez résolue et inflexible!... Je ne souffrirai pas cet indigne attentat à la pureté de mon enfant!... moi présente, moi vivante... cette femme n'entrera pas ici!

MONTJOYE.

Ah! vous devenez folle! Et qui l'en empêchera, s'il vous plaît?

HENRIETTE.

Moi! en disant tout, ma honte même, s'il le faut, à mes enfants, en les prenant pour juges! Ils choisiront entre nous deux! Faites-les appeler, si vous le voulez!

MONTJOYE*, il fait rapidement quelques pas vers le fond comme pour appeler, puis s'arrêtant.

Mais, savez-vous ce que vous demandez... ce que vous allez faire? car il faut que je mette un peu de raison dans votre démence. Vous n'ignorez pas que mes desseins, une fois arrêtés, s'exécutent sans retard. Ce qui va suivre, c'est une séparation immédiate, éternelle entre nous deux, le savez-vous?

HENRIETTE.

Je le sais; j'y suis résolue; je suis au bout de mes forces. Quoi qu'il arrive, je ne passerai pas une heure de plus dans cette maison.

MONTJOYE.

Soit! j'y consens, et même je l'exige; mais je veux encore vous protéger contre vous-même. Où est l'utilité d'un éclat scandaleux devant le monde, et surtout devant vos enfants? Ne pouvez-vous vous épargner, leur épargner à eux-mêmes l'amertume de ce fol aveu que vous méditez? Ne suffit-il pas de leur dire qu'un grave dissentiment nous divise et nous détermine à vivre séparément?

HENRIETTE, accablée.

Comme vous voudrez.

MONTJOYE.

Je vous promets, d'ailleurs, formellement, de laisser chacun d'eux libre dans son choix.

HENRIETTE.

Je vous remercie.

. . . .

* Henriette, Montjoye.

MONTJOYE.

Vous êtes décidée?

HENRIETTE.

Oui.

MONTJOYE, ouvrant la porte du fond.

Dites à M. Roland et à mademoiselle Cécile que je les prie de venir à l'instant.

HENRIETTE, à part, douloureusement.

Mes enfants!

MONTJOYE.

Et comment vivrez-vous? y avez-vous songé?

HENRIETTE.

Je refuse vos bienfaits... Le peu que m'a laissé mon père, dans sa bonté si mal récompensée, me suffira... et devra suffire aussi à mes enfants... s'il m'en reste. C'est à la pauvreté que je les voue, je le sais... mais, j'espère qu'ils m'aiment assez pour l'accepter près de moi.

MONTJOYE, avec une ironie sombre.

Espérez-le!

HENRIETTE.

Ah! vous en doutez, vous, n'est-ce pas? Vous méprisez jusqu'à vos enfants! moi, je les estime assez pour l'espérer.

SCÈNE XV

LES MÊMES, ROLAND, CÉCILE*. Roland et Cécile entrent par le fond ; tous deux s'arrêtent interdits en comprenant d'un regard la violence des émotions qui agitent Montjoye et Henriette.

MONTJOYE, d'une voix brève et contrainte.

Mes enfants!... je vous ai fait appeler... une discussion pénible s'est élevée entre votre mère et moi... et elle s'est terminée par une résolution plus pénible encore, mais qui est devenue nécessaire... l'objet de notre malentendu doit vous demeurer étranger. Nous nous séparons. (Mouvement douloureux des enfants.) Nous nous séparons sans retour... Votre mère va quitter cette maison pour n'y plus rentrer... Si vous voulez suivre votre mère ou demeurer avec moi... c'est une question que chacun de vous est libre, entièrement libre, de décider à son gré.

HENRIETTE**.

Dites tout... qu'ils sachent bien qu'avec vous ce sera la richesse, le luxe, toutes les joies accoutumées de leur vie ; avec moi, la gêne, le travail... et pour toute joie... (Avec une vive émotion) ma profonde tendresse. Parlez maintenant, mes enfants... mes chers enfants !

Moment de silence et d'anxiété. Roland et Cécile paraissent déchirés par de violents combats. Enfin, Cécile s'avance vers son père, et arrivée près de lui.

CÉCILE.

Mon père, est-ce vrai?... est-ce possible?...

MONTJOYE.

Je vous l'ai dit, ma fille.

* Henriette, Roland, Cécile, Montjoye.
** Henriette, Cécile, Roland, Montjoye.

CÉCILE, lui baisant la main.

Adieu donc, mon père!

Elle va se jeter dans les bras de sa mère qui a suivi tous ses mouvements avec angoisse. Montjoye comprime avec peine une contraction de douleur.

ROLAND, s'approchant de sa mère avec embarras.

Ma mère... comme Cécile, je suis prêt à vous suivre... mais le voulez-vous? Voulez-vous que je laisse mon père seul?

HENRIETTE.

Non... restez avec lui... (Elle le repousse doucement.) Toi, ma fille, viens... partons!

Elle emmène Cécile toute pleurante. — Elles sortent à droite.

SCÈNE XVI

MONTJOYE, ROLAND*. Montjoye s'assoit et détourne la tête, Roland s'approche de lui d'un air contraint.

ROLAND.

Mon père!

MONTJOYE, le regardant tout à coup avec sévérité**.

Pourquoi n'avez-vous pas suivi votre mère, vous?

ROLAND.

Mon père?

MONTJOYE.

Parce que vous m'aimez, n'est-ce pas? (Il se lève.) Non! parce que vous avez besoin d'argent... parce que vous avez des dettes... Vous êtes un lâche!

* Roland, Montjoye.
** Montjoye, Roland.

ROLAND, poussant un cri de douleur.

Ah! vous êtes mon père!... Mais parlez... à qui... à qui voulez-vous que j'aille prouver sur l'heure, à l'instant... que je ne suis pas... ce que vous venez de dire?

MONTJOYE, avec une effusion d'amertume et de colère.

Ah! mon Dieu! vous sauriez vous battre, n'est-ce pas? et vous croyez que c'est là tout, qu'il suffit, pour avoir droit au nom d'homme de cœur, d'homme d'honneur, de savoir tenir habilement une épée ou un pistolet et hasarder au besoin une vie inutile?... qu'on peut d'ailleurs, pourvu qu'on ait ce mérite, se passer de tout autre... traîner de tripot en tripot une jeunesse hébétée, une précoce dépravation, une oisiveté imbécile... peu importe, n'est-ce pas? On est homme d'honneur... et malheur à qui oserait le contester! Eh bien! moi, je l'ose... j'ose vous dire que cela est honteux, que cela est lâche, entendez-vous?

Il va s'asseoir à gauche.

ROLAND, avec une fougue qu'il maîtrise à peine.

Mais enfin!... eh bien! oui, c'est vrai! je suis ce misérable que vous dites... et je rougis souvent moi-même de n'être rien au monde en effet qu'un oisif insolent et puéril... mais que voulez-vous que je fasse, voyons? A quelle œuvre, à quel but, à quel avenir pourrais-je dévouer ma vie, quand depuis mon enfance, toute foi, toute conviction, toute illusion généreuse ont été flétries dans mon cœur par une raillerie impitoyable... quand les mots honneur, devoir, religion, patrie... que sais-je? n'ont jamais été prononcés devant moi qu'avec l'accent de l'ironie et du dédain? Eh bien! voyons, si je ne fais rien, si je n'aime rien, si rien ne peut éveiller dans mon âme glacée et vieillie avant l'âge... aucune des nobles ambitions de la jeunesse... si j'ai honte de moi et si je fais honte aux autres... à qui la faute? répondez, mon père... car, pour moi, je n'ose pas.

MONTJOYE, d'une voix sombre et profondément altérée; il s'est levé.

Mon fils, vous m'avez outragé! vous allez être puni. (Il va à son bureau et écrit quelques lignes; puis tenant à la main le billet qu'il vient d'écrire*.) Que votre dette de jeu ne vous inquiète pas, elle est payée. Maintenant nous devons aussi nous séparer... vous apprendrez à vos dépens les vraies lois de la vie... je ne vous dois rien, Roland... Il y a entre votre mère et moi un secret douloureux qui, désormais, sera entre nous trois; vous êtes mon fils, mais la loi ne vous reconnaît point ce titre; vous teniez tous vos droits de ma seule volonté! En un mot, votre mère... n'est pas ma femme.

ROLAND, foudroyé.

Oh Dieu!... Dieu du ciel!

Il tombe sur un siège.

MONTJOYE.

Je puis oublier un jour jusqu'à ce délire où vous vous êtes emporté... et vous rendre mon affection, mais pour longtemps nous devons nous quitter... votre existence est assurée... vous y ajouterez par votre travail si vous le jugez bon. Prenez ce billet. (Roland reçoit le billet sans le regarder.) Lajaunaye vous remettra en échange un titre de rente. Allez!

ROLAND, se lève lentement, regarde son père et déchire le billet.

Adieu, mon père!

Il s'éloigne.

MONTJOYE.

Malheureux... et que feras-tu? où vas-tu?

ROLAND, avec âme.

Je vais embrasser ma mère... et me faire soldat!

Il sort par la droite.

* Roland, Montjoye.

SCÈNE XVII

MONTJOYE, seul. Il paraît un moment comme vaincu par l'émotion, puis se redressant énergiquement.

Allons! tout cela n'est rien... soyons homme!

ACTE QUATRIÈME

PREMIER TABLEAU

LA CHAMBRE A COUCHER DE CÉCILE
DANS L'HOTEL MONTJOYE

Une chambre de jeune fille très élégante, blanche et rose. Les meubles en tapisserie, à fond blanc. Étagères. Objets d'art. Un lit au fond à gauche, porte au fond. Porte latérale à droite, premier plan, recouverte d'une portière en tapisserie pareille aux meubles. Porte latérale à gauche, sur le second plan. Fenêtre praticable à droite, dans un pan coupé. A gauche une table ; auprès de la table, un grand panier, avec quelques ouvrages de femme et un coussin en tapisserie posés dans la corbeille. Cheminée au premier plan, à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

MONTJOYE, L'HUISSIER. Montjoye entre par le fond, le chapeau sur la tête et une cravache à la main. L'huissier le suit, tenant un porte-feuille et des dossiers.

L'HUISSIER*.

La promenade a-t-elle fait du bien à monsieur?

MONTJOYE, soucieux, dépose sa cravache sur la cheminée.

Un peu, oui. Mets cela sur cette table. Ici du moins j'aurai un peu de repos, je pourrai travailler. Tu ne me

* L'huissier, Montjoye.

recevras d'ailleurs strictement que les personnes que je t'ai désignées : Lajaunaye, Sorel et Saladin, s'il arrive.

L'HUISSIER*.

M. Lajaunaye attend déjà monsieur depuis quelques minutes.

MONTJOYE.

Ah! Eh bien! tu vas le faire entrer... A propos, Joseph, pas de dépêche de Chantilly? tu es sûr?

L'HUISSIER.

Non, monsieur, rien encore.

MONTJOYE.

C'est bizarre!... (Avec contrainte.) Et dis-moi, tu as exécuté mes instructions?

L'HUISSIER.

Relativement à ces dames? Oui, monsieur. Avant-hier soir, en quittant l'hôtel, ces dames, accompagnées de la vieille bonne de mademoiselle, se sont d'abord rendues au couvent de la rue Notre-Dame-des-Champs. Hier matin, elles ont pris un petit logement à peu de distance, rue de l'Ouest, où M. Roland est allé les rejoindre.

MONTJOYE.

Rue de l'Ouest... le numéro?

L'HUISSIER.

Quatre-vingt-cinq.

MONTJOYE.

C'est bien! Jusqu'à nouvel ordre, Joseph, et pour tout le monde sans exception, ces dames et M. Roland sont en voyage... tu m'entends! Ta fortune en dépend. Va! (Joseph sort; la porte reste ouverte. — Montjoye seul.) Ah! ce silence de Saladin est vraiment inconcevable... Aurait-il appris?...

Entre Lajaunaye.

* Montjoye, l'huissier.

SCÈNE II

MONTJOYE, LAJAUNAYE, tenant une boîte de pistolets, qu'il dépose au fond sur un meuble.

MONTJOYE*.

Ah! bonjour, mon ami... Je te remercie de ton empressement...

LAJAUNAYE.

Aussitôt ton billet reçu, je suis accouru. Eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc? Tu te bats ce matin?

MONTJOYE.

Mon Dieu! j'espère que non... mais enfin, c'est possible... Figure-toi que ce malheureux Sorel, donnant follement dans de vieilles calomnies réveillées ces jours-ci par une intrigue électorale, me cherche querelle à propos de la faillite de son père!

LAJAUNAYE.

Bah!... Sorel?...

MONTJOYE.

Positivement! Nous devons avoir ce matin une explication décisive à ce sujet. J'ai l'intention très formelle de traiter ce garçon paternellement... Mes précédents en matière de duel m'en donnent le droit, et même m'en font un devoir... mais enfin il peut me pousser à bout, et, dans ce cas-là, je désire que l'affaire se termine immédiatement. Nous irons au plus près... et comme il ne sait pas tenir une épée... Tu as apporté tes pistolets?

* Lajaunaye, Montjoye.

LAJAUNAYE.

Les voilà.

MONTJOYE.

Je ne les connais pas... nous pourrons nous en servir. Maintenant, je te serais obligé d'aller chercher Ferrière... vous attendrez tous deux dans le salon le résultat de notre conférence, qui d'ailleurs sera pacifique, car je le veux sincèrement.

LAJAUNAYE.

Je t'en prie... pour ma part... Eh bien! je vais chez Ferrière, et je le ramène... Mais comment te trouves-tu ici chez ta fille, toi? Tu as éloigné ces dames?

MONTJOYE.

Cela n'a pas été nécessaire... elles sont parties avant-hier avec Roland pour un petit voyage dans le Midi.

LAJAUNAYE.

Ah!

MONTJOYE.

Oui, et j'ai profité de la circonstance pour me réfugier ce matin dans l'appartement de ma fille, qui est le seul d'où l'on n'entende pas le bruit infernal d'ouvriers, de tapissiers, qui se fait au second.

LAJAUNAYE.

Ah! pour l'emménagement de ta nouvelle locataire. Eh! eh! dis donc, toi, à propos...

MONTJOYE, sérieux; il s'est assis à droite.

Quoi, mon ami?

LAJAUNAYE.

Tu pratiques tes théories en grand, toi; carrément, là!

MONTJOYE.

Quelles théories?

LAJAUNAYE.

Mais celles que tu nous prêchais encore il y a deux jours au cercle. Le mariage, disais-tu, est une institution mythologique qui a fait son temps, et qui va disparaître comme tant d'autres... Voyez la libre Amérique, toujours en avance sur la routine européenne ! Les mormons sont les pionniers de l'avenir, etc. Car je n'oublie aucune de tes paroles, moi, mon cher... je les burine !

MONTJOYE, sèchement.

Tu as tort !...

LAJAUNAYE.

La seule différence entre nous, c'est que tu as le courage de tes opinions, et que je n'ai pas le courage des miennes... Ainsi moi, je trompe, je trahis ma femme... ça fait peur !... et avec cela, je te l'avoue, je l'aime... je l'aime uniquement !... C'est mon imagination qui m'égare... mais le cœur est tout pour elle... Là-dessus... je me sauve... car tu me dirais encore que je suis fini !...

MONTJOYE, le retenant par la main.

Et tu n'as pas de nouvelles de mon élection, toi, par hasard ?...

LAJAUNAYE.

De ton élection ?.. Tiens, au fait, j'oubliais... mais c'est à toi que j'en demanderai, mon cher... Comment ! tu ne sais rien ?...

MONTJOYE.

Absolument rien... Le dépouillement des votes a dû avoir lieu hier dans la soirée... J'attendais une dépêche ce matin dès l'aurore... Je ne comprends par le silence de Saladin... à moins qu'il ne vienne lui-même... (Écoutant et faisant un pas vers la porte.) Tiens, c'est peut-être !...

Entre Joseph portant un petit paquet enveloppé dans un cornet de papier blanc.

SCÈNE III

LES MÊMES, L'HUISSIER *.

MONTJOYE.

Quoi donc?

L'HUISSIER.

C'est le concierge à qui on vient de remettre ceci pour monsieur... une dame voilée, m'a-t-il dit...

MONTJOYE.

Ah! bien!

Il lui fait signe de le poser sur la table. Joseph sort.

SCÈNE IV

MONTJOYE, LAJAUNAYE **.

LAJAUNAYE, s'approchant de la table.

Eh bien! dis donc, encore une... décidément, tu mènes gaillardement ton veuvage, toi!... C'est un bouquet, ça!...

MONTJOYE.

Bah! je ne sais ce que c'est!

LAJAUNAYE.

Oui... oui... Ah! pionnier de l'avenir... va... Ah çà! je cours chez Ferrière... mais, je t'en prie, que cela tourne bien.

* L'huissier, Montjoye, Lajaunaye.
** Lajaunaye, Montjoye.

MONTJOYE.

Oui !...

Lajaunaye sort.

SCÈNE V*

MONTJOYE seul. Il vient s'asseoir près de la table et défait lentement l'enveloppe qui renferme un bouquet de violettes. Il regarde un moment le bouquet, puis se détourne, la tête appuyée sur sa main. L'instant d'après il approche les fleurs de ses lèvres en murmurant à voix basse :

Pauvre fillette !... (Puis comme luttant contre sa faiblesse, il pose le bouquet sur la table et se lève.) Ah ! (Il fait quelques pas dans la chambre en s'arrêtant çà et là, avec émotion devant le lit aux rideaux blancs, les étagères, les meubles familiers qui lui rappellent sa fille.) Elle a tout laissé... tout !... Je ne veux pourtant pas qu'elle souffre trop !... (Il aperçoit les bijoux de Cécile déposés dans une coupe sur un petit meuble.) Ses bijoux, par exemple, je veux qu'elle les ait !... (Il prend les colliers, les bagues, les bracelets, et vide la coupe sur la table.) Et puis ses ouvrages commencés... (Il prend dans la corbeille un ouvrage de tapisserie pareil au meuble de la chambre.) Comme elle travaille !... Tout ici est de sa main... Les goûts de sa mère !... (Il s'assoit et rassemble les bijoux épars sur la table.) Oui ! je vais lui faire un paquet de tout cela... pour répondre à son petit souvenir... Pauvre enfant !...

Il se retourne à un bruit de pas, et aperçoit la marquise de Rio-Velez. Son front se contracte ; puis il se maitrise et se lève en souriant.

* Musique.

SCÈNE VI

MONTJOYE, LA MARQUISE.

MONTJOYE, allant à elle avec grâce.

Comment !... C'est vous ?...

LA MARQUISE.

Si vous permettez ! j'ai su que vous étiez seul chez vous... et j'ai pris la liberté de venir vous serrer la main en voisine !

MONTJOYE.

Vous êtes charmante !

LA MARQUISE.

J'ai eu quelque peine à vous découvrir... et même on ne voulait pas me laisser entrer... Mais pourquoi donc ici ?...

MONTJOYE.

Faut-il vous l'avouer ? à cause du bruit que vos gens font là-haut !...

LA MARQUISE*.

Ah ! que je suis désolée... mais cela va finir... elle est gentille du reste cette chambrette... (Avisant les bijoux.) Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que tout ça... toute cette orfèvrerie...

Elle s'assoit près de la table.

MONTJOYE, d'un ton contraint.

Les bijoux de ma fille que je m'amusais à regarder.

* La marquise, Montjoye.

LA MARQUISE.

Il y en a de jolis...

Elle examine avidement les bijoux. Montjoye la regarde faire avec ennui.

MONTJOYE.

Oui, n'est-ce pas?...

LA MARQUISE, maniant un collier.

Des perles!... vraies?...

MONTJOYE.

Mais sans doute.

LA MARQUISE, avec un caquetage d'enfant.

Je n'ai jamais porté de perles... cela m'irait-il?... si j'essayais?

Elle se lève en tenant le collier comme pour aller l'essayer devant une glace.

MONTJOYE, l'arrêtant.

Oh! avec cette toilette du matin!... et puis cela n'irait pas à votre teint...

Il lui retire doucement le collier.

LA MARQUISE, le regardant un peu irritée.

Vous croyez?

MONTJOYE.

J'en suis sûr!

LA MARQUISE, se rasseyant avec dépit.

Savez-vous qu'on gèle dans cette chambre!... (Elle saisit le coussin de tapisserie qui est dans le panier de Cécile, le jette sur le parquet et y pose ses pieds. Le visage de Montjoye témoigne une contrariété violente.) Ce voyage de votre famille s'est improvisé bien brusquement, dites-moi?...

MONTJOYE.

Oh! une fantaisie!...

LA MARQUISE.

Irez-vous les rejoindre?



MONTJOYE.

Non...

LA MARQUISE, riant tout à coup.

Mais, mon Dieu ! que vous êtes donc absurdement niais et désagréable ce matin ! Qu'est-ce qu'il y a?... vous attendez quelqu'un... je vous gêne... quoi?...

MONTJOYE.

Non !... excusez ma maussaderie... tout simplement je suis sans nouvelles de mon élection... qui doit être archi-terminée à l'heure qu'il est... J'attends Saladin avec une impatience fébrile... je suis inquiet... je suis aux écoutes... voilà tout !...

LA MARQUISE.

Ah ! c'est une raison... Eh bien ! je vais vous laisser, moi !

Elle se lève emportant le bouquet de violettes qu'elle a pris en jouant sur la table *.

MONTJOYE.

Vous seule pourtant pouviez me charmer ces moments d'attente... (Il lui baise la main et lui reprend le bouquet.) Pardon ! c'est de ma fille !

LA MARQUISE.

Ah !...

MONTJOYE.

Mais j'entends une voiture dans la cour. (Il s'approche vivement de la fenêtre.) Oui, ma foi !... c'est Saladin... enfin, je vais savoir à quoi m'en tenir...

LA MARQUISE **.

Ah ! je suis curieuse moi-même de connaître le résultat... je parie pour une discrétion... voulez-vous?...

Elle remonte.

* Montjoye, la marquise.
** La marquise, Montjoye.

MONTJOYE.

Certainement. Mais pardon, chère marquise, il serait peut-être bon qu'en l'absence de ma famille on ne vous trouvât pas chez moi. (Montrant la porte à gauche.) Ce couloir vous conduira dans le salon... si voulez bien...

LA MARQUISE.

Comment! je ne puis pas être en visite chez vous? chez mon propriétaire?

MONTJOYE, avec impatience.

Pas dans cette chambre... non...

LA MARQUISE.

C'est une insulte!

MONTJOYE.

C'est une prière.

LA MARQUISE.

Je ne comprends pas...

MONTJOYE, il marche sur elle avec colère, puis s'arrêtant tout à coup, il dit d'une voix ferme et basse:

Je vous prie de sortir... comprenez-vous?

LA MARQUISE. Après un peu d'hésitation, fléchissant tout à coup sous le sentiment de la honte, elle recule vers la porte et dit avec émotion, d'une voix sourde:

Ah! Dieu!

Elle sort.

SCÈNE VII

MONTJOYE seul, puis SALADIN.

SALADIN, au dehors, gaiement.

Mais où se cache-t-il donc? (Entrant.)* Où te caches-tu donc, grand homme? victoire! mon cher... j'ai voulu te l'annoncer moi-même... embrasse-moi!

MONTJOYE, se dégageant de son accolade.

Vrai?... je suis nommé?

SALADIN.

Parole!... dix-huit mille voix!... une élection de première classe!...

MONTJOYE.

M'y voilà donc!... Eh bien! franchement, je suis ravi... et je te remercie cordialement de tes bons offices, mon ami!

SALADIN.

Remercie-toi toi-même, mon ami... car c'est ta généreuse résolution, c'est le mariage de Sorel avec ta fille qui a tout enlevé... j'ai couru le pays pour en répandre la nouvelle... un millionnaire qui donne sa fille à un pauvre diable d'honnête homme, simplement!... ça prend tout le monde, ça!... Eh bien! où sont-ils, ta femme, ta fille, Georges? je veux les embrasser tous... c'est ma récompense, et je la veux!...

MONTJOYE.

Mon ami, il faut que tu l'attendes un peu... ces dames sont parties pour quelques jours... je te conterai cela... quant à Sorel... imagine-toi... mon ami...

* Montjoye, Saladin.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, L'HUISSIER.

L'HUISSIER.

C'est M. de Sorel, monsieur.

SALADIN, faisant un mouvement vers la porte.

Ah ! ce cher Georges !...

MONTJOYE, l'arrêtant.

Non... permets... (Il le prend à part.) Mon cher ami, en deux mots, les calomnies inventées par la cabale sont arrivées jusqu'à ce pauvre Georges, et lui ont monté ridiculement la tête... il est inutile de te le dissimuler... nous devons nous expliquer ce matin... Entre là... (Il lui montre la porte du second plan à droite.) Dans le boudoir de Cécile... il n'y a qu'une portière, je t'autorise à écouter... tu jugeras toi-même de la modération que j'apporte dans cette malheureuse affaire... et au besoin tu interviendras pour rendre la raison à cet enfant...

SALADIN, éperdu d'étonnement.

La raison... est-il possible?... depuis deux jours... ah ! mon Dieu ! mon Dieu !... que me dis-tu là?

MONTJOYE.

Va, mon ami, va... (Saladin entre à droite. — A l'huissier :) Fais entrer.

SCÈNE IX

MONTJOYE, puis SOREL.

MONTJOYE, seul, regardant la porte du boudoir.

Il fallait qu'il l'apprît, et le meilleur moyen de l'avoir pour allié, c'est de le prendre franchement pour confident... (Entre Sorel. Ils se saluent. Montjoye reprend avec une grâce courtoise *.) Monsieur de Sorel, je déplore plus que jamais en ce moment le malentendu qui nous divise ; en d'autres temps, je vous aurais reçu à bras ouverts, car je viens d'apprendre à l'instant le succès de mon élection à Tréval... Du moins cette heureuse circonstance, d'autres raisons encore (il joue avec le bouquet de violettes qu'il a pris sur la table) me disposent envers vous à un esprit de conciliation affectueuse, qui sera contagieux, je l'espère... Je me flatte d'ailleurs que ces deux jours de calme réflexion vous auront préparé vous-même à plus de justice et de vérité.

GEORGES, très grave.

Ces deux jours de réflexion ont, en effet, modifié mes projets, monsieur ; mais, je dois vous le dire, mes projets seuls ont changé. Pour le reste, tout, depuis deux jours, tout a fortifié chez moi la certitude que dans le malheur auquel mon père a succombé il y a eu une victime et un coupable.

MONTJOYE. Il fait un mouvement qu'il réprime aussitôt.

Vous vous trompez, monsieur !

GEORGES.

Mon premier dessein était, vous l'avez compris, d'exiger de vous la seule réparation qui soit possible aujourd'hui,

* Montjoye, Georges.

la réhabilitation de mon père et de mon nom, et si je ne pouvais l'obtenir de votre conscience, de la demander à la loi.

MONTJOYE.

A la loi !... Est-ce sérieux ? voyons ! Pouvez-vous supposer un instant qu'il se trouve une loi, un tribunal au monde pour sanctionner des prétentions aussi inconcevables, aussi peu fondées que les vôtres ?

GEORGES.

Peut-être !... En tout cas, j'ai renoncé à ce dessein. Pour vous atteindre, il fallait frapper deux existences qui me sont sacrées, il fallait étouffer dans mon cœur des sentiments qui me restent bien chers, tout désespérés qu'ils sont. Mon courage ne s'est pas trouvé à la hauteur d'un devoir si rigoureux. J'ai résolu de partir, d'aller vivre et mourir loin de la France, loin de l'Europe, et de vous laisser jouir en paix de votre prospérité ; je n'y mets qu'une condition.

MONTJOYE, passant devant lui.

Une condition ?... Enfin ! j'ai fait vœu de patience, achevez.

GEORGES *.

Au nom de cette pauvre mémoire que je renonce à défendre j'aurai du moins accompli une bonne action !... (Se rapprochant et baissant la voix.) Ce que je vous demande, c'est de rappeler près de vous ceux que vous avez chassés, et de leur assurer la situation, les droits, le bonheur dont ils sont dignes.

MONTJOYE, troublé, incertain, et jetant un regard inquiet du côté du boudoir.

Monsieur ! (A part.) Que peut-il savoir ?

GEORGES.

Oh ! n'accusez personne. La mission que je remplis, je

* Georges, Montjoye.

me la suis donnée moi-même. Je n'ai reçu aucun message, ni même aucune confidence. Quelques vagues paroles échappées un jour aux anxiétés d'une mère m'avaient dès longtemps fait pressentir la vérité. Hier, son désespoir me l'a, malgré elle, livrée tout entière... Eh bien! promettez-moi sur l'honneur l'acte de justice que je vous demande, et, sur l'honneur, je pars à l'instant pour jamais!

MONTJOYE, avec une colère fiévreuse.

Monsieur, en touchant à ma vie privée, vous excédez votre droit et ma patience; je vous prie de vous taire et de vous retirer.

GEORGES, s'emportant.

Comment!... grand Dieu! quand je vous montre, pour mon compte, une telle abnégation... Mais enfin, vous qui parlez de patience, croyez-vous donc que la mienne soit sans limites? Ce secret, après tout, ce secret de votre vie, il ne m'a pas été confié... j'en suis le maître... et s'il m'échappait, ne craignez-vous pas que le monde ne juge, par ce seul trait, votre existence tout entière... vos effrayantes doctrines... qu'en voyant le mépris que vous faites de toutes ses lois, de tous ses respects...

Saladin est sorti du boudoir, il écoute sans être vu.

MONTJOYE.

Ah!

Il jette violemment le bouquet.

GEORGES.

En voyant la mère de vos enfants, et vos enfants eux-mêmes condamnés, par votre implacable égoïsme, à la marge flétrissante du Code!...

MONTJOYE, saisissant sa cravache et le menaçant.

Ah! taisez-vous, monsieur, ou prenez garde!...

SCÈNE X

LES MÊMES, SALADIN, s'élançant, arrachant la cravache à Montjoye et la jetant à terre.

SALADIN *.

Prends garde toi-même!... (Après la première minute de stupeur, il reprend.) Un seul mot... est-ce vrai?... (Montjoye ne répond pas.) Oui. Eh bien! alors, je crois tout! tout est vrai!... et tu m'as fait ton complice... Ah! (Il fait un geste de menace dans l'élan de sa colère.) Mais j'ai mangé ton pain, et je veux m'en souvenir encore... quoique jamais bienfaits n'aient été aussi chèrement expiés. Ainsi, voilà ce que tu es!... tu me l'avais dit, je te rends cette justice, tu me l'avais dit le jour où j'ai eu le malheur de subir tes bontés... mais je ne te croyais pas!... je ne te comprenais pas d'ailleurs... je comprends maintenant!... oui, c'est vrai! tu es bien en effet un de ces hommes forts, un de ces libres et puissants esprits dont ce siècle n'est pas avare... pour qui tout est superstition, niaiserie, préjugé sous le soleil, excepté la grande morale, la morale du succès! La justice, l'honneur, la conscience, Dieu... poésie et enfantillage que tout cela!... pourvu que la loi positive... que la police soit satisfaite, tout est bien!... Les simples et les faibles s'avancent péniblement dans l'âpre chemin de la vie, entravés à chaque pas par quelque scrupule, par quelque respect, par quelque révolte du cœur ou de la conscience... Les forts passent pendant ce temps-là, les écrasent et arrivent! Les faibles sentent leurs yeux se mouiller et leurs plus mauvaises passions s'éteindre à la seule pensée de leur mère, de leur femme ou de leur enfant... Les forts

* Georges, Saladin, Montjoye.

iraient à leur ambition ou à leur plaisir sur le corps de leur père... sur l'honneur de leur fille!... Quoi encore?... qu'un mot, qu'un cri, qu'un lambeau de soie déchiré fasse battre leur cœur, les faibles s'en vont mourir pour leur foi ou pour leur pays... pendant que les forts spéculent sur le danger public et joueront à la hausse jusque sur les ruines de la patrie! voilà l'espèce!... Eh bien! sois heureux! Quant à moi, plutôt que d'acheter à un tel prix les joies et les gloires de ce monde... j'aimerais mieux mourir de faim... comme je mourrai demain... dans la boue du ruisseau... avec le ciel sur ma tête... avec un peu de foi et d'espérance dans le cœur!

MONTJOYE, froidement; il s'est assis à droite.

En m'infligeant cette tirade, Saladin, tu n'as pas été, je suppose, sans en prévoir les conséquences?

SALADIN.

Non seulement je les ai prévues, mais je les réclame, et immédiatement! Quand ceux qui t'ont nommé apprendront que j'ai volé indignement leurs suffrages, je veux qu'ils apprennent en même temps que j'ai été ta dupe et non ton complice. Ainsi, quand tu voudras!... Monsieur Georges, vous serez mon témoin!...

GEORGES.

Pardon, monsieur Saladin, je sens tout ce qu'il y a de généreux dans votre intervention; mais je ne puis l'accepter. (A Montjoye*.) Vous m'avez menacé, monsieur, d'une offense odieuse : je vous en demande raison.

MONTJOYE.

Voyons, messieurs, tâchez de vous entendre!

SALADIN.

Georges! je vous en supplie!... au nom de...

* Saladin, Georges, Montjoye.

GEORGES, l'interrompant.

Voulez-vous me déshonorer?

Saladin désespéré cache sa tête dans ses mains.

MONTJOYE.

Mes témoins, monsieur, sont à la disposition des vôtres.

GEORGES.

Je ne les ferai pas attendre, monsieur... je m'étais moi-même préparé à tout. Je vous salue, monsieur!

MONTJOYE.

Votre serviteur, monsieur!

Georges sort.

SCÈNE XI

MONTJOYE, SALADIN. Après un court silence, Montjoye prend son chapeau et va pour saisir la boîte de pistolets, Saladin s'approche vivement et lui serrant les b as avec énergie.

SALADIN.

Tu vas faire cela?... le fils après le père? (Le regardant dans les yeux.) Mais tu es donc bien sûr qu'il n'y a pas de bon Dieu?...

MONTJOYE.

Nous allons voir!

Il prend ses pistolets et sort. — Saladin pousse un gémissement, et tombe accablé sur un fauteuil.

DEUXIÈME TABLEAU

Musique pendant le court entr'acte. — Même décor qu'au tableau précédent

---

SCÈNE PREMIÈRE

MONTJOYE, entrant brusquement par le fond, le chapeau sur la tête. Il est très pâle et défait. Il ôte ses gants avec un air de sombre préoccupation, et passe à plusieurs reprises la main sur son front. Puis il fait quelques pas dans la chambre, s'arrête soudain, et s'appuyant sur un meuble, il dit d'une voix basse :

MONTJOYE.

On étouffe ici !...

Il va à la fenêtre, l'ouvre et respire avec force. Entre Lajaunaye.

SCÈNE II

MONTJOYE, LAJAUNAYE.

MONTJOYE.

Eh bien?

LAJAUNAYE.

Très dangereusement... j'ai peur !...

MONTJOYE, douloureusement *.

Ah !

Il tombe sur le canapé.

* Lajaunaye, Montjoye.

LAJAUNAYE, derrière le canapé.

On hésite même à le transporter,... mais pour le cas où l'on s'y déciderait, j'accours prendre tes instructions... Sa demeure est ici?

MONTJOYE.

Eh bien! sans doute!... c'est ici qu'on doit l'amener... Je quitterai l'hôtel, si on le juge convenable.

LAJAUNAYE.

Mais ces dames?... Ne crains-tu pas... Quand reviennent-elles?

MONTJOYE, se levant*.

Oh! de ce côté, aucun danger!... je ne les attends pas de si tôt... leur voyage, suivant toute apparence... (Il s'interrompt brusquement, la porte du fond s'est ouverte, et Cécile parait.) Ma fille!...

Il jette un regard à Lajaunaye.

SCÈNE III

Les Mêmes, CÉCILE**.

MONTJOYE.

C'est toi, mon enfant!...

Il la regarde avec anxiété et lui tend les bras en hésitant.

CÉCILE, accourant et embrassant Montjoye.

Mon père!...

MONTJOYE, à Lajaunaye.

Eh bien!... va, mon ami... fais tout pour le mieux... c'est entendu!...

* Montjoye, Lajaunaye.

** Montjoye, Cécile, Lajaunaye.

LAJAUNAYE.

Oui, mon ami... mademoiselle!...

Il salue Cécile et sort.

SCÈNE IV

MONTJOYE, CÉCILE.

CÉCILE, le regardant les larmes aux yeux et les mains dans ses mains.

Mon père!...

MONTJOYE, l'interrogeant du regard avec angoisse.

Tu es venue... me voir? Il n'y a rien de nouveau...

CÉCILE.

Rien, mon père... j'avais épuisé mon courage... et mes larmes... ma mère aussi... et je suis venue... voilà tout! Oh! j'avais si peur!...

MONTJOYE.

C'est vrai... tu trembles! pauvre petite! remets-toi, remets-toi. (Il la fait asseoir, elle défait son chapeau qu'elle pose sur la table.) Je ne t'oubliais pas non plus... (S'asseyant sur un tabouret, devant sa fille.) Tiens! vois!... j'avais rassemblé tes bijoux... pour te les envoyer, en échange de tes violettes... qui m'ont bien touché...

CÉCILE, lui tenant la main.

Merci... mais je voudrais... j'espère... quelque chose de plus!...

MONTJOYE.

Quoi? parle! (Il regarde autour de lui et écoute sans cesse avec inquiétude.) Mais j'ai peur que tu n'aies froid... cette fenêtre ouverte... (Il va fermer la fenêtre et revient.) Voyons, parle *!...

* Cécile, Montjoye.

CÉCILE, qui s'est levée.

Oh! oui... j'espère maintenant... après ce bon accueil... car je vois que vous m'aimez vraiment!

MONTJOYE, dont la voix se brise.

Oui, je t'aime!... laisse-moi t'embrasser, veux-tu?

Il l'embrasse avec une sorte de désespoir.

CÉCILE.

Mon père chéri... Eh bien! n'est-ce pas que j'avais raison... tout à l'heure, quand je disais à ma mère... qui voulait me retenir : non... je veux essayer... je veux tenter... je suis sûre qu'il souffre comme nous...

MONTJOYE, d'une voix sourde, comme à lui-même.

Oui!...

CÉCILE.

Que ces deux jours de solitude lui auront appris combien il nous aimait... sans le savoir peut-être!... car les hommes quelquefois ne sentent pas toute la force des liens qui les attachent à leur foyer, à leur famille, à leurs douces habitudes de chaque jour... Mais en se trouvant seul dans cette maison abandonnée, en n'entendant plus aucun de ces bruits familiers qui lui disaient à chaque instant : il y a là quelqu'un dont tu es l'âme et la vie... il y a là une consolation toute prête si tu souffres, un sourire tout prêt si tu es heureux... une caresse, si tu en veux!... Ah! tu pleures!... tu pleures!... Tu vois bien que j'avais raison...

Elle lui serre les mains en le regardant avec tendresse.

MONTJOYE, profondément troublé.

Enfin... que veux-tu? car tu obtiendrais beaucoup de moi, je te l'avoue... je t'aime plus que je n'aurais cru... c'est vrai... et je ne veux pas que tu me maudisses... N'est-ce pas, mon enfant, que tu ne me maudiras pas... jamais... quoi qu'il arrive?...

CÉCILE.

Moi? oh! grand Dieu! mon père!...

MONTJOYE, voyant la porte s'ouvrir, s'écrie brusquement avec une sorte de terreur.

Qui vient là?...

Entre Saladin.

SCÈNE V

LES MÊMES, SALADIN*.

SALADIN, d'une voix brève.

Pardon, mademoiselle!... Un mot seulement, mon ami, je te prie... (Montjoye s'approche de Saladin, qui le prend à part et lui dit :) Éloignez votre fille le plus tôt possible... vous comprenez! dans quelques minutes il sera ici...

MONTJOYE, à part.

Dieu!... (Haut, avec calme.) Oui, mon ami... c'est entendu, va!

SALADIN, affectant la tranquillité.

Au revoir, mademoiselle!...

Il sort.

SCÈNE VI

MONTJOYE, CÉCILE**.

CÉCILE, inquiète.

Il n'arrive rien, n'est-ce pas?

MONTJOYE.

Rien, mon enfant... une affaire de Bourse urgente... (Avec

* Cécile, Montjoye, Saladin.

** Cécile, Montjoye,

une anxiété fiévreuse qui redouble à chaque instant.) Eh bien! ma fille, nous allons sortir, n'est-ce pas? c'est ce que tu veux?... soit!... Partons!... allons!...

CÉCILE, joyeuse *.

Chez ma mère?...

MONJOYE, lui donnant son écharpe.

Oui, chez ta mère... viens... ne la faisons pas attendre!...

CÉCILE.

Oh! vous êtes bon... et qu'elle va être heureuse... mais une minute encore, je vous en prie... et puisque votre cœur s'est ouvert pour moi...

MONTJOYE.

Mais, quoi... quoi donc?

Il prête l'oreille avec un trouble croissant.

CÉCILE.

Il y a encore quelqu'un... qui vous a offensé... et qui souffre!...

MONTJOYE.

Ton frère... je lui pardonne... viens, ma fille!...

CÉCILE.

Un autre encore...

MONTJOYE, d'une voix sourde.

Qui donc?

CÉCILE.

Lui!... oh! je suis sûre qu'un mot de moi le ramènerait à vos pieds... dans vos bras!... Mon père... permettez-le-moi... ne me rendez pas le bonheur à demi... je l'aime tant... Et souvenez-vous que si je l'aime, que si toute la vie de mon cœur est à lui... c'est vous qui l'avez voulu... Et je vous le dis... je vous l'avoue, sans lui... je crois... je sens que je ne vivrai pas!

* Montjoye, Cécile.

MONTJOYE.

Oui, nous verrons, je te promets... oui, nous allons en parler chemin faisant... mais viens... je t'en prie... songe que ta mère nous attend...

Il s'aperçoit que Cécile ne l'entend pas ; elle écoute des rumeurs qui se font entendre au dehors.

CÉCILE.

Quel est donc ce bruit dans la rue, mon père?

MONTJOYE.

Rien... je n'entends rien!...

CÉCILE.

Mais... si... écoutez... des cris... un bruit de foule... vous n'entendez pas?

MONTJOYE.

Quelque accident peut-être... (Arrêtant Cécile avec désespoir.) Ne va pas voir cela, je t'en prie!...

Les rumeurs redoublent et se rapprochent.

CÉCILE.

Mais, c'est dans la cour, maintenant... Mon Dieu, que se passe-t-il donc?... vous avez l'air vous-même, troublé... inquiet... ah ! je veux voir!...

Elle court à la fenêtre.

MONTJOYE.

Je t'en prie, ma fille, je t'en prie...

CÉCILE.

Je veux voir... (A la fenêtre.) Une voiture!... un homme blessé qu'on en descend... Ah!

Elle pousse un cri et demeure comme atterrée, les yeux fixés sur le terrible spectacle ; Montjoye se tient près d'elle immobile, dans une sombre stupeur. Elle se retourne soudain, le regarde, et comprenant tout, elle pousse un cri déchirant, écarte son père par un geste d'horreur, se sauve à l'autre extrémité de la chambre et tombe sans mouvement*.

* Montjoye, Cécile.

MONTJOYE, fou de douleur.

Ma fille! ah! Dieu! grand Dieu! (Il ouvre la porte du fond et appelle.) A moi!... quelqu'un!... Saladin!... à moi!...

SCÈNE VII

LES MÊMES, SALADIN, accourant *. Il comprend d'un regard ce qui s'est passé, et s'agenouille près de Cécile dont il saisit la main.

MONTJOYE.

Est-elle morte?... parle-moi... je ne sais plus... je ne vois plus!...

SALADIN.

Elle va revenir... mais veux-tu me croire? qu'elle ne te voie pas là en ouvrant les yeux! cette émotion lui serait fatale... va-t'en...

MONTJOYE, hors de lui et balbutiant.

Que je m'en aille? que je la laisse? ma fille... malade... mourante peut-être! tu crois qu'il le faut?...

SALADIN, se relevant.

Que vas-tu lui dire à son réveil?...

MONTJOYE.

Tu as raison... Eh bien! eh bien!... je m'en vais! je m'en vais...

Il s'éloigne lentement d'un pas raide et automatique, répétant les mêmes paroles avec égarement; arrivé près de la porte, il chancelle, se retient de la main; puis il reprend sa marche sinistre et disparaît. Saladin revient près de Cécile et la soulève toujours évanouie.

* Cécile, Saladin, Montjoye.

ACTE CINQUIÈME

Une chambre très simple donnant sur un jardin. Pour tout ornement, quelques fleurs. — Une petite table avec une corbeille, à gauche. — Porte au fond, porte latérale à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

CÉCILE, **seule; elle tient un ouvrage de tapisserie à la main, et écoute avec précaution près de la porte à droite.**

Je n'entends rien encore... il me semble... Je n'ose l'éveiller... et cependant... (**Elle est revenue près de la table, et prend une lettre dans la corbeille.**) Cette lettre me brûle les doigts... Mais non... je veux qu'elle en ait la première joie... Pauvre mère...

La porte du fond s'ouvre : Saladin entre.

SCÈNE II

CÉCILE, SALADIN.

CÉCILE, **allant au-devant de Saladin.**

Ah! mon ami... c'est vous! Que je suis aise de vous voir ce matin!

SALADIN.

Mais vous m'attendiez, n'est-ce pas? Vous étiez avertie de ma visite.

CÉCILE.

Non. Pourquoi?

SALADIN.

Comment! vrai... vous ne savez rien?

CÉCILE.

Non; qu'y a-t-il donc?

SALADIN.

Mais, je ne sais pas non plus... Et votre mère, est-ce que je ne puis pas lui parler?

CÉCILE.

Mais je ne sais si elle est levée. Je l'attends moi-même avec une extrême impatience, et cependant je veux respecter son sommeil... elle en a si grand besoin... Depuis cinq mois, c'est la première fois qu'elle dort paisiblement, et je lui ménage un bon réveil... (Montrant la lettre.) Voyez, mon ami.

SALADIN, vivement.

D'Italie... de Milan? C'est de votre frère?

CÉCILE.

Oui!

SALADIN.

Ah! Dieu soit loué! Car ce silence inconcevable... depuis combien?... près de six semaines... depuis Magenta enfin, m'inquiétait plus que je ne voulais le dire.

CÉCILE.

Et nous, mon ami, jugez! On avait beau nous répéter au ministère qu'il vivait... qu'il était resté à Milan... que ses lettres s'étaient égarées... nous désespérions... et ce nouveau malheur, après tant d'autres, aurait achevé ma mère... (Henriette entre à droite.) Ah!

SCÈNE III

LES MÊMES, HENRIETTE *.

CÉCILE.

Bonjour, mère! Tu as mieux dormi, n'est-ce pas?

HENRIETTE.

Oui, ma chère petite... Bonjour, mon ami... Aidez-moi donc à gronder cette enfant. Je suis sûre qu'elle est encore au travail depuis l'aurore, malgré ma défense.

CÉCILE.

Cela m'amuse... et puis ce matin j'étais éveillée avant le soleil et gaie comme un oiseau... J'avais de bons pressentiments.

HENRIETTE.

De bons pressentiments! Tu as une lettre?

CÉCILE.

La voilà!

HENRIETTE, saisissant la lettre.

De lui... de mon fils!... il vit!... Ah! Dieu est bon!

CÉCILE.

Ma mère!

HENRIETTE.

Et tu ne l'as pas ouverte!... tu as eu ce courage?

CÉCILE.

Je vous l'ai gardée tout entière.

* Saladin, Henriette, Cécile.

HENRIETTE, *ouvrant la lettre à la hâte et essayant de lire.*

« De Milan. — Ma mère bien-aimée... » Tiens! lis, toi; moi, je ne peux pas!...

Elle s'assoit sur une chaise que Saladin lui approche.

CÉCILE, *s'agenouillant près d'elle et lisant la lettre.*

« Ma mère bien-aimée, grande bataille, comme vous savez. Mon régiment était arrivé la veille, Dieu merci... Joli début pour un troupier qui n'avait jamais vu le feu qu'à l'Hippodrome. Aussi, j'ai eu un peu peur d'abord... »

HENRIETTE.

Pauvre enfant!...

SALADIN.

Parbleu!...

CÉCILE.

« Mais cela a passé, et je me suis battu comme un vaillant soldat... j'ai même eu la bonne fortune de prendre un drapeau... »

SALADIN.

Bravo, l'enfant!

CÉCILE.

« On me l'a repris... »

SALADIN.

Ah! diable!...

CÉCILE.

« Je l'ai repris, et finalement, je me suis sauvé avec... J'ai reçu là-dessus beaucoup de compliments, et même quelque chose de plus... mais n'anticipons pas sur les événements... Comme je compte vous arriver à peu près en même temps que ma lettre... »

HENRIETTE.

Il revient!...

SALADIN.

Bravo encore!...

CÉCILE.

« En même temps que ma lettre, je veux vous ménager une petite surprise!... » — Quoi donc?

Elle se lève.

HENRIETTE.

Va!... lis, mon enfant!...

CÉCILE.

« Milan est une ville superbe que Cécile aimerait, car il y pleut des fleurs... Tout, au reste, me paraît superbe depuis que je me sens moins inutile dans le monde, et que j'apporte mon pauvre grain de sable aux grandes œuvres de mon temps et de mon pays... »

SALADIN.

Il est devenu très gentil!...

CÉCILE.

« Je vous écris un peu tard, parce que le temps m'a manqué... et puis, parce que... »

Cécile s'interrompt.

HENRIETTE, avec angoisse.

Mon Dieu!... il est blessé!...

CÉCILE.

Non... ma mère, rien... écoutez... (Elle lit.) « Parce qu'en prenant le susdit drapeau, qui tenait bien, je m'étais un peu foulé le bras et l'épaule... »

HENRIETTE, douloureusement.

Ah! il est blessé!...

CÉCILE.

Non... c'est fini... tenez!... (Lisant.) Un rien, ma mère, je vous jure... Je suis d'ailleurs parfaitement remis, puisque je pars; mais je crois que je ne vous aurais jamais revue

sans le dévouement d'un ami qui pendant vingt nuits n'a pas quitté mon chevet. Je l'emmène avec moi, je vous le présenterai. Vous aimerez un peu le sauveur de votre fils, n'est-ce pas?... Et Cécile aussi l'aimera! » — Je crois bien!...

SALADIN.

C'est peut-être une dame!...

CÉCILE.

Oh! Saladin!...

SALADIN.

Ou une demoiselle!... Ça s'est vu!...

HENRIETTE, qui s'est emparée de la lettre.

« A vous deux de toute mon âme... ROLAND. » (Elle baise la lettre; puis embrassant sa fille.) N'est-ce pas... tu crois que c'est bien fini... qu'il n'y a plus de danger?... Et vous aussi, mon ami?...

SALADIN, montrant la lettre que tient Henriette

Mais c'est évident, madame... le ton de sa lettre l'indique assez... et tenez, il a encore ajouté, au bas, pour plus de sûreté: « A bientôt... Je pars!... » Vous pouvez maintenant l'attendre d'une minute à l'autre*... et, même, tenez, j'y pense, cette lettre... et ce retour doivent avoir quelque rapport avec la circonstance singulière qui m'a conduit chez vous ce matin...

HENRIETTE.

Comment?... quelle circonstance?...

SALADIN.

N'est-ce pas... vous ne savez rien... vous ne m'attendiez pas?...

HENRIETTE.

Non...

* Henriette, Saladin, Cécile.

SALADIN.

C'est extraordinaire... car la lettre de Roland ne suffit pas encore à m'expliquer ce qui arrive. Mon Dieu, nous allons essayer de comprendre ensemble, si vous voulez... mais il faut que vous me permettiez de rappeler tous les faits qui peuvent nous guider dans nos conjectures...

HENRIETTE.

Mon ami!...

SALADIN.

Oh! du reste, j'ai peu de chose à vous apprendre... Il y a cinq mois, vous le savez, à la suite d'une journée bien douloureuse... celui que vous avez tant aimé, que vous aimez encore malgré ses fautes... s'est éloigné de Paris brusquement, sans nous laisser aucune donnée ni sur ses projets, ni sur le lieu de sa retraite... Avant de partir cependant, il avait fait un acte loyal en résignant ce mandat de député, qu'il ne jugeait pas sans doute bien acquis... Depuis ce moment aucune nouvelle... On a supposé qu'il s'était retiré aux États-Unis et qu'il y avait transporté sa fortune.

HENRIETTE, douloureusement à demi-voix.

Pourvu qu'il vive!... car je me fais quelquefois, mon ami, des imaginations terribles...

SALADIN.

Non... non... chassez cela!... Enfin, Tiberge seul avait obtenu ses confidences, et même ses pouvoirs... car c'est par les soins de Tiberge que l'hôtel a été vendu, les affaires liquidées, la fortune tout entière réalisée; mais Tiberge s'est montré impénétrable... Impossible d'en tirer aucune lumière... Nous en étions là quand, il y a deux mois, Tiberge a quitté Paris... et, hier encore, je le croyais bien loin, quand j'ai reçu de lui un avis mystérieux qui m'invitait dans les termes les plus pressants à me rendre chez vous, madame, ce matin a dix heures, pour y entendre

une communication intéressante... et, ce qu'il y a de plus bizarre, c'est qu'en même temps un autre (avec embarras) quelqu'un que vous connaissez... recevait une invitation semblable.

CÉCILE, troublée.

Quelqu'un?

SALADIN, avec gravité.

Oui, mademoiselle... un ancien ami... un malade... un blessé... qui, Dieu merci, vous le savez, se porte à merveille maintenant...

HENRIETTE.

Est-il possible?... Monsieur de Sorel?

SALADIN.

Oui, madame... Il hésitait d'abord à venir... Mais la lettre de Tiberge m'a paru si sérieuse, si impérieuse même, que je l'ai décidé... et je vous annonce sa visite...

CÉCILE.

Ah! ma mère!

SALADIN.

Voyons, soyez brave... mon enfant!... vous connaissez Tiberge... il est incapable de jouer avec vos sentiments... et il faut qu'il ait eu les motifs les plus graves...

LA VOIX DE TIBERGE, au fond.

Entrez, monsieur Georges... entrez... et bon courage!

CÉCILE.

Lui!...

SALADIN, comme étonné.

Et Tiberge!...

SCÈNE IV

LES MÊMES, TIBERGE, GEORGES*.

GEORGES, très pâle et très ému.

Madame, veuillez me pardonner les émotions pénibles que peut vous causer ma présence... Mais on m'a assuré qu'elle était nécessaire.

TIBERGE.

Oui, monsieur... et vous n'en douterez pas longtemps... Madame... ma chère demoiselle... je vous salue de tout mon cœur... (Souriant avec émotion à Cécile **.) Bonjour, mademoiselle Cécile... il y a longtemps... Oh! enfin... je suis bien content de vous revoir... mais remettez-vous toutes deux... gardez vos forces... rassemblez même tout votre courage...

HENRIETTE.

Notre courage... Oh! Dieu!

TIBERGE.

Non, non, il ne faut pas vous effrayer, il ne faut pas trop vous effrayer. Il faut seulement vous préparer à de nouvelles émotions... bien vives... Oh! il y a des émotions agréables, madame... il y a des larmes de joie; elles sont plus rares que les autres, c'est vrai; mais il y en a...

HENRIETTE, l'interrogeant avec anxiété.

Oh! de grâce, au nom du ciel! mon ami...

TIBERGE, qui a paru écouter, montrant la porte du fond.

Tenez!... ouvrez vos bras.

* Saladin, Tiberge, Georges, Henriette, Cécile.
** Saladin, Georges, Tiberge, Henriette, Cécile.

SCÈNE V

LES MÊMES, ROLAND en tenue de campagne, le bras droit en écharpe ; il a la croix.

CÉCILE et HENRIETTE.

Ah !

ROLAND *.

Ma mère !... ma sœur !

Il les embrasse.

HENRIETTE.

C'est toi ! (Lui touchant le bras.) Tu ne souffres pas trop, dis, mon cher enfant ?

ROLAND.

Non, plus du tout, ma bonne mère.

HENRIETTE, touchant la croix de Roland.

Et cela?

ROLAND.

Mon drapeau, que j'ai fait monter en broche !... (Souriant avec émotion.) Mais, pardon, ma mère, c'est que je ne suis pas venu seul...

HENRIETTE.

Comment?...

ROLAND.

Cet ami que je vous ai annoncé, dont la tendresse, le dévouement m'ont sauvé... il est venu avec moi...

* Saladin, Georges, Henriette, Roland, Cécile, Tiberge.

HENRIETTE, inquiète.

Cet ami... mais où est-il?... Comme tu me dis cela?...

ROLAND.

Il est là, ma mère... le voici!

Saladin remonte.

SCÈNE VI

Les Mêmes, MONTJOYE*, tenue sévère, les traits un peu altérés, et empreints d'une extrême gravité. — A l'entrée de Montjoye, mouvements divers de tous les personnages; Henriette et Cécile, hésitantes, le regardent, comme prêtes à se jeter dans ses bras; il les arrête doucement de la main.

MONTJOYE, avec une émotion contenue.

Henriette... je n'espérais pas vous revoir... je ne l'aurais pas osé... Mais la Providence, meilleure pour moi que je ne le méritais, m'a permis de vous donner, après tant de chagrins, une grande joie... peut-être ai-je pu contribuer à vous rendre votre fils... Pour l'amour de lui, ne me repoussez pas... Ce que j'ai pensé, ce que j'ai souffert près de son lit de douleur, il vous le dira... Je suis loin de croire qu'en remplissant un devoir si simple, si naturel, j'aie réparé envers vous ma longue injustice et reconquis une affection dont je m'étais montré si peu digne... Aussi, ce n'est pas en mon nom... vous ne me devez rien... c'est au nom de vos enfants... que je vous supplie d'accepter cet anneau... nous le ferons bénir quand vous voudrez...

HENRIETTE.

Ah!

Elle prend l'anneau toute tremblante. Montjoye saisit doucement sa main, et la baise avec un respect attendri.

* Saladin, Georges, Henriette, Montjoye, Roland, Cécile, Tiberge.

MONTJOYE *.

Merci!... (Puis faisant un pas vers sa fille.) Cécile, dans un jour affreux, c'est par votre main... par votre main chère entre toutes... que la souveraine justice a voulu rouvrir dans mon cœur, en le déchirant jusqu'au fond, les sources sacrées de la vérité... Cela était juste... il était juste que je fusse puni par ces sentiments mêmes que j'avais méconnus et outragés... Eh bien! c'est aussi votre main que je choisis, moi, pour réparer une des fautes les plus graves de ma vie, pour panser une des blessures les plus cruelles que j'aie faites... Remettez ceci à M. de Sorel...

(Il donne à sa fille un pli décacheté. Cécile s'approche de Georges, et lui reme le pli. Saladin descend vers Tiberge qu'il interroge.)

GEORGES **, ouvrant le pli.

Dieu!... Réhabilité!... mon père! Ah!

MONTJOYE.

Vous connaissez tous maintenant l'emploi que j'ai fait de ma fortune... Désormais, je suis aussi pauvre que toi, Saladin... plus pauvre même... car je ne puis rien pour ton bonheur, et tu peux beaucoup pour le mien... tu peux me faire l'aumône... d'une poignée de main!...

SALADIN, lui serrant les mains, et d'une voix étouffée par l'émotion.

Mon ami!... Eh bien!... toi qui parlais de *bleu!*... Tu en fais... joliment... du *bleu*, toi!...

Il pleure.

GEORGES.

Et moi, monsieur... ne puis-je donc rien... rien pour vous?...

* Georges, Henriette, Roland, Montjoye, Cécile, Saladin, Tiberge.
** Georges, Cécile, Henriette, Roland, Montjoye, Saladin, Tiberge.

MONTJOYE.

Vous pouvez tout... Dites à ma fille de m'embrasser!...

CÉCILE.

Oh!... (Elle se jette dans ses bras.) Mon père!...

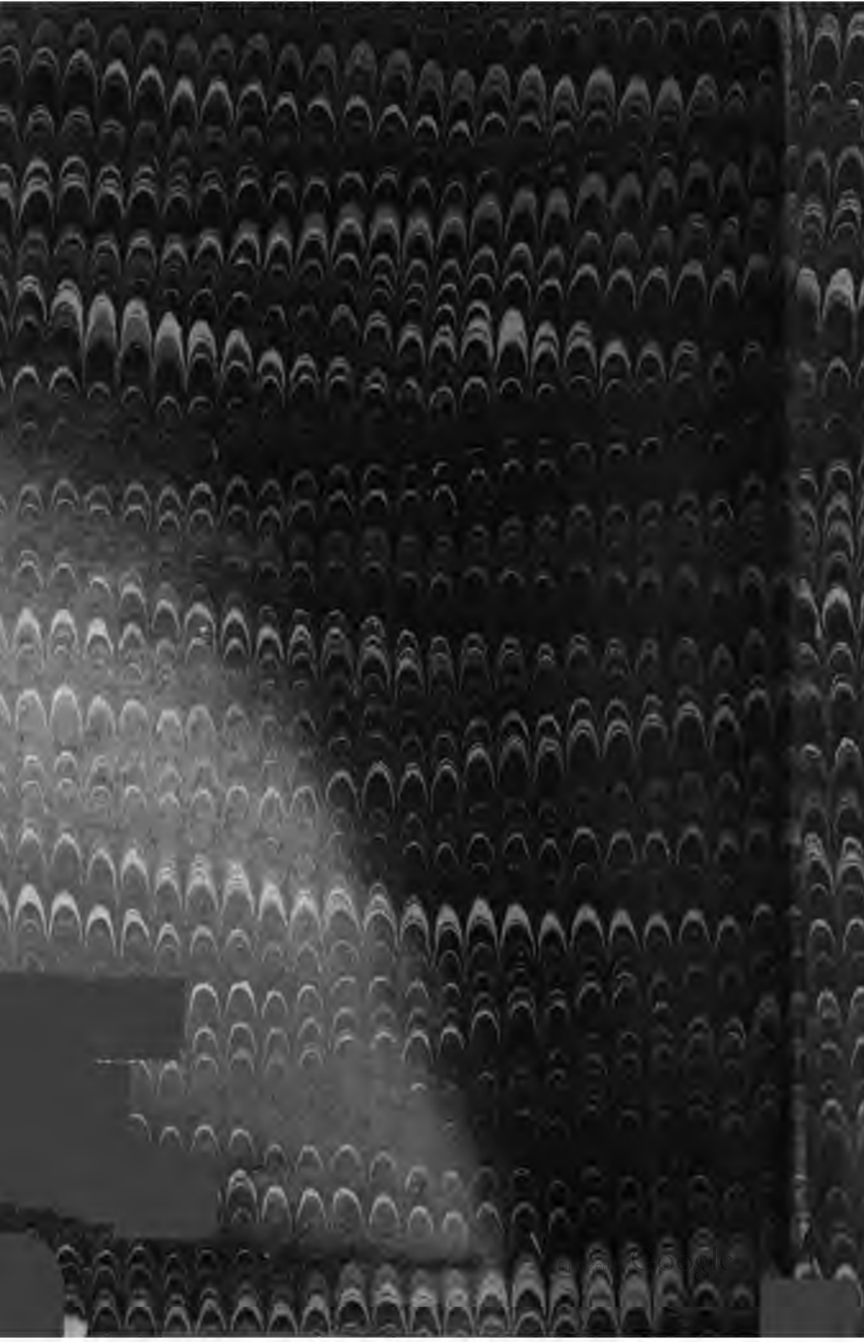
Il la serre sur son cœur en pleurant.

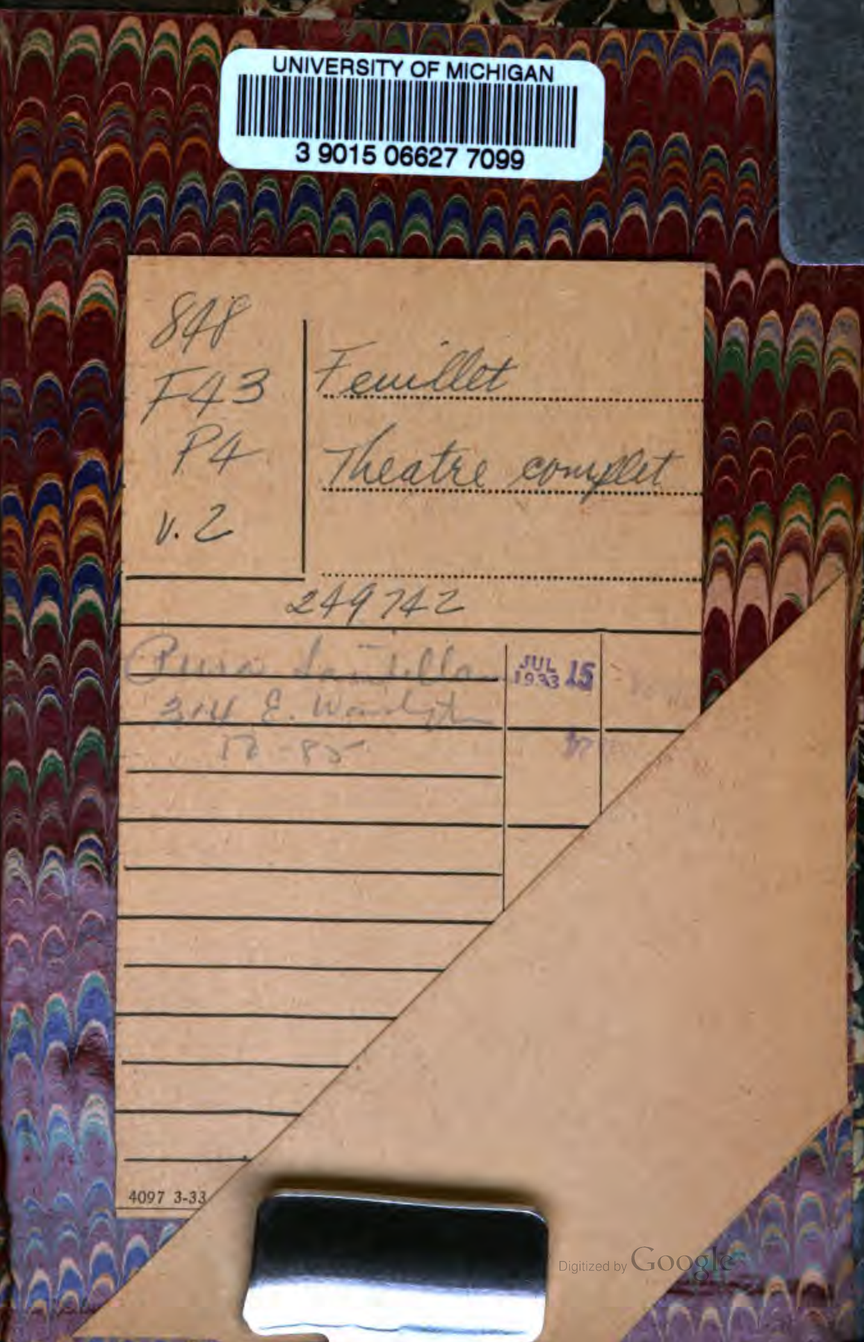
FIN DE MONTJOYE ET DU TOME DEUXIÈME.

TABLE

PARIS. — IMP. P. MOUILLOT, 13, QUAI VOLTAIRE.

2





UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06627 7099
848
F43
P4
v. 2
Feuillet
Theatre complet
249742
JUL 15 1933
4097 3-33

